QUATORZIÈME ET QUINZIÈME ANNÉES 1936-1937

ÉTUDES HONGROISES

REVUE SEMESTRIELLE

PARAISSANT SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

XIV-XV.

SOMMAIRE

	Pages
Henri LICHTENBERGER. — La gloire de Liszt	5
Guy DE POURTALÈS. — Liszt, esprit religieux	10
Joseph BARUZI. — Liszt et la musique populaire et tzigane	15
Raymond SCHWAB. — Antécédents hongrois des romans d'Élimir Bourges	51
Ladislas GÁLDI. — Le mètre et le rythme	71
Iván VITÉZ-NAGY. — Les Hongrois dans le monde (Étude statistique)	86
Béla ZOLNAI. — Mots d'origine hongroise en français	126
Tibor BARÁTH. — Aspects philosophiques de l'histoire de François II Rákóczi	136
Émile PILLIAS. — Paris, ville des Rákóczi	147
Sándor BAUMGARTEN. — La Hongrie dans la légende de saint Honorat	194
Antoine HODINKA. — Victor Hugo en Hongrie (Étude bibliographique)	206
Ludovit NOVAK. — Quelques remarques sur le système phonologique du hongrois	219
Louis SIPOS. — Les traducteurs français des chants nationaux hongrois : d'Auguste de Gérando à Alexandre Dumas	235
CHRONIQUES GÉNÉRALES. — Les études hongroises relatives à l'histoire de l'humanisme (Pierre Costil). — Nouvelles recherches sur les relations hungaro-roumaines (Ladislas Gáldi)	249
COMPTES RENDUS CRITIQUES d'ouvrages français et étrangers relatifs à la Hongrie	261
PRO DOMO	299

EN SUPPLÉMENT

REVUE DES REVUES LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES HONGROISES (1936-1937)

PARIS

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (6e)

1937

ÉTUDES HONGROISES

fondées en 1923, par M. Z. Baranyai

sous le titre de *Revue des Études Hongroises*

paraissant provisoirement deux fois par an à raison de 4 fascicules pour l'année entière dont deux contenant la « Revue des Revues littéraires et scientifiques hongroises »

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : † Z. GOMBOCZ, de l'Académie des Sciences de Hongrie

MM.

G. BÁRCZI, chargé de Cours à l'Université de Szeged (Hongrie).

G. BIRKÁS, Professeur à l'Université de Pécs.

G. DESHUSSES, chargé de Cours à l'Université de Budapest.

Al. ECKHARDT, Professeur à l'Université de Budapest.

Fr. ECKHARDT, Professeur à l'Université de Budapest.

E. LAJTI, Agrégé et Docteur ès Lettres de l'Université de Budapest.

E. NEUVONEN, Agrégé de l'Université de Helsinki.

A. SAUVAGEOT, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes.

H. TRONCHON, Professeur à l'Université de Strasbourg.

L. VILLAT, Professeur à l'Université de Toulouse.

B. ZOLNAI, Professeur à l'Université de Szeged.

DIRECTEURS :

Léopold MOLNOS, chargé de Cours à l'Université de Pécs et à l'Ecole Nationale des Langues Orientales.

J. HANKISS, Professeur à l'Université de Debrecen.

PRIX de l'ABONNEMENT : France, 50 fr. ; Étranger, 75 fr. ; Hongrie, 10 pengös

On s'abonne à la Revue à la Librairie ERNEST LEROUX, 108, boulevard Saint-Germain, Paris (6e)

Chèques postaux : PARIS 1024-92

Ou chez le dépositaire général pour la Hongrie :

Királyi Magyar Egyetemi Nyomda

(Imprimerie de l'Université), Múzeum-körút 6, Budapest (VIIIe)

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'un des Directeurs

à M. L. Molnos, 18, rue Pierre-Curie, Paris (5e)

ou à M. J. Hankiss, Debrecen (Hongrie), Université

ÉTUDES HONGROISES

ÉTUDES HONGROISES

REVUE SEMESTRIELLE

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

DIRIGÉE PAR

LÉOPOLD MOLNOS
CHARGÉ DE COURS
A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES VIVANTES ORIENTALES

JEAN HANKISS
PROFESSEUR
A L'UNIVERSITÉ DE DEBRECEN (HONGRIE)

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : † Z. GOMBOCZ, de l'Académie des Sciences de Hongrie ; Membres : AL. ECKHARDT, L. VILLAT, G. BÁRCZY, anciens directeurs de la Revue ; G. BIRKÁS, G. DESHUSSES, FR. ECKHARDT, E. LAJTI, A. SAUVAGEOT, H. TRONCHON, correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie ; B. ZOLNAI.

14e et 15e années — 1936-1937

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (6e)
—
1937

302252

LA GLOIRE DE LISZT

S'il est un pays au monde qui puisse aujourd'hui[1] à juste titre s'associer à la Hongrie pour commémorer le souvenir de Franz Liszt, c'est bien la France. Si c'est en Hongrie qu'il a vu le jour, qu'il a rencontré ses premiers admirateurs et les généreux protecteurs grâce auxquels il put se consacrer à l'étude de la musique, si c'est en Allemagne, d'autre part, que son génie atteignit sa complète maturité et que sa pensée rayonna depuis le théâtre et le Conservatoire de Weimar ou depuis le salon de l'Altenburg sur l'Europe entière, — si enfin c'est à Rome qu'il crut trouver sa patrie spirituelle et la paix de l'âme sous la soutane du prêtre et à l'ombre du Vatican, — c'est en France surtout qu'il passe les années décisives de sa jeunesse, c'est notre langue qui devient sa langue maternelle, c'est dans les salons de l'aristocratie parisienne que celui qu'on appelait alors « le petit Litz » est sacré célébrité européenne, c'est dans l'atmosphère du romantisme français et de la Révolution de 1830 que se développe son esprit, c'est au contact direct avec les plus beaux génies de l'époque, Victor Hugo ou Delacroix, Lamartine ou Musset, George Sand ou Sainte-Beuve, Enfantin ou Lamennais, que se forment ses idées et ses sentiments, sa conception de la vie et de l'art, sa foi religieuse et son idéalisme social ; c'est la fille d'un ministre français, Caroline de Saint-Cricq qui a la première fait battre le cœur de l'adolescent de seize ans ; c'est dans la comtesse d'Agoult qu'il a trouvé la femme de haute distinction et de fine culture avec laquelle il a vécu pendant dix ans un magnifique roman d'amour. La France a été véritablement pour lui une seconde patrie ; et nous avons toujours considéré comme un des nôtres ce pèlerin de l'art qui était *chez lui*

(1) Discours commémoratif prononcé, le 9 juin 1936, à la séance solennelle, organisée à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Liszt, au Grand Amphithéâtre de la Sorbonne. (N. D. L. R.)

dans toutes les capitales de l'Europe, mais que nous avons dès ses débuts salué comme une des gloires les plus éclatantes de notre romantisme.

Etrange et magnifique destinée, en vérité, que celle de Liszt ! Tout jeune déjà, il connaît les succès les plus enivrants. Il est le magicien du piano, le favori des salons, qui, par ses prouesses de virtuose, par la fine beauté de ses traits, par l'originalité de sa mince silhouette, la fougue de son jeu inspiré, comme aussi par ses excentricités vestimentaires, par ses vestons de velours aux larges manches tombantes, par ses bottes à l'écuyère, par son fameux sabre d'honneur qui excitait la verve des caricaturistes, plus tard par la lévite sacerdotale où il se drape, attire sur lui tous les regards et suscite l'enthousiasme. Il traîne derrière lui, toute sa vie, comme le légendaire charmeur de rats, un cortège pittoresque d'admirateurs, musiciens cosmopolites, pianistes de tout poil, femmes du monde et grandes dames authentiques, comtesses exotiques, vieilles filles en extase, — dont l'une portait, dit-on, sous son linge, depuis l'an de grâce 1843, le bout d'un cigare fumé par le maître. — Sa réputation de don Juan est si bien établie que Nietzsche, vers la fin de sa vie consciente, dressant la liste de ceux qu'il appelle ses « Impossibles », y insère en bonne place notre pianiste en le cataloguant sous la formule pittoresque « Franz Liszt ou l'école de la vélocité — à courir après les femmes ». Liszt remporte donc dès sa jeunesse des triomphes éclatants. Mais il en est aussi le prisonnier. Les contemporains se refusent obstinément à voir autre chose en lui que ce qu'il a de plus extérieur : le virtuose hors pair et le romantique à panache. Il est en quelque sorte claquemuré dans une gloire de clinquant, un peu théâtrale, qui ne tient pas compte de ce qu'il a de supérieur. On s'entête, en dépit de ses protestations, à le ramener aux proportions de ce qu'il appelait lui-même un saltimbanque du piano. En outre, comme il a, au cours de sa longue vie, heurté bien des préjugés et offusqué bien des vanités, — comme il a scandalisé les gens bien pensants par ses relations avec Lamennais ou sa fugue avec Mme d'Agoult, — comme il a bravé l'opinion commune en affichant sa solidarité avec Richard Wagner et la musique de l'avenir, — comme il a stupéfié,

par son entrée dans les ordres, les mondains qui ne veulent voir dans ce geste que réclame et mise en scène, — il soulève vers la fin de sa vie une sorte d'opposition frondeuse et satirique qui se manifeste par une floraison de pamphlets ou de caricatures. On s'incline sans doute devant le patriarche de la musique européenne, dont l'idéal triomphe à Bayreuth en 1876 avec le drame wagnérien et dont l'enseignement groupe à Weimar une pléiade de disciples respectueux et attentifs. Mais on se venge du respect par la parodie. Et surtout on ne comprend guère encore ce qui fait sa vraie grandeur.

Car Liszt est *grand !* — Grand, d'abord, par sa personnalité même, dont le « format » dépasse de loin celui du simple virtuose ou du spécialiste de la musique. Comparez son existence avec celle des grands maîtres du passé, — Haydn, Mozart ou Beethoven, — voire même Schumann ou Mendelssohn — : de toute évidence elle se meut sur un plan supérieur, dans une sphère sociale plus haute. Liszt fraie d'égal à égal avec la meilleure société, avec les personnalités les plus géniales de son temps. Sa culture est merveilleusement étendue. Il n'a pas seulement lu presque toute la production musicale européenne ; sa curiosité s'étend à tous les domaines : littérature, peinture, philosophie, théologie, politique même. Et sa correspondance, notamment avec Wagner, Mme d'Agoult ou la princesse de Wittgenstein, atteste de façon éclatante, à côté de la prodigieuse variété de ses facultés et de l'élévation de sa pensée, la foncière noblesse de sa personnalité, la générosité d'une nature étrangère à toute envie, heureuse de reconnaître toute supériorité, toujours prête à secourir un ami dans la peine ou un débutant dont il discerne le talent. Liszt a « découvert » et aidé de la sorte Schumann, César Franck, Brahms, Smetana, Moussorgsky ; il s'est dévoué sans compter pour Berlioz, pour Wagner surtout qu'il a soutenu avec une inlassable générosité et un tact infini, sans jamais jouer au Mécène, considérant noblement les sacrifices qu'il faisait pour lui comme un tribut dont il s'acquittait envers le génie supérieur de son ami en exil. Homme de grand cœur, Liszt est aussi une âme pieuse, qui s'enflamme de bonne heure pour les problèmes religieux et garde intacte sa foi à travers toutes les péripéties de son

existence agitée, jusqu'au moment où il entre dans les ordres et rêve de devenir le Palestrina du XIXe siècle, de créer « une musique universellement et purement humanitaire » en laquelle se concilieraient la splendeur dramatique et l'intériorité religieuse.

Et enfin Liszt a été, non loin des titans que furent Beethoven et Wagner, un des grands créateurs musicaux du siècle passé. Clairement conscient de sa valeur, mais trop désintéressé et trop fier pour se faire sa place en jouant des coudes, Liszt n'a jamais été mis de son vivant au rang qui lui revenait. Berlioz parlait de lui dédaigneusement comme de « ce musicien de nos amis qui s'imagine être compositeur ». Liszt souffrait de voir que sa réputation de virtuose faisait obstacle à sa gloire de musicien et refusait de se laisser ranger « parmi les célèbres pianistes égarés en des compositions manquées ». Mais il protestait en vain : l'heure de la réparation ne sonna qu'après sa mort, en Allemagne d'abord, en France ensuite. Peu à peu on dut se convaincre qu'il était, d'abord, un compositeur de piano hors pair, qui a usé avec une prodigieuse virtuosité technique de toutes les ressources de son instrument et qui, dans la célèbre *Sonate en si mineur*, a produit une œuvre qui reste un des sommets de l'art pianistique de tous les temps. Puis on se rendit compte aussi de l'éminente valeur de ses compositions orchestrales. Dans les douze poèmes symphoniques, dans les symphonies de *Dante* et de *Faust*, on salue aujourd'hui des œuvres d'une puissante originalité, romantiques sans doute par la liberté de leur forme et de leur ordonnance tonale, mais musicales dans leur essence et qui apparaissent à maints égards comme apparentées à l'art symphonique beethovénien dont elles sont issues. Et enfin on apprit aussi à respecter sa musique religieuse qui allie de façon si curieuse la couleur primitive et le modernisme, la foi et l'intériorité et à admirer dans le bel oratorio de *Christus* une œuvre d'art où, selon la remarque de Wagner, le « catholicisme se résume de façon aussi vivante que saisissante ».

« Au risque de passer pour intolérablement orgueilleux, a dit Liszt, je crois que l'entendement de certaine musique exige une intelligence et un sens moral plus affinés parmi les artistes et les auditeurs qu'on ne les rencontre d'ordi-

naire. » Sans nul doute c'est à lui-même qu'il songeait en écrivant ces lignes ! Sa cause est aujourd'hui gagnée. Chacun sait avec quelle rapidité la sensibilité nerveuse s'est développée et affinée au cours du XIXe siècle : le public moderne est devenu susceptible de ressentir des impressions de plus en plus délicates, différenciées, nuancées, et, parallèlement à cette évolution psychique, on peut constater une évolution correspondante de l'art musical qui traduit par des procédés toujours plus perfectionnés les vibrations plus subtiles de l'âme moderne. L'œuvre musicale tend à devenir un organisme à la fois plus complexe et d'une plus rigoureuse unité. L'harmonie se fait plus savante et plus raffinée par la substitution d'un chromatisme toujours plus hardi à l'ordre diatonique. La polyphonie devient toujours plus complexe par suite de l'indépendance plus grande accordée aux voix secondaires longtemps subordonnées à la voix principale. Le rythme gagne en liberté et en variété. Et en même temps que les éléments constitutifs de l'organisme musical se compliquent et se différencient, ils tendent aussi à s'intégrer en une plus rigoureuse ordonnance. C'est la gloire de Liszt d'avoir, en même temps que Berlioz et avant Wagner, contribué plus que quiconque à engager la musique sur les voies nouvelles, à créer la langue qui correspond à l'impressionnabilité nerveuse plus affinée du XIXe siècle. Par l'étendue de sa pensée, par son universelle curiosité, par la souplesse de son art, par l'originalité de sa personnalité humaine et musicale, il demeure à jamais l'un des héros les plus magnifiques, les plus éclatants, les plus inspirés du Panthéon de l'art moderne.

HENRI LICHTENBERGER.

LISZT, ESPRIT RELIGIEUX

La Hongrie, la France, l'Europe entière viennent de commémorer le 50e anniversaire de la mort de Liszt. Cela peut surprendre certains d'entre nous. Pourquoi un artiste dont la renommée, quoique grande, n'atteint pas celle des génies universels dont s'honore l'humanité, prend-il soudain tant de relief ? Comment se fait-il qu'un compositeur dont l'œuvre n'a ni le sens révolutionnaire de celle de Beethoven ou de Wagner, ni la perfection de celle de Mozart, ni la valeur historique ou religieuse de celle de Jean-Sébastien Bach, puisse cependant motiver un intérêt aussi passionné et durable ? Comment enfin un simple pianiste, pour exceptionnel qu'il ait été, parvient-il encore, cinquante ans après sa mort, à susciter en nous tant de curiosité et de sympathie ? C'est que Liszt signifie tout autre chose qu'un peu de vaine gloire. Dans notre vieille Europe si bouleversée, si terriblement travaillée depuis cent cinquante ans par les crises politiques, sociales et intellectuelles, Liszt n'est pas seulement le premier grand cosmopolite de son temps, la première de ces vedettes internationales qui remplissent le monde du bruit de leur destin : il est bien mieux que cela ; il est bien plus haut que cela, plus rare que cela. Il est le symbole de cette noblesse d'âme, de cette générosité de cœur, de ce désintéressement, de ce don parfait de soi-même qui demeurent, malgré le bouleversement de toutes les valeurs morales, le sol profond et stable où s'alimente la véritable fleur humaine. Il est une source de clarté, de vie, d'enthousiasme et d'amour.

Liszt était avant tout un esprit religieux. La vocation ecclésiastique le tenta dès son enfance. A douze ans, il lisait en cachette la *Vie des saints*. Durant sa jeunesse, après sa première grande déception amoureuse, il faillit entrer dans les ordres. Et si, pendant ses années brillantes et vagabondes qui portèrent sa renommée dans tous les coins de l'Europe, l'amour humain semble avoir étouffé

l'ardeur chrétienne qui le jetait jadis aux pieds de l'abbé de Lamennais, l'âge mûr, l'âge de sa création artistique, le replaça de façon plus intime et intense que jamais devant le problème religieux. L'amour de Liszt pour Dieu est un amour de poète. J'entends par là un amour bien plus mystique que doctrinaire, peut-être même plus superstitieux que théologique, un amour d'artiste enfin. Presque tous les musiciens ont un goût profond pour Dieu. Bach, Haendel, Rameau, Beethoven, Wagner (durant les quinze dernières années de sa vie tout au moins), Liszt, César Franck, Igor Strawinsky, sont, ou ont été, à des degrés divers, des croyants militants. Interprètes du mystère, de l'inconnaissable, ils expriment et expliquent tout par le sentiment, jamais par la science ou la raison. Il ne faut pas leur demander un compte logique de leur attitude spirituelle : il faut la comprendre par son chant. Or, l'art est le langage des apparences. Les signes du langage artiste traduisent un fait mental complexe, où se heurtent et s'enchevêtrent des émotions tristes ou joyeuses sous forme d'images. C'est l'assemblage de ces émotions et de ces images que nous appelons sentiment. Dès qu'il s'agit de les exprimer en clair, ils perdent une bonne partie de leur valeur profonde. Seule la musique parvient à les exprimer avec une certaine ampleur, et c'est pourquoi elle est plus complète, plus authentique, moins trompeuse que les autres arts. Elle conserve plus entière dans son expression sa valeur de contemplation pure. Le philosophe Nietzsche disait : « Tout homme a en lui la double nostalgie de la hauteur intellectuelle et de la pureté morale. En tout esprit deux ailes tendent à s'éployer, le génie et la sainteté. » Ainsi pensait, ou plutôt, ainsi devait penser obscurément Liszt, qui n'était pas philosophe. Il écrivait un jour en marge de son *Pascal* : « S'il était constaté que toutes les preuves métaphysiques à l'appui de l'existence de Dieu sont réduites à néant par les arguments de la philosophie, il en resterait toujours une, absolument invincible : l'affirmation de Dieu par nos gémissements, le besoin que nous avons de lui, l'aspiration de nos âmes vers son amour. Cela me suffit et je n'en demande pas plus long pour rester croyant jusqu'au dernier souffle de ma vie. »

De telles paroles expliquent pourquoi Liszt, vers 1860,

entra d'abord dans le tiers-ordre de son patron, Saint François d'Assise. Puis, poussé par sa vieille amie la princesse de Sayn-Wittgenstein, par le cardinal de Hohenlohe, par le Pape Pie IX lui-même, il se résolut enfin, quelques années plus tard, à participer de plus près aux mystères sacrés. C'est ainsi que l'on vit, le 25 avril 1865, ce grand jeune homme grisonnant de cinquante-quatre ans, s'agenouiller dans la chapelle de Mgr. Hohenlohe, au Vatican, pour recevoir la tonsure. L'abbé Liszt était né.

On a beaucoup épilogué sur cette conversion. On s'en est moqué, indigné, amusé. Elle était pourtant profondément sincère et répondait à la mécanique la plus secrète de l'âme du musicien. Rappelons-nous le mot de Nietzsche : « En tout esprit, deux ailes tendent à s'éployer, le génie et la sainteté. » Au génie Liszt avait largement fourni sa part par ses créations symphoniques, ses innombrables compositions, son étourdissante carrière de virtuose. A la sainteté il désirait offrir la sienne. Et il la donna encore pendant vingt ans. Non point sans défaillances, certes. L'abbé ôtait quelquefois sa soutane pour redevenir chef d'orchestre, pianiste, et même homme, et même amant... Mais nonobstant ces fugues et éclipses, il reparaissait à Rome, réintégrait sa cellule dans le couvent du Monte Mario ou dans celui de Santa Francesca Romana, sur le Forum, ou à la villa d'Este, chez le cardinal de Hohenlohe. Habitant ici ou là une petite pièce blanchie à la chaux, il s'occupait alors de sa musique d'église, se mortifiait, faisait pénitence, et quelque œuvre nouvelle venait racheter ses péchés. C'est ainsi que parurent successivement la *Sainte Élisabeth*, le *Requiem*, les douze chœurs d'église, le Treizième Psaume, le *Saint Stanislas*, la *Sainte-Cécile*, la *Messe de Gran*, et enfin le *Christus*.

Dans *Christus*, Liszt traite à peu près la même matière que Haendel dans le *Messie*, mais en intercalant, contrairement à l'usage, cinq épisodes descriptifs entre l'Avent et la Passion (comme le fait remarquer M. Combarieu). « Il fait prédominer comme Haendel la forme chorale. Voulant faire entrer dans l'art profane le grand sujet religieux par excellence, celui de la passion du Sauveur, il est tour à tour archaïque et novateur très moderne. Il débute par un thème emprunté à l'Introït *Rorale Cœli* que l'Eglise chante

depuis l'Avent jusqu'à la Nativité, et le répète plusieurs fois au cours de l'œuvre. Pour l'Annonciation, pour l'Alléluia chanté par les femmes, il emploie la forme simple *a capella*. L'entrée à Jérusalem débute par le motif liturgique du *Benedictus* et le *Stabat* de la troisième partie est encore tiré du répertoire de l'Église. » Ailleurs, c'est la chanson populaire qui l'inspire comme dans nombre de ses œuvres d'orchestre. Ailleurs encore, c'est l'orchestre qui se substitue aux voix pour le chant des bergers ; dans la deuxième partie, l'orchestre exécute une symphonie à programme sur le miracle de la tempête apaisée par Jésus, ce qui est tout à fait dans le style lisztien des poèmes symphoniques. Partout règne la plus grande diversité, la plus grande sincérité. Car, sincère, Liszt l'a toujours été et le *Christus* est l'expression des divers élans mystiques et enthousiastes de son âme religieuse. Quant à la diversité formelle, que certains auteurs lui reprochent, elle s'explique en grande partie par ce fait que le *Christus* est pour ainsi dire l'œuvre de sa vie. Commencé à Weimar sous l'influence dévote de la princesse de Wittgenstein, il fut poursuivi pendant une trentaine d'années et, cela va sans dire, continuellement interrompu et repris. C'est ce qui explique son manque d'unité. Et il est bien évident, en effet, que le Liszt amoureux des premières années de Weimar, que l'ami de Wagner, le vieux Parisien du second Empire et enfin le chanoine d'Albano, de la villa d'Este et du Monte Mario n'était pas exactement un seul et même personnage. D'autre part, les souvenirs écrasants de Bach, de Haendel, de Beethoven, font paraître quelquefois un peu mince, malgré ses broderies, l'étoffe où le *Christus* a été taillé. Mais il n'empêche que, malgré ces disparates, nous trouvons dans ce grand oratorio une élévation musicale, une largeur d'idées, une noblesse de ligne et de style qui en font un des chefs-d'œuvre de la musique religieuse romantique.

« *Der Grundton meiner Empfindungen ist das Kreuz*, », disait Liszt un jour. Ce qui pourrait se traduire ainsi : « Le ton fondamental de ma vie, le diapason de mon existence, c'est la Croix. » Parole que l'on voudrait mettre en épigraphe à l'oratorio *Christus*, en y ajoutant peut-être cette pensée de Gœthe : « *Was kann der Mensch im Leben mehr Gewinnen, als dass sich Gott-Natur ihm offenbare* ? »

Gott-Natur, tel fut en effet le dieu universel qui imprégna l'âme de Liszt, et son œuvre, de sa clarté. Dans le *Christus*, il se manifeste dans son ampleur naïve et colorée, telle une fresque d'église où le poète a mis toute sa foi, le musicien tout son devoir et l'homme tout son amour.

GUY DE POURTALÈS.

LISZT ET LA MUSIQUE POPULAIRE ET TZIGANE

C'est par quelques allusions à des souvenirs personnels que je commencerai cette Conférence[1]. Si je ne m'interdis pas de le faire, c'est à cause du caractère même de la réunion de ce soir. Elle doit être une de celles qui commémoreront Liszt pour le cinquantenaire de sa mort. Or les hommages les moins trompeurs sont ceux, toujours, d'où toute abstraction est absente ; ceux où chacun de nous participe en s'engageant tout entier. Avec le plus possible des jours qu'il traversa, — et toute sa force de mémoire, — de recueillement[2], — en face de ces jours. Et aussi avec tout ce qu'il y a en lui d'attente, d'appel vers d'autres jours, où ce qui fut ainsi retenu et échappa à la dispersion puisse se rattacher mieux encore à un ensemble suprapersonnel, — indépendant de nos perceptions fragiles.

***

L'art tzigane qui intrigua Liszt, — et maintes fois orienta, maintes fois désorienta sa vie, — cet art dont il s'inspira dans ses *Rhapsodies*, mais non pas uniquement en elles, — et auquel il consacra son livre sur *Les Bohémiens et leur Musique en Hongrie*[3], — en quelles circonstances ai-je eu la certitude d'en reconnaître l'approche

(1) Conférence prononcée à la Sorbonne (Amphithéâtre Descartes) le vendredi 23 avril 1936.

(2) « Recueillement », en effet, — en son sens concret le plus strict, — n'est autre chose qu'*un second degré de la mémoire ;* — la mémoire désormais surveillée et rebondissante. Et cette remarque d'ordre linguistique pourrait être le point de départ de toute une *éthique* et de toute une *métaphysique de la mémoire.*

(3) Daté de « *Weimar, ce 2 avril* 1859 », le livre : *Des Bohémiens et de leur Musique en Hongrie* parut pour la première fois à *Paris*, en cette même année, à la *Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat et Cie, éditeurs*, 348 pages de format in-12 ; — non distribuées en chapitres, mais en CXL subdivisions. En 1881, Liszt publia à *Leipzig*, chez

ou d'en ressentir la présence ? — A trois reprises seulement, me semble-t-il. Car toutes les autres fois ce ne fut rien qu'une image lointaine : celle d'une complicité d'abandons, et de la parodie d'une race par elle-même. Cette race dont parle Liszt, — inadaptable, « serve d'aucune glèbe »[1], — ne s'adaptait que trop facilement. Et à un monde qui, en croyant aller vers elle, la subordonnait à ses caprices les plus fugaces. Insidieusement habile à la soumettre, — elle dont l'insoumission (c'est le thème central du livre *Des Bohémiens...*) est le signe distinctif le plus indélébile.

Un premier souvenir qui s'impose me reporte vers un passé d'à peu près six années : une fin de mois d'août à Lugano. Je revois le plein air du soir, les lumières en banderolles, et, sur la place rectangulaire, toute voisine du lac, les gens de la ville, descendus en grand nombre par les escaliers de ruelles et les arcades entrecoupées de terrasses et de « pleins ciels ». Ils sont massés en silence, auprès d'un café, devant lequel jouent quelques musiciens. C'est un orchestre réduit, composite et muable, qui semble par instants s'improviser lui-même. Il y a pour plusieurs instruments un même artiste, comme dans les jazz, — et toute une succession de cachettes et de trouvailles, de timbres et de batteries. Avec l'irruption du chant, çà et là, — et de sa rêverie ou de sa joie. En italien ou en allemand ; et ce sont des couplets de montagnards, d'étudiants ou de marins ; de Suisse et de Bavière ; du Tyrol et de Naples. Des visages fantaisistes, insoucieux et dociles, — maintes fois pourtant, sans doute, bousculés par les jours ; — mais une figure toute différente se détache de leur groupe et le domine de son contraste. D'où vient ce « premier violon », — avec son regard qui, dès le rythme commencé, n'aperçoit plus rien d'alentour ? Si direct et proche, cependant, qu'à

Breitkopf et Haertel, sous format in-8°, une nouvelle édition, entièrement remaniée. Il adoptait, cette fois, une répartition en 24 chapitres, portant tous un titre distinct. Divers passages étaient supprimés ; d'autres modifiés, parfois considérablement. Par contre, il y avait des adjonctions nombreuses, — avec perspectives toutes nouvelles, — notamment à propos de maints problèmes d'ordre religieux, ou d'ordre historique. Une comparaison minutieuse des deux textes éclairerait d'extraordinaire manière l'évolution de la pensée de Liszt, — *l'expérience* de toute une vie.

(1) Liszt, *op. cit.*, 1re éd., p. 110, 2e éd., p. 248.

ce seul regard tous les autres vont aussitôt se soumettre, et que les pauvres pages interprétées vont elles-mêmes obéir en se transmuant ; toutes soulevées et scandées par une soudaineté, dont elles eussent semblé à jamais incapables. Son nom, je ne l'ai pas su. Mais sur le coffret de son violon j'ai lu « Budapest ». C'est de là qu'il est parti ; mais quand ? Après avoir, peut-être, d'autres étés, pris part aux longs concerts de l'île Sainte-Marguerite. Mais n'est-il pas *de bien avant cela ?* Car son voyage n'est pas de lui seul. Où l'avais-je rencontré déjà ? Sur des tableaux ou des bas-reliefs ? — de Malaisie, de l'Inde ou de la Chine ?... Peu lui importeraient, d'ailleurs, toutes les ressemblances ; comme aussi cette cohorte qui est en lui et avec lui. Ce n'est pas une nostalgie qui dicte son archet. Bien plutôt, c'est l'ivresse du présent, — et de mettre dans ce présent tous les retours possibles. De déchirer en ce *momentané* toutes les écorces qui l'empêchent d'être. Si elles se rompaient réellement, on devinerait en lui toute la terre... Les forces de cohésion et de dispersion qui sont en elle... « Ou peut-être, au contraire », semble chanter ce violon, « croirait-on à l'*étrangeté* de tout... Hommes, qui êtes là réunis, comment ne vous rendez-vous pas compte que vous n'êtes jamais *au présent ?* »

L'après-midi, il jouait ailleurs. Sur l'autre rive du lac, près des rochers de Caprarola. Presque personne, le plus souvent, n'était venu ; mais le remarquait-il ? C'est pour son violon qu'il jouait, — et pour tout le libre espace devant lui. Un curieux jour, ce fut celui où non loin de moi s'était arrêté, — lui aussi pour entendre, — un jeune « Wandervogel », venu de Saxe à pied, par longues étapes, pour gagner l'Italie du Nord. Il portait son sac et sa guitare ; et de cette guitare il m'avait joué la veille, quand nous nous étions rencontrés une première fois, au hasard d'une excursion de montagne. Un jeu aisé, correct, traditionnel, mais trop sage ; et la musique comme une compagne familière et toujours dispose, jamais tardive ni brusquée. Mais je le regarde pendant qu'il écoute ; et je le vois peu à peu dérouté puis conquis. Il aura beau, désormais, prendre les mêmes chemins qu'il aurait pris ; il ne fera plus le même voyage. « La musique, c'est donc cela aussi », me dit-il en partant.

Je n'ai retrouvé d'impression de même ordre, — pareillement significative et vivace, — qu'un peu plus de trois ans après. Au début de janvier 1934, à Budapest, — un Budapest parsemé de neiges, le seul que j'aie vu jusqu'ici. Dans cette ville entre toutes glorifiée de musique, — jusque dans le silence de son musée, où règne le *Portrait d'homme* de Giorgione, le plus musical portrait peut-être qu'il y ait au monde ; peinture non point seulement d'un être mais de tout l'élément harmonique d'où cet être paraît émerger, en même temps qu'il le porte en lui ; — la musique, bondissante et rayonnante l'été, semble, durant ces mois d'hiver, dispersée en îlots secrets, que parfois, le long des quartiers éloignés du centre, — des deux centres, — cerne quelque ruban d'eau congelée. Ainsi en était-il pour cette auberge dont je me souviens avant tout, et qui se détachait d'une de ces rues tortueuses qui sont maintenant, je crois, démolies et qui rappelaient la domination turque. Elle était criblée de petites fenêtres enfoncées et grillagées ; tels des éclats de regards fantastiquement errants, sous de monstrueuses paupières. Pour bien arriver à cette auberge, il fallait être plusieurs, qui se soutenaient sur les verglas. Mais ce qu'ils rejoignaient, c'étaient les plus authentiques tziganes de la ville, — les moins déformés ou conquis. Non pas alanguis ou emphatiques, comme de plus célèbres, autour desquels, dans quelque hôtel cosmopolite, se pressaient des curieux d'un soir. Ici, au contraire, il n'y avait que quelques auditeurs, en groupes disséminés, et sur lesquels pesait encore la fatigue du travail quotidien. A ce violon, ce tárogató, ce cymbalum, ce qu'ils demandaient, — comme ils auraient demandé une faveur ou une connivence, — c'était une de ces mélodies gardées jalousement, jalousement transmises, et que dans d'autres orchestres tziganes dissimule et protège une musique d'emprunt et de feinte, jamais autochtone ; la même que celui qui la joue s'amuse à faire vibrer à l'oreille d'un passant attablé : « Je ne vous dirai pas qui nous sommes ; et pourtant vous croyez le contraire déjà. Je vous étourdirai de prétendus secrets ; ce ne seront pas les miens ; ce ne seront pas même les vôtres. A moins que, par quelque question bien posée, quelque titre suggéré avec, dans la voix, un accent qui ne soit d'aucun pays mais nous rappelle notre cadence,

nous reconnaissions que vous êtes presque des nôtres, pour un instant. » Alors, comme ce soir-là dans cette auberge, ce seront des suites de thèmes et de rythmes s'apparentant à ceux que recueillit Liszt, et qui lui retracèrent, pensa-t-il, le « roman », l' « épopée » d'une race. Musique de campements dans la nuit ; et de leurs entours de brasiers et de torches. Avec des chuchotements ou des clameurs de diseurs d'oracles, près de questionneurs mal convaincus. Retraits où d'ailleurs, peut-être, nous ne serons jamais que des étrangers admis un moment. Et clairières de forêts sous le soudain mensonge des murs. Un regard plus aigu, qui percerait ce mensonge, verrait les tentes mal dépliées et les libertés d'îles flottantes, hors desquelles toute musique tzigane n'est plus qu'un illusoire reflet.

C'est il y a très peu de temps, — quelques semaines, — et à Paris même, que pour la troisième fois le mode d'inspiration tzigane m'est apparu en toute son intensité et toute sa franchise. Un programme avait annoncé : « Dix-neuf enfants tziganes de Budapest » ; mais c'était en tenant trop compte de la croissante prédilection des foules pour les prouesses de virtuoses précoces ; car parmi ces dix-neuf artistes, d'âge visiblement assez inégal, il y en avait bien peu qui n'eussent point déjà dépassé l'enfance. Quant aux exécutions orchestrales, lequel d'entre eux les devait diriger ? Au début, d'après bien des indices, on devinait que la décision restait à débattre ; et plusieurs, tour à tour, avec une égale préexistence d'autorité, venaient tenter le rôle de « premier violon » dominateur. On eût dit la recherche d'une supériorité qui s'imposerait sans conteste, et qu'une sorte de suffrage tacite, d'élection silencieuse, consacrerait. C'est ce qui advint bientôt, — et pour l'un des plus jeunes et des plus grêles, qui semblait n'exister corporellement que par véhémence. Dès que la musique, à son appel, surgissait, il paraissait se jeter en elle comme en une naissance renouvelée. Il se multipliait de la vigueur éparse en elle, mais en lui faisant don, en échange, de toute sa propre force nerveuse, — capable de devenir —, avec l'archet, les cordes, l'instrument, l'énergie du regard, — la continuité d'une même et unique force jamais consumée. L'observais-je à ces moments-là, je me souvenais des pages

de Liszt sur l'origine probable des Tziganes dispersés, et sur une énigmatique période de l'histoire de l'Inde, à laquelle se rattacherait cette origine. Ce profil impérieux, ardent et comme dardé, rappelait sans nul doute, en effet, quelques-uns de ceux qui s'érigent en relief sur certains monuments hindous. Mais ce n'était pas cela uniquement ; et la conclusion, dès qu'elle se limitait, s'abandonnait aussitôt elle-même. Une autre analogie s'imposait ; et c'était avec tels figurants de sculptures d'Amérique précolombienne. D'autres similitudes encore, par lueurs. Notamment avec le visage consulaire tel que Gros le retraça deux fois, et qui, sur les deux toiles de Versailles et du Louvre, décide, dirait-on, de la victoire, comme à l'appel d'une loi inflexiblement déchiffrée. Lue sur un parchemin distant et invisible... Ou encore avec certains traits de Liszt lui-même... Mimétismes inconscients, multiformes... Et n'est-ce point que le problème des races, le plus souvent, ne se précise qu'en étant diminué de la plus vaste partie de lui-même ? Examiné seulement en ses diverses phases statiques, — ce qui rendra possibles les « moyennes » et les mesures, et toutes les formules transmissibles. Or, ne s'agirait-il d'aller au delà, et de caractériser ces races par leurs dynamismes les plus extrêmes, leurs virtualités les plus expressives et leurs exceptions les plus paradoxales ?

Elles valent par ce qu'elles comportent tout à la fois de *pouvoir d'incarnation* et de *puissance de chimère.* Par les instants et par les êtres où elles se dépassent le plus certainement, *parfois jusqu'à se démentir.* Car ces instants ne sont-ils pas ceux mêmes où ces êtres sont soudain traversés par des forces jusque-là enveloppantes et rétives, — incommensurables avec eux ? De sorte que ce seraient également ceux où interviendraient les rapprochements les plus inattendus et les parentés les plus étranges. Avec l'impossibilité, peut-être, de rien fixer et, dans tous les calculs, des interférences d'indéterminables, — les intrusions d'un infini.

Dans ce cadre d'une autre ville, quelles étaient les pages que traduisaient ces jeunes Tziganes de Budapest ? Importe-t-il si çà et là, inévitablement, ce pouvait être de celles qui ne se reliaient pas à leur être, mais que pour quelques

minutes ils galvanisaient ? Une sorte d'écume mélodique flotte au-dessus de nos pays, en ne leur apportant qu'un morne simulacre de joie. « Airs » anonymes ; contrefaçons et dérisions de folk-lore ; « refrains » dont tout le prestige est de pouvoir être retenus aisément, aisément « repris », et de donner ainsi à chacun l'illusion de la mémoire personnelle et de l'identité chorale. Tant d'hommes, essentiellement, sont des êtres qui ressassent et vont au-devant de toutes parentés de leurs ressassements. Mais subitement tout cela cessait. D'un seul coup d'archet, nous étions portés le plus loin possible de tant de facilités de tumulte. C'est que l'orchestre, maintenant, accompagnait un chant : une de ces chansons populaires où l'immémorial s'arrache de l'oubli, et où la fugitivité des heures usurpe la stabilité des siècles. Telles, en Hongrie, les recueillirent, pieusement et savamment, Béla Bartók et Zoltán Kodály. Ou bien c'étaient, comme pris au vol, des thèmes que l'improvisation enchaînait, et pour qui cet enchaînement de hasard devenait ironiquement une délivrance. A peine s'attardaient-ils en spirales de paresse, un remous les emportait, pareil à un sarcasme ; et le contraste qui les brisait élargissait soudainement leur sens. Alternances, en flux et reflux, et qui se révélaient comme seules vitales ; pulsations d'une immense marée ; et Liszt aura noté cela dans son livre, quand, décrivant la sensibilité et l'imagination tziganes, il les aura montrées qui « passent sans cesse ni trêve de l'incommensurable à l'infinitésimal[1] ». Dominations d'un rythme extérieur tournoyant, par lequel, en chacun de nous, chaque rythme personnel était averti de ce qu'il incluait de trop débile[2]. Mais n'était-ce pas également une anticipation de rhapsodie ? Une rhapsodie encore oscillante et informe ; non arrachée à la rumeur ; et en virtualités elles-mêmes en lambeaux. — Ou elle-même nomade, comme

(1) Liszt, *op. cit.*, 1re éd., p. 79 ; 2e éd., p. 131.

(2) La puissance d'une telle musique, en de tels moments, est bien, en effet, *d'ordre personnel*. Ces thèmes qui s'enchaînent en se délivrant semblent ne pas seulement se relier entre eux, mais atteindre, désemprisonner, fût-ce en les bafouant, *les rythmes secrets de chacun*, avec ce qu'ils ont, le plus souvent, de *non-musical*, d'*antimusical* même. De là cette irruption du « sarcasme ». Et aussi l'étrangeté de cette salle, tout d'un coup. Avec ces êtres qui paraissent davantage *confondus*, et en même temps plus que jamais *séparés*. De sorte que l'aspect de leur ensemble prend quelque chose de hagard.

son peuple. Et voici qu'en effet tout inachèvement abdiquait. Les formes d'apogée arrivaient, avec la *Deuxième Rhapsodie* de Liszt.

*
* *

Elle se détachait, ce jour-là, telle que Liszt la conçut, et telle qu'il conçut toujours toutes ses *Rhapsodies*.

Œuvres uniquement décoratives, croit-on le plus souvent. Enluminées et flamboyantes. Issues d'une ambition de pittoresque et de transposition d'art. En une griserie de défis et de prouesses. De difficultés techniques vaincues et de piétinements de triomphe. Elles seraient toutes de « dehors » ; et l'interprétation qui leur convient serait toute « de dehors » elle aussi.

Mais c'est ne tenir compte que de la *première apparence*. Ne pas voir que les *Rhapsodies* sont de ces œuvres dont le revêtement trop éclatant empêche maintes fois de saisir l'intention la plus secrète et la plus vitale[1]. Or il faut les rejoindre jusqu'en cette intention, — telle, ici, que nous incite à la découvrir le livre *Des Bohémiens et de leur Musique en Hongrie*. Et ce que l'on devine alors, c'est tout autre chose que l'accaparante, la trop aveuglante « première apparence ». Presque le contraire, même.

Des œuvres, en effet, qui seraient un *transfert* brusque. Au milieu d'une « nature » inaccoutumée, — à laquelle s'assimileraient de façon étrange, et où se débattraient, de façon exclusive, d'autres âmes et d'autres destins. Au milieu aussi de *figures* musicales et de *puissances* musicales non moins divergentes, — qui les unes et les autres auraient été longtemps laissées en marge, — négligées ou suspectes. Figures, puissances, longtemps « parias », pourrait-on dire ; et ce qui permettrait de le dire, c'est qu'en effet Liszt aura

(1) Ce qui réapparaît ici, peut-être, ne serait-ce point, sous une forme encore inexplorée, le problème surabondamment abordé, mais par là même si mal délimité, du « baroque » ? Et, par delà, celui de la dissimulation, en quelque sorte, par excès d'aveu. A cause d'une volonté d'expression à tout prix, l'intention initiale s'altère ou s'enlise ; les lignes essentielles disparaissent sous les draperies ; et le drame réel est caché par une multitude de péripéties tout apparentes. Mais avec cette altération ou cet enlisement *une tragédie nouvelle commence*. Nullement irréelle celle-là ; et c'est elle qui traverse le temps.

songé aux *parias* de l'Inde, quand il se sera interrogé sur les diverses hypothèses concernant l'origine ethnique des Tziganes[1]. De même, sans doute, qu'emblématiquement un souci de *rachat de parias* n'aura pas manqué de surgir en lui, quand il aura recueilli tels ou tels accents de cette sorte ; et en l'incitant aussitôt à les magnifier, — à ne pas leur refuser, et à ne se pas refuser à lui-même, les surabondances d'hyperboles. Car les *puissances* et les *figures* musicales laissées en marge et exorbitées, — dès qu'il aura pu soupçonner qu'elles aient eu à subir elles aussi un long sort d'exclusion, — quelle exigeante raison pour lui de ne les vouloir pas adopter sans tout de suite les venger de ce sort et les revêtir d'ornements qui ne seront jamais assez fastueux !

Aller, d'un seul élan, jusque vers ces « figures » et ces « puissances » d'un nouvel « ordre », — longtemps laissées peut-être désorbitées et divagantes ; — s'abandonner ou se contraindre au mode de perception ou de *participation*

(1) A propos de ce problème d'origine, — et de l'hypothèse rattachant aux *Parias* de l'Inde les Tziganes actuels et toutes les tribus éparses qui leur sont apparentées, — les différences entre les deux éditions du livre de Liszt sont plus caractéristiques que partout ailleurs. Non qu'elles marquent un abandon, ou une atténuation, de la pensée centrale. Cette pensée, au contraire, à travers un intervalle de vingt-deux années, s'est accentuée et confirmée. Mais, pour se justifier et s'approfondir, elle ajoute désormais aux primitifs arguments un ensemble de présomptions d'un ordre tout nouveau. Dans l'édition de 1859, il n'y avait qu'une quinzaine de pages (120-134) qui fussent consacrées à la question. Dans l'édition de 1881, ces pages, à la fois maintenues et disjointes, sont comme emportées en tout un long chapitre (p. 275-320), où les intuitions et les raisonnements d'autrefois s'agglomèrent à l'ombre des données bibliques relatives aux premières grandes migrations de peuples. De là tout un ample tableau, plus mythique sans doute qu'historique, mais dont Liszt se garde de durcir les traits. Il le laisse volontairement à l'état d'ébauche, d'incitation, de « possibilité » indéfinie. De la sorte, même si les recherches ethnographiques devaient de plus en plus en démentir les postulats, ce chapitre « De l'Origine des Bohémiens » continuerait de se rattacher, comme un important fragment, à cette sorte d'autre *Légende des Siècles* qui, sous maintes formes et en maints pays, se développa ou s'esquissa, parallèlement à celle de Hugo, — ou obliquement à elle, — ou contradictoirement. Fragment que dominerait ici, au point de départ, une large évocation de la figure de Nemrod. Nemrod « le grand chasseur » ; mais ce n'est pas seulement de bêtes sauvages, dit Liszt ; bien plutôt de tout ce qui masque l'inconnu, à travers un Orient de plus en plus loin défriché et franchi. Avec, autour de lui et à sa suite, un fleuve humain qui s'accroît et décroît sans cesse, laissant alluvions ou épaves. C'est l'une de ces épaves que Liszt s'efforce de suivre à la trace. Lui aussi « Nemrodien » alors, — comme tous ceux dont l'imagination et la rêverie sont à leur tour hantées par la stature ou par le spectre du « grand chasseur », — le Hugo du livre du « Glaive », par exemple, dans la *Fin de Satan*, ou, parmi nous, un Raymond Schwab, avec les chants, partiellement encore inédits, de son *Nemrod*.

qu'elles impliquent, — à la vision de *nature* et de *destinée* qu'elles sous-entendent ; — il n'y a nul autre moyen de comprendre, ni de traduire, les *Rhapsodies*. Inévitablement elles demeureront closes, — ou, ce qui est plus irrémédiable, fallacieusement accessibles, — pour tous ceux à qui les problèmes de compréhension musicale, comme de construction musicale, se présenteront avant tout, qu'ils le sachent ou non, en termes abstraits, qu'accompagnera un souci de tout classer et de tout ramener, et à tout prix, à l'unité. Même si la préoccupation de sensibilité n'est pas disjointe de tout cela ; car il s'agira toujours, en de tels cas, d'une sensibilité qui se réfère tacitement à des normes préexistantes, et qui devant chaque expérience inattendue se blottit et se prémunit, en se prétendant assurée d'être d'avance définissable. Attitude de perpétuelle défense contre la surprise et l'imprévisible, — et contre, s'il le faut, *la remise en question de tout soi-même*. En revanche, les *Rhapsodies* multiplieront leurs perspectives pour chacun de ceux qui auront commencé par se rendre intérieurs à leur genèse.

Doublement intérieurs toutefois. Car il aura fallu que ce ne soit pas seulement « intérieurs » à l'œuvre délimitée, mais « intérieurs » aussi à la réalité versatile qui la précéda et qui lui survit, et dont sur elle l'empreinte est gravée. A une certaine manière dépaysante d'envisager la nature comme un *élément d'épopée*. Doublement, d'ailleurs, là aussi ; puisqu'il sera question à la fois de nature *en tant qu'ensemble d'images*, et de nature *en tant qu'ensemble de forces*, — et que de plus, nouvelle dichotomie, les unes, parmi ces forces, se révèleront confuses, indéfinies et enveloppantes, — les autres, au contraire, précises, perforantes, presque personnifiables, et tout entremêlées de prestiges ou de magies, ou de maléfices. Donc participation à deux fois deux degrés ; et à deux reprises ; combien rare dès lors ! Et, s'agira-t-il d'exécution, ce ne sera jamais avec plénitude que par des êtres chez qui le développement musical aura été l'élucidation impérieuse, la croissance presque végétale, d'une spontanéité native. Ou, à l'autre « limite », par ceux chez qui l'extrême affinement — ou déploiement — culturel et l'intensité d'expérience humaine auront parachevé en clairvoyances ultimes les prémonitions

de l'instinct. Sur ce piano pour lequel elles furent conçues, par qui me fut-il permis d'entendre, de façon indubitable et authentique, telles ou telles de ces *Rhapsodies ?* Par certains très obscurs, peut-être çà et là défaillants, mais qui retrouvaient en elles quelque chose d'une atmosphère primordiale. Ou par quelques-uns des plus grands. Avant tous par Paderewski, lorsque dès les premières notes de la *XIe Rhapsodie,* il semblait, conformément à l'annotation de Liszt, *Quasi zimbalo, una corda,* — et ainsi que le devait faire Liszt lui-même, — transmuer jusqu'à la matière de l'instrument ; résoudre en effet un problème de matière en même temps qu'un problème de forme, et un problème plastique en même temps qu'un problème de sonorité ; faire naître d'autres possibilités de résonance ; construire chimériquement, pour une durée fantasque aussitôt évanouie, d'autres cordes et d'autres marteaux, et les assimiler aux lignes métalliques et aux baguettes du cymbalum ; doubler ainsi, de façon comme visionnaire, la réalité pianistique par une sorte de fantôme instrumental. Ou bien n'était-ce pas, un autre jour, le dernier glorieux survivant des disciples de Liszt, Emil Sauer ? Il jouait le *Concerto en* la *majeur,* — ce Concerto en lequel Liszt, dirait-on, a songé de ramener à l'unité la profusion et la dispersion des *Rhapsodies,* — transposé en lyrisme personnel la rêverie épique et éparse de multitudes oscillantes, — et astreint, parfois non sans révolte, à la rigueur des cadres classiques et traditionnels l'indétermination des structures rhapsodiques et leur exigence, presque aphoristique, d'un espace qui se disséminerait sans fin.

***

Ces nuances directrices que Liszt indique sur la partition des *Rhapsodies,* le plus souvent les termes qui les formulent ne diffèrent guère de ceux que l'on a coutume de lire sur les textes musicaux. Mais ce n'est, là encore, qu'une « première apparence ». Pour saisir en leur plénitude exacte de telles indications cursives, il faut les intégrer à un ensemble, — deviner, déchiffrer à travers leur ellipse l'entière figure vitale, — toute l'image de destin et de nature que Liszt s'efforça de fixer.

Voici, par exemple, en tête de la *Deuxième Rhapsodie*, la notation « *Lento a capriccio* ». Mais cette « lenteur inenchaînable » (car bien plutôt que par « selon le caprice » ou « capricieuse », c'est ainsi que les notes et les rythmes exigent que soit traduit « a capriccio »), — cette lenteur que rien ne vient contraindre, et qui gouverne de façon exclusive les huit premières mesures, ce serait se tromper tout à fait que la supposer disparue avec l'*Andante mesto* du « lassan » qu'elle introduit et qu'elle prépare. Au-dessous du grand thème d'héroïsme et d'orage qui domine cet *Andante*, il y aura par l' « *accompagnamento pesante* » la persistance têtue du « *capriccio* », du « réfractaire » que rien ne dompte, ni l'héroïsme, ni même l'orage. Et dès que s'interrompra le thème primordial, et que dans l'espace médian qui sépare les deux réseaux de lignes Liszt aura noté « *dolcissimo* », il notera également au-dessus de la portée supérieure, — donc parallèlement à ce « dolcissimo », — « *capriccioso* », — « l'indompté » qui aura reparu, dès le premier interstice vacant. Obstiné, dont plus tard l'empire deviendra encore plus certain. Ce sera lorsque la « friska » *vivace* aura succédé au « lassan », en un *pianissimo* surtendu, strié de doubles-croches et d'arpèges. Atmosphère d'attente ; et sera-ce éclosion ou saccage ? Jusqu'à ce que soudain tout se précise, au gré d'une vitesse diminuée. « *Non tanto presto capricciosamente* » ; mais ce « fantasque », dont revient le règne, va peu à peu multiplier cette rapidité qu'il a semblé rompre. Il va l'accorder à un tumulte qui avant lui n'osait pas être, — et qui sans lui en effet n'aurait pu être que discordance. Par la souveraineté du « *capriccio* », le tournoiement, peu à peu cyclone, se sera échappé du virtuel, mais pour ne faire que traverser la réalité et ses brefs mirages et, par degrés brûlants, la convertir en *fantastique*. « *Poco a poco accelerando e crescendo, — crescendo molto* », aura écrit Liszt.

***

Loin de n'exprimer qu'une simple nuance, — fût-elle prolongée et incoercible, ou à peine éclipsée reparaissante, — l' « *A capriccio* » de la *Rhapsodie* est ainsi, bien plutôt, pareil à toute une zone, — à la fois intérieure et englo-

bante, — porteuse de ce qui peut-être est le plus secret au fond des êtres, non moins que de tout ce qu'il y a, au-dessus d'eux et autour, de surplombant et d'encerclant. *Un thème sans notes*, en vérité, mais duquel toutes les notes, nettement ou sourdement, subissent la pesée ou allègent l'essor. Ferment mélodique et rythmique, qui s'élucide à chaque mesure, même quand il n'est plus rien que présage presque indistinct ou escorte presque évanouie, — ou que totalement, dirait-on, le recouvre tout ce qui n'est pas lui... Mais n'est-il pas davantage encore ? et en même temps qu'une « dominante », d'où aura surgi l'œuvre et qui par l'œuvre aura surgi, toute une présence préexistante, saisie au passage ou au vol ? Non seulement en effet passage de quelque humanité errante, mais grand vol d'oiseaux inconnus, qui émigrent on ne sait vers quoi. Ou de nuages qui s'amassent ou se déchirent. Ou encore, non plus de formes mais d'appels ou d'échos ; et de linéaments de pensées ou de rêves, — d'influences ou d'effluves... Une anticipation ainsi, mais soudain cernée et modelée ; contrainte de *devenir* et non plus seulement de *passer*. Mais, qu'aura-t-elle été, en toute sa phase première ? Diffuse toujours et vagabonde ? Ou, au contraire, çà et là fixée, comme par cette *Deuxième Rhapsodie* et *l'étreinte de temps* qu'elle figure ? En un tel cas, il y aura eu toute chance, d'ailleurs, pour que ce soit advenu sous des formes nullement semblables, et en des œuvres de toutes différentes « natures ». Des récits, par exemple, ou des drames, ou des poèmes. Entre tous, sans doute, celui de Pouchkine, dont le titre aura été le nom même de la race, *Les Bohémiens*.

*
* *

Quand Liszt se remémorait en leur langue originelle les vers de Pouchkine[1], un mot devait se détacher pour

(1) Qu'il en ait lu ou entendu lire, — ne fût-ce que par la Princesse de Wittgenstein, — le texte russe, avec possibilité d'en saisir toute la valeur musicale, un passage de son livre le montre. Sur le point de citer la Chanson de Zemfira, il écrit en effet : « Pouchkine intercale dans le poème qu'il leur consacre, et dont la structure est pareille à ceux que Byron nommait *a tale*, une chanson recueillie par lui de la bouche des Bohémiens de la Russie méridionale, et qui se chante encore parmi eux ; la langue russe donne à ces vers une singulière énergie, par la richesse de ses assonances, par son rythme rapide et saccadé comme la respiration haletante qui précède le crime » (1re éd., p. 112 ; 2e éd., p. 155).

lui de tous les autres. « *Vólia* », — « gré », « liberté » ; — qui dans le poème se répercute et tourbillonne, comme telles notes en l'élan final de la *Rhapsodie*. N'était-ce pas « *A Capriccio* » déjà ? Sous-jacent à la chanson de Zemfira, comme aussi à l'interruption qui la scande tout d'un coup :

Tais-toi, ce chant m'obsède ;
Je n'aime pas les airs sauvages.

Et Zemfira répond :

Tu n'aimes pas ? Que m'importe ?
C'est pour moi que je chante.

Plus tard, lors du dénouement de l'aventure, la même sous-jacence recommencera de frémir. Par l'objurgation du « Vieillard », après le meurtre de Zemfira. « Loin de nous ! » crie-t-il à Aleko :

...Tu n'es pas né pour agir à ton gré !
La liberté, tu la veux pour toi seul !

Ainsi, en l'abîme final du drame, comme aux cîmes de la *Rhapsodie*, on retrouverait l'inflexion de « l'inenchaînable ».

Pourquoi, cependant, citant la Chanson de Zemfira, Liszt laisse-t-il de côté le soudain dialogue, — de solitude malgré la présence et de bannissement informulé, — qui en interrompt le piétinement de haine ? Il choisit que rien ne morcèle le halètement de défi et de colère, que le compagnon raturé du regard ne peut côtoyer sans blêmir. Ne serait-ce, en vérité, pour que les strophes, par leur continuité maintenue, gardent toute leur force impersonnelle ? Loin de la femme même qui les chante, et de l'homme qui les entend. Loin aussi de l'épisode qu'un instant elles accompagnent, mais où il ne faut pas qu'elles se restreignent. Elles sont plus expressives que lui de tout le caractère et de tout le destin d'un peuple. Indépendantes des attitudes et des esthétiques d'une époque. De tout un « démoniaque » conventionnel et de toute une outrance,

qui faussent les perspectives, les gestes et les âmes. La volontaire omission de Liszt équivaut dès lors à une muette critique, — sinon du poème, du moins de toute une « poétique », d'ailleurs passagère, de Pouchkine. Et de toute une façon conceptuelle et sommaire, toute transitoire, d'opposer « civilisation » et « sauvagerie ».

Est-ce forcer la signification d'un texte que conclure de la sorte à une déception de Liszt après lecture des *Bohémiens* de Pouchkine ? Mais sans cette déception, qu'il se sera contenté de laisser deviner, expliquerait-on son total silence à l'égard de la trame même du récit, — son absence d'allusion à tout ce qui dans ce récit confirmerait le mieux ses propres thèses ? Alors qu'il isole, au contraire, du poème le seul fragment étranger qui soit incorporé à sa trame, — cette chanson populaire recueillie parmi les Rommys de la Russie Méridionale[1]. Et c'est que par ce fragment Pouchkine devient lui-même un « rhapsode ». Avec l'humilité de rester à l'écart et de se laisser porter par une inspiration plus vaste. Immense anonymat racial, qui émigre d'étendue en étendue et d'âge en âge.

*
* *

Croirait-on improbable cette désillusion de Liszt devant *Les Bohémiens* de Pouchkine, il faudrait observer en lui une réaction toute contraire, — celle qui advient lorsqu'il s'approche des *Drei Zigeuner* de Lenau. Ses commentaires d'alors, et la louange dont il les anime, enveloppent *un second sens*, — *négatif*. Cryptographie permettant de surprendre ce qui secrètement l'écarte de l'autre poème. « Impossible », écrit-il, « de rendre plus admirablement... que Lenau ne l'a fait » dans ses *Trois Bohémiens* « le genre de dédain rêveur, paresseux et insouciant de sa propre

(1) Après avoir cité les strophes de la chanson, il insiste sur leur caractère, et accentue ainsi le contraste avec le silence qu'il garde sur tout le reste du poème. « Dans ces strophes », écrit-il, se retrouvent toute une « sauvage passion » et tous ses « feux empoisonnés », tous les « dards à pointe rutilante » : « colère, ironie, vengeance, volupté, haine, ressentiment arrogant. » (1re éd., p. 113 ; 2e éd., p. 256). Tout cela à travers une langue et une prosodie, dont en quelques lignes, auparavant, il a dénombré quelques-unes des puissances, — celles notamment qui savent jeter vers nous, loin de toutes médiations déformantes et de toutes atténuations, les paroxysmes passionnels.

philosophie, particulier au Zingaro ». Et n'est-ce point rappel indirect, — désaveu de ce qu'il y eut de trop constamment explicite chez les protagonistes de l'œuvre russe ? Leurs tumultes d'impressions et de sensibilité, leurs irréductibles résistances, *au lieu d'apparaître du même ordre que les balancements de leurs corps*, semblaient les projections d'un système concerté, presque doctrinal. Ses trois compagnons, remarque Liszt, Lenau « s'est gardé de les faire parler » ; et cette notation ne suggère-t-elle combien plus expressifs eussent été Zemfira, Aleko, le Vieillard, si en eux le heurt des désirs, des colères et des rébellions eût été directement transcrit, — le plus loin possible des transpositions verbales ? Une prolixité était intervenue, qui avait faussé les physionomies et les allures, et la signification même de tout l'écart et de tout le refus. En revanche, de nouveau, Lenau : Les « avantages sociaux qu'ils ne connaissent que de loin, et dont ils n'ont point assez usé pour savoir qu'ils ne sont que *vanité* »[1], il a évité de les représenter comme méprisés par les « Cyganys ». Ceux-ci, bien plutôt, poursuit Liszt, leur attribuent « un très grand

(1) Ici encore, il y a double sens et rappel. Et si Liszt souligne, c'est qu'il fait allusion à tout un passage antérieur, — celui qui reprochait à Jegner d'avoir « pris pour épigraphe de son livre sur les Bohémiens un couplet d'un *lied* de Gœthe, *Vanitas :*

Je mets mon enjeu sur un rien !
Juhhe !
Et quiconque veut être mon camarade,
Qu'il trinque avec moi, qu'il fasse comme moi,
En vidant ce broc de vin !

...« Au *sentiment bohémien* », disait Liszt, ces vers ne « correspondent nullement ». Ils traduisent « la frivolité et le cynisme avec lesquels le mot de Salomon... peut être exclamé et vulgarisé ; mais le cynisme n'est que très accidentel dans le *sentiment bohémien ;* s'il s'y rencontre, c'est comme une amère écorce qu'on mâche dans son impatience à dévorer un fruit savoureux, et dont on rejette avec dégoût les restes. L'homme blasé, qui a flétri toutes ses émotions, peut mettre son *enjeu* sur un *rien ;* le Bohémien n'a pas d'*enjeu ;* et il est fort éloigné de croire que la liberté de sa vie et ses jouissances passionnées entre tous les excitatifs de la nature ne soient *rien*. Il faut avoir connu et prisé haut les avantages de la société pour lier l'idée de l'annihilation à la vocation de la vie nomade. N'est pas qui veut, non plus, le *camarade* du Bohémien orgueilleux et insolent jusque sur la potence. Sous sa facilité apparente, son exclusivité n'en est pas moins réelle. Il socie avec tous, mais il ne s'associe qu'avec les siens ; hommes et femmes n'ont pour tout culte, toute patrie et toute législation sociale que le sens de la race. Telle ils l'ont, telle ils la gardent, et ne veulent la mélanger avec d'autres, ni en y admettant des étrangers, ni en se fourvoyant chez eux » (1re éd., p. 114-115) ; dans la 2e éd., p. 256-260, le passage est reproduit, mais avec quelques importantes variantes et quelques nouvelles remarques, qui en accentuent encore la signification générale.

prix » ; mais, comme « à aucun prix », d'autre part, ils ne veulent « vendre leur liberté », ils « passent à côté, trop préoccupés de leur *far niente* pour les analyser et en approfondir » l'illusion intime. Pourquoi, devait songer Liszt, Pouchkine n'a-t-il laissé plus de place à l'inexprimé et au soudain ? Plus « vraie » que la sienne est une « poésie... surprise sur le fait, et dévoilant involontairement les dispositions de l'âme[1] ».

La cryptographie, cependant, ne devient-elle ici plus secrète encore, et comme à double retrait ? Est-ce seulement, en effet, à l'œuvre de Pouchkine que songe Liszt ? Ou non point, également, *à certains instants de la sienne même ?* N'a-t-il pas obscurci, lui aussi, se demande-t-il sans doute, certaines de ses pages, à force de les vouloir élucider ? Jamais ne s'est-il abandonné à trop de développements, ni complu en trop d'insistances ? En ne se résignant pas, lui non plus, à assez *laisser à deviner ?...*

Ce poème des *Drei Zigeuner*, — en lequel, également, n'apercevait-il un nouveau fragment de l'immense Rhapsodie inachevée et multiforme qui, le plus souvent anonyme mais çà et là portant un nom, traverse les âges ? — on pressent que maintes fois Liszt dut l'interroger, retourner vers lui. Le traduire en rythmes verbaux et en rythmes de pensée. Puis, mélodiquement et harmoniquement, en un chant et en des notes instrumentales. En vertu, lui aussi, d'une nécessité de tout l'être. Avec un écho des czárdás et par le piano une transmutation non plus uniquement du cymbalum mais aussi de la flûte. Cela, tandis que la « gamme tzigane » se mêle aux gammes coutumières. Pour les nier ou les briser, — et finalement peut-être se briser elle-même avec elles et se démentir. S'emparer de la matière jusqu'à s'immatérialiser[2].

(1) 1re éd., p. 115. — Dans l'édition de 1881 (p. 260-262), le passage concernant le poème de Lenau reparaît, mais avec d'importants accroissements. Notamment à propos de l'illusion intime qui vicie les « avantages sociaux » et que les Bohémiens ne démêlent point. Traits multipliés, comme pour dénoncer une expérience infaillible, que vingt-deux années d'intervalle n'ont cessé d'accroître. De plus, après la traduction du poème, il y a tout le paragraphe nouveau sur le tragique destin de Lenau lui-même, et sur les différences entre ce destin et celui des trois Cygans, « aux visages olivâtres, aux bruns cheveux ».

(2) Dans son étude *Liszt Ferenc magyar stilusa* (« *Le Style hongrois de François Liszt* »), parue à *Budapest*, en 1936, (texte hongrois et trad. française), M. Zoltán Gárdonyi donne de la mélodie *Die Drei Zigeuner*, écrite par Liszt en 1860, une péné-

Plus Liszt interroge le texte, plus il le découvre chargé de sens. Quand dès lors il reprend son livre, pour le rééditer en 1881, il a conscience de rejoindre, à travers les strophes elliptiques, le périple de l'existence même de Lenau. Ce besoin de perpétuelle absence, — ou de présence enfin accomplie, — qui le jetait de monde en monde. Nulle part fut-il jamais chez lui ? Un de ces errants que nous croyons fixés, et parmi nous ; et notre croyance les persuade ; et c'est un des mensonges de nos civilisations. Mais de tels hommes, plutôt, ne sont-ils pas de vivants démentis à leurs races ? A ces mêmes races dont pourtant ils apportent quelques-unes des expressions les plus profondes. Le contraste se poursuit ainsi, *et peut-être jusqu'à la folie.* Liszt s'arrête anxieusement devant cette folie de Lenau. Et devant toute « la nuit » dont elle submergea un être. Le mot « nuit » achève, comme un glas, la première phrase du paragraphe qu'il adjoint désormais à son commentaire d'autrefois[1]. Mais pourquoi cette nuit sans rivages ? Ne serait-ce pas d'avoir porté en lui, comme une

trante et précise analyse musicale. « ...Dans la partie de piano », écrit-il, des « passages à la manière de la flûte,... ajoutent à l'extravagant coloris de la chanson. Ce sont des figures rapides qui se déplacent dans le champ de quatre à cinq notes et contiennent une progression de seconde augmentée (par suite de la quarte augmentée) ; elles ont encore pour caractères d'être dans les tons aigus (ce qui accentue leur ressemblance avec le son de la flûte) et de montrer une incertitude de rythme dans leur manière de prendre plusieurs fois de suite un élan et de s'arrêter ensuite. Ces motifs en forme de flûte avaient déjà surgi plusieurs fois dans les transcriptions hongroises de Liszt (dans les rhapsodies 11 et 20 du premier cycle)... » Et plus loin : « Le reflet musical du tympanon dont il est question dans le poème ne se produit pas ici d'une manière réaliste à la façon des passages « Quasi zimbalo » des rhapsodies, mais grâce à des trémolos, stylisés et pour ainsi dire idéalisés jusqu'à paraître immatériels. Mais là où il atteint à l'extrême stylisation, c'est quand il emploie la gamme tzigane. En effet, tandis que dans les compositions précédentes la seconde augmentée prenait le caractère d'une sensible, c'est-à-dire trouvait sa solution d'une manière directe ou indirecte, il y a dans cette chanson une partie dans laquelle les tons caractéristiques de la gamme tzigane prennent une signification mélodique pour eux-mêmes. » M. Gárdonyi ajoute qu' « il est impossible que Liszt ait pris dans la musique populaire une pareille conception de la gamme tzigane. Ce qui se manifeste ici chez lui, c'est une tendance à l'abstraction et à l'idéalisation, comme dans les relations harmoniques qui trouvent chez lui leur base dans la gamme tzigane. » (P. 57-98.)

(1) « Hélas ! » écrit-il, après sa traduction du poème. « Hélas !... Pour Lenau, la vie était devenue une nuit ! Il se garda de croire qu'elle le fût pour ces trois hommes, dont l'un jouait un air flamboyant, « entouré de la pourpre auréole du « couchant » ; ...dont l'autre fumait, rêvant... « comme si le globe entier n'avait plus rien à ajouter à son bonheur » ; dont le troisième dormait, prenant des forces pour aimer à tous les instants, vaincre à toutes les heures, puis un jour sacrifier sa vie à cette Nature, dont l'image « flottait en rêve » sur son sommeil. » (2e éd., p. 262).

inséparable réalité intérieure, — en laquelle cependant il se divisait lui-même, — et non plus comme une triple image du dehors, tantôt apparaissante et tantôt disparue, — les trois Cyganys? D'avoir été écartelé entre leur paresse (mais qu'il adultérait de remords), leur jeu qui improvise sans fin (mais en n'ignorant pas, lui Lenau, que la « nature », que ce jeu exalte, ne se borne pas à improviser)[1], leurs rêves enfin, tenaces ou qui se dispersent, (mais sans pouvoir continuer, lui, de négliger insoucieusement, sinon pour de vaines pratiques d'exorcisme, le confus rapport de ces rêves avec les fixités de la veille et les profondeurs de l'être) ? Finalement donc, à force de n'avoir pas osé leur exil total, loin de tout ce qui constitue la cadence même

(1) L'une des parties les plus profondes du livre de Liszt est celle qui rattache la puissance improvisante du caractère, et donc du jeu, tziganes à la vision d'une « nature » qui serait elle-même une improvisation perpétuelle. Ce qui apparaît et disparaît (et sans que les causes de ces apparitions et disparitions soient jamais recherchées comme énigmatiques) ; les couleurs toutes nouvelles de la journée qui survient (loin de tout ce qui en cette journée annonce le lendemain ou rappelle la veille) ; la « nature », dès lors, en tant que surprise incessante et absence de fixité, voilà ce qui importe pour ces errants, détachés de toute terre particulière, mais d'autant plus joints à la terre elle-même en tant qu'indétermination infinie. Le mode de vie, ce sera alors de « s'identifier à chacun des changements » entrevus ou subis. Et « l'extrême » deviendra « l'élément habituel ». « Vivre », ce sera « respirer à pleins poumons quand il survente, se tapir sous les arbustes pour inhaler les bouffées de senteurs qui fusent, ...centupler la possession de tous les objets par la multipliante fantasmagorie de l'eau-de-vie, et puis rire, danser, chanter... » Après quoi, viendront des « réactions tout aussi vives », jusqu'au désespoir et à la panique. Mais ce sera aussi (et en un second volet du diptyque Liszt indique la contre-partie) l'engourdissement de « la faculté comparative », et, tandis que « la sympathie magnétique augmente », voici les idées qui « se figent » et les « qualités réflectives » qui « s'émoussent ». Un être, désormais, sera « écharpé par la nature » et incapable de coordonner « ses vastes accords », — d'apercevoir qu'au milieu des « amas de dissonances apparentes et de différences réelles, la nature conserve une solennelle unité, une intime cohérence ». Bientôt même « le *souvenir* » (c'est Liszt qui souligne), « sinon la mémoire », s'abolira. L'homme sera devenu « stupidement oublieux des réflexions qui ont pu entre-luire dans son esprit ». « Somnambulisme intellectuel », dès lors, faute d'avoir soupçonné ce qu'il y a de vital, de révélateur même, dans les réapparitions, les régularités et les retours, — tels que les symbolisent les plus hautes formes de « *l'habitude* ». Le soulignement, là encore, est de Liszt ; et c'est que ces plus hautes formes de l'habitude, il les recherche non seulement en nous-mêmes, mais aussi à travers leur lien avec des données cosmologiques ou surnaturelles. Avec les lois de « gravitation » ou de périodicité, comme avec les états de « bonheur immuable », figurés en telles ou telles représentations d'outre-tombe, et dont seraient apportées ainsi les seules anticipations ou prélibations pour nous accessibles. On pourrait ainsi découvrir, en quelques passages de Liszt, les linéaments d'une *psychologie*, d'une *métaphysique*, ou même d'une *théologie* de l'habitude, qu'il serait intéressant de rapprocher de telles ou telles philosophies et tout d'abord de celle de Ravaisson. (Cf. 1re éd., p. 67-86. Dans la 2e édition, ces pages, quelque peu modifiées en quelques-uns de leurs termes et en leur ordre, forment deux chapitres : « Sentiment de la Nature » et « La Nature pour les Bohémiens », p. 115-152.)

des siècles ? Car tout le problème est là, se dit certainement Liszt : Celui qui par un apparentement inéluctable, — non avec une peuplade historiquement définie, mais avec une sorte de suprême essence métaphysique, dont cette peuplade n'est que la figure humiliée, à la fois flamboyante et meurtrie, — voudrait vivre pleinement, à l'intérieur de nos Cités, le « sentiment bohémien » et tout le mode de « participation » et d' « exclusion » qui en dérive, à quoi serait-il conduit ? Ne serait-ce à « la nuit » de la folie ? Ou ne se sauverait-il que par la torpeur ? Par la dérision des factices « bohèmes » dans les capitales oppressives[1] ?

*
* *

Quand il parle de musique « bohémienne », — tzigane, — Liszt, cependant, malgré ses méfiances, n'est-il pas victime d'un mirage ?

Toute cette musique, croit-il, était primitivement disséminée. Tels les appels intermittents, entrecoupés, d'une hantise invariable, — jamais pleinement exprimée, jamais assouvie. Désormais il la rassemblera en des *Rhapsodies ;* mais ces *Rhapsodies*, à leur tour, ne seront que les épisodes à peine successifs, — tout emblématiques, — d'une « épopée ». Une épopée presque hors du temps, et dont toute

(1) Liszt, dans son livre, ne laisse pas de côté la signification dérivée et extra-géographique du mot « Bohème ». Et en quelques brillantes pages il analyse les raisons qui, par réaction contre une conception toute superficielle et frivole de l'art (« un monde qui ne tient compte » des œuvres « que comme de jouets bons pour amuser son oisiveté apparessée »), ont décidé de jeunes écrivains, ou musiciens, ou sculpteurs ou peintres, à « rendre mépris pour mépris » et à « s'inféoder » à un « symbole » et à un « type » en qui ils ont reconnu « une lointaine ressemblance avec leurs mœurs ». « Ils ont appelé *Bohème* leur réunion fortuite et intime, leur genre de vie précaire ». Et c'est, par défi et délivrance, la création d'une « patrie » fictive ; « patrie de la passion, de l'imagination, de la fantaisie », qui s'opposera « à tout ce que la société, à l'ombre de ses hypocrisies, cache de perversité et permet d'accommodements avec le vil et l'ignoble ». Dans la 1re édition (p. 120-122), cette note apologétique est la seule. Mais, vingt-deux ans après, dans la 2e édition (p. 243-246) la reproduction, presque littérale, de tout le passage est suivie d'un paragraphe nouveau, entièrement différent. C'est la notation du déclin après la notation de la grandeur. « Avec les années », le « vernis de poésie » s'est effacé ; un milieu « factice » est apparu ; et tout « un fond de sottes passions appuyées sur de sottes raisons ». Trahison de « la Bohème » par elle-même. Agonie de sa revendication et de sa fierté. Et à travers cette dissemblance entre deux éditions qu'un long intervalle sépare, se devine une suite d'expériences, de désillusions, de démentis.

nouvelle sera la forme. Non plus discursive en effet, ni tressée de récits d'aventures et de notations d'exploits ou de désastres. Uniquement faite, au contraire, d'accents et de chants. Des chants, d'ailleurs, exempts de paroles ; — donc comme déshumanisés.

Vision étagée, génétique, qui a quelque chose de l'un des amples « Crescendo » des *Rhapsodies*, et où se détachera, tout d'abord, incontestable, la remarque que nulle autre structure épique n'était possible pour un peuple exclusivement passif et obstiné, « qui ne conserve aucune tradition et n'enregistre pas d'annales », et qui « ne sait ni d'où il vient ni où il va[1] ». Ce peuple, Liszt le représente comme essentiellement « sans mémoire ». Et, le concevant ainsi, il pourrait ajouter : Peuple qui a peur de la mémoire, comme il aurait peur de fantômes. Ensemble de fantômes, en effet, peut-être, ce passé, qui par la mémoire continue d'être, et qu'elle jette sur nous, déchiqueté et à l'improviste. En contradiction, maintes fois, avec le présent, — sinon en complicité, donc en amoindrissement, avec lui. Toujours, en tout cas, en arrachant ce présent à sa solitude ; l'empêchant d'être une proie pour nous ; — ou nous-mêmes, avec enivrement, d'être une proie pour lui. Chez un peuple qui de sa parole et de sa pensée aura écarté instinctivement tout ce qui pourrait être un rappel et un lien, jamais une conscience globale ne pourra sauf *musicalement* atteindre le caractère « absolu » et inépuisablement primitif qui est le signe même de l'épopée[2]. Ce sera l'une

(1) 1re éd., p. 9 ; 2e éd., p. 12.

(2) A plusieurs reprises, et comme en une suite d'intuitions, Liszt reprend cette remarque que ce qui caractérise l'épopée ou, ainsi qu'il le souligne, « *l'Epos* », ce n'est pas essentiellement l'allure des événements racontés, mais bien plutôt la « nature des passions » qui entrent « en jeu ». Ces passions, ajoute-t-il, « sont spontanées, absolues, impérieuses, sans quoi les actions qui en sont l'effet n'auraient point ce sceau de grandeur, ni ce charme de naturel qui ne manque jamais aux premiers élans poétiques de l'imagination » (1re éd., p. 13). Quelques lignes plus loin, ce sont les trois mêmes épithètes (« spontanés, absolus, impérieux ») qui lui servent à dépeindre les « sentiments » que « respire » la musique des Bohémiens. Et c'est pourquoi ces sentiments, ainsi exaltés, relèvent de l'épopée, de « *l'Epos* ». Prolongeant cette notation de Liszt, on serait conduit peut-être à découvrir que le problème de l'Épopée se ramène, en un sens, *au problème même de l'Absolu, dans l'ordre poétique*. Problème, en effet, de l'existence en tant que liée *à un autre principe que le principe de causalité*. Principe, par exemple, d'arrachement. Contact avec des forces en quelque sorte explosives, — et dont maintes musiques (celles des Bohémiens de Liszt, notamment, mais non pas elles seules) nous donneraient l'aperception immédiate. Expressive de ces forces qui séparent et rapprochent (donc qui *circonscrivent*), l'épopée serait

des conclusions de Liszt, et qu'il parachèvera en une formule d'une densité lapidaire : Ces Rommys, notera-t-il, lorsque pareillement aux plus importants groupes humains (et ne serait-ce le seul moment, — il est vrai intemporel et insituable, — où les aura frôlés *la tentation historique ?*) ils auront, par une exigence de tout l'être, voulu « avoir aussi *leur livre* », incapables et insoucieux de se raconter eux-mêmes, ils auront dû « *chanter* pour *dire*[1] ».

Comment nous assurer, pourtant, qu'ils aient eu la force d'un tel chant ? Et n'est-ce point là, chez Liszt, le mirage ? Une fausse perspective que jette une rêverie trop vaste, — ou une force constructive trop impatiente, — sur un désert de durée ? L'illusion romanesque ou romantique, qui, afin de se légitimer, aura projeté le présent hors de lui-même ? Jusqu'à un passé démesuré, où sera attribuée fabuleusement à une race démunie une puissance créatrice qu'elle ne posséda jamais ?

*
* *

Telle est, en ses grandes lignes, l'objection qui, à travers les plus violentes polémiques, fut élevée de mille manières contre Liszt, dès que parut en 1859 son livre sur *Les Bohémiens*. Ces Tziganes qu'il célèbre ne sont en rien, affirmait-on, les inventeurs des rythmes qu'ils scandent et des thèmes qu'ils propagent. Tout au plus les prennent-ils comme prétextes d'ornementations, qui en illustrent — ou en désagrègent — les lignes natives ; mais jamais ils n'interviennent longtemps dans le destin de ces thèmes et de ces rythmes avec un autre rôle que celui d'interprètes. A une date récente ou lointaine, ils les ont reçus de « dilettanti » hongrois, — qui peut-être, il est vrai, se seront parfois

alors *ce qui crée un peuple en tant qu'élément indépendant et originel.* Jusque-là ce peuple se réduisait à une masse amorphe, inconstante, vite asservie. Et c'est le problème de l'esclavage que finalement viendrait rejoindre ici le problème de l'épopée.

(1) 1re éd., p. 17 ; 2e éd., p. 25. Dans cette 2e édition, quelques lignes, ajoutées aussitôt après, insistent sur le caractère *collectif* des « passions », « émotions » et « impressions » qu'exaltent ces chants. De là, selon Liszt, la possibilité de considérer de tels chants comme agglomérables en une « épopée ». Si ces chants « dénués de récits, de faits, d'événements, de personnages et de types nationaux, n'en constituent pas moins une *Épopée* », c'est qu'ils « n'expriment que des passions, des émotions, des impressions à... tous communes, et si nationales qu'appartenant... à ce peuple, elles n'appartiennent qu'à lui ».

complu à les composer pour eux, et parfois aussi, anonymement, les leur auront abandonnés. Quant aux mélodies indéniablement plus anciennes, — si anciennes que la notion même d'âge les quitte, — figures *sans âge* où l'inspiration *populaire* domine, — quel est le peuple qui s'y exprime et qui en elles est « inspiré » ? Ce ne peut pas être celui de ces perpétuels instables qui ne fixèrent jamais rien de ce qui procéda de leurs phantasmes. Mais c'est ce peuple de Hongrie, au milieu duquel ils ont vécu, pliant, dépliant leurs tentes, depuis des siècles. Peuple enraciné sur le sol, dès qu'il l'a eu conquis ; et non pareil, comme eux, à cette « plante des steppes » dont parle Liszt en lui comparant les Cyganys. On la surnomme, dit-il, « *la fiancée du vent*[1] » et en effet elle est « privée de racines » et « la bise d'automne promène sur les chemins poudreux ses tiges friables et anguleuses comme celles d'un corail grisâtre, portant avec elles fleurs et semences, germées sans sol sur des branches divergentes et flexueuses[2] ».

***

Hostilités violentes ou timides ; partielles ou totales ; irréfléchies ou savantes. Rien de leur afflux ne devait être imprévu pour Liszt. Il était de ceux qui n'entendront jamais de reproches plus sévères que les avertissements qu'ils se seront adressés à eux-mêmes. En deçà de toute la dernière partie de son livre on devine donc son constant effort pour se représenter les obstacles dont la théorie qu'il construit aura à subir la résistance... Tous les contra-

(1) Souligné par Liszt.

(2) 1re éd., p. 63 ; 2e éd., p. 110-111. Cette page, et d'autres du même ordre, montrent combien serait intéressante et révélatrice une étude des diverses sortes d'images chez Liszt. Une telle étude nous ferait deviner notamment l'importance, en son esprit, des figures empruntées au monde végétal. Quand il veut, par exemple, caractériser l'abondance et le contraste des rythmes dans la musique et le jeu tziganes, c'est toute une vision florale qui d'abord s'impose à lui ; avec tout un ensemble, et tout un disparate, de plantes et de tiges. A la fin, dominant le paysage, ardent et versatile, les asclépias. Et c'est le beau passage suivant : « Cette variété des rythmes rappelle quelquefois les sauts et les inflexions des asclépias qui, courant en marches inégales, tantôt imitent la lente reptation du serpent, tantôt s'élancent en une courbe hardie et atteignent vitement un lointain appui, non sans semer leur route de fleurs ressemblantes à des gouttelettes de sang, qu'on dirait marquer le chemin parcouru par un... être blessé à mort. Dans les rythmes bohémiens certaines notes ressemblent ainsi à des gouttes de sang. » (2e éd., p. 400.)

dicteurs auxquels il devra répondre... « Pourtant, à quoi bon, parfois, une réponse ? » se demandera-t-il, sans doute... Et tous leurs arguments, pénétrants ou caducs... Mais les plus probants de ces arguments parviendront-ils jamais à démentir quelques *expériences vitales*, — supérieures à toute élaboration abstraite ?...

Telle est bien, en effet, la réelle démarche de la pensée de Liszt. Par delà toutes les discussions qu'il affronte et toutes les réfutations qu'il ébauche, on entrevoit, plus décisives en lui que tout cela, quelques grandes *présences dominatrices*.

Survivances d'*impressions*, peut-être. En traces gravées au plus profond de l'être, et qui dès lors ne s'effaceraient que par l'effacement de cet être même... Ou encore persistances d'*images*. D'images qui ne deviendront jamais vestiges ; car les années, au lieu de les briser, les affermiront ; et elles seront sans cesse corroborées et accrues par d'autres images. Si bien que, transformées peu à peu en *visions*, elles s'attesteront de plus en plus immédiates et irréfutables... Ou enfin magies de *souvenirs*. De souvenirs qui se seront arrachés à la journée même où ils s'encadrèrent d'abord. En effet ils auront transmué rétrospectivement toutes les journées qui avaient précédé celle-là, comme d'autre part ils auront donné d'avance une signification toute nouvelle à toutes les journées qui allaient suivre. Pareils ainsi à des irruptions soudaines dans les régularités des heures. Et à des renversements de ces heures, puisque tout ce qui fut antérieur dépend désormais d'eux paradoxalement et, en un sens plus intime, *au lieu de les préparer leur succède. Interversions, dès lors, du temps lui-même*, et pour l'apparition de quelque chose d'*absolu*. D'*absolvant*, par là-même, pourrait-on dire. Car rachetant, à quelque degré, les trop longues insignifiances des jours. Ces jours où rien n'existait que par rapports, relations, relativités.

Parmi ces quelques *dominantes* irréductibles, dont presque à son insu tout ce que Liszt opposera à ses adversaires portera le reflet, l'une des plus importantes fut certainement celle qui prolongeait au fond de lui-même, — mémoire rocheuse au-dessus de toutes les mémoires mouvantes, — l'époque où, pour la première fois, à onze

ans, il entendit le grand « Bohémien » Bihary. Quand il rappelle, dans son livre, cette époque, la première comparaison à laquelle il songe est empruntée aux alchimismes médiévaux. Comme par quelque « élixir » magique, dit-il, c'est un « principe nouveau » qui « s'instillait » en lui, — principe « de force,... d'orgueil, d'incorruptibilité[1] ». D'autres métaphores, aussitôt après, surgissent, comme si l'image ancienne, dès le premier signal, se hâtait de se multiplier en profusion d'images nouvelles[2]. Peu à peu cependant, à travers cette suite d'emblèmes que seule une volonté stylistique vient interrompre, ne rejoint-on pas l'émotion primitive elle-même, quand Liszt, quelques pages plus loin, montre Bihary captant, soulevant par son archet et son violon, des joies et des douleurs plus vastes que lui[3], et plus vastes même que sa race ? Les ensorcelait-il ? Ou par elles était-il ensorcelé ? Quoi qu'il en soit, ce qui en de telles heures prenait forme pour l'enfant et s'unifiait en lui, — (loin, sans doute, de sa conscience nette ; mais l'éclaircissement se ferait peu à peu, et presque

(1) 1re éd., p. 295 ; 2e éd., p. 472. Traçant un portrait de Bihary, Liszt parle de sa « mâle beauté » où réapparaissaient « les traits distinctifs de sa race ». Il parle ensuite de « l'impérieuse fascination » qu'il « exerçait », lorsque, « avec une insouciance distraite et mélancolique à la fois, à laquelle la bonhomie réelle et la jovialité apparente de son tempérament, comme la vivacité de son regard qui semblait sonder jusque dans ses plus intimes replis l'âme de son auditeur, faisaient toujours contraste, il prenait son violon et en jouait de longues heures » (1re éd., p. 294 ; 2e éd., p. 471). Plus loin (1re éd., p. 296, 2e éd., p. 473), pour caractériser d'un trait sa physionomie morale, il relate l'anecdote selon laquelle Bihary, un soir, — comme l'Empereur s'apprêtait à lui « octroyer l'anoblissement » et lui demandait « ce qu'il aurait souhaité obtenir », demanda « des lettres de noblesse *pour toute sa bande* » et « dérouta » ainsi « les bonnes intentions » du souverain. Et Liszt ajoute : « Généreuse largesse pour les siens ; rude orgueil de paria, qui impose des conditions au renoncement de sa misère ; ou subterfuge ingénieux pour esquiver un bienfait importun à son indépendance. »

(2) Il y a, en effet, à trois reprises, succession d'images ; et l'on pressent que ces images sont cueillies au milieu d'un grand nombre d'autres qui se présentaient spontanément et que seule une crainte de surcharges aura fait écarter ou élaguer. « Si notre mémoire », écrit Liszt, « avait été une glaise ductile et chacune de ces notes un clou de diamant, elles ne s'y seraient pas empreintes plus fermement ; si notre âme avait été une terre vierge, récemment sortie de dessous les eaux d'un fleuve-dieu comme le Nil, et que chacune de ces notes eût été une semence féconde, elles ne s'y fussent pas enracinées plus profondément. Si par un magnétique renversement tous nos sens avaient été concentrés dans notre ouïe, nous n'eussions pas mieux saisi les... effluves qui semblaient s'épandre de cette musique, ni mieux recueilli la sueur de sang qui, d'autres fois, paraissait filtrer à travers l'archet » (1re éd., p. 235 ; 2e éd., p. 472).

(3) 1re éd., p. 315-316. Dans la 2e éd., p. 497, le texte est légèrement modifié ; et quelques lignes nouvelles précisent, accentuent l'impression d'ensemble.

indépendamment de cette conscience), — c'était toute son enfance elle-même, avec toutes ses surprises, tous ses « rêves éveillés[1] ». Ses étonnements devant « ces visages cuivrés, sur lesquels le hâle n'a plus de prise » ; et devant « ces yeux fauves où rit une incrédulité sardonique, à côté d'éclairs qui brillent et n'illuminent pas ». Ou encore, devant ces danses « molles et... rebondissantes, saccadées et impétueuses », précédant des « fuites hâtives » dans l'épaisseur des forêts[2]. Tous ces êtres inopinés, — survenant au hasard, puis disparus on ne sait comment ; — ou qui longuement s'attardent, « enguenillés de riches couleurs »[3] ; — ses plus lointains souvenirs les représentaient à l'enfant comme « une énigme hardiment posée devant chaque palais et chaque chaumière[4] ». Enigme en leurs aspects, leurs langages et leurs gestes, — le geste surtout de « ces mains calleuses, lorsqu'elles faisaient courir le crin sur leurs mauvais instruments, ou résonner l'airain avec une si impérieuse brusquerie[5] ». Liszt n'analysera tout cela que bien plus tard ; quand il sera très loin du lui-même d'alors ; « frêle apprenti d'un maître austère », dit-il, et qui, sans toutes ces rencontres chimériques, n'eût connu « d'autre échappée vers le monde de la fantaisie que celle qu'on aperçoit à travers l'échafaudage architectural de sons savamment ajustés »[6]. Mais, quand il écrira ainsi, ne suggérera-t-il que toutes les questions qui, — elles-mêmes à travers lueurs et éclipses, — s'étaient avivées en lui grâce à la diaprure de ces apparitions et disparitions vagabondes[7] l'avaient accoutumé déjà à cette *hantise de l'énigmatique*,

(1) 1re éd., p. 164 ; 2e éd., p. 188. — On ne force point la pensée de Liszt, en donnant son plein sens à ce rapprochement entre le mot « enfance » et les mots « rêves éveillés ». Si Liszt ne fait pas lui-même un tel rapprochement, les pages où il évoque ses souvenirs les plus anciens indiquent qu'il le sous-entend, et que l'enfance est pour lui, essentiellement, un « rêve éveillé ». Il fut l'un des premiers, peut-être, qui aient songé nettement à une assimilation de cette sorte. Et c'est que sa puissance d'intuition, son don de pressentir et de devancer, furent loin de ne se manifester que dans l'ordre musical. D'autres exemples n'en apporteraient pas de moindres preuves.

(2) 1re éd., p. 164 ; 2e éd., p. 189.

(3) 1re éd., p. 162 ; 2e éd., p. 185.

(4) 1re éd., p. 163 ; 2e éd., p. 188.

(5) 1re éd., p. 164 ; 2e éd., p. 188.

(6) 1re éd., p. 164 ; 2e éd., p. 188.

(7) « Qui n'avons-nous pas questionné, quand nous étions tout petit », écrit-il encore, « pour surprendre l'explication de ce charme subi par tous, défini par aucun ? Ce fut inutilement ; on le sentait, on ne se l'expliquait pas » (2e éd., p. 188).

qui de plus en plus ensuite, durant toute sa vie, s'emparerait de lui ? Ce jeu de Bihary l'en persuadait et l'en dissuadait déjà. Lui déchiffrant cette première « énigme », mais sans doute pour lui en soumettre d'autres aussitôt, — *et d'ailleurs la même*, sous une forme désormais plus précise et plus impérieuse. Tout *l'ancien* d'une pensée de dix ans se magnifiait en une certitude, — celle de l'autochtonie et de l'unité de cette musique jusque-là éparse. Identique, en vérité, dans ses sources, chez ces hordes et chez ce « Bohémien » inspiré. Et qu'il n'y eût nulle contradiction entre la brièveté de l'âge et cette impression d'une vaste *ancienneté* qui s'illumine et se résout, ne l'admettrions-nous sans peine, si nous savions reconnaître combien l'enfance, loin d'être exclusive d'un *sens de l'ancien*, lui est peut-être, au contraire, à maints égards, intimement jointe ? Etrangère à tout ce qui en un tel sens se rapprocherait de détermination, de fixité et de calcul. En revanche, toute mêlée à quelque obscure divination d'une immensité mal franchie et presque interdite, mais qui reparaît par éclairs et que l'on a peine à regarder. On dirait qu'elle est un soupçon, une anticipation insistante. Un passé qui déjà se pense, avant toute pensée que l'on a de lui.

***

Rien, plus tard, n'altérera pour Liszt ces traces de journées culminantes, où toute son enfance questionneuse était venue magiquement se résoudre, — et se parachever en un chant. Non même certaines impressions d'un ordre comparable, et qui non moins intenses eussent pu amortir un reflet lointain et submerger une force rivale. Il y aura, par exemple, indubitablement aussi décisive, la rencontre de Paganini, et la révélation par elle de tout un autre ensorcellement. Le vertige d'une virtuosité, là de nouveau, et en un égal encerclement de douleurs et de joies. Mais cette fois le génie instrumental s'incorporait aux œuvres les plus élaborées et s'ingéniait fantastiquement parmi leurs arcanes. Apparition, dont comme d'une hantise, en ses doubles puissances de compositeur et d'interprète, Liszt sera dominé, pour une ample période de sa vie. Pourtant, quand en un passage de son livre il rapprochera les deux

noms, ce sera pour attester, malgré Paganini ou peut-être grâce à lui, l'irréductibilité de l'art de Bihary (et, non moins, de l'art des Rommys, qui ne s'en peut disjoindre)[1]. Paganini, visiblement, l'aura encore affermi en sa conviction initiale : Cette musique des Cygans est pleinement distincte de toute autre et ne se peut expliquer que par la texture même et le destin intégral d'un peuple. De ce peuple, lui-même irrémédiablement distinct, elle est la projection *absolue*. Contre une telle certitude, instaurée et accrue en lui par une suite d'expériences vitales et de *témoignages incarnés*, comment pourraient prévaloir chez Liszt les réfutations et les affirmations des éruditions ou des dialectiques ? Leur rôle, d'ailleurs primordial, ne devra être, se sera-t-il dit[2], que de rectifier des détails trop hâtivement isolés et des conceptions d'ensemble trop sommaires. De mieux déterminer aussi des lignes de développement, — et des successions ou des genèses. Peut-être jusqu'à surprendre quelques ombres des origines. Et jusqu'à pénétrer, — au delà même des horizons historiques, déjà cependant refoulés sans cesse, — parmi les préhistoires qui semblaient à jamais interdites[3].

(1) Peu avant ce passage, Liszt avait écrit : « Vainement le musicien le plus familiarisé depuis son enfance avec leur art, avec son sens ésotérique non moins qu'avec ses formes exotériques, essaierait-il de chanter, lui aussi, dans ce mode unique au monde... S'il a conquis son initiation aux mystères de l'*art bohémien*, sans appartenir lui-même par son sang à la race bohémienne, par sa vie au *type bohémien*, ...il ne sera jamais assez maître du *sentiment bohémien* pour le formuler avec des accents à lui..., le chanter selon sa propre inspiration. Il ne peut que... le rendre compréhensible et sensible..., en rapprochant cet art, — sans le mutiler..., le dénaturer, — des exigences inévitables de nos sens..., de nos instruments, de notre orchestration. » Il ajoute maintenant : « Le don de virtuosité contribue naturellement plus que tout autre à une reproduction... vivante, entièrement imprégnée de l'âme de cette race. L'artiste qui s'est assimilé par l'imagination le sentiment bohémien peut dérober à son art... les diapasons inattendus..., les retours multiples de la dominante ou la présence irrémissible de la tonique, de manière à croire, dans un instant extraordinaire..., émuler avec eux, les surpasser peut-être. Illusion !... Le virtuose européen, fût-il un Paganini, ne sera jamais pour le véritable auditoire de cette musique..., auditoire aussi primitif que son orchestre hongro-bohémien, ce qu'est un virtuose Rommy de naissance. Nous en appelons aux mânes de Bihary. Ils nous donneraient raison » (2e éd., p. 264-265).

(2) Qu'il se soit dit cela, — et qu'il ait estimé que c'était là, en effet, un rôle primordial, — de nombreuses indications, çà et là, au cours du livre, le prouveraient. Le passage, notamment, où il esquisse le plan d'une sorte d'enquête comparative qui pourrait être faite, en Hongrie et dans l'Inde, au sujet des formes musicales, parallèlement à ce qui fut tenté déjà pour les formes linguistiques (1re éd., p. 265 ; 2e éd., p. 424).

(3) Ce sens du non-impossible, — du non-définitivement interdit ou dérobé, — apparaît primordial chez Liszt. Et le développement de la vie, la succession des

*
* *

Une sorte de contre-épreuve, — autre « expérience », mais négative, et non moins personnifiée ni non moins directe, — n'aura d'ailleurs point manqué à Liszt. En une déception, sur l'étendue de laquelle il aura, comme toujours, refusé de s'attarder. Mais quelques mots, çà et là, laisseront surprendre combien elle fut vive.

Il s'agit d'un épisode que les biographies de Liszt ont le plus souvent négligé, bien qu'une profonde « humanité » (au double sens) y fût incluse : l'épisode de Jozy, l'enfant bohémien, qui de Hongrie, un jour, arrive à Paris tout à l'improviste. En tardive réponse à un souhait que Liszt avait formulé jadis, là-bas : celui de découvrir si quelque jeune Cygany altièrement doué, soustrait d'assez bonne heure à son milieu natif, pourrait, auprès d'influences neuves, par la réflexion et l'étude, transmuer, sans rien perdre de leur force, ses spontanéités initiales. Voici donc, accueilli, choyé, le « précoce » et « nerveux enfant », « évidemment hargneux et insolent déjà ». Liszt l'instruit et le fait instruire, le confie aux plus habiles maîtres, et serait tout prêt à l'adopter. Mais bientôt se succèdent les dénégations, les échecs, les mésaventures flamboyantes. Rien ne pourra plus retenir le libre prisonnier. Il implorera bientôt de regagner sa tribu. Pourquoi « le contraindre », se dira Liszt, « et séparer de sa branche une ramille, si frêle qu'elle fût[1] » ? « Le rencontrerons-nous un jour », conclut-il, « au coin de quelque bois, son violon

années, au lieu de l'amoindrir, l'accroissent. D'importantes pages, ajoutées dans la seconde édition, à la fin du chapitre intitulé « Des Bohémiens dans l'art européen », sont très caractéristiques à cet égard. Comment concevoir, y est-il dit notamment, les possibilités pourtant réalisables, et dont nous n'avons pas « la plus vague notion » ? « Les avoir entrevues serait déjà » en effet « les avoir découvertes ». Et Liszt choisit l'exemple du « spectroscope », dont nul ne pouvait « avoir la moindre idée avant qu'il fût là, nous divulguant le secret de la composition des astres ». L'exemple aussi du « photophone » et des correspondances qu'il permettra, un jour, peut-être, « à travers l'immensité des espaces »,... si, ajoute Liszt, « il est des âmes qui attendent dans leurs ténébreuses froidures ou les incandescences de leurs photosphères le glorieux instant qui les fera entrer dans les célestes parvis » (2e éd., p. 270-271).

(1) 2e éd., p. 239. Cf. 1re éd., p. 208. — Liszt, après ces mots, écrit aussitôt : « Pouvions-nous répondre que ce monde européen, qui se dit chrétien, lui donnerait mieux que les joies de la nature et de la liberté auxquelles il l'eût peut-être rendu insensible ? »

à la main, fumant ou dormant[1] » ? Tout le retour, par un seul être, des trois « Zigeuner » de Lenau. Et ainsi s'achève un récit qui a la grâce et la tristesse d'une « moralité légendaire ».

*
* *

Si intangible que fût sa certitude, il y a une objection que Liszt, — on l'entrevoit, — n'aperçut jamais s'éloigner, et que jamais certainement non plus il ne souhaita d'écarter de lui.

Cette musique « bohémienne », *immanente* à un peuple tout dispersé par toute la terre, mais par laquelle ce peuple en même temps *se transcenda*, — comment expliquera-t-on que ce soit en Hongrie seulement qu'elle atteignit sa vraie *nature* et réalisa tout son *être ?* Ailleurs, presque toujours, il n'y eut que de faibles tiges, vite courbées, brisées même, par les vents hostiles ; des thèmes qui s'écourtaient et ne savaient se relier entre eux ; des rythmes à la dérive ; bientôt fatigués et qui s'exaspéraient, ou s'épuisaient en monotonies.

Remarque qui ne s'élude point. Et « énigme » non moins insistante que celle des visages éclatants et sombres « devant chaque palais et chaque chaumière ». Liszt, près de cette fixité, va-t-il durcir sa croyance, la disperser en distinctions sophistiques ? Ou bien, obscurément, ne s'efforcera-t-il plutôt, sinon de s'adapter à la solution qu'apportent ses adversaires (mais de tant d'autres aspects elle ne sait point tenir compte !), du moins de multiplier les lentes ébauches d'une solution encore inconnue ? ...Synthèse des deux autres, celle-ci, peut-être, — et qui les emporterait et les surpasserait toutes deux ?... A diverses reprises, le livre suggère que tel fut bien pour Liszt le choix. Pourvu, toutefois, qu'en de tels passages le texte soit atteint non en sa littéralité seule et sa structure impassible, mais en sa tension incessante et ses arrière-plans mouvants. En son orientation secrète et en quelque sorte en son hégélianisme latent. Cela sans artifice, au cours d'une œuvre où, dès les premières pages, pour l'édi-

(1) 1re éd., p. 203 ; 2e éd. p. 240.

fication d'une théorie de l'épopée, il y avait eu recours à Hegel, longuement et admirativement cité[1].

Que tels, impérieusement, aient dû être les plus lointains linéaments de la pensée de Liszt, on l'aurait discerné avec moins de peine (et Liszt lui-même en aurait plus nettement pris conscience) si, dès les premiers jours, au lieu de se poursuivre, ainsi qu'il l'eût souhaité, à l'aide d'irrécusables données concrètes, la polémique ne s'était âprement réduite. Ramenée à des concepts rigides et à des schémas trop simples. En ne retenant d'un livre que *la part résumable*, celle qui est indépendante de l'accent, des résonances et de tout le génie. Mais ne serait-ce point toujours le sort des polémiques ? Elles accusent et durcissent les lignes ; bientôt elles ne se déroulent plus qu'entre des fantômes et pour des fantômes.

Les oppositions simplistes, avec tous leurs termes sclérosés, n'était-ce pas, indéniablement, ce que Liszt refusait surtout ? Celle, d'abord, qui dressait en face l'un de l'autre Hongrois et Rommys, sans tenir compte des interférences perpétuelles, des influences qui vont et viennent, et de toute l'intime métamorphose inscrite incessamment au cœur même du vital. Pourquoi oubliait-on que le Magyar, quand pour la première fois il aperçut le Bohémien errant, ne fut pas implacable comme les autres peuples ? Ni ombrageux ni restrictif, en quelque orgueilleuse avarice d'une terre récemment conquise. Se souvenait-il peut-être « de ses propres migrations[2] », — et lui aussi, peut-être, non sans une nostalgie ? Les Cygans, pour la première fois, « moins traqués et moins injuriés qu'ailleurs », s'arrêtaient « pour une *trêve de Dieu*[3] ». Liszt souligne les trois mots ; et c'est qu'ils lui apportent la réponse même. Ces errants ne seront plus des fuyards ; le temps ne leur sera plus une poursuite. Respirer, ce ne sera plus haleter. Ils pourront se reconnaître, se traduire, — peut-être entendre leur propre voix. Plutôt la faire entendre ; car eux-mêmes, pour eux-mêmes, ne

(1) Cf. 1re éd., p. 14-16 ; 2e éd., p. 20-24. Liszt, avant de citer ainsi longuement l'*Esthétique* de Hegel, écrivait : « Pourquoi chercherions-nous à dire en d'autres mots ce qu'il a parfaitement exprimé, la forme qu'il a donnée à sa pensée correspondant au sens de la nôtre ? »

(2) 1re éd., p. 209 ; 2e éd., p. 347.

(3) 1re éd., p. 214 ; 2e éd., p. 354.

seront jamais qu'un public distrait[1]. Le reflet et l'écho, où se multiplieront les prestiges, c'est seulement auprès d'autres hommes qu'ils en obtiendront la surprise. Les Magyars, de nouveau, ici, et qui les comprennent, les stimulent, dépassent l'accueil, par l'adoption. Tout cela en un climat où, tour à tour rapides et lentes, les successions des saisons apportent un abrégé de toute la terre. Les pages où Liszt dénombre ces modulations et ces constances de formes et d'heures, — surplombées séculairement de rencontres d'hommes, — il les isole, dans la seconde édition de son livre, en un chapitre qu'il intitule « Les Bohémiens en Hongrie ». Mais tels sont leur lyrisme et leur pouvoir d'incantation que le titre *Hungaria* ne leur eût pas moins convenu. Identique à celui du « poème symphonique » qui, malgré certaines concordances de thèmes et de rythmes, est, par tout son accent et toute son ordonnance, si différent des *Rhapsodies*. Perspectives presque à l'opposite ; et au centre un autre regard. Le pays et le peuple hongrois sont là, avec les contrastes de leur relief et les sursauts de leur destin. Précédant les Rommys et s'ouvrant à leurs passages. Gardant leurs traces et les perdant.

*
* *

Rancunes et violences ont cessé ; et autour de la gloire de Liszt les réconciliations se sont achevées, — comme par lui, de son vivant, tant d'autres apaisements se préparèrent entre de grands êtres qu'il aima. Ce furent toutefois ici des réconciliations uniquement personnelles ; car, en ce qui concerne le problème débattu, si des données nouvelles ont pu intervenir, aucune des deux thèses en présence n'a été contrainte d'abdiquer. Celle des contradicteurs de Liszt

(1) Les notations psychologiques de Liszt à ce sujet sont particulièrement pénétrantes. Le Bohémien, dit-il, « dans son existence apparessée et insociable (car s'il vit en commun, il ne forme pas une société), est toujours trop absorbé par son orgueil, par sa douleur sans nom et sans cause prochaine, comme par ses joies accidentelles, ses espièglerie hasardeuses, pour être en état de s'identifier au sentiment d'autrui ; il peut exprimer le sien comme artiste, mais non s'assimiler celui d'un autre artiste en qualité d'auditeur. » Et plus loin : « Il ne comprendrait rien... aux sentiments exprimés... dans un langage autre que le sien. Mais, chose étrange, il ne saurait saisir dans son propre langage, dans celui de son propre art, les impressions d'autrui, quand bien même elles seraient absolument identiques aux siennes » (1re éd., p. 218-219 ; 2e éd., p. 360-361).

s'est incorporé un nombre croissant de faits. Notamment quand a été mis en relief le caractère spécifiquement hongrois, — nullement tzigane, sinon même antitzigane, — de nombreux éléments musicaux et de nombreuses mélodies populaires ou « semi-populaires ». Mais ce qu'il y eut de plus profond et vital dans la pensée de Liszt et dans sa conception d'ensemble, — dans sa manière, surtout, d'arriver à cette conception d'ensemble, — ne pouvait être par là en rien diminué. De même qu'inversement tout cela n'avait guère chance de se fortifier par des découvertes analogues. C'est un autre ordre de preuves qui, là, entrait en jeu. Un ordre plus indépendant des détails et de toute circonstance fixable. Le domaine des « passages » ; — des expériences sans témoignages et souvent même sans témoins ; — toute *l'histoire qui s'exclut de l'histoire*, mais qui pourtant peut-être, tout d'un coup, viendra à l'improviste la traverser.

*
* *

Ce qui de plus en plus, de la sorte, apparaît, c'est que, même si devait être reconnue pleinement valable la théorie contraire à celle de Liszt ; — et si pour l'ensemble des mélodies et rythmes « tziganes » on pouvait arriver à déterminer une origine incontestablement « non-tzigane » ; — l'idée centrale du livre des *Bohémiens*... subsisterait inaltérée ; l'idée que parmi nous flotte et se précise (et en même temps hors de nous, depuis un temps immémorial et à jamais) une « épopée » qui n'émerge point, comme toutes les autres, de circonstances historiques toujours contingentes et localisables, mais d'une sorte de passion éperdue, — transcendante et fatale, — pour la Nature. D'une participation exclusive et d'une totale assimilation à cette Nature. Participation et assimilation assez impérieuses pour que tout un ensemble d'hommes les ait préférées obstinément, à travers les siècles, à toute construction sociale, à tout pacte et à toute loi. En s'écartant ainsi de tous les privilèges en même temps que de toutes les disgrâces de la civilisation. Décision comme intemporelle et « absolue », — et que nul mot, dès lors, avec tout ce

qu'il implique de limité et de relatif, ne pourra traduire. Seule le pourra l'universalité de l'élan musical, — et d'une force musicale rendue « épique » par ce que sous-entendent d'irrésistible cette universalité et cet élan.

Epopée, ainsi, non seulement hors de l'histoire, mais antihistorique même, — et en rébellion contre l'histoire, — du moins contre l'histoire accoutumée et normale, seule susceptible d'être narrée. Quelles que soient, dans la musique d'inspiration ou d'interprétation tziganes, la part et l'origine de celui qui écoute, de celui qui invente thématiquement et de celui qui traduit, — la force qui la soulève, ce *Capriccio* qui atteint l'une de ses cîmes avec la 2e *Rhapsodie*, ce n'est pas seulement une force qui reste étrangère à tout ce qui s'intègre à l'aventure habituelle des hommes ; c'est quelque chose, obscurément, qui oppose à cette aventure habituelle et consacrée *une autre Histoire*, irréductible à un récit et à toute énonciation. *Tragédie de la Nature*, — pourrait-on dire, — en même temps qu'*Epopée*, — et qui apparaîtrait ainsi complémentaire de la *Tragédie de l'Homme* que décrit un Imre Madách, et qui, — suite d'éveils et d'agonies de mondes, d'un « Prologue dans le Ciel » à un Epilogue d'« Entre Ciel et Terre », — prolonge ou dément le *Faust* de Gœthe à travers la déception implacable des successions historiques humaines.

Quelque document indique-t-il que Liszt ait jamais connu l'œuvre de Madách, parue en 1861, deux ans après la première édition de son livre ?... Et quelque autre montre-t-il Madách participant, en une mesure quelconque, aux discussions qui s'élevaient à propos du livre et à propos des *Rhapsodies ?*... Mais, d'ailleurs, savons-nous jamais qui nous rencontrons vraiment ? Le temps seul, parfois, le révèle ; parfois aussi avec quels retards, ou lorsque nous sommes désormais si loin ! Il y a un plan de l'histoire sur lequel des hommes se heurtent, se pourchassent, — tandis que sur d'autres plans, ou en une histoire autre, c'est une même œuvre qui les allie. Alors que d'autres, qui vont ensemble...

*
* *

Il y aurait ainsi, au plus secret de l'aventure historique, — alors qu'elle serait aperçue se joignant à *la non-aventure non-historique*, — une sorte de principe d'ironie. Et Madách ne l'aurait point nié, — lui qui montre, de civilisation en civilisation, et de ruine en ruine, — des Pharaons d'Egypte aux Révolutions modernes, — l'élément méphistophélique se jouant des hommes et les obligeant à contrefaire sans cesse ce qu'ils eurent la force de créer. Liszt non plus ne l'aurait point nié ; et dans sa *Faust-Symphonie* chaque thème, par Méphistophélès, devient la parodie de lui-même, — une force parodique immense se déployant à travers le temps. De même que certainement ne l'aurait point nié, s'il avait su le penser et le dire (mais il le dit et le pense, lorsque Liszt l'interprète ; car Liszt, par son livre et par ses *Rhapsodies*, devient l'interprète même de l'interprète interrogé), ce musicien tzigane que Liszt, pour caractériser l'une de ses forces essentielles, appelle un « sarcasme incarné[1] ».

Mais, ce que Liszt n'aurait pas admis, c'est que cet élément de « sarcasme », — *historique*, *antihistorique*, — fût jamais l'élément ultime. Dans la *Faust-Symphonie*, un « Chœur final » succède à la « troisième partie : Méphistophélès ». Et dans le livre des *Bohémiens* l'une des pages les plus décisives est celle qui, entre tous les poètes par qui furent pénétrés et interprétés les « Cyganys », — poètes par le trait ou le pinceau, non moins que poètes par le verbe, — isole, comme l'un de ceux qui le plus loin s'avancèrent, Jacques Callot avec son crayon et son burin.

Le voici tout enfant, et « recueilli, nourri, choyé par les Gypsies », et « voyageant sur leurs chariots » ou « porté sur leurs épaules ». Loin, — près d'eux, — des « sermons de la sévérité paternelle ». Mais, que connut-il de leur vie ? « S'il eut faim, s'il eut froid, parmi eux, ce dut être si gaiement qu'il préféra leur faim et leur froid aux sages abstinences et aux remontrances glaciales dont on le gratifiait dans sa famille. » Lorsqu'il les quitta, ajoute Liszt, « ce fut pour les emmener avec lui dans ce... royaume

(1) 1re éd., p. 3 ; 2e éd., p. 12.

...où l'artiste libre et maître accueille à son gré » tous les êtres en leur faisant « retrouver en gloire ce qu'ils ont donné en bonté ». Jacques Callot, conclut-il dès lors, « s'était fait Bohémien avec les Bohémiens ; il les dessina sur nature avec les prédilections d'un *faible*, et son crayon s'inspira d'une verve, d'une vie et d'une vérité qui peignirent plus encore leur âme que leurs traits[1] ».

« *Un faible* » est mis en italiques ; et c'est à la fin du passage le même *crescendo* ou la même pédale que lors des dernières mesures de *Mazeppa*, — celles qui traduisent en notes éclatantes l'ultime vers du poème de Hugo :

Et se relève roi.

« *Un faible* », par instants, — et dans *l'histoire qui brise l'histoire* et se substitue à elle, — c'est le plus fort d'entre les forts. Et ce qui apparut force de « sarcasme », renversant secrètement l'habituelle force d'aventure humaine, se renverse à son tour pour laisser apparaître *une force de dénuement.*

JOSEPH BARUZI.

(1) 1re éd., p. 118-120. Cf. 2e éd., p. 272-273.

ANTÉCÉDENTS HONGROIS DES ROMANS D'ÉLÉMIR BOURGES

I. — LA MÈRE D'ÉLÉMIR BOURGES A PESTH EN 1849

Il y a quelques années, pour me permettre d'écrire la vie[1] d'Élémir Bourges, sa veuve me mit entre les mains, avec des lettres et pièces d'état-civil, un mince cahier de 14 feuilles couvert de papier marbré et lié par un ruban vert, blanc et rouge : c'était le récit des derniers jours du comte Louis Batthyány[2] en octobre 1849, écrit par la mère du grand écrivain, laquelle se trouvait à cette date dans la famille Batthyány pour en instruire les enfants.

Quand parut la biographie projetée, j'y signalai rapidement cette chronique, son « ton exact et rude, qui aurait plu à Stendhal ». Un peu plus tard, un étudiant hongrois, qui poursuivait à Paris des études littéraires, ayant appris ainsi l'existence de ce document, précieux pour son pays, vint me demander à le copier ; la copie s'étant perdue, ces pages se trouvent jusqu'à présent inédites.

Si elles apportent des détails nouveaux et pathétiques sur un épisode capital de l'histoire hongroise, elles n'ont pas, pour l'histoire de la littérature, une moins considérable importance.

Bourges, en effet, n'a que trop la réputation d'un imaginatif qui aurait été puiser ses motifs de rêverie dans les livres et les archives. Sans doute il fut le premier à rappeler ce que doivent à Saint-Simon et aux dramaturges élisabéthains ses deux chefs-d'œuvre les plus répandus : *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*. Comme l'inoubliable atmosphère de ces romans reste sans analogue dans toute notre littérature de fiction, on en a trop fréquemment déduit l'hypothèse qu'il s'agissait là d'une « fabrique » de grand lettré. Nous étions un fort parti,

(1) Élémir Bourges, *Sous la Hache*, précédé de la *Vie de l'auteur* par Raymond Schwab. Paris, Bernouard, 1929.

(2) Le comte Louis Batthyány (1806-1849), le premier président du Conseil hongrois fut, après l'échec de la Guerre de l'Indépendance, exécuté sur l'ordre du Gouvernement de Vienne.

Barthelémy Szemere, président du Conseil du Gouvernement de 1849 s'enfui après l'échec de la Guerre de l'Indépendance ; pendant son émigration à Paris en 1853, il a écrit le *Portrait de Batthyány*.

néanmoins, à ne pas douter que ses personnages, leurs aventures et leur décor, avaient dû lui être fournis, plus encore que peut-être il ne s'en souvenait lui-même, par la vie et le réel ; seulement son art de transposition et de généralisation avait masqué ces apports ; et jusqu'alors nulle étude de sources ou rencontre de document n'avait permis de les prouver, — ce qui aujourd'hui est devenu possible et ne semble plus risquer d'être contesté.

Ce paroxysme du sentiment et de la vitalité, cette outrance soutenue du dialogue, cette fatalité de situations, de catastrophes les unes sur les autres, dans le *Crépuscule* et les *Oiseaux*, peut-être Shakespeare et Saint-Simon ont-ils enseigné à Bourges que la substance des livres dramatiques en est tissue, et comment y déverser le trop-plein de passion d'une âme solitaire. Mais, dès avant sa naissance, de vivants modèles de ce faste et de ces accidents l'attendaient, toute son enfance en a côtoyé le souvenir, il a grandi parmi des images de figures cavalières et orageuses et de demeures princières.

On va lire, écrite par sa mère, qui dut souvent la lui faire de vive voix, la relation des événements tragiques dont elle avait été, chez les Batthyány, le témoin et l'une des comparses. Mais e cahier à couverture marbrée n'est pas, nous le verrons, la seule relique attestant les liens de la famille Bourges avec l'histoire de Hongrie et le retentissement de celle-ci sur l'œuvre du romancier.

*
* *

La mère de Bourges, Élisa Chomé de son nom de jeune fille, née en 1812, était d'abord venue, en 1837, de sa Belgique natale, à Prague, où elle avait été recommandée à la comtesse Nostitz pour l'instruction de ses filles par la princesse d'Arenberg. De là, en juin 1845, elle passa, sur la recommandation de la princesse de Taxis, chez la comtesse Louis Batthyány, à Budapest, pour y remplir le même office. *Ne croyez pas*, lui avait-elle écrit, *que je veuille inspirer à vos enfants d'autres sentiments patriotiques que ceux de leur véritable patrie. Je conçois que vous vouliez bien qu'elles parlent les langues étrangères, mais qu'elles restent Hongroises de cœur et d'âme.* En dépit des hésitations, des appréhensions qui l'agitèrent avant de se décider à venir en Hongrie, elle ne pouvait pressentir combien elle allait être mêlée aux convulsions de ce pays nouveau pour elle, et que c'était elle qui dût bientôt épouser le patriotisme magyar dans sa lutte malheureuse pour l'indépendance.

Qu'il suffise ici de rappeler en quelques mots ces rudes péripéties. En mars 1848, le contre-coup de la révolution qui avait balayé à Paris le gouvernement de Louis-Philippe fournissait à Kossuth l'occasion d'obtenir pour la Hongrie une constitution

relativement autonome. En avril, l'archiduc-palatin Étienne choisissait Louis Batthyány comme président du premier Conseil des Ministres hongrois : on pense qu'Élisa Chomé, alors dans la quatrième année de son séjour, dut partager la fierté de la famille et l'espoir de la nation ; joies de courte durée : dès cet instant, le malheureux comte (combien de fois on retrouve, dans les récits contemporains, cette épithète accolée au nom d'un homme qui semble avoir été la chevalerie même !) était désigné par le cabinet Metternich comme otage et victime d'une politique de revanche à longue échéance.

Il est digne de remarque que l'orage final soit venu des régions mêmes d' « Illyrie » où Bourges devait, un jour, placer la scène de son livre le plus orageux. Vienne s'appuya tour à tour sur les Croates et sur les Russes pour miner et abattre l'éphémère indépendance hongroise ; celle-ci était perdue, le jour où l'empereur Ferdinand V avait abdiqué en faveur de François-Joseph. Le 9 janvier 1849, lorsque l'armée du prince Windischgrätz entra dans Budapest, le loyal Batthyány, qui n'avait voulu trahir ni la cause de ses compatriotes ni la confiance de l'empereur, qui cherchait encore une entente alors que son propre destin était déjà pesé secrètement, fut arrêté et réservé pour servir d'affreux exemple : quelques mois plus tôt, le 6 octobre 1848, un mouvement révolutionnaire avait secoué Vienne, le ministre de la Guerre autrichien, général Latour, avait été pendu à une lanterne ; le cabinet impérial attendit soigneusement l'anniversaire de cet attentat ; le 6 octobre 1849, le gibet de Louis Batthyány devait payer pour la lanterne de Latour.

Mais d'abord, pendant neuf mois, il fut traîné d'une prison à l'autre, et, jusqu'à l'avant-veille de l'exécution, tenu, lui et les siens, non pas seulement dans l'incertitude, mais dans l'espoir d'une absolution. Il faut éclairer le récit qu'on va lire, d'Élisa Chomé, par les indications complémentaires d'une petite brochure qu'elle avait pieusement gardée et que j'ai sous les yeux ; œuvre d'un des meilleurs historiens hongrois de l'époque, en voici le titre exact : *Graf Ludwig Batthyány, ein politischer Märtyrer aus Ungarns Revolutionsgeschichte, und der 6. October* 1849 *in Ungarn*, von S. Horváth (Hamburg, Hoffmann und Campe, 1850, 76 p.)[1].

***

C'est un compte rendu écrit et imprimé à la chaude, quelques semaines après l'événement. Quand il en vient à la chronique des

(1) Les pièces du procès ont été publiées en hongrois dans : Dr Károlyi Árpád, *Németujvári Gróf Batthyany Lajos.. főbenjáró pőre.* 2 vol. in-8°. Budapest, 1932 (Société historique hongroise).

derniers jours de Batthyány, l'auteur déclare qu'il la rédige d'après des informations dignes de foi *(glaubhafte Nachrichten)* : on peut croire, en effet, qu'il les tenait de la famille elle-même, et certaines peut-être d'Élisa Chomé avec qui il se trouve en parfaite concordance.

Selon Horváth, Vienne a suspendu le jugement et bercé d'illusions le prisonnier et sa famille, pour empêcher que leurs puissantes relations ne saisissent de l'affaire l'empereur en passant pardessus la camarilla ministérielle. Le 4 octobre, la comtesse est encore venue avec ses enfants voir son mari, sans aucun soupçon du coup imminent. Du moins, Horváth le croit ou le dit ; nous verrons que la version léguée par Élisa Chomé exigerait que, dès ce jour, au contraire, une terrible précaution eût été prise par les deux époux.

Le 5, dans la matinée, ses gardiens fouillent minutieusement le prisonnier, par crainte d'armes cachées : on le mène au tribunal, et là, brusquement, lui est communiqué un verdict de mort par pendaison ; en même temps, seize autres sentences frappent de hautes personnalités civiles et militaires, à Budapest et Arad, toutes sentences capitales, sauf deux, et treize assignant l'infamante potence à des généraux qui s'étaient rendus.

Aussitôt on conduit Batthyány dans une nouvelle chambre, spéciale ; c'est un homme de 40 ans, père de trois filles jeunes ; il demande à voir sa femme, à bénir ses enfants ; on refuse. Il obtient seulement de recevoir le chapelain français de son ami le comte Étienne Károlyi[1], celui-ci n'étant condamné qu'à une amende énorme et à deux ans de forteresse : on verra, dans le récit d'Élisa Chomé, les longues démarches faites dans la ville pour trouver un prêtre, et le nom de ce chapelain français, l'abbé Plante.

Le bruit de la condamnation arrive à la comtesse par les rumeurs de la ville ; il devient pour elle terrible certitude devant les portes de la prison dont on lui refuse maintenant l'entrée.

Elle court chez le général qui commande la place, von Kempen, chez son suppléant, Haynau (Élisa Chomé intervertit cette hiérarchie), frappe chez le prince Lichtenstein : portes closes. Par écrit, elle réclame trois jours de délai pour courir à Vienne demander la grâce : vainement. Tout ce qu'elle obtient enfin, c'est une entre-

(1) Le comte Étienne Károlyi (1797-1881). Au commencement du XIXe siècle il était attaché à la Légation de Paris et épousa la cousine du prince de Polignac, la comtesse Georgine Dillon. Magnat libéral et préfet du Comitat de Pest pendant la Guerre de l'Indépendance, il mit sur pied une compagnie de hussards. Windischgrätz, le commandant autrichien, le fit arrêter, puis déporter avec Batthyány à Laibach, à Olmütz, puis à Pest, il ne fut mis en liberté qu'en 1850 contre une rançon.

vue de dix minutes avec son mari, mais sans les enfants, et en présence de plusieurs officiers. A peine est-elle rentrée à son palais qu'elle reçoit ordre de quitter la ville à l'instant, si avancée que soit déjà la nuit.

Louis Batthyány est tenu dans sa chambre sous une étroite surveillance. L'abbé Plante le trouve parfaitement calme et résigné, n'ayant besoin d'aucune consolation, se plaignant seulement qu'on ne lui laisse même pas bénir ses enfants, ce qu'on accorde aux derniers des criminels. Il se confesse et, tard dans la soirée, envoie l'abbé se reposer, lui recommandant de venir l'assister, le matin suivant, à ses derniers pas.

Il écrit alors à la comtesse une assez longue lettre, qu'il lui avait promise non sans observer qu'elle serait censurée avant de lui parvenir. Puis il se met sur son lit, où il avait demandé qu'on transportât, après le changement de chambre, un oreiller de crin de cheval sur lequel il prétendait avoir l'habitude de dormir. Ses gardiens restent près du lit toute la nuit.

Quand, le matin du 6, on veut l'éveiller, ce qu'il ne fait pas de lui-même, on voit qu'il avait tiré les couvertures sur sa tête où il les tenait solidement d'une main, sans connaissance et baigné de sang, l'autre main crispée sur un tout petit poignard nu. Il avait voulu se tuer, s'était blessé d'abord à la poitrine, manquant de peu le cœur, puis au cou, et enfin, par deux fois, avait tenté de s'ouvrir les veines du poignet. Avec une force de caractère extraordinaire, il avait su ne se trahir à ses gardiens, ni par la moindre plainte, ni même par un mouvement trop sensible ; seule, la syncope l'avait empêché d'atteindre son but. Cependant il fallut suspendre l'exécution.

La divulgation du jugement avait frappé la ville d'angoisse et d'horreur ; ce n'était, dit Horváth, que visages atterrés et murmures douloureux, qui commençaient à s'enhardir. Personne ne doutait de l'innocence de Batthyány. On attendait avec conviction une mesure de grâce ; et d'ailleurs des bruits tendancieux étaient à dessein répandus en ce sens sur la place de l'exécution, pour prévenir des mouvements de foule ; il paraissait impossible, en tout cas, que la mort par pendaison fût maintenue.

Dès l'aube du 6, la foule trouvait sur la place des masses de cavalerie et d'infanterie formant un cercle, au milieu duquel une potence avait été dressée. Tout à coup, à 7 heures, la troupe se retire et la nouvelle d'une tentative de suicide se répand, avec des versions variées. Toute la journée, diverses rumeurs continuent de circuler ; ni la comtesse, ni le médecin, les parents et les amis du comte, ni d'ailleurs personne ne peut rien savoir de certain, pas même s'il vit encore ni ce qu'on a fait de lui. A 5 heures du soir seulement, on apprend que la place est occupée par des

détachements encore renforcés de cuirassiers et de chasseurs pour une exécution imminente ; il faut dire que la foule pouvait alors être évaluée à 3.000 personnes.

L'abbé et les gardiens avaient été arrêtés comme suspects d'avoir procuré au comte son poignard ; on ne laissait plus approcher personne ; en sorte que Horváth n'avait rien pu savoir de ce qui s'était passé ensuite. Batthyány dut rester tout le jour sans connaissance ni force, mais toujours pleinement calme ; il apprit à 6 heures du soir qu'il ne serait point pendu, à cause de la blessure du cou, mais fusillé. On chercha à lui faire avouer d'où il tenait le poignard ; il répondit qu'il avait réglé ses comptes avec Dieu et les hommes et n'avait plus à répondre à personne.

L'aumônier militaire resta près de lui toute la journée. Il ne put être mené hors de sa chambre que soutenu par un médecin militaire en uniforme autrichien, et demanda à l'aumônier de l'assister, ne voulant pas, disait-il, donner le spectacle d'un évanouissement, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, pouvant à peine se tenir debout.

Encadré d'un bataillon de grenadiers, il fut conduit, appuyé sur le bras de l'aumônier, à travers la foule, à environ mille pas de la porte nº 5. Horváth voulut l'apercevoir une dernière fois, pour se graver son image dans la mémoire, pour tenter de rencontrer encore son regard ; le comte passa à cinq pas à peine de lui. Toujours pâle, il l'était bien davantage alors ; il était habillé, à son ordinaire, de noir comme un quaker, sans cravate, son col de chemise retroussé, la barbe soignée comme toujours, sur la tête une casquette d'intérieur bleue à broderie d'argent. Il marchait très droit, ferme et calme, regardant toujours l'assistance, cherchant évidemment des visages connus. « *Nous et d'autres*, écrit Horváth, *le saluâmes respectueusement en nous découvrant, il remercia en inclinant la tête d'un côté et de l'autre, mais il paraissait beaucoup moins grave qu'autrefois ; il y avait sur ses traits une plus haute affabilité, une solennelle douceur, une expression qui ne peut venir que de l'absolue conviction d'entendre, devant le siège du souverain Juge — où il allait comparaître dans quelques minutes — un jugement équitable et, par conséquent, bienveillant. A peine Batthyány était-il passé devant nous, que nous nous éloignâmes rapidement, les yeux en larmes et le cœur étreint, pour ne pas être témoin de ce qui allait suivre.* »

Le comte ne cesse d'assurer à l'aumônier que son âme est forte et tranquille, si son corps la trahit par sa faiblesse, ce qui d'ailleurs n'apparaît nullement aux assistants. On lui lit à nouveau la sentence, mais, sans attendre, il commande en français aux trois chasseurs qui l'accostent : « *Allez, allez !* » Il s'agenouille, se découvre, et crie en hongrois : *Éljen a Nemzet (Vive la Nation) !*

Il se laisse bander les yeux par l'aumônier ; aussitôt il tombe, atteint de trois balles, l'une au front, l'autre au cœur, la troisième un peu plus haut dans la poitrine.

La lettre qu'il avait écrite à sa femme, le soir du 5, dès qu'il fut couché sur le lit d'où il ne voulait pas sortir vivant, parvint le 6 même à la comtesse par une voie que Horváth déclare ignorer ; elle contenait cette phrase : « *Ne te fais pas de souci pour moi, je porte depuis longtemps mon sauveur avec moi.* »

Cette déclaration, quand la comtesse la fit connaître, rendit la liberté à l'abbé et aux gardiens ; c'était l'oreiller qui avait servi de cachette au poignard. Le comte avait sans doute évité de faire cette révélation lors de son dernier interrogatoire, pour ne pas nuire au gardien-chef, qui avait négligé de visiter l'oreiller.

Du moins est-ce là ce que le comte avait écrit et voulu que l'on crût, et Horváth ne dit peut-être pas, lui non plus, tout ce qu'il sait par « des informations dignes de foi ». On verra qu'Élisa Chomé, à son tour, glisse sur la manière dont l'arme du suicide parvint au prisonnier. Je crois être en mesure de compléter et rectifier, sur ce détail important, la version officielle : Mme Élémir Bourges m'a rapporté que sa belle-mère assurait à ses intimes avoir accompagné dans la prison la comtesse Batthyány venant, lorsque la sentence n'était pas encore rendue publique, apporter à son mari un petit poignard qu'elle avait caché dans son chignon. Il semble que ce dut être dans les derniers jours qui précédèrent le verdict, peut-être le 4 octobre.

*
* *

On peut penser que de telles impressions, de tels récits, sans doute renouvelés plus d'une fois, avaient de quoi marquer l'esprit d'un enfant imaginatif. Quand le manuscrit d'Élisa Chomé m'est venu sous les yeux, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler avec quelle prédilection Élémir Bourges, à la fin de sa vie encore, faisait allusion à des scènes d'exécution et, entre toutes, à celle de la Brinvilliers si admirablement racontée par son confesseur, le P. Pirot. Je ne puis encore que signaler que de telles scènes constituent la péripétie centrale des premières histoires qu'il ait écrites : c'est, dans *La Haine de Joël Servais* (non publié), l'échafaud d'Avignon, c'est celui de *Sous la Hache ;* or, il s'agit là de deux livres écrits entre 20 et 25 ans.

D'ailleurs, les relations avec les Batthyány et la Hongrie n'avaient pas pris fin à la mort du comte. Élisa Chomé resta près de la comtesse, réfugiée en Bavière, jusqu'à son mariage, qui ne survint que dix-huit mois plus tard. Bien plus, c'est en Hongrie encore, c'est dans les mêmes tragiques circonstances, qu'elle avait connu celui qu'elle allait épouser. La comtesse Batthyány était

née comtesse Zichy (et d'ailleurs petite-fille déjà d'un Batthyány), et M. Étienne Bourges remplissait chez le comte Edmond Zichy les mêmes fonctions qu'Élisa Chomé chez les Batthyány ; celle-ci ne manque pas, dans son cahier, de noter la présence du jeune Français, au cours des dramatiques journées d'octobre. Quand le mariage se fit, à Zurich le 25 février 1851, le comte Paul Zichy, de Presbourg, signa au contrat, avec le comte Charles de Westerhold, de Ratisbonne, et le baron Béla de Wenckein, de Budapest. Et nous allons retrouver ce prénom, si caractéristiquement hongrois, de Béla, donné par Élémir Bourges à l'un des héros de son premier roman.

Treize mois seulement plus tard, le 26 mars 1852, l'enfant vient au monde : tous ces événements sont encore si proches dans le temps, si vivants dans les cœurs, que c'est la comtesse Batthyány qui est choisie pour marraine ; et elle emprunte à l'un de ses parents, pour le fils de ses amis, ce prénom d'Élémir, unique certes dans les registres de l'état-civil français, et dans lequel je ne renonce qu'à contre-cœur à voir une survivance musulmane *(el émir, le descendant du prophète)*.

Ce n'est pas tout encore ; souvenirs, récits ne sont pas seuls à rappeler, dans la bouche des parents, la contrée lointaine. Voici qu'il en arrive un jeune garçon, à peu près le contemporain d'Élémir, et qui sera longtemps son compagnon de jeux : celui qu'il appelait « le terrible Alexandre » et comparaît à un petit Hun, prototype lointain peut-être du jeune grand-duc Floris[1] ; c'était un enfant né, en marge du code, d'une comtesse Károlyi et du fameux général Klapka, autre héros de l'indépendance ; on avait pensé ne pouvoir lui assurer de meilleur abri que la maison d'Étienne Bourges et d'Élisa Chomé.

Celle-ci conservait une cassette, qui existe toujours, en palissandre incrusté d'acier et d'ivoire, où elle avait renfermé des portraits et bijoux des magnats hongrois. Elle tenait aussi des Windischgrätz un album de photographies où son fils dut souvent considérer de fières figures et des costumes insolites : j'ai pu encore m'étonner d'y voir foisonner des portraits de personnages, dont les noms, — et Béla, et Palma, et la Belcredi[2] elle-même, — m'étaient déjà connus par les premiers romans de Bourges, où ils

(1) Entre sa naissance et celle du Giano des *Oiseaux*, il y aurait peut-être des analogies aussi. Sur le personnage et le rôle de Josine, également, il y aura un jour à dire comment l'apparente influence de l'élisabéthain Ford peut couvrir, elle aussi, selon le procédé de Bourges, des rappels des réalités les plus vives.

(2) Tout naturellement les souvenirs de Prague restaient mêlés à ceux de Budapest pour Élisa Chomé : le nom de Belcredi appartient à une Nostitz. De Bohême aussi bien que de Hongrie dut venir le souvenir de grandes familles sans cesse en mouvement entre les palais de ville et les résidences de campagne, qui est très marqué dans les *Oiseaux*.

ont passé tout droit ; ce sont ceux qu'il a d'emblée trouvés à sa disposition.

Sans doute Bourges ne parlait guère, au moins dans ses dernières années, de ces épisodes, de ces cadres que ses parents lui préparaient, sans le savoir, l'un et l'autre dans leur séjour de Hongrie. Mais il n'en avait pas effacé les traces, il ne lui aurait pas déplu qu'on les retrouvât. Tout au plus en eût-il souri, comme chaque fois qu'on lui rappelait le tissu réel de sa vie, qui à lui n'importait plus. C'est lui cependant qui aimait à répéter le mot d'Alphonse Daudet, que « l'homme est *achevé d'imprimer* à dix-huit ans ». Les lectures qu'après cet âge il fit et refit de Stendhal et des chroniques italiennes, des élisabéthains, de Saint-Simon et de la *Gazette des Tribunaux* ne firent que rejoindre un premier acquis de thèmes et de rêveries sur des extrémités de la condition humaine qui d'abord avaient été, autour de lui, associées à des images de pays éloignés, de mœurs étrangères, de crises historiques.

N'oublions pas que ses romans, s'ils visent à démesurer la stature humaine et à la dépayser, revendiquent aussi l'étiquette de « mœurs contemporaines ». L'histoire de Floris commence par un rapport adressé à M. Thiers, et par un tableau de la Commune à Paris pour lequel avait pu lui servir ce qu'il avait vu de la Commune de Marseille à la Préfecture des Bouches-du-Rhône. L'histoire de Charles d'Este, duc de Brunswick, il la prend toute crue dans un événement dont le dernier épilogue ne devait intervenir qu'après sa mort.

Il est vrai qu'après son entrée, sa claustration, dans le travail de la *Nef*, les dimensions des faits et des êtres réels lui apparurent pour toujours dérisoires ; il n'était plus attentif qu'aux dieux. Peut-être l'eût-on surpris en lui rapprenant que les premières figures qu'il eût créées procédaient de généalogies hongroises[1] dont il n'avait plus besoin. Et pourtant ! son Prométhée final lui-même a-t-il été autre chose que la reprise enfin transfigurée de l'unique héros qu'à travers toutes ses œuvres chaque écrivain poursuit, et dont le type avait été successivement essayé sous les noms de Béla, Joël, Charles d'Este et Floris[2] ? Ces fougues et ces avidités insatiables, ces désordres, cette hâte à tout embrasser

(1) Chapitre qui trouvait ici sa place naturelle. Il y en aura un autre, et considérable, à écrire sur les rapports de Bourges avec la Bohême. Encore son mariage avec Anna Braunerowna, de Prague, le grand amour de sa vie, renforce-t-il la conviction que son destin n'avait pas cessé d'être aimanté par les souvenirs de jeunesse de sa mère.

(2) N'y a-t-il pas, dans les pistolets du Béla du premier roman, dans le poignard du Giano des *Oiseaux*, une image transposée des bruits d'armes des duels traditionnels, qui ont frappé tous les voyageurs en Hongrie, et encore Mme Juliette Adam (dans *La Patrie hongroise*, livre publié, en 1884, la même année que le *Crépuscule*) ? Voy. aussi, pour Gianetto, tout ce qu'elle dit du type du brigand de la Puszta.

et à tout briser, toute cette chevalerie maudite et cette chimère, sous les mains de ce grand sédentaire et de ce grand ascète, n'étaient-ce pas des images et tout un répertoire de l'enfance et d'avant, qui aspiraient à être perpétués et sauvés ?

Bourges n'a jamais vu la Hongrie : c'est peut-être pourquoi il put en déduire une Dalmatie imaginaire. L'éloignement même, les lacunes ou les infidélités avec lesquelles on lui en parlait, en faisaient un de ces textes essentiels mais cachés sur lesquels l'inconscient revient sans fin pour tirer du vrai un possible. En lisant les pages qui suivent, on pourra se demander si dans le fils ne refusaient pas de s'éteindre les cendres des émotions qu'avait ressenties la mère.

RAYMOND SCHWAB.

II. — DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LE COMTE BATTHYÁNY

Jeudi, 4 octobre 1849, nous partîmes, la comtesse, les enfants et moi, vers trois heures, pour faire visite au comte. Aucune de nous ne se doutait de rien, naturellement. Il est vrai qu'Augustine m'avait dit, à deux reprises différentes, que le comte était condamné à mort ; son conseiller de guerre le lui avait dit, ainsi que M. Memlauer : celui-ci en parlait comme d'une chose que tout le monde savait à Vienne. Mlle Vaillant, huit jours auparavant, m'avait dit également : *Notre comte prétend que le comte Bat... est condamné à la pendaison.* Je n'ajoutai pas foi à ces bruits, quoiqu'ils assombrissent chaque fois mes pensées et m'allassent au cœur.

Quand nous arrivâmes, il dînait encore avec le comte Étienne Károlyi, prisonnier comme lui et son compagnon de prison. Ces deux messieurs étaient d'assez bonne humeur. Le comte occupait le canapé, vêtu de sa robe de chambre de velours rouge, de ses pantoufles jaunes et de ses chaussettes travaillées de bleu et de brun.

On parla d'abord politique, puis de la fameuse amnistie promise. Le comte Károlyi avait les plus brillantes espérances quant à son compagnon, le comte Bat... se défiait par moments de son arrêt... Dans d'autres instants donnant cours à son imagination et prenant l'air qu'il savait rendre si aimable quand il le voulait, il disait : *Ma chère demoiselle, nous irons vivre à Paris dans la rue Saint-Honoré, ou à la Chaussée d'Antin... Qu'en pensez-vous, Tony, cela vous convient-il ?* (Le comte Károlyi s'était retiré dans sa chambre pour aller fumer.)

Dans la supposition de l'exil, le comte était bien résigné à passer en Amérique, et là il ne voulait point entraîner sa famille.

Je lui fis observer qu'il s'ennuierait bientôt sans sa famille. *Ah bah !* répondit-il en riant, *je m'en créerai une autre.* D'abord il m'avait dit en parlant d'Emmi, sa fille chérie, dont il était fier : *Elle commence sans doute à vous donner bien du fil à retordre, à cause des petits garçons !*

Ne voulant pas parler de politique avec lui, je l'entretins du sort de Géraldine, de l'affaire de Mlle Bush, du sort de la lettre de M. Rostágni. J'essayai par là d'intéresser le comte à ces personnes, espérant un bon résultat de l'influence du comte sur l'esprit du comte Kár... Il sembla réfléchir à ce que lui je disais, et dit : *C'est singulier, Kár... a toujours été noble et généreux, en un mot un parfait cavalier ; il faut qu'il soit dans de grands embarras d'argent, pour agir ainsi ; du reste, c'est étonnant combien il se laisse influencer ; j'en pourrais faire ce que je voudrais, et je crois même qu'il a confié Géraldine à sa tante, parce qu'il a le projet de vivre en garçon et de prendre une maîtresse.* Ici le comte regarda pour voir si Emmi (que, d'après moi, il nommait la fine mouche) ne regardait pas en écoutant. *A ce sujet je lui dis même,* ajouta-t-il : *Ah ça ! mon cher, je ne te conseille point cela, car tu paierais tout bonnement pour les autres. Si tu rencontres sur ta route un attachement vrai, à la bonne heure, ceci fait le charme de la vie.* Et ainsi de suite.

Nous parlâmes de Mme Suzan, de Haynau, d'Augustine Steullet ; le comte dit : *Puisqu'elle est belle, saluez-la de ma part.*

Quinze jours avant (le 20 septembre), je le visitai pour la première fois à Pesth, et alors le comte me demanda des nouvelles de Mlle Talmond. Je lui dis que cette amitié était refroidie. « *Ma pauvre Chomé,* me dit-il avec son plus aimable sourire, *voilà donc encore une illusion de perdue !* Jansky entra peu après et fit quelques préparatifs pour le café. Le comte le faisait tous les jours avec la comtesse. Il m'invita à rester et à le goûter, j'acceptai. Cependant Jansky tarda longtemps encore à apporter ce qu'il fallait pour le faire ; le comte, vif et impatient par nature, commença par le gronder assez brusquement, et moi qui étais assise sur le canapé à son côté, sans trop de réflexion, je le tirai par la manche, afin qu'il modérât sa gronderie. Il me comprit immédiatement, il sentit que j'avais raison, car il tourna le tout sur le ton de la plaisanterie à l'égard de Jansky, et me jeta à moi un regard sympathique.

Nous bûmes son café ; contre mon habitude je mangeai même. Hélas ! j'étais loin de prévoir que c'était là le dernier repas que je ferais avec le malheureux et intéressant comte... Deux heures s'étaient écoulées, j'avais donné rendez-vous à la promenade à Augustine ; je m'excusai donc peu après avoir bu et je partis avec Emmi. Le comte, pour dernière parole, me dit : *Ah ça ! ma chère demoiselle, j'espère que vous viendrez me voir plus souvent. — Vous voyez bien que je fais tout mon possible pour cela.* Il me serra

la main, et moi, enchantée de son amabilité, je me proposais de revenir dans huit jours, je ne le regardai donc pas de ce regard que donne un pressentiment.

P.-S. — La raison qui m'avait empêchée d'ajouter foi aux rumeurs concernant la condamnation à mort était que depuis longtemps déjà des bruits de tous genres circulaient à ce sujet. Les uns prétendaient qu'il ne lui arriverait rien d'autre, qu'il était condamné à trois ans, d'autres à huit ans, de forteresse, d'autres à mort. Le comte parla aussi, ce jour, de la scène d'Ilona et de plusieurs petites choses semblables.

Le 1er septembre, nous quittâmes enfin Ikervár avec bien de la peine. Je crois qu'un charme puissant y retenait la comtesse. Quant à moi, il y avait longtemps que je blâmais intérieurement, et tout haut à l'occasion, l'abandon dans lequel on laissait le comte. On ne se donnait aucune peine, aucun mouvement pour le rejoindre ; au contraire, un certain contentement perçait quand on voulait se persuader qu'il y avait impossibilité dans ce rapprochement, tandis que la véritable raison était le manque de volonté. Une lettre décisive du comte nous tira de là. Les scrupules s'éveillèrent ; on chercha les mille motifs qui avaient empêché le départ. Je doute fort cependant qu'on en ait trouvé un bon.

Nous demandâmes, mais en vain, des passeports pour Olmutz ; ils furent refusés. Après avoir formé bien des plans de rapprochement, il fut décidé que nous irions habiter Saint-Jean ; et, le jour même fixé pour le départ, nous apprîmes que le pauvre comte serait transféré à Pesth. Grande fut ma joie à cette nouvelle.

Nous quittâmes Vienne le 8 septembre pour nous rendre à Presbourg. Le 9, pendant que nous étions dans l'église, on vint nous chercher pour nous mener au bateau à vapeur voir le comte, qui allait s'embarquer. Ignorant que je pourrais aller le voir sur le bateau, je me précipitai vers sa voiture pour lui tendre la main. Il sourit à mon mouvement et se prêta de bon cœur à me donner la sienne. J'allai ensuite dans sa cabine. Là il fut affectueux envers moi ainsi qu'envers ceux qui vinrent le visiter : M. Méhes et la bonne. Nous prîmes tous assez légèrement congé, dans l'espoir de le revoir bientôt à Pesth.

Nous n'arrivâmes à Pesth que le 13 septembre et nous fûmes bien désagréablement surpris par l'obligation d'aller loger à l'hôtel, la maison étant pleine de militaires. La comtesse choisit l'hôtel du Tigre, afin d'être près du comte. Le 22 du mois, nous sommes entrés dans notre quartier.

Souvenir des journées du 5 et du 6 octobre 1849
dans la famille du malheureux comte Louis Batthyány

Vers 9 h. 1/2, tandis que je faisais la dictée à Emmi, je vis passer et repasser un jeune militaire blond : son air effaré et inquiet ne m'indiqua pas assez que c'était un message de meurtre qu'il nous apportait. Après avoir rempli sa triste mission, il disparut, et moi je ne le vis plus.

Quelques instants après, le médecin La... vint me dire : *Savez-vous déjà que le comte est jugé ? — Oh !* m'écriai-je, *et sans doute à mort ? — Oui*, répondit-il, *et devinez à quelle mort : à la pendaison !*

Comment exprimer ici les sentiments de mon âme à cette terrible nouvelle ? Sans réfléchir au malheur affreux qui nous menaçait, je m'élançai vers la comtesse. Je trouvai la pauvre femme dans un état terrible : elle ne savait ni ce qu'elle disait ni ce qu'elle faisait. Elle se préparait pour aller implorer un sursis, voir son mari, — hélas ! son sort était décidé. *Le ciel seul peut le sauver*, avait dit le jeune militaire. Il était bien instruit.

La comtesse, accompagnée du docteur, alla chez le général en chef Kempé en l'absence de Haynau. On lui dit qu'il ne recevrait personne de la journée. De là elle courut à la prison pour voir son époux ; il y avait défense absolue. Elle resta pendant plus d'une demi-heure devant la porte de la chambre où était le malheureux comte, sans pouvoir y entrer. Désespérée, elle monta dans la chambre du prisonnier, et enleva plusieurs écrits et objets précieux, puis revint à la maison, le désespoir au cœur.

Et moi, pendant ces heures d'angoisse et d'incertitude, il me fallait cacher une grande partie de ma douleur, de peur d'alarmer trop fort (et inutilement surtout) les enfants, car je ne pouvais m'empêcher de nourrir encore un peu d'espoir. Il me semblait impossible qu'on osât pendre un comte Batthyány ! Et vous, cher et infortuné comte, qui pourra jamais savoir quelles furent vos pensées, vos regrets, vos remords, dans ces heures affreuses qui précédèrent l'infâme mort qu'on vous réservait ! Vos pensées furent grandes, je n'en doute pas, vos regrets amers, vos remords poignants, je m'en doute, à cette heure suprême où l'idée de quitter des êtres tendrement aimés se présenta à vous dans toute son horreur. Noble martyr de la cause du peuple, reçois, dans ces lignes, mon hommage : car je t'aimais et je t'admirais. Puisse ta mort être noblement vengée ! Puisse ta gloire être immortelle ! Que ton fils croisse avec ton génie, et tu seras assez vengé...

La maison fut remplie de monde du matin jusqu'au soir : les comtesses Orczy, Almasy, Mme Czekonits, le comte Szapáry[1],

(1) Le comte Antoine Szapáry (1802-1883), partisan politique de Batthyány.

Orczy[1], Louis, M. Bezeredy[2], sa femme, Mmes Bártfay[3], Augustine Steullet, et une foule d'autres, Takaczy, Rose, Mme Masson, MM. Bourges, Rostagni, Domanovszky, Mme Thuriot vinrent nous voir ou passèrent une grande partie de la journée avec nous. Louis Károlyi... Les amis de la comtesse coururent de tous côtés pour obtenir pour elle la permission d'aller voir le comte. Le comte Sz... obtint enfin la permission de voir son mari pendant cinq minutes ! La comtesse partit vers trois heures avec lui ; elle se flattait de pouvoir y retourner dans la soirée avec moi et ses enfants : vain espoir.

Le comte avait fait dire à la comtesse de lui envoyer un prêtre ; comme elle n'en connaissait point qu'elle eût voulu recommander, elle me pria d'aller aux informations. J'allai d'abord chez Mme Térey. Cette bonne dame était occupée dans son ménage, sa fille faisait de la musique, chacun paraissait joyeux. L'horrible nouvelle que je leur annonçai changea bientôt toutes ces dispositions-là en une morne tristesse. Mme Térey ne pouvant me recommander aucun prêtre, j'allai chez Mme Bártfay, et ensemble nous cherchâmes un ecclésiastique respectable, qui voulût bien s'acquitter de la commission de la comtesse auprès du comte. Cependant, quand il arriva, ce dernier avait déjà appelé auprès de lui l'abbé français Plante, afin de pouvoir converser en une langue qui ne serait pas comprise de ses gardiens. (Là se borna donc la mission de ce prêtre.)

La soirée de ce jour fut terrible : la comtesse ne savait que faire, elle obéissait, comme une enfant, à tout ce que le comte Szapáry demandait d'elle, et celui-ci eut la fausse idée de trouver nécessaire qu'elle allât coucher à Fôt. Elle quitta donc la ville avec Emmi et Joséphine, je restai avec Ilona qui était un peu malade. Augustine resta pour la nuit avec moi. Il fut décidé que le lendemain, vers 8 heures, j'irais à Fôt porter des nouvelles à la comtesse sur la mort du martyr.

Le comte aurait voulu avoir du poison ; depuis quelque temps déjà il en avait demandé, mais on ne pouvait plus s'en procurer. L'arme qui devait le sauver de la pendaison était cependant déjà en sa possession[4].

Vers 10 heures nous soupâmes, Augustine, le docteur et moi ;

(1) Le comte Louis Orczy (1804-1855) était dès l'année 40 le partisan politique de Batthyány dans la Haute Assemblée.

(2) Étienne Bezerédy, député en 1849, fut membre du Parti de la Paix au Parlement de Debrecen.

(3) Femme de Louis Bártfay (1797-1858), écrivain, avocat conseil de la famille Károlyi.

(4) On verra, par la phrase finale, que tout ceci est écrit aussitôt après l'événement. Élisa Chomé ne veut sans doute pas confier au papier le secret dont elle est dépositaire.

vers 11 heures, nous descendîmes chez le docteur pour le prier de nous accompagner le lendemain au supplice projeté (il nous refusa : égoïste comme tous les hommes, il redoutait trop d'émotion). Nous nous couchâmes vers minuit. Quelle nuit ! Je n'eus qu'une idée, qu'un rêve : le comte, toujours le comte ! Pendant ces heures, que faisait-il, lui ? Resté avec l'abbé jusqu'à 9 heures (on ne permit pas à celui-ci de rester plus longtemps), il demanda alors tout ce qu'il faut pour écrire et traça d'une main ferme (excepté son nom) une touchante lettre d'adieu à sa femme. Il se coucha ensuite probablement, et commença alors l'œuvre de sa destruction.

Jusqu'à quel point le malheur peut-il descendre, quand il faut se tuer doucement, sans bruit, sans cri ! en présence de quatre argus. Il essaya donc, dessous les couvertures, de s'ouvrir les veines au moyen du petit poignard qu'on lui avait remis ; il se fit des blessures aux deux bras, au côté, et une large incision au cou. Puis, par la perte de son sang, il s'évanouit. Pauvre comte ! Pauvre comte !

Nous ne dormîmes guère et, vers 4 heures, nous nous levâmes, et nous nous mîmes en route pour aller chercher l'abbé. Il dormait encore ! Nous l'attendîmes au moins une demi-heure, enfin il arriva pâle comme la mort et tremblant comme une feuille. Joseph, valet de chambre du comte Étienne Károlyi, dut l'accompagner.

Il pleuvait ; les rues, désertes encore, étaient gardées par de nombreuses patrouilles, qui seules annonçaient qu'un événement important allait avoir lieu. Je marchai avec l'abbé, Augustine s'était abritée sous le parapluie de Joseph. Je priai instamment l'abbé de dire au comte que j'étais venue jusqu'à la prison pour lui faire un long et éternel adieu. L'abbé promit de lui faire ma commission et disparut.

Augustine et moi, après avoir flâné quelque temps devant la porte principale, nous nous dirigeâmes du côté où l'on prétendait que la potence avait été dressée. Il y avait peu de monde ; l'assassinat était peu connu, personne ne voulait y croire. Quelques hommes du peuple prétendaient qu'on ferait grâce au comte.

Ma plume est impuissante à rendre ce qui se passa dans moi à la vue de l'infâme gibet préparé pour le seigneur hongrois. Mon cœur se serra, je sentis que jamais je ne pourrais le voir arriver là sans faiblir, et, craignant de trop l'émouvoir et de lui déplaire à sa dernière heure, j'engageai Augustine à nous retirer.

Nous avions vu rôder là le comte Szapary, enveloppé d'un long manteau et un vieux chapeau blanc rabattu sur les yeux ; deux messieurs se trouvaient dans un fiacre, je crois que c'étaient MM. Bézérédy et Orczy. Tous sans doute avaient comme moi l'espoir d'apprendre qu'il s'était donné la mort, qu'on ne pouvait le faire périr comme on l'aurait voulu.

A la vue de la cavalerie qui arriva vers les 6 heures, une peur affreuse me saisit, je me persuadai que le comte n'avait pu s'ôter la vie, et que bientôt il allait arriver. Je me sauvai.

En quittant cette place de douleurs, je rencontrai Frau Lizie qui, toute en larmes, courait vers l'endroit du supplice. Augustine voulut la retenir, mais moi je l'engageai à la laisser aller, songeant que peut-être cette simple figure connue ferait diversion aux pensées du comte à son heure suprême. Frau Lizy s'écria en pleurant et avec toutes les marques d'une véritable douleur : *Oh ! mon Dieu, je veux le voir encore une fois !*

Nous retournâmes, la mort dans l'âme, à l'hôtel, et nous rencontrâmes les chefs en grande tenue, qui, au pas de leurs chevaux, se rendaient à la place de l'exécution.

Peu après mon retour, la comtesse Károlyi arriva de Curgo ; elle avait voyagé toute la nuit et arrivait justement au moment fatal. Elle alla chez le prince Lichtenstein ; mais elle ne fut pas reçue. Tout fut en vain.

Bientôt la nouvelle circula que le comte avait vainement tenté de s'arracher la vie, qu'il n'était que légèrement blessé. Les uns croyaient à la grâce, moi je n'y crus pas un instant, et cette nouvelle vint augmenter toutes mes douleurs. Blessé, doublement malheureux, il n'avait que ses bourreaux autour de lui. L'incertitude de son sort, toutes ces pensées, me causèrent une affreuse torture durant cette journée, qui se passa en larmes.

La comtesse Károlyi, en allant à Fôt, me dispensa d'y aller. Une chose me fit une peine immense, ce fut la bonne humeur d'Ilona qui riait et causait de la meilleure humeur du monde, ignorant la destinée de son père. Vers 4 heures, je me dirigeai de nouveau vers la potence pour voir si ce terrible instrument était encore dressé. Mme Bártfay et Mme Masson étaient avec moi ; nous rencontrâmes Augustine qui se joignit à nous. Mme Bártfay nous attendit au loin, elle n'eut pas le courage de s'approcher de l'endroit. Augustine et moi nous visitâmes toutes les places que nous avions vues le matin ; le gibet avait disparu.

On venait de fusiller un prêtre (à 4 heures) dans la cour du Neugebaüde, et le peuple avide attendait l'exécution du comte Bat... Je m'approchai de deux dames qui comme moi paraissaient révoltées de ce qui se passait : la plus jeune me dit en allemand : *Ceci fait du mauvais sang* (en allemand). — *Oui*, répondis-je, *et l'on prétend que bientôt on pendra le comte Bat... !* J'accompagnai ces mots de quelques réflexions amères ; puis je regardai autour de moi pour voir s'il n'y avait pas quelque mouchard, qui allait s'emparer de ces phrases et me dénoncer.

J'aperçus alors à la fenêtre de la prison un officier qui me regardait attentivement, puis qui me fit signe que non, moitié en

souriant. Je ne compris pas d'abord ce qu'il me voulait ; mais, quelques instants après, il me cria : *A six heures !* — *Qui ?* lui dis-je. — *Le comte Bat...*, reprit-il. — *Comment ?* ajoutai-je en lui faisant le signe de la pendaison. Nouveau signe de sa part, qui indiquait la fusillade. — *Où ?* demandai-je. — *Dans le pavillon n° 7*, me dit-il, puis il disparut.

Je pleurai. Voilà tout ce que je pus faire. A quoi servent des larmes dans de semblables moments ? J'aurais dû garder ces larmes, quand il n'y aurait plus aucune consolation à offrir. Jamais je ne me pardonnerai de ne pas m'être mise sur son passage pour lui jeter quelques bonnes paroles consolatrices, et vengeresses surtout. Mais non, lâches que nous fûmes tous, nous l'abandonnâmes déjà comme perdu avant sa mort, et pas une figure amie ne vint ranimer son dernier regard. Dieu cependant ne l'abandonna pas, et il mourut comme il avait vécu, d'une manière grande et digne.

Croyant qu'il serait fusillé dans l'intérieur de sa prison, je m'acheminai vers Mmes Orczy et Czekonits pour les prier de vouloir bien faire réclamer pour sa famille le cadavre du comte. Mmes Bártfay resta en arrière avec M. Domanovszky. Je vis de loin M. Bourges avec son compatriote M. Claude. En me dirigeant vers la demeure des dames Orczy, je vis rentrer la comtesse Károlyi: je me dirigeai donc vers elle et je lui fis part de ce que j'avais appris, puis je rentrai presque soulagée par l'idée que dans quelques minutes les souffrances du comte auraient cessé.

On continuait à tromper la comtesse ; on lui dit que le comte avait succombé à sa blessure. Dans son désespoir la malheureuse femme s'écria : *Dieu soit béni !* Devoir bénir la mort d'un mari bien-aimé, n'est-ce point là le comble de l'infortune ?

Peu après la fatale exécution, ma chambre fut pleine de monde : C'est alors que M. Bourges vint; et un ami de M. Domanovszki nous détailla la mort du comte avec beaucoup d'enthousiasme. Chacun déplora cette fin tragique, chacun espéra qu'elle serait vengée. Pauvre compensation que la vengeance quand on tombe victime d'une cruauté aussi infâme que raffinée !

Le comte, dans sa dernière entrevue avec sa femme, la pria de pardonner à sa sœur ; lui exprima ses regrets, par rapport à la confiscation de ses biens, dont ses enfants seraient privés ; lui demanda s'il y avait quelque espoir de grâce, et parut plein de résolution et de courage pour le sort qui l'attendait. L'abbé Plante m'avait dit également que le comte était étonnamment résigné et calme ; qu'il l'avait mis à son aise lui-même, etc. Le prêtre qui avait accompagné le comte au supplice vint trouver la comtesse Károlyi : peut-être lui fit-il part d'un dernier message. Cela n'empêcha pas cette dernière de plaisanter le même soir avec le

comte Szapary, et d'inviter celui-ci à lui faire visite à Curgo. On emmena la comtesse à Curgo vers 10 heures du soir, et on nous fit venir le lendemain matin avec le reste de la famille.

Le 7 je partis avec Ilona pour Curgo. Je trouvai la pauvre comtesse alitée. Nous y restâmes jusqu'au 3 novembre. Vers le 27, je fis une excursion à Pesth avec Mlle Vaillant et le docteur et je revins à Curgo avec l'excellente Mme Bártfay.

Le dimanche 7, le docteur alla voir le cadavre du comte ; je n'eus pas le courage de l'accompagner. Il était question de l'embaumer, mais on n'en fit rien à cause des blessures qu'il avait reçues. Dans le courant de l'après-dînée, il fut transporté au cimetière. Mme Bártfay et M. Haussmann l'accompagnèrent. Le prêtre de la paroisse Saint-Joseph, le même que la comtesse avait envoyé au comte dans sa prison, lui rendit les devoirs de la sépulture.

Arrivés au cimetière, on trouva que le caveau préparé pour le comte n'était pas convenable ; le prêtre prit sur lui d'attendre la nuit et de rentrer avec le corps en ville, malgré la défense des magistrats de Pesth, qui, craignant de trop grandes démonstrations, ne voulurent point que les restes du comte restassent dans les murs où cet acte indigne avait eu lieu.

Vers minuit, le cortège rentra et alla frapper au couvent des Franciscains (près de l'hôtel de la victime) ; le prieur, éveillé par le prêtre lui-même, accueillit avec respect les restes que l'histoire immortalisera. On lui rendit tous les honneurs qu'on rend en semblable circonstance, puis le cortège se retira silencieux et mystérieux comme il s'était présenté, car on était entré par une porte fermée d'ordinaire. Le Dr Hausmann, avant que de se retirer, souleva encore une fois le couvercle pour voir si c'était bien le comte qui était déposé dans le cercueil. Et Mme Bártfay, qui était restée là jusqu'à ce moment, jeta encore un dernier regard sur un homme qu'elle avait souvent accusé et qu'elle pleurait sincèrement.

Le 3, nous quittâmes Curgo, et nous couchâmes à Wisselbourg. Le 4, à Vienne, à l'hôtel de la Couronne hongroise. Nous arrivâmes déjà à 4 heures ; le même soir, je vis Constance Charot, M. Tikatsch et M. de Molitor. Nous quittâmes Vienne le 6 à midi. Nous allâmes jusqu'à Saint-Pölten. Scène à propos de ma chambre !

Le 7, nous logeâmes à Enns, près de Linz ; hôtel froid, où nous arrivâmes déjà à 6 heures. De Vienne jusqu'ici le pays est charmant. En fait de bâtiments, nous n'avons remarqué que l'abbaye des Bénédictins, située à Sigharding, petit village. A Alt-Œtting, jolie ville, où nous passâmes la nuit ; le soir de notre arrivée nous avons été voir le cadavre du général Tilly, fameux dans la Guerre de Trente ans. Il est déposé dans l'église principale. Il y a beaucoup de reliques dans cette église. 10 novembre, Hohenlinden, fameux

par la victoire que le général français Moreau y remporta sur les Bavarois et les Autrichiens. Nous n'avons fait que le traverser.

Munich. Nous y restâmes du 10 au 15. Nous visitâmes tout ce qu'il y a d'intéressant. Au concert, je vis la duchesse de Leuchtenberg, Eugène Beauharnais, sa fille, la duchesse de Bragance, veuve de don Pedro et une foule de personnes de la Cour, le roi Louis, etc.

De Munich à Lindau nous ne vîmes rien de particulier ; nous arrivâmes à Lindau le 16, et le 17 à Rorschach où nous passerons probablement quelques mois.

ÉLISA BOURGES.

III. — APPENDICE

POÈME D'IBSEN SUR LES ÉVÉNEMENTS DE 1849

Sur ces dramatiques épisodes et sur leur retentissement dans toute l'Europe intellectuelle et libérale de 1848, ce n'est pas un renseignement négligeable que nous apportent les textes, oubliés ou peu connus.

Nous reproduisons ci-dessous, car il ne semble pas avoir beaucoup frappé l'attention, le poème véhément qu'Henrik Ibsen, à 22 ans, en août-septembre 1849, mêlé lui-même aux mouvements révolutionnaires de Norvège, adressait fraternellement à la Hongrie (trad. de P.-G. La Chesnais. *Œuvres complètes d'Ibsen*, éd. de la Nouvelle Revue française, 1914, t. I, p. 99).

A LA HONGRIE

Les combats ne grondent plus sourdement au pays magyar !
Du champ de bataille, des soupirs étouffés, mêlés aux plaintes des [mourants,
A travers la nuit calme, apportent le message douloureux, à voix [basse :
Le Magyar n'est plus, il a livré sa dernière grande journée !...

La troupe des héros de la liberté a plié devant les hordes sauvages [des barbares !...
Sur la ruine demeure la tyrannie meurtrière de la liberté.
Réjouissez-vous, monarques ornés de pourpre ! La force a encore
Célébré son triomphe,... la flamme de liberté est de nouveau [vaincue !...

Pauvre pays ! Oh, le meilleur sang de tes fils a coulé,
Mais les nobles héros tombés ont gagné une couronne de martyrs.
Vois, les cadavres de tes fiers champions emportent l'espoir de [l'Europe...
...Bientôt, peut-être ce pays abattu sera une seconde Pologne.

Mais par delà la nuit d'esclavage nous percevons une aube [radieuse,...
Alors tes héros de liberté se lèveront d'entre les morts,
S'uniront à ceux qui périrent aux bords de la Vistule,
Et à ceux qui, de l'échafaud, tachent de sang le sol allemand.

Oui, quand hardiment les jeunes générations se dresseront, venge- [resses, contre le trône,
Comme un orage d'automne, et ébranleront les piliers de la [tyrannie...
Alors le nom magyar, fier de la gloire de ses héros,
Tonnera, mot de ralliement superbe, des rangs triomphants !...

Dans son remarquable commentaire, M. La Chesnais montre comment Ibsen, et par ses sympathies pour l'école littéraire de Welhaven et par ses liens avec le mouvement ouvrier de Norvège, s'était préparé à épouser la cause des nations opprimées qui se soulevaient par toute l'Europe. Il souligne les allusions à l'insurrection polonaise de 1830-32, aux exécutions de 1849 en Allemagne. Le poème dut exprimer dans l'instant même l'émotion causée par la nouvelle de la capitulation de Világos, quand elle parvint à Grimstad. Peu auparavant, la lutte du Danemark contre la Prusse, au printemps de 1849, avait inspiré à Ibsen un poème d'un ton semblable, sous ce titre qui prend aujourd'hui un air d'anticipation : *Réveillez-vous, Scandinaves !*

R. S.

LE MÈTRE ET LE RYTHME*

« *Toute cette question du rythme est à reprendre.* »
Meillet, *Bull. Soc. Lingu.*, XXXI, p. 3.

Dans les traités de versification que De Groot considère comme les représentants de la tradition classique[1], l'idée du rythme n'est pas toujours définie d'une manière satisfaisante[2]. Même les poètes sont, la plupart du temps, incapables de formuler les qualités essentielles de la structure rythmique de leurs vers. « J'ai lu ou j'ai forgé », — dit M. Valéry, — « vingt 'définitions' du rythme, dont je n'adopte aucune[3]. » Il y a encore plus d'incertitude en ce qui concerne les rapports entre le mètre et le rythme. A notre avis, il est absolument indispensable de donner une interprétation linguistique, ou plus exactement, phonologique[4], aux faits de versification. De même que De Saussure a fait une distinction très nette entre le langage et la parole[5], distinction à laquelle répond, dans l'étude des sons, le dualisme du phonème et de la réalisation acoustique, il convient de séparer la notion de « mètre » d'avec celle de « rythme ». Selon la formule de De Groot, la métrique classique (« klassizistisch ») considère le mètre comme « un certain accord de structure entre les périodes successives de syllabes fortes et faibles[6] ». Cependant on ne

(*) Grâce à la bienveillance de M. Mario Roques, cet article a fait la matière d'une conférence à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris (mai 1935).

(1) A. W. De Groot, *Der Rhythmus*, Neophilologus, 1932, p. 83.

(2) Cf. P. Servien, *Les rythmes comme introduction physique à l'esthétique*, Paris, 1930, p. 12.

(3) P. Valéry, Nouvelle Revue Française, 1935, p. 64.

(4) Pour les principes de la phonologie cf. J. Laziczius, *Introduction à la phonologie*, REH, 1934, p. 339 et suiv.

(5) Il est bien connu que cette distinction est également à la base des recherches phonologiques.

(6) A. W. De Groot, *Le mètre et le rythme du vers*, dans la « Psychologie du Langage », Paris, 1933, p. 327.

peut appliquer cette définition qu'aux formules métriques parfaitement réalisées :

Die früh sich einst dem trüben Blick gezeigt

Que faire, au contraire, de vers tels que celui-ci :

Ihr naht áuch wieder, schwankende Gestalten[1]

De même, en hongrois, à côté des iambes parfaits, tels que ce vers de Jean Arany :

Egy röpke szóban annyi fájdalom[2],

on en trouve d'autres (des iambes également parfaits *dans leur genre*) dont la scansion serait impossible selon les règles mécaniques de la métrique traditionnelle[3] :

Árnyatokba ingatag koronái[4]

Les traités de versification se montrent insuffisants à expliquer la pratique des poètes.

*
* *

C'est pourquoi nous nous sommes vu obligé de donner une définition phonologique, d'une part au *mètre*, d'autre part au *rythme*. Le mètre ne peut être identifié à la scansion purement acoustique de tel ou tel vers : il est « un mouvement réel, mais un mouvement psychique » qui *peut*[5] comporter une réalisation acoustique (physiologique). Le rythme est, par contre, la réalisation ou, pour mieux dire, l' « extériorisation » de ce mouvement psychique

(1) Prologue de Faust.
(2) « Tant de douleur en un seul mot qui passe » *(La mémoire de Széchenyi)*.
(3) Cette scansion mécanique ou plutôt machinale remonte, avant tout, aux travaux de Brücke (Die physiologischen Grundlagen der nhd. Verskunst, Wien, 1871, cf. E. Landry, La théorie du rythme et le rythme du français déclamé, Paris, 1911, p. 36/7.
(4) Premier vers de la traduction d'*Iphigénie*, par M. M. Babits (Heraus in eure Schatten, rege Wipfel...)
(5) Mais qui ne la comporte pas nécessairement ! Cf. : « Diese rein innere Realisierung der Grundeinheiten des Rhythmus ist vielleicht derjenigen inneren Reproduktion der Sprechtätigkeit ähnlich, welche sich in jeden Hörenden stattfindet oder stattfinden kann ». De Groot, Neophilologus, 1932, p. 92.

qu'est le mètre. En réalité, ce caractère double du sentiment de rythme (Rhythmuserlebnis) comporte trois plans différents, à savoir *le schéma métrique, les possibilités virtuelles de réalisation* (phénomènes de caractère *phonologique*, inhérents au « langage ») et enfin la *réalisation effective de telle ou telle possibilité rythmique* (phénomène *phonétique*)[1].

En revenant à l'exemple de Gœthe, le mètre du vers « Ihr naht euch wieder schwankende Gestalten » serait bien —́—́—́—́—́—́—(—), tandis que le rythme effectif, correspondant à une des possibilités de réalisation, est nettement —́—́—́—́———́—, de sorte que le contraste du mètre et du rythme se fait sentir surtout dans le mot « schwankende ».

Il est curieux de remarquer que cette distinction du mètre et du rythme remonte, en dernière analyse, aux grammairiens latins[2]. Bède le Vénérable et d'autres théoriciens de cette période de transition de la langue latine[3] considèrent le rythme comme « verborum modulata compositio », de caractère nettement acoustique, « non *metrica ratione*, sed numero syllabarum ad iudicium aurium examinata ». Ce rythme, qui se retrouve surtout chez les « poètes vulgaires » (« ut sunt carmina vulgarium poetarum »), peut exister aussi sans mètre, tandis que le mètre ne se rencontre jamais sans rythme (« et quidem rythmus per se sine metro esse potest, metrum vero sine rhythmo esse non potest »). En d'autres termes, « metrum est ratio cum modulatione, rythmus modulatio sine ratione[4] ». Selon notre terminologie, cette « ratio » correspond *à peu près* à la figure intérieure du mètre (fait psychique), tandis que la « modulatio » sert à traduire plus ou moins exactement la réalisation de ce mouvement intérieur. Il va sans dire que Bède pensait certainement à la versification vulgaire de son temps, fondée, non pas sur la quantité des voyelles, mais sur l'accent dynamique des mots et des « groupes phonétiques[5] ».

Quant aux particularités qui caractérisent ces deux notions fondamentales de la plupart des divers systèmes de versification[6],

(1) Pour le caractère intellectuel du rythme v. J. Schmidt, Zeitschr. f. fr. Spr. Lit. L. p. 385. L'analyse de ce tissu multiple du vers se trouve aussi chez F. H. Scott, *Rythmic verse*, Jowa-City, 1925, p. 63 et suiv. ainsi que dans quelques travaux russes (N. V. Nedobrwo, *Ritm, metr i ih vzaimnootnošenije*, dans la revue « Trudy i dni », 1912, n° 2, p. 15, V. Žirmunskiĭ, *Vvedenije v metriku*, Leningrad, 1925 (Voprosi pojetiki, VI), p. 18.

(2) V. Nicolau, *Revue des Études Latines*, X, p. 490.

(3) Ars Palaemonis, Keil, CGL, VI, 206, Aud. de Scauri et Palladii libri exc. ib. VII, p. 331, etc.

(4) Keil, o. c., VII, 258.

(5) Pour d'autres détails, cf. P. Verrier, *Le vers français*, I, p. 256 et suiv.

(6) Remarquons que, dans notre terminologie, le mètre se rapporte à tout schéma intellectuel et abstrait du vers et non pas seulement aux « mètres » de la versification quantitative.

disons tout d'abord que le mètre, que le poète n'invente presque jamais lui-même, présente en général une régularité traditionnelle, une périodicité mathématique[1]. Le rythme, par contre, est susceptible de toutes sortes de variations, de même qu'un phonème peut comporter plusieurs variantes dans la réalisation. C'est toujours la nature du mètre qui admet ou exclut un certain nombre de possibilités rythmiques[2]. Dans la métrique antique l'hexamètre comportait un certain nombre de variantes rythmiques (dues surtout au remplacement d'un dactyle par un spondée), tandis que les formes lyriques, telle une strophe sapphique, n'admettaient qu'une seule réalisation rythmique possible. Quand un poète roumain (Eminescu) essaie d'appliquer ce mètre à sa langue où toute versification est fondée sur l'accent, faute d'alternances quantitatives de caractère phonologique, il rend par l'accent des mots tous les « ictus » quantitatifs du mètre antique :

Jálnic | ard de | viu chinu | -it ca | Nessus
Ori ca | Hercul | înveni | -nat de | haina-i,
Focul | mieu a-l | stinge nu | pot cu | toate
A-pele | mării.

Carducci, au contraire, ainsi que toute une série de poètes allemands[3], est beaucoup plus « barbare » sur bien des points de sa métrique. Pour lui, la strophe sapphique peut être réalisée de diverses façons, de sorte que l'accent syllabique de l'italien ne correspond pas rigoureusement aux temps forts du mètre classique. Telle strophe de Carducci est comparable aux strophes sapphiques accentuelles de la littérature latine chrétienne[4] :

Nata d'amore e | di valor cresciuta
gente di pugne e | di canzoni amica,

(1) Pour le caractère subjectif de la perception de cette périodicité, cf. P. Verrier, *L'isochronisme dans le vers français*, Paris, 1912.

(2) Selon M. Valéry c'est précisément dans le choix des possibilités que consiste le charme particulier des vers réguliers : « Écrire des vers réguliers » — dit-il dans un passage bien connu de « Variétés » — c'est là se remettre sans doute à une loi étrangère, assez insensée, toujours dure, parfois atroce ; elle écarte de l'existence un infini de belles *possibilités*, p. 61. Voilà contre quoi M. Claudel proteste.

(3) V. Minor., *Nhd. Metrik*, *passim*.

(4) Pour les strophes sapphiques accentuelles de la poésie latine médiévale, cp. *Poetae Lat. Aevi Carol.* I, p. 142, 144-5, 147, 349, II, 118, 204-5, 244, 252, 381.

di lance e scudi in|-franti alta sonando

la sirventése (Bicocca di S. Giacomo)[1].

Ces quelques exemples prouvent suffisamment qu'Eminescu (de même qu'Horace ou Platen) n'admettait qu'une seule réalisation rythmique du mètre antique. Chez Carducci on trouve, par contre, plus de liberté dans l'application acoustique de l'image métrique virtuelle. Chez celui-ci, un vers adonique équivaut soit à – ⏑ ⏑ – ⏑ *(lírica músa)*, soit à ⏑ – ⏑ – ⏑ *(le scéne eleva)*, soit à (⏑) – ⏑ ⏑ – ⏑ *(satúrnio cárme)*[2]. En résumé, on peut bien dire que *les mètres restent en général invariables et que seules les réalisations rythmiques, liées à tel ou tel schéma donné, subissent des modifications qui varient selon le caractère des mètres*[3], *des langues*[4] *et des individus*[5].

395, etc., et surtout III, 815 (en dehors de l'hexamètre et du distique, c'est la strophe sapphique qui était la plus usitée dans la métrique latine de la France), v. G. Meyer, *Gesamm. Abh. zur mittelalterlichen Rhythmik*, Breslau, 1905, I, 216-8.

(1) D'autres strophes présentent encore plus de liberté pour la répartition des temps forts :

Corron tra'l Celio | fòsche e l'Aventino
le nubi : il vento | dal pian tristo move
umido : in fondo | stanno i monti albani
bianchi di neve (Dinanzi alle Terme di Caracalla).

(2) On trouve une variété assez analogue à celle-ci dans les diverses adaptations hongroises de la strophe sapphique, v. C. Horváth. *Középkori magyar verseink*, 1921, p. 80 et suiv.

Pour les relations possibles du vers sapphique avec la séquence d'Eulalie, v. M. Ennecerus, *Zur lat. u. frz. Eulalia*, Marburg, 1897.

(3) « Presque tous les mètres admettent certaines variations. Dans beaucoup de mètres grecs, par exemple ♩♩ peut se remplacer à certains endroits par ♩♩♩ ou par 𝅗𝅥 ♩., quelquefois par 𝅗𝅥 ♩♩., etc. ». Verrier, *Essai sur les principes de la métrique anglaise*, II, p. 131.

(4) M. Meillet constate que l'équivalence — = ⏑ ⏑ existe en grec bien qu'elle soit inconnue en sanscrit ou dans les vers védiques ; *Orig. indo-europ. des mètres grecs*, p. 43. Au point de vue esthétique, il convient de citer une belle phrase, d'ailleurs fort peu connue de *Schuchardt* sur le vers allemand et le vers italien : « Unsere Verse gleichen gut gedrillten Soldaten die stramm einher marschieren, einer wie die andere ; daneben erscheinen die italienischen Verse wie gewandte Tänzerinnen von denen jede nach eigenem Gutdünken dahinzugaukeln scheint, in der That aber nur Variationen einer und derselben Grundfigur ausführt », *Reim u. Rhytmus im Deutschen und Romanischen* (*Kelltisch u. Romanisch*, 1886), p. 231.

(5) Il suffit de faire allusion ici aux licences rythmiques de Shakespeare, cf. J. H. Scott, *Rhythmic verse*, Jowa City, 1925, p. 82 et suiv. H. Conrad, *Metrische*

Pour donner quelques précisions sur les possibilités de la réalisation rythmique, essayons de comparer le vers roumain de 8 syllabes au vers analogue de la poésie hongroise, connu sous le nom de « ősi nyolcas » (vers « primitif » de 8 syllabe). Les deux octosyllabes ont le même schéma métrique dont la préfiguration intellectuelle peut être caractérisée par $-\smile-\smile|-\smile-\smile$. D'où vient que l'impression produite par le vers roumain diffère totalement de celle du vers hongrois[1] ? Elle ne s'explique pas par les différences des deux systèmes de versification. Les ïambes quantitatifs de Madách (Tragédie de l'homme) du type

Mondottam ember, küzdj és bízva bízzál[2]

peuvent être parfaitement rendus par un vers accentuel de M. Goga (Omule, zis-am : luptă-te și crede !) ou de M. Mohácsi (Ich sagte dir, Mensch, kämpfe und vertraue !)[3] et la même remarque vaut aussi pour les vers trochaïques. Le mètre est identique en roumain et en hongrois, même un musicien de la valeur de M. Béla Bartók n'hésite pas à le reconnaître[4]. Il apparaît nettement des exemples que voici :

Elindúla | Ajgó Márton	cp.	Doină, doină | cântec dulce
Hosszú útra, | rengetegre		Când te-aud, nu | m'aș mai duce

ou bien

Kicsi falu, | fehér ház (↰)	cp.	Doină, doină | viers cu foc (↰)
Szőke kislány, | mit csinálsz ? (↰)		Când răsuni, eu | stău pe loc (↰).

Les césures de ces vers indiquent très nettement qu'il s'agit là, en dehors du mètre trochaïque, d'une structure dipodique ($-\smile-\smile$). Apostolescu avait bien raison de dire, à propos de l'octosyllabe roumain, que « le rythme est ici trochaïque ou plutôt ditrochaïque parce qu'il y a toujours un premier trochée frappé

Untersuchungen zur Feststellung der Abfassungszeit von Shakespeares Dramen (Sh. J. b. XXX, p. 318-353).

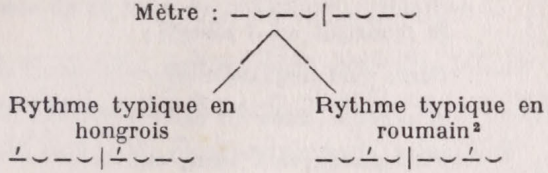
(1) Le caractère différent des deux types linguistiques mis à part pour le moment.

(2) Je t'ai dit, Homme : lutte et aie confiance (trad. de Vautier).

(3) Il est curieux de remarquer que cette réalisation roumaine de l'endécasyllabe ïambique ($\acute{-}\smile\acute{-}\smile|\acute{-}\smile\acute{-}\smile\acute{-}\smile$) serait assez hardie en hongrois où elle passerait plutôt pour un vers dérivé du vers sapphique accentuel (cf. Rozgonyi pűspök | palotája nyitva).

(4) *Zenei Lexikon* (Encyclopédie de Musique), II, p. 419.

d'accent secondaire, suivi d'un second trochée portant l'accent tonique principal (— ⏑ ´— ⏑) ce qui forme en quelque sorte un pied de 4 syllabes[1]. » Par suite du système d'accentuation des deux langues, en hongrois c'est (presque toujours) la première syllabe qui garde son accent, tandis qu'en roumain c'est plutôt la troisième syllabe qui constitue le noyau d'accent de la section rythmique :



Cette possibilité de réalisation, qu'on pourrait nommer, à cause de sa fréquence dans les versifications respectives, la *superstructure* caractéristique du vers roumain et du vers hongrois, nous permet de dire que ces deux octosyllabes, identiques par le mètre, diffèrent sensiblement l'un de l'autre par les différences de leur *superstructure*[3]. En roumain le type de réalisation — ⏑ ´— ⏑ | — ⏑ ´— ⏑ aboutit pratiquement à la prévalence d'une figure rythmique comparable au « paeon tertius » de la métrique antique (⏑ ⏑ ´— ⏑) tandis qu'en hongrois le type ´— ⏑ — ⏑ favorise la fréquence des pieds dits « paeon primus » ´— ⏑ ⏑ ⏑ et « choriambe » ´— ⏑ ⏑ —[4].

Pour démontrer la fréquence de ce type (dit « superstructure »), il suffit d'examiner la poésie « Ce te legeni, codrule » d'Eminescu qui, écrite dans le style des poésies populaires, présente toute une gamme de réalisations rythmiques. Le mètre y est représenté dans sa pureté par les vers tels que celui-ci :

´— ⏑ ´— ⏑ | ´— ⏑ ´— ⏑
Bate vântul | frunză'n dungă

(1) N. J. Apostolescu, *L'ancienne versification roumaine*, Paris, 1909, p. 15.

(2) Pour ces variantes rythmiques de l'octosyllabe, cf. P. Verrier, *Essai... de la métrique anglaise*, II, p. 98.

(3) L'idée de « superstructure » se trouve vaguement esquissée déjà chez Becq de Fouquières : « Le poète imagina... de ranger les mots dans un ordre tel qu'un accent tonique vînt se placer sur chaque dernière syllabe non muette des groupes harmoniques ; et il *superposa* à cet accent tonique un accent nouveau et particulier que j'appellerai l'accent rythmique, et qui est produit par l'adjonction de la quantité à l'intensité ». *Traité de versification française*, p. 53.

(4) La prévalence du choriambe dans le vers hongrois a été démontrée par J. Erdélyi et surtout par le poète épique, Jean Arany, dans ses traités théoriques de versification.

Il arrive souvent que le second ditrochée est remplacé par un « paeon tertius » :

Trec în stoluri | rândurele,

ou bien, que tous les deux « pieds » accentuels se réalisent comme des « paeon tertius » :

Şi frunzişul | mi -l răreşte ;
Peste vârf de | rândurele ;
Şi norocul | mieu cu ele ;
Fără ploaie | fără vânt, etc.

Voici encore quelques réalisations moins fréquentes :

Iarna-ici, va | -ra departe[1]
Ducând gându | -rile mele[2]

Dans ce petit poème de 25 vers, 8 vers comportent deux « paeon tertius » et dans 15, un des diiambes « métriques » se réalisent comme « paeon tertius ». Il n'y a que deux vers dans lesquels la « superstructure » de l'octosyllabe roumain ne se manifeste pas très nettement. Même là, elle se retrouve dans une certaine mesure. Dans le vers

« Ziua scade, | noaptea creşte[3] »,

l'antithèse représentée par les deux verbes les munit d'un accent logique assez sensible[4] et par là, elle fait réapparaître la « superstructure » ⏑ ⏑ – ⏑. Il est certain qu'en dehors des possibilités individuelles de la récitation, il y a une certaine réalisation rythmique qui paraît exigée par la structure phonique et logique du vers en question.

Il serait théoriquement possible qu'on dise :

Ziua scade | noaptea creşte,

(1) « Epitritus secundus » + « paeon tertius ».
(2) « Antispastus » + « paeon tertius ».
(3) Le jour *décline*, la nuit *monte*.
(4) N'oublions pas que la formation des « pieds » de réalisation dépend non

cependant cette façon de balancer le vers ne serait certainement pas celle que le poète a voulu y mettre. C'est pourquoi M. Frédéric Lefèvre va jusqu'à affirmer qu' « il ne serait pas sans intérêt de trouver et d'adopter un système de signes typographiques simples qui aideraient le récitateur à prononcer et à balancer les propositions de cet auteur — supposé compétent — telles qu'il veut qu'elles soient prononcées et balancées »[1].

Dans les vers de 16 syllabes, il est également facile de constater la fréquence de ce type de réalisation rythmique :

Ale turnu-| rilor umbre || peste unde | stau culcate
Către ţărmul | din potrivă || se întind, se | prelungesc
S'ale valu |-rilor mândre || generaţii | spumegate
Zidul vechiu-al | mănăstirii || în cadenţă | îl izbesc[2].

La fréquence de cette superstructure inhérente à la structure même du roumain explique fort bien pourquoi nous admettons aujourd'hui difficilement les réalisations apportées par un Conachi :

De nouă ori | până astăzi || pământul co |-lindător(iu)
Au călăto |-rit pe crugul || soarelui ne | -mişcător(iu)[3]

La superstructure roumaine semble caractériser aussi la poésie populaire à en juger même par la mélodie de certaines chansons. Ces mélodies[4] montrent très nettement que les sons allongés ainsi que les fioritures tombent toujours sur le temps fort du « paeon tertius[5] ».

Notons ici que de même que M. Mirambel vient d'établir la prédominance du rythme dactylique aussi bien dans le vers que dans la prose du grec moderne[6], la superstructure roumaine se

seulement de « Wortstruktur », mais aussi des tendances individuelles de l'artiste créateur.

(1) Cf. F. Lefèvre, *Une nouvelle psychologie du langage*, Le roseau d'or, XX, 1927, p. 52.

(2) G. Alexandrescu, *Umbra lui Mircea la Cozia*.

(3) C. Conachi, *Jabola mea*.

(4) V. *Encyclopédie de la Musique*, l. c.

(5) Pour les variantes tout à fait analogues de l'octosyllabe dans la versification arabe, cp. M. Hartmann, *Metrum und Rhythmus : die Entstehung der drabischen Versmasse*, 1896, p. 25 et suiv.

(6) Mirambel, *Essai sur l'accent néo-grec et la tendance rythmique de la langue*, Revue Internationale des Etudes Balkaniques, 1, p. 140-55.

retrouve, dans une certaine mesure, dans la prose aussi. Prenons, au hasard, la phrase suivante de M. Tudor Vianu :

Literatura | înjghebată | în jurul | poeziei | lui Eminescu | a întrunit | până acum | în cea mai mare | parte a ei | o seamă de | contribuții | uneori | prețioase | dar în | definitiv | străine | de obiectul | propriu și | esențial | al criticei | literare[1] ||.

Sur 21 groupes (sections) rythmiques on trouve 6 « paeon tertius » auxquels il faut ajouter encore deux autres pieds « surcomposés » : | literatura | ([⏑] ⏑ ⏑ – ⏑) et | lui Eminescu |. Une seule section descendante (parte a ei), quelques amphibraches (în jurul), etc., constituent le tissu rythmique de cette période assez harmonieuse. Remarquons encore que chez le même auteur les phrases et surtout les périodes plus longues se terminent souvent par un « paeon tertius[2] », rythme auquel tendent même une série d'expressions prépositionnelles du type « Dela Nistru pân'la Tisa ». Un des problèmes les plus intéressants de la philologie balkanique serait d'étudier les schémas rythmiques particuliers aux diverses branches de cette communauté linguistique.

Pour citer un autre exemple au sujet de la « superstructure », comparons l'alexandrin français au vers de 12 syllabes du hongrois. Le mètre de l'alexandrin est encore toujours très discuté et les théoriciens de la versification sont loin d'être d'accord sur ce point[3]. Abstraction faite de la rime[4], ce mètre se compose de 12 syllabes, avec une césure médiane après la sixième. Chaque hémistiche se divise encore en deux parties de longueur variable (3/3/, 4/2, 2/4, etc.). On arrive ainsi à un vers à quatre temps (ou plus rarement, à trois temps, cp. le trimètre romantique). Chaque section métrique est caractérisée par une préférence très marquée des mesures ascendantes, ce qui s'explique, bien entendu, par l'allure oxytonique du système d'accentuation du français d'aujourd'hui. C'est précisément par là que l'alexandrin français diffère de l'alexandrin hongrois. Celui-ci, à son tour, est composé

(1) T. Vianu, *Poesia lui Eminescu*, Ed. Cartea Românească, p. 5.
(2) *Ibid.* p. 16-18.
(3) Selon M. J. Schmidt qui s'appuie sur la théorie de Saran, Corneille aurait écrit des « Doppelvierer » (4/4 + 4/4) et Racine, des « Doppeldreier » (3/4 + 3/4), cf. *Die rhythmische Gestalt des Alexandriners bei Corneille und bei Racine*, Zsch. f. frz. Spr. u. Lit. LIII, p. 43.
(4) Il est curieux que déjà en 1763 M. A. Bouchaud ne considère pas la rime comme un élément indispensable du vers français, v. *Essai sur la poésie rythmique*, Paris, p. 140.

aussi de 12 syllabes, de 2 hémistiches et de 4 sections métriques avec la différence qu'en ce cas-là ces groupes sont de caractère nettement descendant. Voilà pourquoi, ce mètre une fois établi, on a raison de dire qu' « en écrivant une tragédie classique, certaines formes rythmiques[1] sont déterminées *a priori*, trame sur laquelle on tisse[2] ». Cependant l'alexandrin français présente, comme l'octosyllabe roumain, un type de réalisation rythmique qui revient avec une fréquence toute particulière : c'est l'*anapeste*. M. Jousse l'appelle « le rythme automatique du français[3] » et M. Lote reconnaît aussi que « c'est un des pieds fondamentaux du vers[4] ». Il va sans dire que ce n'est pas par hasard que les Grecs ont créé des dactyles et les Français des anapestes[5]. Ces formules rythmiques sont étroitement liées au caractère de l'accentuation dans ces deux langues. Voici une strophe de Baudelaire, toute classique dans sa structure métrique et rythmique :

La Nature | est un temple || où de vivants | piliers
Laissent parfois | sortir || de confu | ses paroles,
L'homme passe | à travers || des forêts | de symboles
Qui l'obser | -vent avec || des regards | familiers.

(Correspondances[6].)

Il est évident que cette strophe, qui présente des iambes (sortir), des crétiques (l'homme y passe), etc., est dominée par la

(1) Selon notre terminologie il faudrait dire « métriques ».
(2) P. Servien, *Sur les rythmes toniques du français*, Paris, 1925, p. 77.
(3) M. Jousse, *Étude de psychologie linguistique*, Paris, 1925, p. 187.
(4) F. Lote, *L'Alexandrin français d'après la phonétique expérimentale*, Paris, 1913-14, t. I, p. 68.
(5) M. Jousse, o. c., p. 188.
(6) Il convient de rappeler que les recherches de phonétique expérimentale ont également mis en évidence l'existence réelle de l'anapeste quantitatif du vers français, dû à un allongement extra-phonologique des voyelles accentuées :

	Heureux	qui,	satisfait	de	son	hum	-ble	fortune	
durée	23 [86]	26	25 24 [66]	25	24	[53]	24	24 [53]	(24)
intensité	6 [21]	4	3 7 [12]	3	4	[13]	4	4 [12]	(4),

cf. E. Landry, *La Théorie du rythme*, Paris, 1911, p. 297, Grammont, *Le vers français*, Paris, 1904, p. 87.

fréquence de l'anapeste, « superstructure » caractéristique de l'alexandrin.

Voici maintenant quatre vers de Jean Arany :

//–́ ⏑ ⏑ –//
–́ ⏑ ⏑ – –́ – –́ – ⏑ ⏑ – ⏑
Csillag esik | föld reng || jött éve csu |-dáknak

//– ⏑ ⏑ –//
⏑ ⏑ –́ ⏑ ⏑ –́ –́ – ⏑ ⏑ – ⏑
Ihol én | ihol én || pőröllye vi | lágnak

–́ ⏑ ⏑ – –́ – –́ ⏑ ⏑ – –́ ⏑
Sarkam alá | én a || fellegeket | hajtom

–́ ⏑ – ⏑ –́ ⏑ ⏑́ ⏑ ⏑ –́ –́ ⏑
Nincs e széles | földnek || ura kivül | rajtam[1].

Il est facile de constater que l'alexandrin hongrois est caractérisé par la fréquence, non pas de l'anapeste, mais du choriambe. L'exemple d'Arany nous permet aussi de préciser davantage la notion de « superstructure ». Dans *jött éve csudáknak* (l'année des prodiges est venue) la réalisation effective est –́ – ⏑ ⏑ | –́ ⏑, type derrière lequel plane l'idée du choriambe : –́ | –́ ⏑ ⏑ – | –́ ⏑. Dans ce cas, cette possibilité rythmique caractéristique est nettement superposée à la réalisation acoustique du vers. En d'autres termes, le vers (ou plutôt l'hémistiche) comporte trois plans différents de structure prosodique :

mètre –́ – – | –́ – – [–́ – – – | –́ –]
rythme –́ – ⏑ ⏑ | –́ ⏑
superstructure – | –́ ⏑ ⏑ – | –[2].

Voici nos conclusions sur les vers que nous avons rapidement analysés :

1) L'octosyllabe roumain a le même mètre que l'octosyllabe hongrois, avec la différence que celui-ci se réalise, la plupart du temps, par une forme rythmique ayant l'accent sur la première syllabe (–́ ⏑ – ⏑), tandis que celui-là se transforme plutôt en un schéma dit « paeon tertius » (– ⏑ –́ ⏑).

(1) Strophe tirée de la trilogie épique d'Arany sur Attila.

(2) Il va sans dire que les possibilités rythmiques de l'alexandrin français ou hongrois distinguent ces vers d'avec un mètre aussi invariable que celui de « Mortua est » d'Eminescu :

–⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑
Făclie de veghe | pe umezi morminte (Pour l'origine probable de ce mètre cf. Aug. Scriban, *Hiatus, elision und synalephe dans le vers roumain*, Halle, 1903, p. 38). Pour un mètre analogue en bulgare, v. les exemples du type suivant :

⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑ ⏑ | –́ ⏑
Извика : О Боже ! // О адска измама (Vazov, Воловъ, Епоп. на забравенитѣ, p. 57).

2) L'alexandrin français est comparable à l'alexandrin hongrois. Les deux vers ne diffèrent entre eux que par la place de l'accent à l'intérieur des mesures (type ascendant : français ; type descendant : hongrois) ; là, on trouve plutôt des anapestes, ici, des choriambes. Ces deux types de section rythmique constituent la superstructure des mètres analysés.

*
* *

En ce qui concerne l'application pratique des principes que nous venons de formuler, il paraît que, dès maintenant, la distinction du mètre et du rythme nous permettra de ne pas serrer tous les vers d'un poème dans le moulage uniforme d'un seul et même mètre interprété mécaniquement, et de pénétrer, dans une certaine mesure, la formation des réalisations rythmiques. Il ne nous suffira plus d'indiquer sommairement que, dans le « Serpent » de Valéry, « freilich ist... die Volkstümlichkeit des Ächters durch stärksten Gebrauch der schwebenden Betonung und des Enjambements sinnvoll kompliziert[1] ». Nous sommes de l'avis de Sievers, selon lequel « es ist unzulässig, dass der Metriker die einzelnen Teile eines Dichtwerks, die sich etwa ohne Zerstörung seines Charakters ausscheiden lassen (also Verse, Strophenteile, ganze Strophen) gewissermassen aufbaue[2] ».

La question la plus difficile à trancher est de savoir dans quelle mesure l'artiste est conscient de la formation prosodique de ses vers. A cet égard, les opinions se divisent. Selon Vielé-Griffin, « le poète obéira au rythme personnel auquel il doit d'être sans qu'aucun « législateur du Parnasse », ait à intervenir[3] ». M. P. Valéry est, au contraire, d'avis que « le poète, sans le savoir, se meut dans un ordre

(1) J. Schmidt, *Die Neueren Sprachen*, XXXIX, p. 210.

(2) E. Sievers, *Zur Rhythmik und Melodik d. nhd. Sprechverses*, 1912, p. 38, cf. l'avis de M. O. Walzel : « Ich strebe durchweg nach einer höherer Mathematik der Form, möchte grundsätzlich die Bauweisen der Wortkunst bestimmen. Gewiss dient dazu auch alle Ergründung der Metrik, fernerbei ungebundener Rede die Feststellung des verwerteten Rhythmus, zumal das sogenannten Numerus... », *Das Wortkunstwerk*, Leipzig, 1926, p. 103.

(3) Cité par J. Hytier, *Les techniques modernes du vers français*, Paris, 1923, p. 30.

de relations et de transformations possibles, dont il ne perçoit ou ne poursuit que les effets momentanés[1] ». Il est certain que l'artiste créateur et, dans notre cas, le poète, a à s'occuper non seulement de la réalisation rythmique de tel ou tel mètre, mais aussi de la *ligne phonique* de son vers. Dans ce sens, paroles et rythme restent inséparables : ils s'opposent comme matière linguistique au mètre abstrait et impersonnel.

Cela dit, il va de soi que la tâche du théoricien ne peut être autre chose que d'essayer de déterminer comment se cristallisent, dans l'expression verbale liée à la réalisation rythmique, les intentions personnelles du sujet parlant qui, dans ce cas, est identique au poète. Ces intentions, que le poète poursuit comme des « effets momentanés », constituent la base fonctionnelle du rythme poétique[2]. C'est en vertu de l'idée de fonction dans la création poétique que la phonologie comme linguistique fonctionnelle par excellence a droit de réclamer pour elle une bonne part des questions de versification.

Cependant l'idée du rythme dépasse, comme on sait, la littérature et la poésie. « Le rythme n'appartient à personne, à aucune « spécialité », il fait partie intégrante de notre être et de la nature[3]. A un degré plus évolué de la civilisation, « ars metrum fecit ex rythmo ». Le poète se soumet à cette tradition qui lui est parvenue par l'intermédiaire de la musique[4]. Il se sert de ce canevas de caractère collectif comme le sujet parlant se sert du langage.

(1) *Nouvelle Revue Française*, 1935, p. 35. Cf. « Il est curieux de remarquer que dans le « Cimetière Marin » cette intention ne fut d'abord qu'une figure rythmique vide, ou remplie de syllabes vaines qui me vint obséder quelque temps. J'observai que cette figure était décasyllabique (c'est ici que le poète identifie ce schéma à un mètre connu !), et je me fis quelques réflexions sur ce type fort peu employé dans la poésie moderne ». Préface de P. Valéry pour le *Cimetière marin* (éd. G. Cohen, p. 23-4).

(2) Cf. Sievers, *o. c.*, p. 55.

(3) L. Forel, *Le Rythme, étude psychologique*, 1920, cité par Kossmann, *Nederlandsch versrhythme*, p. 175.

(4) Le rythme naturel évolue généralement vers la danse et la musique (chant) et ensuite vers la poésie. Verrier n'hésite pas à reconnaître que « toute poésie primitive est chantée » (*Le vers français*, III, p. 9) et Schroeder a déclaré que « im Anfang war der Rhythmus » (*Griechische Singverse*, Leipzig, 1924, p. 3), cf. Heusler, *Deutsche Versgeschichte*, I, 20. Pour une opinion contraire, cf. L. Pound, *Poetic origins and the ballad*, 1921, chap. I.

Il brode sur lui ; dans cette opération, analogue à la parole, c'est la nature du mètre en question qui lui permet plus ou moins de variété dans l'expression. Le mètre est *impersonnel*, le rythme, au contraire, *personnel*, *subjectif*, *quelque chose de profondément vécu*.

(Budapest.)

LADISLAS GÁLDI.

LES HONGROIS DANS LE MONDE

ÉTUDE STATISTIQUE

L'émigration des masses hongroises vers l'Amérique commença de 1870 à 1880. Au tournant de ce siècle, elle prit subitement des proportions inquiétantes, et, dans les dix premières années du XXe siècle, elle enleva annuellement 100.000 habitants environ à la mère-patrie. De 1899 à 1913, 1.390.525 individus émigrèrent de la Hongrie ; certaines années, le nombre des émigrés, par rapport à l'ensemble de la population, représenta 4 à 5 âmes sur 1.000. Sans doute, il n'y avait pas même un tiers de ces émigrés qui fût de langue hongroise ; néanmoins ce mouvement d'émigration entrava sérieusement l'accroissement de la population dans le royaume de la Sainte-Couronne.

Cette importante émigration s'explique surtout par des causes d'ordre économique. L'industrialisation précipitée des États-Unis d'Amérique eut pour effet d'attirer la population en surnombre de l'Europe et, dès le début du dernier siècle, à partir de 1850 plus sensiblement encore, les vagues d'une nouvelle migration des peuples déferlèrent sur le vieux continent ; elles venaient de l'ouest, se dirigeant vers l'est, et, descendant de la Pologne, ou, pour mieux dire, de la Galicie, elles atteignirent également la Hongrie, en emportant, pendant les années comprises entre 1870 et 1880, une partie de la population des régions Nord-Est.

Les Hongrois, malgré une période difficile que traversa leur pays, entre 1905 et 1907, se décidèrent surtout à émigrer, à cause de l'importante attraction que provoqua la prospérité dont jouissait alors l'Amérique ; cela est éloquemment prouvé par le fait qu'en 1908, à la suite de nombreuses pertes d'hommes subies pendant les années précédentes, et aussi par suite de la crise qui survint en Amérique, l'émigration hongroise se réduisit au minimum.

Par conséquent, les inconvénients économiques qui en avaient résulté s'effacèrent légèrement.

Après la guerre mondiale, la crise économique sévit durement dans notre pays mutilé, et beaucoup de Hongrois s'en allèrent chercher du travail en France. A cette même époque, beaucoup de nos intellectuels durent également prendre le chemin de l'étranger, car les obstacles rencontrés par la classe intellectuelle hongroise s'aggravèrent considérablement encore dans les frontières étroites du pays, du fait de l'arrivée en masse d'intellectuels venus des territoires détachés pour chercher l'hospitalité sur le sol de la Hongrie démembrée.

Entre 1920 et 1930, les statistiques officielles accusent 52.383 émigrés hongrois, dont une majorité de 90 % de langue hongroise. Ce chiffre ne peut être considéré comme incontestable, puisque les informations sur l'émigration sont toujours difficiles à recueillir, et elles se révèlent particulièrement difficiles dans le cas où l'émigration ne dépasse pas le continent, comme ce fut précisément le cas pour l'émigration hongroise après la guerre mondiale.

Les Etats-Unis s'entourèrent alors de mesures de protection contre l'immigration intense du passé ; ils limitèrent le nombre des immigrés à admettre, pour chaque pays, sur le territoire américain, d'après les données statistiques d'une année, quand l'émigration hongroise vers le nouveau continent n'était, par rapport aux autres émigrations, que d'une importance secondaire. Ainsi, le *Per Cent Limit Act* n'autorise plus, par an, qu'un millier de Hongrois à débarquer aux Etats-Unis ; l'Amérique, débouché jadis le plus important de la population hongroise, cessa, dès 1920, de jouer pratiquement ce rôle ; cependant, une émigration assez importante de Hongrois ne cessa d'être constatée, après la guerre, vers le Canada et les Etats de l'Amérique du Sud. Fait intéressant : les Hongrois des états successeurs, contraints annuellement à s'expatrier par milliers, recherchèrent eux aussi ces pays-là.

A côté de cette émigration vers le Nouveau Monde, nous constatons un important mouvement d'émigration des Hongrois vers les pays de l'Europe occidentale. Ce nouveau débouché nous fut offert par la Grande Guerre, et le plus important de ces pays hospitaliers, la France,

accueillit par centaines de mille les ouvriers chômeurs des pays de l'Europe centrale et les employa à l'œuvre de reconstruction qu'elle avait entreprise. De 1920 à 1930, des milliers et des milliers d'ouvriers hongrois trouvèrent ainsi du travail, menant malgré tout une existence difficile et mouvementée.

En dehors de ces Hongrois émigrés et définitivement établis à l'étranger, 3.500.000 se trouvèrent sous une domination étrangère : ce sont ceux que les puissances victorieuses de la guerre mondiale répartirent par le Traité de Trianon du 4 juin 1920, entre les Etats successeurs.

La présente étude se propose pour objectif de rechercher où et comment vivent les agglomérations formées par ces 4 millions de Hongrois, au delà de nos frontières.

Au commencement de ce siècle, M. Gustave Thirring, l'ancien directeur du *Bureau de Statistique municipale* de Budapest, a, le premier, essayé d'établir le nombre des Hongrois vivant à l'étranger ; il ne s'est pas borné à dénombrer les personnes dont la langue maternelle est le hongrois, mais il s'est efforcé de déterminer, dans les différents Etats, le chiffre des individus originaires de la Hongrie. Immédiatement avant la guerre mondiale, M. Désiré Laky, professeur à l'Université de Budapest, a exposé et mis en œuvre les informations de la statistique sur l'émigration hongroise et il a établi, dans une magistrale étude, le nombre des Hongrois résidant à l'étranger ; mais le problème n'avait alors d'importance qu'à l'égard des Etats-Unis d'Amérique et de la Roumanie. Aujourd'hui, par suite des partages politiques imposés dans le bassin qu'encadrent les Carpathes, la question est pour la Hongrie d'un intérêt capital. C'est ce qu'a reconnu M. Casimir Pogány, en cherchant à déterminer la force numérique des Hongrois dans le monde. Après lui, M. Alexandre Krisztics, professeur de Sciences politiques à la Faculté de Droit de Pécs, a dressé, en qualité de secrétaire général du Ier Congrès mondial des Hongrois à l'étranger, le tableau de tous les Hongrois dans le monde. Son œuvre est fondamentale en la matière et nous aurons plusieurs fois l'occasion de nous y référer. Mais nous nous appliquerons à élargir le champ de ses investigations, et, non content d'aligner des chiffres, nous en rechercherons la valeur intrinsèque, et nous dégagerons

l'esprit qui a présidé à l'établissement de ces statistiques. Quant aux principes qui nous ont guidé, nous avons renoncé à l'ancienne méthode qui prenait pour critère la nationalité hongroise. Nous avons cru préférable d'adopter la *langue maternelle* comme signe distinctif ; cela ne blesse la susceptibilité de personne et constitue l'élément le plus caractéristique lorsque nous voulons nous faire une idée de l'élément hongrois entrant dans la population des Etats-Unis. L'auteur de ces lignes, appartenant à la génération de la guerre, qui a vu l'effondrement des illusions et des rêves des Hongrois, ne veut pas se payer de mots et cherche avant tout une claire vision des réalités. Il est convaincu que c'est le seul moyen de bâtir les fondements solides d'un édifice, pour l'avenir.

I. — Hongrie démembrée

Les historiens estiment que le peuple hongrois comptait 200.000 à 500.000 individus lorsqu'il s'installa sur le territoire de sa patrie actuelle (896). A l'époque du roi Mathias Corvin (1480), la population du pays se composait de 4 millions d'âmes environ, dont 75 à 80 % étaient de race hongroise. Puis vinrent les ravages des guerres contre les Turcs qui dépeuplèrent surtout la Grande Plaine (Alföld), le Banat (Temesköz) et le Sud de la Transdanubie : le recensement opéré en 1715 et 1720 enregistra à peine 2 millions et demi d'habitants en Hongrie. Mais, en soixante-dix ans (1785), ce chiffre monta jusqu'à 8 millions. L'accroissement de la population est le résultat de la politique colonisatrice des rois de la Maison de Habsbourg, lesquels établirent en premier lieu des colons allemands, et aussi des Italiens, des Français, des Espagnols, beaucoup de Serbes et même des Slovaques sur les territoires abandonnés par les Turcs.

Cependant, les pertes dues aux guerres et l'affluence des immigrés étrangers ont bouleversé de fond en comble la carte ethnographique du pays et *l'élément hongrois se trouva en minorité.*

La vitalité de la race hongroise, la force d'attraction exercée par la civilisation hongroise, le rôle grandissant de la langue hongroise dans tous les domaines, les progrès

de l'industrie et des transports qui faisaient de plus en plus adopter le hongrois comme langue de communication, ont fini par reconstituer la majorité hongroise dans le pays. D'ailleurs, il ne faut pas oublier que l'élément hongrois a toujours été relativement le plus fort dans ce mélange de peuples vivant dans l'enceinte des Carpathes.

L'évolution est bien mise en relief par le tableau suivant qui se rapporte au territoire de l'ancien royaume de Hongrie (sans la Croatie-Slavonie) :

Annés	Total de la population	Hongrois	%
1720	2.582.000	1.160.000	44,9
1787	8.003.000	3.122.000	39,0
1850	11.560.000	4.818.000	41,6
1869	13.561.000	6.170.000	45,5
1880	13.729.000	6.404.000	46,6
1890	15.133.000	7.357.000	48,6
1900	16.684.000	8.586.000	51,5
1910	18.094.000	9.869.000	54,5

Hongrois demeurant sur le territoire délimité par le Traité de Trianon :

	1910	%	1920	%	1930
TOTAL	6.723.196	88,4	7.147.053	89,6	8.001.112
Dans les comitats.....	5.433.926	88,4	5.738.479	89,1	
Dans les villes autonomes	1.289.270	88,4	1.408.574	91,5	

Si nous traçons une ligne autour des comitats dont la population comprend 98 à 100 % de Hongrois, nous voyons qu'une des régions les plus hongroises *(magyar)* s'étend au Sud du comitat de Györ et de la partie orientale du comitat de Sopron, traverse les districts orientaux du comitat de Vas, s'abaisse vers le comitat de Zala, pour finir dans la région appelée Göcsej. La région de Székesfehérvár constitue le deuxième foyer hongrois en Transdanubie. Ce sont les villes paysannes entre le Danube et la Tisza, peuplées de Hongrois ayant fui devant les Turcs, qui ont le mieux conservé le caractère magyar. En remontant la Tisza, ces territoires nettement hongrois s'étendent jusqu'aux frontières actuelles (vers la Roumanie) des districts de Szatmár, Bereg, Ung, et elles atteignent la proportion de 100 % dans les districts voisins de la frontière tchécoslo-

vaque de Borsod, Hont et Nógrád. Si maintenant nous comparons ces régions nettement hongroises avec les centres d'établissement des tribus hongroises qui ont conquis le pays, nous constatons que les régions ayant conservé le caractère hongrois le plus pur sont celles où nos ancêtres ont planté, il y a mille ans, les premiers piquets de leurs tentes. Tels sont les territoires occupés autrefois par les tribus Szemere, Lél et Szoárd, dans le comitat de Györ, Bogát et Vérbulcs, dans le comitat de Vas, le Horka, dans le comitat de Zala, la tribu du prince Árpád dans le comitat de Fejér, les lieux d'habitation des trois tribus Kabar le long de la Haute-Tisza et au nord-ouest de ceux-ci les campements des chefs Örös-Ur et Bors, dans la courbe de la Tisza celui des tribus de Balog-Semjén, de Kaplony et de Kende, dans la région de la Körös celui des tribus Ond, Barsa et Vatha et, un peu au sud, celui d'Ete et de Bor.

A côté de l'influence naturelle qu'exerce dans la vie publique l'élément hongrois, il importe de noter la diffusion croissante de la langue hongroise, comme langue de communication, parmi des populations d'autres langues. Voici un tableau exposant le nombre de ceux qui :

EN HONGRIE
(Sans compter la Croatie-Slavonie)

Années	Savaient le hongrois	%	Ne savaient pas le hongrois	%
1880	7.232.000	52,6	6.527.000	47,4
1890	8.455.000	55,7	6.708.000	44,3
1900	9.955.000	59,6	6.757.000	40,4
1910	11.820.000	64,7	6.274.000	35,3
DANS LA HONGRIE ACTUELLE				
1910	7.256.942	95,4	350.029	4,6
1920	7.722.613	96,8	257.530	3,2
1930	8.511.003	98,0	177.316	2,0

II. — Autriche

L'élément hongrois vivant dans la République autrichienne a deux centres principaux : le « Burgenland » (la Hongrie occidentale), qui, il n'y a pas longtemps, appar-

tenait encore à la Hongrie sous le nom de « Hongrie occidentale, » et la capitale autrichienne, Vienne.

Depuis la guerre, il y eut trois recensements dans le « Burgenland » : celui de 1920, encore sous le régime hongrois, et ceux de 1923 et 1934, sous le régime autrichien.

La répartition des nationalités dans le « Burgenland » est la suivante :

	1910	%	1920	%	1934	%
Hongrois	26.225	9,0	24.930	8,4	10.442	3,5
Allemands	217.072	74,4	221.185	75,1	241.326	80,6
Croates	43.633	15,0	44.753	15,2	40.500	13,5
Slovaques	667	0,2	392	0,1		
Autres	4.203		3.652		7.035	
	291.800		294.912		299.303	

La première statistique autrichienne compte, pour les ressortissants de langue allemande fixés dans la région, à peine 1.000 individus de plus que la statistique hongroise si souvent dénigrée. Ce surplus est d'ailleurs conforme à l'augmentation naturelle de la population. La diminution d'à peu près 10.000 têtes du nombre des Hongrois (car les Hongrois portés étrangers sont sans aucun doute des optants) correspond à la diminution continuelle constatée déjà entre 1910 et 1920 : elle a pour cause le départ hors de la mère-patrie, ou l'émigration en Amérique. La répartition de l'élément hongrois, en 1923, était la suivante :

Ville ou district	Ressortissants Autrichiens	Etrangers		Total
Ville de Kismarton (Eisenstadt).	158	108		266
— Ruszt	22	14		36
District de Kismarton.....	391	652		1.043
— Németujvár (Güssing)	287	575		862
— Gyanafalva (Jennersdorf)	88	86		174
District de Nagymarton (Mattersburg).....	315	213		528
District de Nezsider (Neusiedel am See)	1.937	1.432		3.369
District de Felsöpulya (Oberpullendorf)	1.640	700		2.340
District de Felsöör (Oberwart)...	5.725	586		6.311
	10.563	4.366	=	14.929

Un autre centre important est Vienne. En 1923, c'est-à-dire au moment où, après la Révolution de 1918, l'émigration politique et les conjonctures économiques avaient accru la force de l'élément hongrois, on n'y comptait que 10.297 Hongrois. Parmi ces Hongrois on trouve :

Anciens ressortissants autrichiens	205
Nouveaux ressortissants	2.164
Etrangers	8.756

Parmi ces « étrangers », 6.313 sont originaires de la Hongrie, 1397 de la Tchécoslovaquie, 540 de la Roumanie, 333 de la Yougoslavie, 63 de la Pologne, 37 de l'Italie, 18 de l'Allemagne, 2 de la Suisse, 2 de la Hollande, 1 du Danemark, 29 de divers autres pays de l'Europe, 9 de diverses autres parties du monde et 14 de pays inconnus.

Dans la Basse-Autriche, on comptait 2.335 Hongrois, parmi lesquels 1.851 étrangers, à Wiener-Neustadt, 235, Baden, 395, Bruck an der Leitha, 285, Hietzing, 245, Mödling, 334. Le nombre des Hongrois vivant en Autriche est de 35.000 au total.

III. — Tchécoslovaquie

Nous pouvons comparer les données de trois recensements des territoires hongrois soumis à la souveraineté tchèque ; ces recensements sont peu favorables à l'élément hongrois dont ils abaissent le nombre de 1.069.880 (chiffre constaté en 1910) à 701.809 (chiffre établi en 1931).

Les résultats des trois recensements sont les suivants :

	1910	%	1921	%	1931	%
Slovaquie	893.586	30,5	648.241	21,6	592.337	17,7
Ruthénie	176.294	29,6	105.723	17,4	109.472	15,4
Total	1.069.880		753.964		701.809	

D'après les données tchèques, l'élément hongrois aurait donc, de 1910 à 1931, diminué de 368.071 têtes ; dans la Slovaquie proprement dite, de 301.249 têtes ; dans la Ruthénie, de 66.822 âmes. Cette diminution est due en premier lieu au fait qu'au cours du premier recensement en Tchécoslovaquie, pendant l'hiver 1918 jusqu'au 15 fé-

vrier 1921, 101.977 Hongrois abandonnèrent le nouvel Etat et se réfugièrent en Hongrie.

Le rapport du Bureau hongrois des réfugiés *(Országos Menekültügyi Hivatal)*, communique, sur le nombre des réfugiés venant de la Slovaquie, les chiffres suivants :

1918	12.373
1919	57.783
1920	31.606
1921 (jusqu'au 15 février).	215 (et pour toute l'année : 1722)
	101.977

Ce chiffre s'explique mieux encore en considérant que l'*Office de statistique tchèque* a autorisé les sujets confessant la religion israélite de l'État à se réclamer de la nationalité juive. Cette institution d'une nouvelle minorité sur les territoires détachés de la Hongrie fut au détriment de la minorité hongroise dont elle affaiblissait sensiblement la force numérique. Des 76.555 habitants de religion juive de la Slovaquie qui, en 1910, se reconnaissaient Hongrois, il n'en resta plus, en 1921, que 21.744, ce qui se traduisit par une perte de 54.811 âmes. En Ruthénie, 7.083 Juifs seulement se réclamèrent de la nationalité hongroise en 1921 ; mais, en 1910, ils étaient de 30.759. Soit une perte de 23.676 sujets, ce qui porte la perte totale à 78.487[1]. La constitution d'une nationalité juive en Tchécoslovaquie amena de fâcheuses conséquences pour la minorité hongroise : dans certaines régions son nombre n'atteignant

(1) Le fait qu'un grand nombre d'Israélites ne se réclamèrent pas de la nationalité juive atteste d'autre part que l'on doit attribuer la perte, non seulement à l'arbitraire ou aux falsifications des commissaires de recensement tchèques, mais aussi au réveil du nationalisme juif, à l'opportunisme ou à la résignation devant la situation nouvelle. La répartition des Israélites, ressortissants Tchèques par nationalité, de la Slovaquie et de la Ruthénie, est la suivante :

Provinces	Hongrois	Tchécoslovaques	Allemands	Ruthènes	Juifs	Autres	Total
Slovaquie..	21.584	29.136	8.738	179	71.018	188	130.843
Ruthénie...	6.863	717	262	3.528	79.560	713	91.643
Total..	28.447	29.853	9.000	3.707	150.578	901	222.486

Le fait que dans les pays historiques de la Tchécoslovaquie (Bohême, Moravie), les Israélites se réclamèrent en beaucoup moins grand nombre de la nationalité juive, montre que cette attitude des Juifs se borne pour ainsi dire aux provinces autrefois hongroises. En Ruthénie, 90 % des Israélites adoptant la nationalité

pas 20 % de la majorité, ce qui est indispensable pour qu'elle puisse se réclamer des droits minoritaires, elle fut privée de l'emploi du hongrois comme langue officielle, ce qui lui arriva par exemple à Pozsony, à Kassa, à Ungvár.

Le nombre des Hongrois résidant dans les autres provinces complète naturellement celui de l'élément hongrois de la Slovaquie :

Provinces	Ressortissants Tchécoslovaques	Sur 1.000 Hongrois	Hongrois sur 1.000 hab.	Ressortissants étrangers	Total
Bohême	5.476	7,4	0,8	659	6.135
Moravie.....	534	0,7	0,2	225	759
Silésie	94	0,1	0,1	61	155
Slovaquie	637.183	854,8	215,4	13.414	650.597
Ruthénie.....	102.144	137,0	170,3	2.033	104.177
TOTAL	745.431	1.000,0		16.392	761.823

Sur les 761.833 Hongrois, 85,48 % reviennent donc à la Slovaquie, 13,70 % à la Ruthénie et seulement 0,82 % à la Bohême ; ils constituent ainsi le 1/5 de la population en Slovaquie, c'est-à-dire exactement 21,54 %, le 1/6 de la Ruthénie, c'est-à-dire exactement 17,03 %.

La plupart d'entre eux habitent le long de la frontière méridionale du pays se rattachant à la mère patrie et se trouvent répartis dans trois régions. Ils constituent la majorité absolue dans 17 districts de la Slovaquie et dans 2 districts de la Ruthénie, la majorité relative dans un district de la Slovaquie, pour n'atteindre que 20 % dans 10 districts, 10 à 20 % dans 7 districts, 5 à 10 % dans 8 districts, 2 à 5 % dans 8 districts. Ils forment, de plus, la majorité

juive, en Slovaquie plus de la moitié, en Bohême, à peine selon ces déclarations, le sixième. 44,27 % des nationaux Juifs vivent donc en Ruthénie, 39 % en Slovaquie et 16,73 % en Bohême. D'une façon plus précise :

Provinces	De religion israélite	Sur 1.000 hab.	Nationaux Juifs	Sur 1.000 hab.	Nationaux Juifs sur 1.000 Israélites
Bohême.....	79.777	11,9	12.578	1,7	157,7
Moravie	37.989	14,3	18.440	5,8	485,4
Silésie	7.317	10,9	4.681	5,9	639,7
Slovaquie	135.918	45,3	73.628	23,8	541,7
Ruthénie	93.341	153,9	81.529	133,5	873,5
TOTAL	354.342	26,0	190.856	13,5	538,6

absolue dans 3 villes de la Slovaquie et dans une ville de la Ruthénie, une majorité relative dans 2 villes, 20 à 50 % dans 4 villes, 10 à 20 % également dans 4 villes, 5 à 10 % dans 9 villes et 2 à 5 % dans 8 villes. D'après la statistique officielle tchèque, la réduction importante du nombre des Hongrois habitant la ville est due, en dehors des causes précédemment envisagées, au réveil du sentiment national dans la classe cultivée des villes qui reconnaît le slovaque ou le ruthène comme sa langue maternelle à la place du hongrois.

D'après le recensement de 1910, 4/5 des Hongrois de la Slovaquie vivaient dans la zone limitrophe des frontières actuelles, sur un territoire qui, d'après le principe ethnique, sans même tenir compte des droits historiques, et sans recourir à un plébiscite, revenait à la Hongrie et que le Traité de Trianon, au mépris des principes proclamés par le président Wilson, a arraché à la Hongrie. D'après les calculs de Charles Kogutowitz, professeur de géographie à l'Université de Szeged, ces trois grands territoires à majorité hongroise, s'étendant de Pozsony (Presbourg, Bratislawa) à Rozsnyó, de Rozsnyó à Ungvár, et de Ungvár à Ugocsa, sur une superficie de 12.104 km², comptaient 852 communes, une population de 945.471 habitants dont 813.501 Hongrois (85,6 %), 61.296 Slovaques (6,4 %) et 70.674 (8,0 %) d'autres nationalités, principalement allemande et ruthène ; c'est-à-dire qu'il y avait *le long de la frontière :* 85,6 % *de Hongrois en présence d'une minorité de* 14,4 % *de non Hongrois.* — La première de ces trois régions hongroises mesure 8.189 km² avec 582 communes, dont 11 seulement à majorité slovaque, et toutes les autres à majorité hongroise. Ici, sur 647.799 habitants, on comptait 557.117 Hongrois (85,1 %) et 41.730 Slovaques (6,4 %). Le territoire compris entre Rozsnyó et Ungvár, d'une superficie de 2.460 km², comprenait 192 communes et comptait 166.538 habitants, dont 83,8 % étaient Hongrois et 10,9 % Slovaques : 139.473 et 18.143 âmes respectivement.

Le territoire hongrois de la Ruthénie, d'une superficie de 1.455 km², compte 78 communes et une population de 131.134 habitants dont 1.423 Slovaques (1,1 %) et 116.911 Hongrois (90 %).

Le retour de ce territoire à la Hongrie constitue, on le sait, le minimum du programme hongrois de la révision, vers la Tchécoslovaquie. L'allégation tchèque qui s'oppose à cette revendication en prétendant que le retour de ces territoires soumettrait au régime hongrois une minorité slovaque nombreuse, n'est pas soutenable, car, en présence de 800.000 Hongrois, il ne s'agit que de 60.000 Slovaques ; et ce chiffre, ajouté à celui des Slovaques de Hongrie, n'atteindrait pas un quart de million, tandis que les statistiques officielles tchèques accusent une minorité de plus de 3/4 de millions de Hongrois. Or, même après la révision du traité, une population égale à 20 % de cette minorité — principalement parmi la population des villes septentrionales — serait maintenue sous la domination tchèque.

On a refondu la division administrative de la Slovaquie en formant, en dehors de la Ruthénie, 6 grands zoupanats (nouvelle unité administrative) afin de briser le bloc homogène où les Hongrois figuraient pour 85 % et pour contrebalancer l'influence hongroise dans les assemblées autonomes des anciens comitats.

Provinces (grand Zoupanat)	Nombre des Hongrois	Hongrois sur 1.000 hab.
Pozsony-Presbourg-Bratislawa	219.945	311,3
Nyitra	127.738	288,8
Turócszentmárton	2.710	6,5
Zólyom	142.353	291,4
Liptószentmárton	45.123	143,8
Kassa (Kaschau-Kosice)	99.314	168,6
Ruthénie	102.144	170,3

En définitive, et en comparant les résultats des recensements de 1910 et 1931, nous pouvons expliquer la diminution du nombre des Hongrois pour une partie, tout d'abord, par l'attitude des Juifs qui ont renié la nationalité hongroise, et par le départ des 101.977 réfugiés. Cependant, même sans tenir compte de l'accroissement naturel entre 1910 et 1921, il manque encore 119.708 Hongrois que les statistiques tchèques ont simplement fait disparaître.

Nous estimons donc le nombre total des Hongrois vivant en Tchécoslovaquie (avec l'accroissement naturel entre 1921 et 1931) à 1.000.000, sans compter les Juifs.

IV. — Yougoslavie

Le royaume de Yougoslavie a procédé le 31 janvier 1921 à un recensement qui donna les résultats suivants[1] quant au chiffre de l'élément hongrois dans certaines parties du pays (comparé aux données hongroises de 1910) :

Provinces	1910	%	1921	%
Serbie			2.165	0,1
Monténégro			13	0,0
Bosnie-Herzégovine		0,3	2.638	0,2
Dalmatie			71	0,0
Veglia et Castua			2	0,0
Slovénie			462	0,0
Croatie-Slavonie	105.948	4,1	68.753	2,6
Angle de la Muraköz	7.706	8,3	1.800	1,9
Bords de la Muramellék	20.889	23,1	14.435	15,6
Bánát-Bácska-Baranya	443.006	32,5	382.070	27,7
Total	577.549		472.409	3,9

100.000 Hongrois ont donc disparu — sur le papier — entre les deux recensements des territoires annexés par la Serbie. Les publications officielles du recensement ont souligné tout spécialement qu'on avait garanti à chacun le droit de déclarer sa nationalité et que, dans l'intérêt des minorités, un contrôle sévère avait vérifié les données obtenues. Aloïs Kovács, l'éminent statisticien hongrois, a analysé ces données en combinant la religion, l'accroissement naturel de la population et la nationalité ; il établit que les services statistiques serbes ne se piquaient pas toujours de précision. S'étant efforcés de flatter le sentiment national, et abusant aussi des chiffres, docilement mis au service de l'oppression des minorités, ils ont suscité l'amertume des Hongrois et la méfiance des milieux scientifiques étrangers.

L'élément hongrois se répartit de la façon suivante, sur les territoires détachés (villes et districts) :

Banat			Bácska-Baranya		
Villes	1910	1921	Villes	1910	1921
Nagybecskerek	9.148	7.842	Ujvidék	13.343	12.937
Versec	3.890	2.402	Szabadka	55.587	27.730
Pancsova	3.364	1.520	Zenta	27.221	26.626
Fehértemplom	1.213	338	Zombor	10.078	5.105
Nagykikinda	5.968	4.048	Magyarkanizsa	16.655	17.123

(1) Les résultats du recensement de 1931 n'ont pas encore été officiellement publiés. Une source serbe fait mention de 465.800 Hongrois en Yougoslavie.

Districts			Districts		
Alibunár	558	323	Apatin	14.446	11.854
Fehértemplom	909	576	Kiskőszeg	8.706	7.484
Nagykikinda	7.131	7.236	Dárda	11.027	9.092
Nagybecskerek	8.573	7.574	Zsablya	5.064	4.964
Nagygáj	4.733	4.465	Kula	8.354	7.067
Versec	2.239	1.625	Ujvidék	13.041	11.145
Zsombolya	11.657	11.019	Hódság	4.000	1.615
Antalfalva	5.957	5.296	Palánka	3.695	1.478
Kevevára	5.355	4.420	Zenta	40.245	40.468
Törökbecse	14.136	13.226	Zombor	21.258	19.726
Pancsova	3.148	2.841	Obecse	30.465	27.801
Felsöittebe	4.154	4.534	Titel	4.064	3.609
Törökkanizsa	18.272	20.011	Topolya	43.374	44.382
Csene	2.348	2.838			

La population hongroise du Banat, de la Bácska et de la Baranya, s'est réduite, en onze ans, de 73.296 âmes (15,5 %). A ce chiffre vient s'ajouter une nouvelle réduction de 4.751 âmes, puisque le *Bureau de statistique yougoslave* a fait connaître les résultats définitifs fixant le chiffre total de l'élément hongrois à 467.658 habitants. Cela fait qu'avec le fléchissement de 37.196 unités enregistrées (35,1 %) en Croatie-Slavonie, sur ce territoire, le nombre des Hongrois accuserait une perte de 115.242 âmes, par rapport au chiffre de 1910. Officiellement, on explique cette perte en alléguant que ceux qui, autrefois, pour des raisons politiques ou économiques, se déclaraient Hongrois, ont maintenant repris la nationalité serbe. Or, le nombre des Serbes a encore été grossi par celui des Sokac, des Bunyevac, des Dalmates, des Illyriens, des Krassovan, qui avaient été enregistrés comme Serbo-Croates.

Voici la répartition des différentes nationalités sur ce territoire détaché :

Nationalités	1910	%	1921	%
Serbo-Croates	454.625	33,4	514.121	37,2
Hongrois	443.006	32,5	382.070	27,7
Allemands	312.350	22,9	328.173	23,8
Roumains	81.790	6,0	74.099	5,4
Autres Slaves	58.134	4,3	67.886	4,9
Slovènes	48	0,0	7.949	0,6
Italiens	138	0,0	249	0,0
Autres	11.929	0,9	5.863	0,4

Les Serbes constituent donc seulement une majorité relative dans les territoires occupés, tandis que les minorités

allemande et hongroise réunies, atteignent *actuellement la majorité absolue*, 52,5 %. Déduction faite des réfugiés, et sans vouloir examiner ici l'attitude des Juifs, nous n'avons toujours pas d'explication satisfaisante au sujet des 79.658 Hongrois qui manquent. Pourtant, le recensement hongrois et croate de 1910 n'a même pas reproduit très fidèlement la situation de l'élément hongrois, et cela à son désavantage, principalement dans la région de Syrmie où, alors, le chauvinisme croate tâchait déjà de réduire le nombre des Hongrois en Yougoslavie (qui peut être estimé aujourd'hui encore à 580.600 âmes).

La nouvelle division administrative, édictée par l'ordonnance du 4 novembre 1929, a également contribué à l'affaiblissement de l'élément hongrois dans les provinces du Sud; car, pour réduire la proportion des Magyars vivant dans le Banat, la Bácska et la Baranya, on réunit sous le nom de « Banovine du Danube » les territoires s'étendant au sud de la ligne de la Save et du Danube, jusqu'aux villes de Kragujevac et de Milanovac, de telle façon que le nombre des Serbes y a été porté à 56,90 % (1.199.179), celui des Hongrois réduit à 18,39 % (385.526), et celui des Allemands à 16,33 % (344.136).

Malheureusement, l'émigration vers les pays d'outremer diminue également le nombre des Hongrois. En 1921, 700 Hongrois ont émigré ; en 1922 : 259 ; en 1923 : 1.109 ; en 1924 : 4.218 ; en 1925 : 3.082 ; en 1926 : 1.563 et en 1927 : 1.667.

V. — Roumanie

Outre les anciens territoires hongrois (Máramaros, Transylvanie, Banat de Temesvár) soumis au régime roumain, les Hongrois de Roumanie ont encore 3 centres principaux : la Bukovine, la Moldavie et la région de Bucarest avec les ports.

En 1910, 1.660.448 Hongrois vivaient sur les territoires transférés depuis à la Roumanie. Les Roumains ont fait des recensements en 1919, 1920, 1923 et 1927, et ce dernier, appelé « recensement administratif », ne relève que 1.247.391 Hongrois[1]. Cette réduction se traduisant par

(1) Les données définitives du recensement de 1930 ne sont pas encore publiées.

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

413.097 têtes, s'explique en partie par le départ des réfugiés dont 197.035 abandonnèrent leur foyer entre 1918 et 1924[1].

En 1910, 73,3 % de l'élément juif (exactement 125.301 sur 170.943) se réclamaient de la nationalité hongroise. Les Roumains, s'appuyant sur l'origine ethnique, les ont, selon toute probabilité, enregistrés soit comme Roumains (ils en avaient le droit), soit comme Juifs. Mais cette déduction faite il manque toujours 90.761 Hongrois ; si nous y ajoutons les Juifs qui se réclament quand même de la nationalité hongroise et l'accroissement de la population pendant dix-sept années, nous pouvons compter, sur les territoires détachés, 300.000 Hongrois en plus du chiffre donné par les Roumains. En 1927, s'appuyant sur les registres des églises, Ladislas Fritz a évalué le nombre des Hongrois à 1.724.309, chiffre supérieur d'un demi-million à celui du recensement officiel de 1927.

Voici les chiffres de Ladislas Fritz :

	Hongrois			
	Chiffre absolu		Chiffre absolu	
Confessions	1910	%	1927	%
Grecque orientale ...	13.551	0,8	15.445	0,9
— catholique ...	79.090	4,8	84.951	4,9
Catholique romaine...	642.858	38,7	643.512	37,3
Réformée	688.205	41,4	722.552	41,9
Unitarienne	68.125	4,1	70.003	4,2
Luthérienne	40.114	2,4	45.378	2,6
Israélite	127.808	7,7	142.459	8,2
Autres	937	0,1		
TOTAL	1.660.688	100	1.724.300	100

Les *Csángós de Bukovine* se sont fixés dans leurs villages actuels vers la fin du XVIIIe siècle. Les cruautés des voïvodes de Transylvanie, puis l'obligation de servir dans les régiments garde-frontière de Marie-Thérèse, ont chassé de leur pays des milliers de *Sicules*. Ceux-ci passèrent en Moldavie où ils s'établirent sur les bords de la Tatros et de la Tászló. En 1776-77, bénéficiant d'une amnistie, une partie de ces familles émigrèrent en Bukovine, où elles fondèrent les villages de Fogadjisten et Istensegits, auxquels, en 1784

(1) 1918 : 40.952 ; 1919 : 33.551 ; 1920 : 70.773 ; 1921 : 19.876 ; 1922 : 13.651 ; 1923 : 7.536 ; 1924 : 1.693.

et 1785, s'ajoutèrent plusieurs autres villages dont deux disparurent au cours des temps. Quatre de ces villages sont situés dans la vallée de la Soucsava, à l'est de Radautz, et un village près de la frontière moldavo-roumaine. Le nombre des Magyars dans ces villages était le suivant :

	1890	1900	Population totale
Hadikfalva	3.255	3.815	4.809
Istensegits	2.286	2.576	2.781
Andrásfalva	1.712	2.013	2.236
Józseffalva	561	901	1.207
Fogadjisten	133	140	338
Autres dispersés.....	192	271	(210 à Radautz)
	8.139	9.716	

Leur nombre n'a pas augmenté sensiblement. En 1910, il s'élevait à 10.391.

L'histoire des *Hongrois de Moldavie* remonte au XVe siècle, la première traduction hongroise de la Bible, retrouvée dans un code de Munich, ayant été composée en 1466 à Tatros. Dans un rapport adressé au pape Innocent X, l'archevêque de Martianapol, Marc Bandin, expose la situation des Hongrois de Moldavie ; suivant ce rapport, 1.020 familles hongroises vivaient dans 33 communes. Alexis Gegö, envoyé par l'Académie des Sciences de Hongrie dans le premier tiers du siècle dernier, a estimé le nombre des Magyars vivant en Bukovine à 50.000 âmes. En 1868, François Kováts, envoyé par la Société Saint-Ladislas, fixa, d'après la langue et les listes des fidèles des paroisses catholiques, le nombre des Csángós et des Sicules émigrés à 47.660 têtes ; à ce nombre, nous devons ajouter celui des Csángós roumanisés. Selon lui, on trouvait des Hongrois dans les paroisses suivantes : Jassy (Jászvásár), Horlest, Hus, Galac, Botusán, Kotnara (Kútvár), Halaucsest (Halastó), Szabófalva, Recsetén, Tamásfalva (Tamasi), Acélfalva, Talpa, Bákó (Bacau), Prezest, Valén, Kalugyerpataka, Bogdánfalva (Valea Leaca), Nagypatak (Valea mare), Forrófalva, Klézse, Tatros (Trotus), Gorzafalva (Grozesti), Pusztiana, Dormánfalva (Dormanesti), Foksán. Sur tout le territoire roumain, la statistique officielle de 1889 accuse seulement 47.948 Hongrois.

Au commencement du siècle, Roland Hegedüs et André Barabás évaluaient à 60.000 âmes le nombre des Hongrois établis à Bucarest, dans les ports et en Valachie. La plupart était des artisans, des journaliers et des domestiques. Imre Ferenczi estime à 102.378 le nombre des ressortissants hongrois ayant émigré en Roumanie de 1899 à 1913 et à 13.816 les ressortissants hongrois revenus entre 1901 et 1913. Ces derniers étaient, en grande partie, hongrois de langue. Ce qui précède légitime plutôt les calculs de Jakabffy (accusant 152.000 Hongrois en Roumanie), que ceux de la statistique roumaine de 1921, (indiquant seulement 69.221 Hongrois). Dans la Dobroudja, la statistique roumaine note 996 Hongrois en Bessarabie. En prenant le total des Hongrois vivant dans les différentes parties de la Roumanie, et en y ajoutant les Juifs de langue hongroise, plus l'accroissement naturel de la population pendant vingt ans, nous arrivons à l'estimation suivant laquelle 1.800.000 à 1.900.000 Hongrois vivent en Roumanie. Malheureusement, l'émigration vers l'Amérique fait baisser le nombre des Hongrois ; en 1922, 1.541 Hongrois ont émigré ; en 1926, 1.397 ; en 1927, 872 ; en 1929, 1.597.

22 % à 23 % de l'élément hongrois sont établis le long de la frontière hungaro-roumaine, notamment sur une longueur de 170 kilomètres en Ruthénie et sur 238 kilomètres dans une région purement hongroise ; 45 % de ces Hongrois sont concentrés dans 3 villes et résistent aux flots roumains : Szatmárnémeti, Nagyvárad et Arad sont ces 3 points de cristallisation. Entre Ugocsa et Nagyvárad, sur une bande de 30 à 50 kilomètres, il y a 163 communes comptant une population de 328.736 habitants, dont 289.208 Hongrois (80,3 %) et 36.563 Roumains (15,6 %) ; sur la population des territoires de Cséffa, Nagyszalonta et Kisjenő, d'une superficie de 596 kilomètres, comptant 46.834 habitants, il y a 80,8 % de Hongrois, et seulement 15,5 % de Roumains ; sur la langue de terre s'étendant près d'Arad et de Magyarpécska, la population des 24 communes compte 111.909 habitants dont 75,4 % sont Hongrois (84.367) et 14,4 % Roumains (16.138). En comptant également l'Hinterland à majorité souabe de Szatmár et d'Arad, nous voyons qu'un territoire de 5.230 km² de superficie, comptant une population de

413.104 habitants hongrois a été rattaché à la Roumanie pour des causes militaires et politiques, bien que la proportion de l'élément roumain n'y ait été que de 12,1 %.

VI. — La vie des minorités hongroises

Presque un tiers du peuple hongrois se vit placé d'un jour à l'autre sous une domination étrangère, dans la patrie qui avait été la sienne. Grâce à leur vitalité, ces minorités hongroises continuent de constituer la majorité absolue de la population des territoires ayant appartenu à l'ancienne Hongrie. Le peuple hongrois, comptant 11 millions d'âmes, forme plus de la moitié (55 %) de la population qui se trouvait sur l'ancien territoire de notre pays ; et il représente trois fois le nombre du peuple roumain qui le suit immédiatement, quant au chiffre de la population. Par conséquent, l'élément hongrois a plus de droit pour constituer un *Etat hongrois* dans le cadre des anciennes frontières de la Hongrie, que les Tchèques à constituer un Etat tchécoslovaque en Tchécoslovaquie[1].

Le peuple hongrois, malgré les horribles sacrifices qu'il dut consentir au cours des vingt dernières années, s'est avéré viable une fois de plus. Au cours de cette époque, une des plus difficiles de son histoire, la guerre lui imposa une perte de sang supérieure à ses forces numériques. Les mesures économiques et culturelles des nouveaux

(1) Les Hongrois des territoires détachés, en 1910.

	Superficie (km²)	%	Population	%	Dont Hongrois	%
Royaume de Hongrie.....	325.411		20.886.487		10.050.575	48,1
Mère Patrie	282.870		18.264.533		9.944.627	54,5
Hongrie démembrée.....	92.963	28,6	7.615.117	36,5	6.723.196	88,4
Roumanie.....	103.093	31,6	5.256.451	25,1	1.660.488	31,5
Sur les territoires attachés à :						
Yougoslavie	20.551 / 42.541*	19,5	1.510.837 / 2.621.954	19,9	463.220 / 105.948	30,6
Tchécoslovaquie	61.633	18,9	3.515.351	16,8	1.064.759	30,3
Autriche	4.020	1,2	292.031	1,4	26.225	9,0
Pologne.....	589	0,18	24.880	0,12	247	1,0
Italie	21	0,008	49.806	0,24	6.493	13,0
Détachés, au total.....	232.448	71,4	13.271.370	63,5	3.327.379	25,0
	**189.908	67,1	10.649.416	58,3	3.421.431	30,2

(*) La Croatie et la Slovaquie.
(**) Sans la Croatie et la Slovaquie.

maîtres ont dégarni les rangs des Hongrois tombés au triste sort des minorités. L'effort des grandes puissances signataires du Traité de Trianon, en vue d'assurer la protection des minorités par des pactes internationaux, demeura sans résultat : les clauses de ces pactes n'ayant pas été appliquées, les Hongrois furent traités, dans les États successeurs, comme des citoyens inférieurs.

Les premières années, après leur co-institution minoritaire, les Hongrois, toujours en proie à leur torpeur et à leur impuissance en face du nouvel état de choses, ne participèrent pas à la vie politique des pays dont ils étaient devenus les citoyens. Ils n'arrivèrent pas à se faire représenter aux assemblées législatives ; personne ne pouvait donc élever la voix pour les défendre ou pour protester contre les persécutions dont ils furent les victimes. Même plus tard, le système électoral, favorable aux partis des nationaux en majorité, leur interdit de jouer dans la vie parlementaire le rôle auquel leur force numérique les autorisait. S'ils réussirent à envoyer quelques députés dans les Chambres, ces derniers, en nombre infime, ne purent faire prévaloir leurs opinions.

Dans le domaine culturel, la situation des minorités hongroises est également déplorable. La plupart des enfants de langue hongroise ont été privés du droit de se servir, dans leurs études élémentaires, de leur langue maternelle ; ou bien le Gouvernement ne permit d'entretenir qu'un nombre insuffisant d'écoles primaires de langue hongroise, ou bien encore il nomma dans ces établissements des instituteurs d'origine non magyare, qui ne comprenaient

INDIVIDUS DE LANGUE HONGROISE VERS 1930

	Statistiques officielles		Estimations	
	—		—	
Population totale de l'ancien « Royaume de Hongrie ».			23.204.200	
— de l'ancienne « Mère Patrie »			20.290.659	
En Hongrie démembrée	8.001.112	(1930)	8.001.112	
En Transylvanie	1.437.000	(1930)	1.725.000	
Dans le Midi de la Hongrie	390.536	(1921)	470.000	
En Croatie-Slavonie	71.928		90.000	
En Hongrie Septentrionale	701.809	(1931)	965.000	
— Occidentale	10.442	(1934)	15.000	
Dans le Tâtra polonais	247	(1910)	150	
A Fiume	1.478	(1931)	2.000	
Dans l'ancien « Royaume de Hongrie », au total	10.614.552	45,7 %	11.268.262	48,5 %
Dans l'ancienne « Mère Patrie », au total	10.542.624	51,4 %	11.178.262	55 %

pas l'idiome de leurs élèves. Lors de la fameuse « analyse des noms de famille », les portes des écoles hongroises furent condamnées à des milliers de petits Hongrois ayant un nom de famille non purement magyar.

Dans aucun des Etats successeurs, les minorités hongroises ne disposent, en nombre suffisant, d'écoles secondaires, d'écoles normales d'instituteurs et d'écoles professionnelles. Elles sont loin de pouvoir prétendre à un enseignement supérieur, dans leur langue. En Roumanie, il n'y a qu'une seule chaire de langue et littérature hongroises, à l'Université de Kolozsvár. En Tchécoslovaquie, à l'Université de Pozsony, les cours de hongrois, assurés par un lecteur, après une suspension de deux années, ne reprirent qu'en l'année 1936.

La presse hongroise est peut-être le seul facteur culturel qui n'ait pas été entièrement paralysé par les nouveaux gouvernants, bien qu'elle soit soumise à une censure rigoureuse et que les journaux soient souvent saisis, ce qui n'est pas sans provoquer pour eux de sérieuses difficultés économiques. Par contre, les dirigeants possèdent eux aussi une presse de langue magyare, qu'ils ont en partie achetée, en partie créée, et dont ils se servent pour dénationaliser les minorités hongroises. La vie littéraire souffre des conséquences causées par l'abandon auquel la politique centralisatrice des gouvernements hongrois de la fin du XIXe siècle ne cessa de livrer les provinces. Petit à petit, après le démembrement du pays, de nombreuses régions furent détachées et dépourvues de centres culturels. Jusqu'à nos jours, la Transylvanie seule sut se créer une nouvelle littérature et mettre à jour de nouveaux talents, purement hongrois.

Le changement survenu dans le domaine de l'économie nationale est aussi fort considérable. Pour diminuer l'importance des Hongrois dans la vie politique et dans la vie sociale, on essaya de les priver de moyens économiques, qui auraient pu les aider à résister plus longtemps, et de manière plus efficace, contre les tendances asservissantes de leurs maîtres.

Dans la mesure du possible, on expulsa des administrations de l'Etat les employés d'origine hongroise. Cela fut d'autant plus facile qu'au moment de l'installation

du nouveau régime les anciens employés hongrois reçurent du Gouvernement révolutionnaire de Károlyi l'ordre insensé de refuser le serment de fidélité. Compte tenu des membres de leurs familles, 400.000 personnes d'origine hongroise se réfugièrent en Hongrie, grossissant ainsi d'une façon démesurée les classes intellectuelles et abandonnant leurs postes aux agents dévoués au nouveau régime. Les territoires et la population détachés furent ainsi livrés à la merci des occupants, puisque les classes inférieures, abandonnées par leurs anciens dirigeants, ne purent plus résister. Elles furent également éprouvées à leur tour. Les Etats successeurs, expropriant 3.839.230 hectares de terre de leurs anciens propriétaires (Hongrois pour la plupart), les répartirent entre leurs nationaux et exclurent les paysans hongrois de ce partage. Les Tchèques, par exemple, en établissant des colons dans la région limitrophe de la Hongrie, eurent soin de ne donner une petite propriété qu'à 4 cultivateurs d'origine hongroise. Ces immenses expropriations privèrent les minorités hongroises de l'appui le plus sûr et aussi irréparable. Les entreprises industrielles et commerciales durent céder les postes les plus importants aux hommes de confiance formant la majorité. Ainsi ces entreprises, œuvres de l'intelligence hongroise, perdirent leur caractère original et sont maintenant obligées de servir des intérêts qui souvent ne sont pas les leurs.

Dans ces conditions, l'existence des Hongrois dans les territoires détachés tient presque du miracle. Elle prouve en outre les qualités fondamentales de la race, et en premier lieu sa capacité de former et d'organiser un Etat, ce qui permet d'espérer que les Hongrois auront encore un beau rôle à jouer parmi les peuples de la vallée du Danube.

VII. — Autres pays de l'Europe

En 1921, la statistique anglaise avait fixé à 809 le nombre d'individus nés en Hongrie, dont 795 établis en Angleterre et dans le Pays de Galles, et 14 en Ecosse. — A Londres, on compte 473 ressortissants hongrois dont 237 hommes et 236 femmes ; 186 sujets sont arrivés pour

un court séjour, 287 s'y sont définitivement établis[1]. — En 1925, 134 ; en 1926, 109 ; en 1927, 155 ; en 1928, 160 ; en 1929, 201 individus d'origine hongroise ont débarqué en Angleterre, où nous comptons, en 1930 : 1.800 à 2.000 sujets hongrois.

Des statistiques officielles faites en Belgique, il ressort qu'en 1920, 102 Hongrois habitaient le royaume ; selon de récentes estimations, il y aurait 12.000 ouvriers hongrois dans les régions industrielles, mais ce n'est guère probable.

En 1910, il y avait sur le territoire bulgare : 6.219 habitants d'origine hongroise ; parmi eux, 1.035 dont la langue maternelle était le hongrois. En 1920, on y comptait 752 Hongrois ; en 1926, 1.380.

En 1921, 150 Hongrois résidaient au Danemark. En Grèce, la statistique officielle a accusé 68 Hongrois vivant sur son territoire en 1920 ; ce nombre a été fixé à 200 pour l'année 1930.

En 1920, 546 ressortissants hongrois vivaient en Hollande.

En 1922, 76 Hongrois résidaient dans le Luxembourg. D'après le recensement du 16 juin 1925, 16.139 ressortissants hongrois habitaient l'Allemagne, dont 11.637 étaient de langue allemande, 8.416 personnes avaient comme langue maternelle le hongrois et 1.215 d'entre elles étaient des ressortissants allemands, 7.201 des ressortissants étrangers.

Voici la répartition suivant les langues :

	Ressortissants Allemands		Ressortissants étrangers	
De langues allemande et hongroise.....	830, dont 201 femmes		1.728, dont	671 femmes
Seulement de langue hongroise	885, — 630 —		5.473, —	1.973 —
Dont ..... connaissaient l'allemand.	597, — 447 —		et 3.836, —	1.369 —

(1) Le dénombrement par profession était le suivant :

11 ouvriers métallurgistes ; 2 horlogers ; 4 maroquiniers et tanneurs ; 1 ouvrier de filature ; 50 hommes et 8 femmes dans le fin textile ; 5 ouvriers de manufacture des tabacs ; 7 menuisiers ; 1 décorateur ; 2 manœuvres ; 2 employés des transports ; 21 commerçants et financiers ; 21 personnes de professions libérales ; 7 hommes et 3 femmes employés de restaurant ; 30 domestiques dont 8 femmes ; 5 secrétaires et dactylographes dont 3 femmes ; 2 hommes de professions diverses.

Au total : 150 hommes et 29 femmes.

On comptait parmi les professions non déterminées : 14 hommes et 86 femmes.

En 1920, la Norvège comptait 57 Hongrois.

En 1921, suivant la langue d'usage *(lingua d'uso)*, 2.118 Hongrois ont été recensés en Italie, 141 en Lombardie, 22 en Vénétie Julienne, 61 dans le Piémont, 71 en Ligurie, 16 dans la Campanie, 5 dans les Abruzzes, 28 en Toscane, 19 en Sardaigne, 17 en Sicile, 3 dans l'Emilie, 2 dans l'Ombrie, 1 dans la province de Marche et 1 en Calabre. Le nombre des Hongrois doit être supérieur à ces chiffres, car beaucoup d'entre eux parlent l'italien dans la vie courante. N'oublions pas qu'en 1910, 6.493 Hongrois vivaient à Fiume.

En Russie soviétique, suivant le recensement de 1926, il y avait 5.469 nationaux hongrois et 6.300 habitants de langue hongroise, répartis de la façon suivante :

	VILLES		VILLAGES		TOTAL	
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes
Grande Russie...	2.115	536	1.342	167	3.467	703
Ukraine	359	121	121	128	620	749
Russie-Blanche ..	19	3	21	9	40	12
Transcaucasie ...	44	21	4	5	48	26
Uzbekistan	206	22	41	7	247	29
Turkmenistan ...	19	3	5	1	24	4
Rép. d'Extrême-Orient	134	14	48	6	182	20

A Léningrad il y avait 247 hommes et 60 femmes.

A Moscou, 778 hommes et 311 femmes.

Malgré le retour des prisonniers de guerre, le nombre des Hongrois est assurément plus élevé. On peut l'estimer à près de 20.000.

En 1920, 1.485 ressortissants hongrois habitaient la Suisse ; en 1930, leur nombre montait à 1.427.

En 1920, il y avait en Suède 88 Hongrois de naissance et 90 ressortissants hongrois. En Finlande il y avait 45 sujets hongrois.

En 1920, 96 Hongrois résidaient en Espagne.

Les Etats baltiques, la Pologne et le Portugal n'ont point publié de statistique concernant les Hongrois ; on en trouverait pourtant encore un millier en Pologne.

VIII. — France

Il est impossible d'établir le nombre exact des Hongrois (ou d'individus de langue hongroise) vivant en France. Cela pour deux raisons : l'une tient à ce que les Hongrois, après la guerre mondiale, arrivaient, non pas d'un seul pays, mais de 5, tenter leur chance en France ; l'autre est imputable à l'*Office de statistique français* qui ne recueille ni ne publie d'une manière absolument précise le nombre des étrangers résidant en France. Or, le recensement de 1926 compte 2.500.000 étrangers en territoire français. Leur étude sociographique serait d'un intérêt capital pour l'étude du problème de la main-d'œuvre française.

D'après le recensement, les étrangers sont classés selon leur nationalité, sans qu'il soit question de leur langue maternelle, ni de ce qui concerne leur ressortissement ; cela est une omission regrettable, surtout quand il s'agit de sujets venus des Etats possédant des minorités.

Les premières indications que nous possédons sur les Hongrois qui vivent en France datent de 1833, lorsque l'on comptait 1.400 Austro-Hongrois. En 1851 et en 1861, le recensement enregistre sous la même rubrique les étrangers ressortissant de la monarchie austro-hongroise et de l'Allemagne et fixe leur nombre respectivement à 12.245 et à 27.097. En 1881, l'Autriche-Hongrie figure de nouveau séparément, avec 4.982 âmes. Ces renseignements ne nous permettent pas d'évaluer, même approximativement, le nombre de sujets hongrois. Enfin, en 1901, les Hongrois furent comptés séparément et on notait pour Paris le chiffre de 1.306. Notre dernier renseignement avant la guerre comporte 1.257 hommes et 600 femmes, au total 1.857 sujets hongrois, en 1911. Après la guerre, au recensement du 7 mars 1921, on ne compte plus que 155 hommes et 79 femmes, soit au total 234 ressortissants hongrois. Nous pouvons ajouter à ce chiffre le nombre des Hongrois vivant dans le département de la Seine, soit 23 hommes et 21 femmes, au total : 44 individus. Pour les années précédentes, nous devons remarquer que les Hongrois vivant aux environs de Paris étaient au nombre de 105 en 1901 et de 206 en 1911.

En 1901, 1.940 Hongrois vivaient en territoire français, et l'on vit ce nombre s'élever à 3.170 en 1911, tandis qu'en 1921 il diminuait considérablement et se réduisait à 630, dont 391 hommes, 239 femmes et 53 enfants, sur lesquels 129 habitaient l'Alsace-Lorraine. On notait en 1931 que, sur les 2.714.697 étrangers, 47.401 étaient Tchécoslovaques, 15.387 étaient Roumains et 31.873 Yougoslaves. Etant donné que dans les nouveaux Etats, ou Etats agrandis, le placement et l'existence des nationaux étaient beaucoup plus faciles et plus favorables que dans les minorités, celles-ci devaient fournir la majorité des émigrés. Ainsi, bien que nous ne possédions pas de renseignements précis, nous pouvons affirmer avec certitude que les émigrés ressortissants des Etats successeurs étaient, en partie considérable, d'origine et de langue hongroises.

Lors du recensement qui eut lieu le 8 mars 1926, le nombre des Hongrois se trouva accru dans des proportions à peine croyables. On comptait déjà 13.417 Hongrois, parmi lesquels 62,5 % d'hommes et 37,5 % de femmes. On releva également 388 Hongrois naturalisés français, dans la proportion de 54,5 % d'hommes et 42,5 % de femmes. Le total de ces chiffres démontre que, dans l'année 1926, 13.805 individus d'origine hongroise habitaient en territoire français.

Le résultat du recensement de l'année 1931 est encore plus surprenant en ce qui concerne les Hongrois. Au cours de ces cinq ans, leur nombre est en accroissement de 40,3 %, et, cette fois, 18.824 personnes, dont 59,5 % d'hommes et 40,5 % de femmes, se reconnaissaient de nationalité hongroise. Le changement qui s'était produit dans le nombre des Hongrois naturalisés était encore plus frappant : indépendamment des 388 sujets naturalisés en 1926, il y en avait, en 1931, 907, représentant un accroissement de 133,8 %. On trouva donc, dans l'ensemble, 19.731 individus de souche hongroise, ce qui, en face des chiffres donnés en 1926, représentait une augmentation de 42,9 %. Au cours de l'année 1931, sur 10.000 étrangers, 70 étaient Hongrois, tandis qu'en 1926, la proportion était de 56 ; en 1911, seulement de 27. Donc, en cinq années, le nombre des Hongrois s'était presque accru de moitié.

Le tableau ci-contre répartit les émigrés et naturalisés

hongrois d'après les statistiques de 1926 et 1931 dans chaque province habitée par eux :

Régions, provinces	Hongrois en 1926	Naturalisés en 1926	Hongrois en 1931	Naturalisés en 1931
Nord				
Ile-de-France (4 dép.)	6.075	246	7.846	609
Orléanais (3 dép.)	31	2	22	7
Picardie (4 dép.)	3.255	8	2.564	26
Flandres (1 dép.)	1.574	7	1.985	23
Nord-Ouest				
Normandie (5 dép.)	110	3	272	8
Maine et Perche (2 dép.)	3		17	1
Anjou (1 dép.)	5		27	
Bretagne (5 dép.)	58	4	45	5
Nord-Est				
Champagne (5 dép.)	56	4	87	1
Alsace (3 dép.)	566	33	829	76
Lorraine (3 dép.)	700	17	1.990	28
Centrale				
Touraine (1 dép.)	5	1	21	2
Berry (2 dép.)	3	1	7	3
Nivernais (1 dép.)	15		27	
Bourbonnais (1 dép.)	8	2	27	2
Limousin (2 dép.)	2	1	7	
Marche (1 dép.)				
Auvergne (2 dép.)	9	3	34	2
Ouest				
Poitou (3 dép.)	1	2	2	1
Saintonge (1 dép.)	11	1	56	1
Angoumois (1 dép.)			5	1
Sud-Ouest				
Guyenne et Gascogne (9 dép.)	98		275	5
Béarn, Basse-Navarre, Bigorre (2 dép.)	11	2	17	7
Sud				
Languedoc (8 dép.)	63	4	161	8
Roussillon (1 dép.)	1		2	
Est				
Bourgogne (3 dép.)	44	1	85	1
Franche-Comté (3 dép.)	38	4	136	5
Lyonnais (2 dép.)	207	10	957	22
Sud-Est				
Savoie (2 dép.)	16	2	25	3
Dauphiné (4 dép.)	46	4	572	11
Comté de Nice (4 dép.)	406	24	717	48
Corse (1 dép.)		2	7	1
TOTAUX	13.417	388	18.824	907

Malheureusement, les données relatives aux professions du dernier recensement, celui de 1931, n'ont pas été publiées ; il nous faut donc nous contenter à cet égard des résultats du recensement précédent. Le service de statistique français ne considère comme travailleurs, et uniquement selon la classe de travail à laquelle ils appartiennent, ceux-là seuls qui sont munis d'un certificat de travail. En 1926, on ne relève en France que 7.496 travailleurs hongois, soit 55,9 % du total des Hongrois recensés. Nous possédons des données détaillées sur les conditions de travail de ce groupe, mais on ne peut rien savoir des sources officielles de statistiques concernant les conditions de travail des autres. D'après les statistiques, parmi tous les Hongrois en possession d'un emploi : 4.568 travaillaient dans les industries de transformation, dont 3.978 ouvriers et 117 chefs d'établissement ; 1.612 travaillaient dans les mines, 598 dans des entreprises commerciales (dont 287 employés) ; on en trouvait 86 dans l'agriculture, 63 dans les manutentions et les transports, 286 étaient de profession libérale, 247 étaient en service, et 37 dans les services publics.

Rappelons encore que, sur l'ensemble des travailleurs hongrois, 6.084 étaient ouvriers (81,2 %), 581 employés (7,8 %), 501 étaient des travailleurs isolés (6,7 %), 173 des chefs d'établissement (2,3 %) et il y avait 157 sans travail (2,0 %).

Les tableaux ci-dessous font voir la répartition des Hongrois et naturalisés d'origine hongroise suivant leur profession par sections principales professionnelles :

HONGROIS TRAVAILLANT EN FRANCE (1926)

Sections professionnelles	Toutes situations réunies	Chefs d'établissement	Employés	Ouvriers	Employés et ouvriers sans emplois	Isolés
1. Pêche						
2. Forêts et agriculture	86	14		67		5
3. Mines et carrières	1.612		1	1.607	4	
4. Industries de transformation.	4.568	117	176	3.978	112	185
5. Manutention et transports...	63	2	2	27	10	22
6. Commerce, spectacles, banques	598	33	287	174	17	87
7. Professions libérales	285	4	48	25	10	198
8. Soins personnels, domestiques.	247	3	38	198	4	4
9. Services publics	37		29	8		
TOTAUX	7.496	173	581	6.084	157	501

NATURALISÉS D'ORIGINE HONGROISE

1.						
2.	8	7				1
3.	6			6		
4.	119	34	4	66	2	13
5.	6		2	4		
6.	53	18	17	3		15
7.	18	3	2	2		11
8.	6	2		4		
9.	7		4	3		
TOTAUX	223	64	29	88	2	40

Pourtant, si nous tenons compte du fait qu'en opposition avec les 2.500.000 étrangers relevés par le recensement de 1926, l'enquête du ministère de l'Agriculture n'en accuse plus que 1.350.000, nous nous croyons autorisé à ajouter en toute objectivité au chiffre ci-dessus indiqué : 12.000 Hongrois, sans que ce chiffre comprenne les émigrés ressortissant des états successeurs. Nous évaluons ainsi à 25.000 le nombre d'individus de langue hongroise, originaires de la Hongrie, vivant en France.

Au cours des années 1930-1933, ce chiffre s'éleva, grossi par les émigrés venant des territoires détachés et que les autorités françaises ne considèrent pas comme des Hongrois, au nombre de 50.000 âmes.

IX. — ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

En dehors des Etats successeurs, c'est dans les Etats-Unis que l'on trouve le plus grand nombre de Hongrois. Le fléchissement du nombre de la population dans la mère-patrie a été causé par l'émigration qui a commencé dans le dernier tiers du XIXe siècle, pour se développer dans la première dizaine du XXe. Nous n'avons de statistiques suivies sur le mouvement d'émigration vers les Etats-Unis que depuis l'année 1861. Voici, d'après les renseignements d'origine américaine, les chiffres des émigrants hongrois :

1861-1868	479
1869-1878	4.970
1879-1888	99.647
1889-1891	61.395
TOTAL	166.491

De 1892 à 1898, on a enregistré le nombre total d'émigrants venus de l'Autriche et de la Hongrie, qui se monte à 342.327 têtes, dont, après l'expérience des années précédentes, un tiers environ nous revient, c'est-à-dire 114.000 sujets. A partir de 1899, nous avons des renseignements précis sur le nombre des émigrants de langue hongroise, sur leur sexe, leur âge, leur profession et leur région d'origine. D'après ces données, de 1899 à 1920, 472.259 Hongrois de langue se sont embarqués pour l'Amérique et, de 1921 à 1924, 29.782. Si nous évaluons à 30 % la proportion des émigrés de Hongrie dont la langue était le hongrois, en tablant sur la moyenne des années comprises entre 1905 et 1914, nous pouvons, sur les 280.000 Hongrois débarqués en Amérique de 1861 à 1898, compter 95.000 personnes de langue hongroise.

Le nombre total des Hongrois de langue, émigrés en Amérique entre 1861 et 1921, s'élève ainsi à 567.000 têtes. Leur nombre diminuant constamment[1], il n'est donc pas étonnant que le recensement de 1920 accuse seulement 268.111 Hongrois de langue.

Si nous ajoutons au chiffre des personnes originaires de

(1) De 1908 à 1920 : 131.065 Hongrois retournèrent en Hongrie ; de 1921 à 1924 : 18.841. Le tableau publié par Ferenczi sur le retour des Hongrois de langue *(Distribution of emigrants aliens departed, by race or people and country of future residence)*, accuse ce qui suit :

Année	Total	En Hongrie	En Autriche	Au Canada
1908	29.276	29.118		4
1909	11.507	11.026		399
1910	10.533	8.030	2.159	284
1911	18.975	16.207	2.411	269
1912	17.575	16.001	2.386	124
1913	11.496	10.647	575	237
1914	14.254	13.734	362	147
1915	2.262	2.107	62	79
1916	394	374	6	6
1917	123	85	28	5
1918	41			10
1919	10			7
1920	14.619	13.933	398	3
1921	12.457	11.648	259	16
1922	4.758	4.131	33	29
1923	1.039	856	14	23
1924	587	478	6	17

M. Alexandre Mozolovsky a examiné les résultats du recensement américain de 1920 dans une étude substantielle parue dans la *Revue Hongroise de Statistique* (année VIII, n° 5, mai 1930), sous le titre de « Honfitársaink az amerikai Egyesült-Államokban és Kanadában » [*Nos Compatriotes aux Etats-Unis d'Amérique et au Canada*].

Hongrie (calculé en 1920 pour le territoire d'avant-guerre aussi) le nombre des personnes nées en Amérique d'un père ou d'une mère nés dans l'ancienne Hongrie, nous obtenons le tableau suivant :

Années	Natifs de Hongrie	De père et mère nés en Hongrie	Nés en Amérique, mais de père nés en Hongrie	de mère nés en Hongrie	Total
1870....	3.737				3.737
1880....	11.526				11.526
1890....	62.435	13.048	1.390	248	77.121
1900....	145.714	66.713	4.895	1.130	218.452
1910....	495.609	191.059	10.106	3.462	700.236
1920....	598.170	472.521	29.510	10.704	1.110.905

Conformément au but que nous nous sommes proposé, cherchons comment se répartit suivant les langues cette population originaire de la Hongrie.

	1910	1920
Hongrois	313.311	469.440
Slovaques	166.931	287.508
Allemands	98.490	143.766
Croates-serbes	16.581	87.171
Slovènes (?)	7.804	43.449
Juifs (Yiddish, Hébreu)	32.388	32.734
Roumains	16.523	10.819
Autres Slaves (Vendes ?)	9.293	2.807
Ruthènes	6.531	6.299
Russes (?)	2.210	5.006
Polonais (?)	3.941	5.293

Si nous rappelons que la statistique américaine classe parmi les personnes nées en Hongrie, 4.953 Tchèques, 523 Lettons-Lithuaniens (?), 367 Hollandais-Frisons (!) et 166 Grecs (!) de langue, nous aurons assez montré avec quelles réserves il convient d'utiliser de pareilles données. Il faut sans aucun doute ranger les Russes sous la rubrique des Ruthènes, les Tchèques sous celle des Slovaques. Le cas des Slovènes est discutable ; on pourrait les assimiler aux Vendes, mais, ce peuple ne comptant que 70.000 âmes, il est impossible qu'il ait envoyé tant d'émigrants en Amérique. L'accroissement du chiffre des autres nationalités n'est pas imputable à l'arrivée de nouveaux émigrants, mais vraisemblablement à ce que, dans la période trouble qui suivit la guerre, le pays d'origine et la langue mater-

nelle furent inexactement déclarés, souvent pour manifester un sentiment politique.

Le nombre des Hongrois de langue (469.449) se complète par celui de quelques milliers de personnes non originaires de la Hongrie, mais qui ont déclaré que la langue hongroise était leur langue maternelle :

	1910	1920
Originaires d'Allemagne	816	699
— de Roumanie	237	640
— de Russie (?)	325	455
— d'autres Etats	499	546
D'origine mixte (les parents étant originaires de pays différents)	95	1.749

En 1920, le nombre des Hongrois de langue s'élevait à 473.538, contre 315.283 en 1910. L'élément hongrois représente 1,3 % de la population blanche d'origine étrangère des Etats-Unis ; elle y occupe le 13e rang.

Bien que cet accroissement de 158.255 sujets, en dix ans, constitue une augmentation de 50 %, on est toujours loin du chiffre réel de Hongrois de langue vivant en Amérique. Parmi ceux-ci :

229.094 (en 1910), 268.112 (en 1920), soit 56,6 % sont nés à l'étranger (Hongrie d'avant-guerre),
86.189 — 205.426 — soit 43,4 % sont nés en Amérique.

Parmi ceux qui sont nés en Amérique :

79.630 (en 1910), 189.969 (en 1920), soit 40,1 %, dont les parents (père et mère) sont nés à l'étranger (Hongrie),
4.927 — 10.708 — } 59,9 % { dont le père seul est né à l'étranger (Hongrie),
1.632 — 4.749 — } { dont la mère seule est née à l'étranger (Hongrie).

Les Hongrois de langue dont les père et mère sont nés en Amérique ne figurent plus dans les statistiques américaines, même si, au sein de la famille, ils parlent encore le hongrois. Les commissaires du recensement les immatriculent sous la rubrique « langue anglaise ».

Au point de vue de la répartition géographique, les 9/10 de la population d'origine hongroise se sont groupés dans

les 10 Etats orientaux. Le centre du groupement des Hongrois de langue se trouve dans les Etats d'Ohio, de New-York, de Pennsylvanie et de New-Jersey, dans chacun desquels vivent plus de 50.000 Hongrois, c'est-à-dire au total, 69,8 % de l'élément hongrois. Nous trouvons encore 6 autres Etats où le nombre des Hongrois varie entre 7.000 et 30.000. Dans la partie de la Californie bordant l'Océan Pacifique, leur nombre atteint 6.000 ; dans 7 Etats du centre, il est compris entre 1.000 et 5.000 ; dans les 31 autres Etats, il oscille entre 50 et 1.000.

Plus des deux tiers de l'élément hongrois habitent dans les villes dont la population dépasse 100.000 âmes, et 14 % dans des villes comptant 25.000 à 100.000 habitants, ce qui — vu le caractère agricole de notre pays — illustre assez bien le pouvoir attractif des villes. Mentionnons encore qu'en 1920, on enregistra 76.575 Hongrois de langue, à New-York ; 42.134 à Cleveland ; 19.405 à Chicago ; 16.240 à Detroit ; 8.060 à Philadelphie. (On compte 34 Hongrois aux Iles Hawaï.)

La répartition exacte de l'élément hongrois dans les différents Etats était la suivante :

	1910	1920		1910	1920
Maine	29	64	Virginia	1.632	2.156
New-Hampshire	50	64	West Virginia	4.866	9.420
Vermont	453	388	North Carolina	23	92
Massachusetts	1.335	1.606	South Carolina	27	69
Rhode Island	162	203	Georgia	286	334
Connecticut	13.725	21.093	Florida	32	397
New-York	76.100	93.606	Kentucky	286	1.542
Pennsylvanie	62.779	79.630	Alabama	338	340
New-Jersey	34.340	59.190	Tennessee	435	505
Ohio	59.040	97.962	Mississipi	48	59
Indiana	10.290	15.357	Arkansas	61	119
Illinois	19.270	29.041	Louisiana	412	638
Michigan	7.653	27.763	Oklahoma	367	422
Wisconsin	4.195	7.338	Texas	622	1.086
Minnesota	2.286	2.823	Montana	515	704
Iowa	381	743	Idaho	98	178
Missouri	3.756	4.414	Wyoming	359	495
North Dakota	583	705	Colorado	1.067	1.344
South Dakota	478	501	New Mexico	167	164
Nebraska	908	853	Arizona	55	156
Kansas	461	499	Utah	140	187
Delaware	247	361	Nevada	30	52
Maryland	975	1.686	Washington	593	759
District of Columbia	138	283	Oregon	555	588
			California	2.626	5.559

X. — Canada

L'émigration austro-hongroise vers le Canada fut, dans notre siècle, la suivante :

1900/1...	5.692	1906/6....	10.170	1910/11...	16.286	1915/16...	16
1901/2...	8.557	1907.....	4.045	1911/12...	21.651	1916/17...	1
1902/3...	13.095	1907/8....	21.376	1912/13...	21.875	1917/18...	
1903/4...	11.137	1908/9....	10.798	1913/14...	28.323	1918/19...	2
1904/5...	10.089	1909/10...	9.757	1914/15...	7.150	1919/20...	8

En supposant que la proportion entre les deux pays est de 50 %, le nombre exact des émigrants de Hongrie serait 100.013, mais le chiffre des Hongrois de langue serait difficile à calculer. D'après l'œuvre précitée de Mozolovszky, les statistiques canadiennes ne faisaient, en 1901, nulle différence entre Autrichiens et Hongrois ; en 1911, elles avaient en vue le territoire d'avant-guerre et, en 1921, les personnes originaires du territoire hongrois actuel. Toute observation des changements et toute comparaison est donc impossible.

On divisa les ressortissants d'origine étrangère en deux groupes : ceux nés à l'étranger *(foreignborn)* et ceux nés sur les territoires britanniques *(Canadian or British born)* dont l'un au moins des parents était d'origine étrangère. Ainsi étaient originaires de Hongrie :

Nés encore en Hongrie : au-dessous de 21 ans : 1.055 ; au-dessus de 21 ans : 6.438 ; au total.....	7.493
Nés au Canada : 0-9 ans : 4.317 ; 10 à 20 ans : 2.026 ; 21 et au-dessus : 249 ; au total.....	6.592
Total général.....	14.085

11,3 % des immigrants nés en Hongrie ont immigré avant 1900, 85 % entre 1900 et 1914 et 3,2 % entre 1914-1921, ce qui montre le caractère récent de ce courant d'immigration hongrois.

Répartition des Hongrois de langue dans les diverses provinces :

Départements	1921 Hongrois de langue	1931 Originaires de Hongrie	%	1931 Hongrois de langue
P. E. Island		3	0,0	4
Nova Scotia	124	421	1,5	580
New Brunswick	5	50	0,2	53
Québec	71	3.771	13,2	4.018
Ontario	1.091	10.474	36,7	13.786
Manitoba	587	1.579	5,6	1.955
Saskatchewan	5.900	6.884	24,1	13,363
Alberta	703	4.367	15,3	5.502
Brit. Columbia	257	970	3,4	1.313
Yukon Terr.		4	0,0	8
	8.738	28.523		40.582

S'appuyant sur la nouvelle fièvre d'émigration, on estimait leur nombre à 90.000, tandis que les données officielles sont les suivantes :

	Hungarian		Magyar
1920/21	23	1925/26	4.112
1921/22	48	1926/27	4.863
1922/23	23	1927/28	5.318
1923/24	364	1928/29	6.242
1924/25	1.052	1929/30	5.688

Ce tableau nous montre que l'immigration hongroise n'avait point l'envergure que lui prêtait l'opinion publique. Nous évaluons le nombre des Hongrois vivant au Canada à environ 50.000.

XI. — Amérique du Sud

M. Thirring a estimé, en 1900, le nombre des Hongrois habitant l'Argentine à 5.000. D'après M. Pogány, leur nombre atteint 20.000, mais les statistiques d'immigration indiquent 85.226 immigrés venus d'Autriche-Hongrie entre 1857 et 1920 et 37.802 personnes qui y sont retournées pendant la même période. La perte d'émigration se chiffre par 50.000, dont la moitié peut être considérée comme représentant les immigrés d'origine hongroise, et un tiers

de la moitié, les immigrés de langue hongroise, c'est-à-dire 8 à 9.000 âmes. Les derniers chiffres relatifs à l'immigration sont les suivants :

1921	101	1925	238
1922	296	1926	304
1923	335	1927	363
1924	256		

au total : 1.893 âmes. — Le chiffre des Hongrois venus par mer s'élève donc à 10 ou 12.000. En y ajoutant les immigrants venant des Etats dits successeurs, on arrive au chiffre maximum de 15.000.

M. Thirring évalue à 12.000 le nombre des Hongrois qui résidaient en 1900 au Brésil. D'après le recensement de 1920, nous trouvons 1.136 personnes d'origine hongroise. M. Pogány évalue cette population à 40.000, M. Krisztics à 80.000, d'autres à 100.000. Nous relevons dans les statistiques d'émigrations hongroises que 708 émigrants se sont dirigés sur le Brésil, entre 1871 et 1905.

D'après le rapport du ministère de l'Agriculture du Brésil, on a pu enregistrer :

1908/10	396
1911/14	1.326
1915/20	112
1921/24	2.082
1925	784
1926	563
1927	717
Soit au total	5.980

immigrés hongrois. Ce chiffre ne représente pas l'importance réelle de l'immigration, car les troubles qui, depuis la grande guerre, ont agité le Brésil, comme par exemple la révolution de Sao-Paulo, attestent la présence d'un nombre élevé de Hongrois. Nous évaluons leur nombre à 40.000 au plus.

Un rapport relatif à l'élément hongrois de l'île de *Cuba* et mentionnant 8.000 âmes, fut présenté au Congrès mondial des Hongrois. Ce chiffre semble exagéré, car, malgré l'accélération de l'émigration après la guerre, les services officiels ont enregistré 238 Hongrois arrivés en 1923 ; 552 en

1924 ; 220 en 1925 ; 109 en 1926. Leur nombre, en tablant sur les chiffres précédents, s'élève au plus à 5.000.

Au Mexique, le recensement de 1921 a noté 140 Hongrois (86 hommes et 54 femmes). En 1925, le nombre des immigrants s'est élevé à 43 ; en 1926 à 39. L'élément hongrois résidant au Mexique peut donc être évalué à 400 ou 500.

L'émigration hongroise n'a guère eu pour but le Paraguay. En 1922, on y enregistrait 11 immigrants hongrois ; en 1923, 3. Au total, 50 à 100 Hongrois vivent dans ce pays.

L'Uruguay a reçu près de 2.000 Hongrois qui s'y sont fixés. Les chiffres relatifs aux personnes ayant quitté l'Autriche-Hongrie pour Montevideo sont les suivants :

1879-1884	367
1885-1889	667
1890-1894	861
1895-1899	494
1900-1903	526
TOTAL	2.915

C'est seulement à partir de 1912 que les Hongrois immigrés sont enregistrés et seulement s'ils descendent à l' « Immigrants Hostely ».

Voici les chiffres :

1912	3
1913	1
1914	5
1921	11
1922	11
1923	282
1924	108
1927	24
TOTAL	445

Au Chili, le recensement de 1920 a fait ressortir 151 Hongrois (19 à Valparaiso, 15 à Santiago et 79 à Magallanes).

Nous trouvons des immigrants hongrois, même des colonies hongroises, dans les autres Etats de l'Amérique du Sud et de l'Amérique Centrale, mais leur nombre ne dépasse certainement pas 500.

En fin de compte, le nombre total des Hongrois fixés en Amérique du Sud et en Amérique Centrale peut être estimé de 60.000 à 65.000 âmes.

XII. — Afrique

Ici les données deviennent tout à fait imprécises et nous n'avançons qu'à tâtons. D'après M. Ferenczi (*ouv. cit.*, p. 241), voici une statistique du nombre de Hongrois qui ont émigré en Afrique :

1876-1880	2
1881-1885	9
1886-1890	
1890-1895	7
1896-1900	250
1901-1905	294
1906-1910	2
1911-1915	5
1916-1920	
Total	569

Ont émigré de l'Autriche-Hongrie en Afrique du Sud :

1913.....	74	1916.....	2	1919.....	1	1922.....	5
1914.....	41	1917.....		1920.....	1	1923.....	17
1915.....		1918.....	1	1921.....	7	1924.....	1

Soit en tout : 150.

En 1926, il y avait 109 Hongrois dans l'Union et 12 en Rhodésie.

En Egypte, le recensement de 1910 relève 455 Hongrois dont 291 vivant au Caire, 110 à Port-Saïd, 47 à Suez et 7 à Izmaïl. M. Pogány estime leur nombre actuel à 1.100. M. Krisztics à 1.500.

D'après M. Ferenczi, 3 Hongrois ont émigré en 1923 au Maroc ; 1 en 1924 ; soit en tout : 4.

En 1922, 1 Hongrois immigra sur le territoire des Somalis.

Il y a des légionnaires hongrois dans les colonies françaises de l'Afrique du Nord, quelques missionnaires et commerçants dans l'île de Madagascar et en Abyssinie.

Le nombre des Hongrois fixés en Afrique atteint à peu près le chiffre de 2.000.

XIII. — Asie

Avant la guerre, le nombre des Hongrois vivant en Asie était insignifiant. Le recensement turc du 28 octo-

bre 1927 relève 1.830 nationaux hongrois et 1.903 habitants d'origine hongroise.

Le Gouvernement de la Palestine a communiqué les chiffres suivants concernant les immigrants venus de Hongrie :

	Total	Juifs	Chrétiens
1922	33	33	—
1923			
1924	31	27	4
1925	80		
1926	69		
1927	31		
1928	22	20	2
	266		

En Perse, en 1910, il y avait 8 Hongrois. Depuis la guerre, on trouve de nouveaux immigrants, principalement des ingénieurs, médecins et ouvriers.

Dans les colonies hollandaises (Java, Sumatra), nous trouvons quelques commerçants (20-30), des ingénieurs et planteurs hongrois, ainsi qu'aux Indes où l'on en compte 15 à 20.

En 1910, il y avait au Japon : 14 Hongrois.

L'arrivée des prisonniers de guerre de Russie éleva ce nombre au chiffre de 50 environ.

Les Hongrois de Chine sont au nombre de 200 : ils sont pour la plupart d'anciens prisonniers de guerre.

XIV. — Australie et Océanie

De 1874 à 1912, 66 Hongrois ont émigré en Australie. L'émigration dans les îles océaniques se présente comme suit :

1871-1875	34
1876-1880	3
1881-1885	3
1886-1890	
1891-1895	2
1896-1900	9
1901-1905	3
1906-1910	2
1911-1915	10
Soit de 1871 à 1915	66

Le délégué australien envoyé au Congrès mondial des Hongrois tenu en 1928 a estimé le nombre des Hongrois à 200.

Le recensement de 1921 a relevé 148 Hongrois dont 107 hommes et 41 femmes et leur répartition géographique était la suivante :

49 dans la Nouvelle Galles du Sud ;
25 dans Victoria ;
41 dans le Queensland ;
14 dans l'Australie du Sud ;
15 en Australie Occidentale ;
3 en Jasmanie.

L'immigration nouvelle est la suivante :
1927 : 62. — 1928 : 37. — 1929 : 32.

En 1922 : 4 ; en 1923 : 1 ; en 1924 : 0 ; en 1925 : 3 ; en 1926 : 4 ; en 1927 : 2 ; en 1928 : 3 ; en 1929 : 1 ; en 1930 : 3 ; soit au total : 33 Hongrois qui émigrèrent en Nouvelle-Zélande.

*
* *

En s'appuyant sur ces chiffres, à combien peut-on évaluer le nombre des Hongrois dans le monde entier ?

La population magyare de la Hongrie démembrée s'élève à 8.001.112 âmes. Dans les Etats dits « successeurs », il y a 3.387.000 Hongrois ; 90.000 vivent dans les autres Etats européens. En Amérique du Nord, il y a 580.000 Hongrois ; au Canada : 50.000. En Amérique du Sud : 50.000 ; en Asie : 2.000 ; en Afrique : 3.000 ; en Australie et en Océanie : 325.

Il y a donc dans le monde entier plus de 12 millions de Hongrois.

(Budapest.)

Iván Vitéz-Nagy.

MOTS D'ORIGINE HONGROISE EN FRANÇAIS

Le travail de Mlle Lovas (*Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature françaises*, Szeged, Etudes françaises, 1932) s'est proposé surtout d'introduire dans les recherches de philologie romane, par un recueil de matière étendue, le problème des mots et des noms français originaires de Hongrie. Son but est atteint, les critiques parues jusqu'ici le prouvent : l'existence d'une grande quantité de mots originaires de Hongrie est désormais un fait démontré avec lequel il faut compter.

M. Ladislas Göbl (*Revue des Etudes hongroises*, 1933, 147) a bien constaté que le travail en question n'a pas résolu l'interprétation de chaque forme : l'auteur n'a pas pu la résoudre, parce qu'elle a considéré comme son unique devoir de recueillir une matière destinée à servir de base aux recherches et parce que les explications appelleraient accidentellement des thèses séparées. M. Göbl démontre avec justesse quelques possibilités frappantes et évidentes d'explication, par exemple l'emprunt du suffixe locatif comme une forme de nominatif (Colosward, Wesz-prémben, Saros-Patakon, etc.) ; l'article agglutiné au mot (Patisse : a Tisza (?), Anadasti : a Nádasdi, etc.). Nous avons des exemples que le mot hongrois passe sous forme d'accusatif (pengoet), ce qui caractérise aussi la pratique de la langue hongroise par les Allemands et qui est un phénomène connu dans les langues latino-romanes.

Il est évident que les nombreuses données de Mlle Lovas attendent encore d'être examinées aux points de vue linguistique et culturel et il est désirable que cela se fasse au plus tôt. Mais, sans doute, — comme M. Ernst Gamillscheg le constate (*Zeitschr. f. französische Sprache und Literatur*, 1933 : 127) — il faut ici prendre « origine hongroise » dans un sens élargi et c'est le titre hongrois du travail

qui indique plus précisément les intentions du recueil : de traiter *tout* ce que la langue et la littérature françaises ont reçu de la Hongrie historique, parce qu'il n'y a que cette possibilité pour avoir un portrait synthétique reflété par les mots, noms de familles et dénominations géographiques de Hongrie dans la vie spirituelle de la France.

Naturellement, il serait fâcheux qu'on pût accuser Mlle Lovas de faire dériver du hongrois des mots qui ne dérivent pas de la langue hongroise, mais seulement qui sont originaires de Hongrie. A cet effet, il n'y a pas de malentendu du côté de l'auteur. Elle ne doute point qu'un mot originaire de Hongrie puisse passer en français non seulement en venant de la langue hongroise, mais aussi par l'intermédiaire d'une autre langue de Hongrie (latine, allemande, roumaine, slave). Ainsi par exemple dans le cas des noms géographiques : « Les noms géographiques de Hongrie connus par les Français se divisent d'après leur origine en cinq groupes. Il y a des noms géographiques d'origine latine, d'origine allemande, d'origine slave et évidemment en première ligne ceux qui sont d'origine purement hongroise » (Lovas, p. 6). Sur ce point, un malentendu est impossible et l'auteur indique dans chaque cas de quelle langue le mot dérive. Si elle ne communique que l'origine hongroise lorsqu'un autre intermédiaire est plus vraisemblable, elle commet alors une erreur, comme dans les cas mentionnés par M. Göbl. Mais, à part quelques négligences, le point de vue et la pratique méthodique de l'auteur sont justifiés : « Nous entendons par *origine* la langue intermédiaire par laquelle les noms géographiques de Hongrie ont passé en français. Ainsi nous pouvons distinguer des noms géographiques de Hongrie transmis par le latin médiéval, par l'allemand et par le hongrois. Parfois, mais très rarement, on peut constater que quelque langue slave a servi de véhicule et il arrive dans un seul cas que le roumain ait été la voie de transit. »

Il paraît que cette division par langue dans le cas des mots originaires de Hongrie donne une occasion de constater ce qui correspond aux contacts européens généraux au point de vue culturel :

1) Qu'au Moyen âge, il y a un contact immédiat de peuple à peuple entre la Hongrie et la France, dont le

résultat est la forme vulgaire des mots originaires de Hongrie : Dunoe, Dinoe, Boude, Belas, Chergon, Couloumbach, hongre, Hongnac (« Hunyad »), Junir (pour « Jaurinum »), Lanselot (identifié avec « László »), Mousson, Rawen, Sowa, Supran (« Sopron », 1217), Strivon (Strigonium), Thiate, Teton, Curemborch (Thorenburg), Halteborch, Clysemborch, Tiste, etc. ;

2) Que le XVIe siècle est l'époque de l'emprunt des noms latinisés, ce qui est tout à fait conforme à la direction générale de l'époque : Agria, Cassovia, Danube (chez Ronsard), Julia (pour « Gyula »), Javarino, Strigonia, Totia, Zapolia ;

3) Qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles la Hongrie devient le centre de l'intérêt belliqueux de l'Europe. Les informations passent naturellement par les Allemands. De cette façon, on comprend qu'à cette époque la Hongrie figure à l'ouest de l'Europe avec des noms allemands. Les personnages hongrois d'une comédie de Rousseau (*Les Prisonniers de guerre*, 1744) se nomment : Goternitz, Macker, Frederich (cf. L. Ràcz, Egy. Philol. K., 1911, p. 252). On trouvecomme étant connus des Français des noms tels que : Alt-Offen, Altsol, Barsfeld, Caschan (pour « Kassa »), Erlan (« Erlau »), Cinq Eglises (traduction de « Fünfkirchen »), Granne (pour « Esztergom » ou « Strigonie »), Hermanstat (1608, mais « Sibiniens » de la même année et « Cibin », de 1585), Cremnitz (le nom hongrois n'apparaît qu'en 1841), Marosch (au XVIe siècle encore : « Marisius »), lac Newsidler (en 1608 : « Ferton »), Odemburg (cf. la forme hongroise « Supran » de 1217), Blathe (contre « Balaton » de 1502), Pressburg (la première fois en 1608, mais « Posong » en 1585), Zeccler (contre « Cicules » du siècle précédent !), Theiss, Weitzen (mais « Vasie » en 1502), etc ;

4) Qu'au XIXe siècle commencent à apparaître les formes écrites avec une exactitude scientifique, différentes des anciennes formes conventionnelles et qui acceptent l'orthographe hongroise moderne : Alföld, Csepel, Kolozsvár (chez Amiel), Komárom, Csongrád, Gömör, Hunyadi (1831), Szarvas (contre l'orthographe allemande « Ssarwasch », en 1769), Temesvár (en 1769 encore : « Temeschwar »), etc. ;

5) Que, naturellement, la littérature d'après guerre prend déjà en considération les noms donnés par les Tchè-

ques, les Roumains et les Serbes dans les territoires occupés, à la place de la désignation française traditionnelle, ce qui souvent donne lieu à des malentendus géographiques : Bardyjov (1922), Ban Bystrica, Cluj, Oderheiu, etc.

Pourtant, dans la grande quantité des noms géographiques, c'est l'intermédiaire allemand qui a influencé surtout l'opinion publique française. A côté de noms allemands des localités hongroises, il existe même dans les autres noms une tendance à germaniser. Les mots hongrois prennent volontiers une tournure allemande, s'adaptant à la phonologie de cette langue (Krempach, Egerwitz au lieu de « Egerviz », Hewetz de « Heves », Neytracht de « Nitra », Sarwitz, etc.) ou bien ils reçoivent au moins l'orthographe allemande (Fogarasch, Paksch, Bekesch, Schümegh, Wáscharhely), dans l'un et l'autre cas s'éloignant tout à fait de l'esprit hongrois. Cette tendance à la germanisation de la part des Français est un peu surprenante...

Cependant il y a un grand nombre des noms adaptés à la phonologie française ; tels sont, hors ceux mentionnés déjà par l'auteur : Chemin-janos (pour « Kemény János »), Losence (« Losonczi »), Mégères (! pour « Magyars »), Siciliens (pour « Sicules »,) Tollence (? pour « Kalocsa »). Il est évident que pour les formes : Presbourg, Weissembourg la possibilité donnée par « Strasbourg », « Bourg », « Pétersbourg » était toute prête. Le nec plus ultra de la francisation est de prendre pour français, dans une fausse étymologie. une seule partie du mot : la Torza (pour « Latorcza », 1778), Mais il y a aussi des noms hongrois qui existent en français sous une forme italienne (Chiaccaturno, Eperiesino, Javarino, Rivolino) et polonaise (Ragotsky, Zapolski) ; même il y a deux formes (Sissex, Essex) qui font pressentir des analogies anglaises, ce qui montre qu'on doit penser aux influences et intermédiaires les plus différents dans le cas des mots d'origine « hongroise » recueillis en France.

Si on ne peut pas mettre au compte du travail de Mlle Lovas d'avoir résolu bien des problèmes, elle a du moins rassemblé des renseignements (sept ou huit mille) et c'est encore moins une faute de l'œuvre d'en avoir traité plus qu'il ne fallait. Dans le cas des mots enracinés, comme coche, sabre, hussard, Hongrie, l'accumulation des données

est peut-être superflue, mais on ne peut jamais prévoir quel usage on pourra faire de l'abondance. Les nouvelles dérivations des mots acclimatés ne peuvent pas figurer évidemment à titres égaux parmi les autres emprunts immédiats, ainsi que le travail le fait dans le cas des mots : magyariser, sabrenas, sabretache, etc., qui ne s'attachent à la Hongrie que par leur racine. En tout cas, ces données montrent quelle vitalité possédait le mot hongrois accepté, s'il est devenu apte aux compositions dans la langue française qui n'a pas une forte tendance pour la formation des mots. (Quant aux suffixes, l'arrangement de l'auteur est fort instructif ; cf. p. 28-29.)

Ci-dessous nous allons faire quelques remarques au sujet de certains mots du recueil de Mlle Lovas.

16. Alt-Offen. — La forme Oe-Bude (1851, < hongr. « Ó-Buda ») pourrait être un titre à part. Il est surprenant qu'un dictionnaire géographique de 1851 s'efforce de donner la forme approximative de la dénomination hongroise, contre le nom allemand de cette ville généralement connu. Oe-Bude manque de la liste des variantes.

28. Arva. — On devrait mentionner aussi la forme slave du mot (Orava), d'autant plus que quelques-unes des sources citées s'y réfèrent déjà. Bongarsius, de qui vient la première forme de l'article (Orava), aurait pu parvenir au nom slave par une voie de transit populaire.

38. Banat. — Le trait intéressant de l'article — ce qui montre d'un coup l'utilité linguistique du recueil entier — c'est qu'il connaît une mention du mot de 1731, antérieure à la date (1752 du Dictionnaire de Hatzfeld-Darmesteter-Thomas. — Il existe une publication anonyme en Hongrie, datée de 1789, dont le titre présente le mot : « Le Bannat de Temeschwar, 1789 » (cité par Petrik, *Bibliogr.* Hung. 1 : 175 ; manque chez M. Jezerniczky, *Les Impressions en français de Hongrie*, Études françaises, Szeged, 8).

46. Batha. — Ici et ailleurs (cf. p. e. « Fünfkirchen »), Baudrand ne figure comme source que de deuxième main. La liste des sources ne le cite pas non plus.

48. Battori. — L'orthographe du nom « Bátori » cité pour l'an 1602 doit être inexacte, puisque cette écriture appartient à I. Kont qui indique seulement, sans citer aucun texte, le contenu d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

52. Bega. — Le mot se présente relativement tard, en 1744, ce qui trouve peut-être son explication dans le fait que, à l'époque de la retraite des Turcs, certains noms de lieu entrent dans la

littérature française au fur et à mesure qu'ils deviennent champs de bataille.

55. Belgrade 1. — D'après le renseignement de M. Eckhardt (Magyar Nyelv, 1928 : 83) le nom est déjà connu au XVe siècle : Belegraua. — L'article ne mentionne pas la forme slave du nom.

81. Bude. — Ici on peut faire remarquer que ce nom slavo-hongrois est déjà connu en France au XIVe siècle, tandis que la forme allemande (Ofen) ne nous apparaît qu'au XVIe. Ce fait montre une fois de plus qu'au XVIe siècle un intermédiaire allemand se substitue aux contacts immédiats franco-hongrois du Moyen âge.

87. Canise. — Le premier document n'est pas intelligible, l'abréviation de source n'est pas exactement donnée et même la forme citée (Zacque) paraît douteuse, puisque prise dans une source moderne (1895). — Le document de Kont (Kanizsa) doit être également inexact, cf. notre remarque à l'article 48.

93. Carpates. — Pour l'orthographe de ce nom géographique, il faut savoir que les Français ne l'écrivent jamais avec une orthographe hongroise (Kárpát) ; ils le considèrent comme un mot tout à fait français, ce que prouvent d'ailleurs les possibilités de dérivation (carpatien, 1686 ; carpatiques, 1731).

103. Chergon. — Cette forme, qui équivaut au nom d'aujourd'hui, Csurgó, indique, d'une façon générale, que la communication des anciennes versions hongroises n'était nulle part superflue : ici une de ces versions correspond exactement au nom français du XIIIe siècle. (Cf. l'article de Reiszig, dans *Századok*, 1910.)

105. Chonad. — Un nouveau document : Niceron, *Mémoires*, 1732, XVII : 390 (Chanaden), cité par M. Pierre Costil, *André Dudith, humaniste hongrois*, Paris, 1934.

124. Crapacks. — L'origine de ce mot est obscure. Peut-être c'est un contrefait allemand qu'indiquent encore les formes suivantes : Crapach, Krempach, Crapat.

130. Cumans. — Dans les documents ramassés sous ce titre, deux mots français sont confondus : Cuman < cumanus et Chune < kun. Le dernier ne se trouve que dans trois variantes ; ce fait indique que, où c'est possible, le mot français prend la forme latine ou allemande au lieu de la hongroise, car la curiosité des Français rencontre ces formes plus souvent dans la littérature.

134. Czongrad. — Il faudrait expliquer séparément la forme Orodi (1705).

135. Danube. — Les formes Dinoe, Dunoe, Dunoue, etc., auraient pu prétendre à un titre séparé, car ce nom vulgaire existant au Moyen âge ne peut pas être identifié avec la forme « Danube » et ne peut dériver de « Danubius », mais seulement de la forme hongroise « Duna » ou des précédents celtes de ce mot. Au point de vue hongrois il n'est pas sans intérêt de consta-

ter que les Français ont connu le nom vulgaire de la rivière.

143. Dolman. — Il aurait fallu mentionner que ce mot a un doublet : doliman, d'origine immédiatement turque. Le mot dolman, reçu par l'intermédiaire hongrois et allemand, subit un changement de sens et il diffère même dans sa valeur esthétique de « doliman ».

146. Drave. — M. A. Eckhardt cite d'une source franco-latine du XIe siècle (Albertus Aquensis) la formæ Drowa (Magyar Nyelv, 1928 : 83).

162 Esseck — Il aurait fallu mentionner que ce mot d'origine slave existe dans des textes français non seulement par l'intermédiaire hongrois (Eszék), mais aussi directement (Osziek, 1841).

164. Esterhazy. — L'auteur ne mentionne pas les anciennes orthographes du mot qui sont seules décisives pour les variantes françaises.

166. Etelka. — On aurait pu citer le roman de M. Jean Mistler : *Ethelka*, paru il y a quelques années.

176 *bis*. — On pourrait placer ici le nom Francavilla, donné par un texte franco-latin du XIe siècle (Albertus Aquensis) à une colonie française de Hongrie, en hongrois « Nagyolaszi ». Cf. M. Al. Eckhardt, dans *Magyar Nyelv*, 1928 : 82.

197 *bis*. — Albertus Aquensis (XIe siècle) donne le nom Guz à un comes hongrois. Cf. Eckhardt, *l. c.*

201. Haidonical. — D'après l'auteur, ce mot vient du latin « haidonicalis », mais elle ne donne aucune prerève de l'existence d'un tel mot. (Ducange, Bartal ?)

217. Hongrie. — Mentionnons deux études importantes de M. Al. Eckhardt sur les mots « Hongrie » et « hongrois », dans *La Revue des Etudes hongroises*, 1927 : 360 et 1928 : 348. — Quant à l'eau de la reine de Hongrie, nous trouvons à ce sujet déjà en 1743 une publication française : Discours apologico-pathétique sur les vertus principales de l'eau de la reine de Hongrie, ou sur les moiens de faire triompher la bonne foi et pour celle-ci retablir et affermir en Europe la paix stable et durable, par A. C***. La Haye, Gerh. Mee, 1743. (In-8°, cité par Petrik, *o. c.*, I : 536). — On trouve le point de Hongrie chez Molière : *L'Avare*, II, 1. — La forme Hongrien obligerait à une explication linguistique : « Hongrie que le vulgaire appelle Hongrien » (Broissinière). Influence allemande ?

234. Hussard. — Le plus ancien document selon Hatzf.-Darm.-Thomas et R. Plate (*Etym. Wb. d. fr. Spr.*, 1931) date de 1630. Mlle Lovas le cite déjà de l'an 1608 et dans la forme « hussarts ».

258. Keskemet. — Il faudrait expliquer le nom grec (Egopolis) de cette ville, que nous trouvons mentionné en 1769.

284. Leutschau. — L'article renferme deux noms distincts : à côté de la forme allemande, nous y trouvons également le

slave Levoča et Lewocz, ce qui n'est pas marqué par l'auteur.

289. Liptoue. — La mention du mot slave manque.

289 *bis*. — Manque le nom de Liszt, compositeur universellement connu.

295. Lypeze. — Le titre de l'article est mal choisi. Cette forme ne se présente qu'une seule fois et n'est pas caractéristique : elle est probablement une faute d'impression au lieu de « Lypcze ».

306 *bis*. — Selon une source latine de France, citée par M. Eckhardt, du XIe siècle, Zimony est appelé Malevilla. L'origine de ce nom est inconnue. Cf. l'article 453 (Semlin) de Mlle Lovas.

326. Moson. — Dans les textes cités par M. Eckhardt (Magyar Nyelv, 1928 : 83-4), on trouve chez Guibert de Nogent (XIe s.) la forme latinisée : Moyssonem ; chez Albertus Aquensis : Meseburg.

332. — L'identification du nom Nicklas, basée sur un seul document, avec le nom hongrois, Miklós, aurait pu recevoir au moins un point d'interrogation, ou bien une référence aux variantes de Niclos qui manquent complètement ici et ne se trouvent qu'à l'article « Bethlem ». Cf. encore « Niclos » dans la liste des sources, p. 202 (R 1739). La forme « Nicklas » est probablement le résultat d'une influence allemande.

346. Novagrad et Novigrad. — Évidemment, ces formes slaves sont entrées, sans l'intermédiaire du hongrois, directement et d'après des dénominations slaves de Hongrie, dans les textes français.

353 *bis*. Otegiazac. — C'est un document digne d'être signalé au point de vue de l'histoire de la civilisation hongroise, car il nous révèle, d'une source française, un nom de ville hongrois existant encore au XVIIIe siècle et aujourd'hui oublié.

356 *bis*. — C'est ici qu'on pourrait intercaler le nom Palfi, qui aura eu, comme nom historique, ses variantes dans la littérature française. Nous n'en pouvons signaler qu'une seule, dans la comédie à sujet hongrois *Sophie et Sigismond* de Lesage et d'Orneval (1732, cf. H 1929, p. 4), où l'on parle d'un « comte de Palfi ».

357. Paloczes. — On aurait pu constater que Boullet identifie faussement Palovtzes avec le nom de tribu Cuman.

394. Ragotzi. — Ce nom est entré dans le français probablement par l'intermédiaire allemand. Cf. Neu-Ragotzi, nom de lieu aux environs de Halle-sur-Saale. — L'orthographe du nom cité d'après Kont n'est pas authentique.

409. Sabatzie. — On comprend difficilement pourquoi ce nom figure en tête de l'article quand il ne se présente qu'une seule fois et la dénomination correspondante en hongrois est : Zavatka. — « Sabatzie » doit sortir d'une formation analogique.

430. Sandorf. — Village mentionné dans la préface d'une édition d'*Atala*, Presbourg, 1803. Cf. M. Jezerniczky, Les impressions en français de Hongrie, Szeged, 1933, p. 41.

430 *bis.* Sangiacato. — Non de ville. (Zagyvaszántó ?) — On trouve ce nom dans la publication : *Discours du Siège et Prise de Hatvan et Sangiacato, villes très fortes du royaume des Hongries* (sic !) *par le serenissime archiduc Maximilian...* Traduit d'italien en français, 1596. — Kont, *Bibliogr.*, p. 10. — Apponyi, Hung. 596. — On comprend la forme italianisée du nom communiqué par un texte italien.

437. Save. — M. Eckhardt *(l. c.)* cite, d'un texte latin du XIe siècle, le nom : Sowa.

439. Zerinvar. — Le nom, dans cette forme composée, est sans contredit d'origine hongroise, mais il aurait fallu quand même signaler que Zerin est slave.

477. Soppan. — Tout l'article est obscur et les identifications sont incertaines. On désirerait une explication pour la forme allemande Zeeblack.

482. Ssabadka. — L'article renferme, sans le signaler, les variantes françaises de Subotica, nom slave de la ville.

486. Strigoniens. — 1683, dans un manuscrit de la Bibl. Nat. (Mss. fr. 15529), cité par Ch. Gérin, Rech. hist. sur l'assemblée du clergé de Fr., Paris, 1870, p. 424.

488 *bis.* Szamàr. — Ce mot est à ajouter au recueil, depuis la parution du roman de M. Jean Mistler *(Ethelka)*, dont un des personnages s'appelle « le Pr Szamàr ». Mot hongrois, « âne ».

490. Szekes-Fejervar. — Il n'est pas sans intérêt que ce nom hongrois n'apparaît qu'en 1841. Avant cette date, les textes français l'écrivent dans sa forme allemande ou latine.

514. Theresiopel. — Il est fort probable qu'on peut trouver un document plus ancien que celui de 1837, cette ville ayant été une place importante des guerres contre les Turcs au XVIIIe siècle. Le nom doit avoir figuré sur les cartes géographiques ou dans les publications périodiques du temps.

528. Tortoise. — Nom géographique, dans : *Le Royaume de Hongrie*, Cologne, 1686, p. 71. (Un exemplaire de ce livre se trouve dans la bibl. de l'Institut français de l'univ. de Pécs. Identique avec le livre indiqué par Kont (32) et Apponyi (1265) ?

543. Tyrnavie. — La mention de l'origine slave et les formes slaves manquent.

556. Varadin. — La forme médiévale Crissesam serait en rapport avec cette ville ?

600. Zendre. — La mention de l'origine slave manque.

605 *bis.* — A ajouter : Zimbalmoche. C'est une transcription française d'un mot hongrois (cimbalmos = cymbalier), dans la traduction d'un poème de Petöfi par A. Dumas. (Communication de Mme G. Paupert.)

Nous pouvons ajouter encore une remarque qui concerne cette thèse. A l'aide des documents, nous trouvons quatre causes de transition des mots hongrois dans la littérature française : 1) l'effet des événements historiques ; 2) l'exportation européenne de l'industrie hongroise ; 3) l'effet de l'organisation militaire hongroise ; 4) l'intérêt des Français pour les choses exotiques.

(Université de Szeged.)

BÉLA ZOLNAI.

ASPECTS PHILOSOPHIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANÇOIS II RÁKÓCZI

Les recherches historiques faites à l'occasion du deuxième centenaire de François II Rákóczi ont projeté une nouvelle lumière sur la figure de ce grand monarque transylvain. Elles ont permis de constater que l'histoire *concrète* de son activité s'est effacée dans la conscience collective de la nation, après trois générations à peine, pour céder la place à une *philosophie* de l'existence nationale. A la fin du XVIIIe siècle cette transformation était consommée.

Au XIXe siècle, le nom de ce héros devenu légendaire se rattacha à l'idée de l'indépendance de l'État hongrois, c'est-à-dire à ce qu'une nation, dont la vie économique et sociale paraissait suffisamment développée, pouvait surtout regretter. La situation de la Hongrie a beaucoup changé depuis lors. La même catastrophe qui lui a enlevé, en 1920, les trois quarts de son ancien territoire, a brusquement réalisé son désir national le plus intense du siècle passé, en faisant de ce pays un facteur autonome de la vie internationale. Mais, en dehors de sa position internationale, l'attitude philosophique de la nation a également changé, celle-ci a remplacé ses formes libérales de penser par des formes spiritualistes et collectives. Dans ce milieu bien différent de l'après-guerre, il ne sera donc sans doute pas inutile d'examiner de plus près l'histoire de Rákóczi et de juger si le nom de ce grand Prince résume toujours l'ensemble des aspirations les plus hautes de la nation.

Un tel examen peut être tenté avec d'autant plus d'aisance que les fêtes organisées à l'occasion du deuxième centenaire de sa mort fournissent une documentation très abondante. La presse a rendu compte, en effet, de tous les discours commémoratifs ayant une importance quelconque et le nombre des articles de revue est aussi très important. La plupart de ces discours et de ces articles s'occupent,

comme par entente préalable, de la signification philosophique de l'histoire de Rákóczi. Ils aident donc sensiblement à mener à bien la tâche que nous nous sommes fixée. L'aveu de l'évêque protestant Farkas jette une lumière particulièrement caractéristique sur cette attitude spéculative, détournée des documents : « Pour ma part — dit-il — je m'associe à notre idéal sublime, et c'est lui que je consulte pour savoir ce que nous devons penser de lui, de ses luttes et de ses rêves, de ses déceptions et de ses victoires, de ses chagrins infinis survenus pendant sa vie bénie de souffrances surhumaines. » Les savants qui tirent leurs données positives du fond des archives au prix d'un labeur patient peu connu des autres, ces savants, pour rendre hommage au grand Prince, ont cependant eux-mêmes rattaché le passé au présent, autant que leur science le leur a permis. Voyons donc à la lumière de ces sources éloquentes quelle est à l'heure actuelle l'appréciation historique sur l'activité du Prince de Transylvanie, et de quelles idées il semble avoir été le dépositaire.

***

Nous remarquons tout d'abord qu'aucun trait n'a disparu de l'ancienne figure de Rákóczi, *symbole de l'indépendance hongroise*. Cette figure subsiste aussi vivante qu'elle a été ancrée dans l'esprit des générations précédentes par le grand historien Coloman Thaly (1839-1909). De plus, il est permis de dire que c'est le portrait le plus connu du Prince à l'heure actuelle même. Cela tient certainement aux faits politiques qui ressortent le mieux et dans les écrits et dans la guerre d'indépendance de ce héros. Ou tout au moins ce sont les faits auxquels la plupart de nos contemporains prêtent le plus d'attention, suivant en cela la tournure d'esprit de l'époque libérale.

Ce portrait politique de la vie et de l'œuvre de Rákóczi a d'abord été ébauché par le Prince lui-même. « Je n'étais pas guidé par l'idée de vengeance — dit-il dans ses *Confessions* — ni par l'ambition de la couronne ou du pouvoir, ni même par le désir de régner. L'unique source de toute mon activité fut l'amour de la liberté et le désir de délivrer ma patrie de la domination étrangère. Mon idéal consistait

simplement à remplir mes devoirs envers la patrie. » Dans ces lignes, souvent citées, se retrouvent en effet presque tous les éléments essentiels de l'idée de l'indépendance exprimée dans des formes différentes. Tel est le portrait de Rákóczi, tel qu'il nous a été présenté dans ses traits les plus expressifs par Ladislas Ravasz et Jules Kornis. Dans la définition donnée par le premier, Rákóczi « fut la personne en qui se précisa le désir inné et éternel du Hongrois, à savoir d'appartenir à lui-même et d'être seul à disposer de lui-même ; ce fut ce Prince qui donna l'expression la plus pure et la plus forte de l'idée absolue de la nation, de cette grande passion humaine dont il était épris. Ce fut lui enfin qui incarna, au dernier moment, le « vouloir-vivre » national, la dignité du peuple et l'instinct d'indépendance. » Le philosophe Jules Kornis est plus précis encore : « Depuis deux cents ans — dit-il — la personnalité de Rákóczi et la cause de la liberté nationale ne font qu'un dans la conscience historique des Hongrois. L'existence morale et spirituelle de ce héros, les caractéristiques essentielles de son tempérament n'ont en effet qu'une seule source : la conscience de sa vocation. Car au fond de son âme Rákóczi est convaincu de sa mission historique et il a conscience du rôle particulier qui lui est dévolu dans le gouvernement de la nation hongroise. L'essence de sa mission est un idéal politique : recouvrer l'autonomie complète de la nation, compromise en 1526. » « Puisque son cruel destin ne lui avait pas permis de remplir sa mission primitive de prince et de chef, il se fixait en exil une nouvelle mission : celle de donner l'exemple du martyre héroïque et du « savoir-souffrir » pour les droits de la nation. »

*
* *

Sous cet aspect purement politique, ce portrait de Rákóczi appartint dans le passé plutôt à un parti qu'à la nation toute entière et à l'heure présente où les circonstances ont changé, il est devenu moins actuel. C'est pourquoi il s'est complété dans la conscience historique des Hongrois d'éléments nouveaux, plus contemporains, pour devenir « le symbole toujours vivant de notre justice

entière et celui de la liberté de toute notre patrie. » L'idée d'indépendance s'est enrichie d'une nouvelle variante d'après laquelle le Prince apparaît comme le *symbole de l'idée nationale totale*. Dans cette image de plus en plus répandue et à laquelle un grand avenir semble réservé, Rákóczi apparaît non pas seulement comme le représentant de l'indépendance politique de la patrie, mais comme celui de la nation se développant librement dans tous les domaines de la vie matérielle et spirituelle, bref comme symbole de la synthèse hongroise. Il fixe ce but et précise le chemin qui nous conduit à ce grand point de développement, en donnant comme exemple sa propre vie. Cette peinture de Rákóczi formulant l'idéal éternel de la nation et la politique qui y correspond, permet de dire à bon droit que « l'histoire moderne de la Hongrie ne connaît pas de figure qui soit plus glorieuse que la sienne ».

Quels sont les éléments principaux de cette idée nationale complète ? Son essence philosophique a été fort bien dégagée par Ladislas Ravasz. « Etre Hongrois — déclare-t-il — est une qualité qui suffit à elle seule pour donner but et sens à la vie. » Ce qui revient à dire qu'être Hongrois, n'est ni un privilège, ni un châtiment ; cela est « destinée, existence ». Et par là il nous désigne le Hongrois qui accepte sa destinée, le « Danubien, » par opposition à l' « occidentaliste » et au « touraniste » qui, l'un et l'autre, s'en écartent.

Rákóczi appartint à cette première catégorie. Il savait fort bien que la nation hongroise a besoin de s'exprimer, d'époque en époque, dans une synthèse *originale* conforme aux exigences du temps et qu'elle ne peut se contenter de subir une influence unilatérale quelconque. Il savait fort bien que le souverain étranger se dressait comme un obstacle en travers du chemin de cette prise de conscience nécessaire et c'est pourquoi il le supprimait au nom des « intérêts supérieurs de la nation ». Le Prince travailla à la réalisation de ses hautes intentions durant une dizaine d'années et « il prouva par son entreprise — constate l'historien E. Mályusz — que le Hongrois est capable, par ses propres moyens, de marcher de pair avec l'Ouest européen, tout en créant la variante hongroise de la vie de son temps et qu'ainsi, il n'a pas besoin de la tutelle

viennoise ni dans le domaine politique, ni dans celui de la vie intellectuelle ». A propos de cette nouvelle synthèse hongroise élaborée par Rákóczi, nous pouvons citer la juste remarque de l'Action Catholique d'après laquelle « ce fut dans l'imagination de Rákóczi que les Hongrois sont devenus pour la première fois une nation moderne au sens strict du mot ».

Le deuxième élément de ce nouveau portrait spirituel de Rákóczi proclame « la grande unité hongroise ». C'est le chemin qui conduit notre nation à la réalisation de la synthèse hongroise.

Le prince Rákóczi est passé par là, lui aussi, comme le constate B. Hóman, grand historien et ministre de l'Instruction publique. « Au XVIIe siècle — dit-il — la nation traversait un temps dur et plein de luttes. Outre qu'une puissance étrangère — la Turquie — s'était enfoncée comme un coin dans le corps même du pays, deux conceptions étaient opposées l'une à l'autre, dont les tenants étaient de bons patriotes vivant dans une hostilité mutuelle ; Nicolas Esterházy et Pierre Pázmány d'un côté, Gábriel Bethlen et Georges Rákóczi Ier de l'autre. Cette période historique une fois terminée, il en vint une autre, plus calme, dont le gouvernement étranger voulut profiter pour confisquer les droits des Hongrois. Et c'est alors (1703) que la nation se groupa dans un seul camp pour faire obstacle à ces tendances absolutistes. Elle choisit pour chef l'homme qui descendait, par sa mère, des Zrinyi, notamment de Pierre Zrinyi, frère du poète Nicolas Zrinyi, tous deux fils adoptifs de Pierre Pázmány, et qui était du côté paternel le petit-fils de Georges Rákóczi : François Rákóczi. Dans la personne de ce chef, on retrouvait les traditions des deux grands partis politiques opposés : il personnifiait donc l'idée de l'unité nationale. » — « Le grand propriétaire terrien — continue M. Hóman — qui commença sa guerre d'Indépendance en soulevant les pauvres et les serfs des départements de Zemplén, de Bereg et de Ung, revint dans le pays en tant que chef des paysans et il eut bientôt à ses côtés toute la haute société, jusqu'aux couches les plus élevées. » — « Catholique fervent, grand partisan de la Société de Jésus, qui avait lutté contre le protestantisme au temps de la contre-

réforme, François Rákóczi groupa et unifia sous son drapeau non seulement les catholiques, mais aussi la masse et les classes dirigeantes des Hongrois réformés. »

Rákóczi avait donc non seulement fixé la nécessité du développement national total, et désigné le chemin qui y conduisait, mais il avait réalisé ces deux postulats, aussi bien dans la vie politique que dans la vie sociale et intellectuelle du pays. C'est ainsi que s'achève son deuxième portrait et que, sa noble figure s'élevant à des régions de l'éthique, sa vie reste toujours exemplaire, toujours actuelle et toujours imitable.

*
* *

Le troisième portrait de ce Prince est un *portrait européen*. C'est celui qui peut le plus retenir l'attention du lecteur étranger.

Un des côtés les moins complets de ce portrait est celui qui tend à ne faire ressortir que les rapports du Prince avec l'étranger. Nous en connaissons deux essais dignes d'être mentionnés : l'un qui s'efforce d'expliquer aux Français ce que fut Rákóczi et l'autre qui s'adresse aux ressortissants tchéco-slovaques. Tous les deux envisagent la cause du Prince sous l'aspect de la politique des peuples intéressés. Il est évident qu'avec cette méthode on se rapproche plus près de la vérité historique. Louis XIV ne fut-il pas en effet l'allié principal de Rákóczi ? C'est ainsi que la *Revue des Etudes Hongroises* a souligné à plusieurs reprises les relations militaires et diplomatiques des deux pays et que la *Nouvelle Revue de Hongrie*, pour ne citer que ces deux revues, a mis en relief les rapports personnels de Rákóczi avec l'entourage du Roi-Soleil. — Dans les relations hungaro-tchécoslovaques, l'observateur s'est placé à un point de vue actuel et, au lieu de recourir aux notions politiques de la Hongrie ancienne, il s'est très heureusement servi de la seule notion de peuple. Dans cette conception c'est de la façon suivante qu'on a interprété l'histoire de Rákóczi : « Lui, le grand seigneur, fut le chef des pauvres peuples ruthène, slovaque et hongrois, tous opprimés... il avait pris les armes pour ces peuples et pour la liberté humaine... Incarnant la notion qu'on exprime en hongrois par *úr*

(seigneur de par son âme), il n'hésita pas un instant à sacrifier ses terres de plus d'un millier d'hectares et de prouver ainsi ce qu'est un chef. »

Les portraits de ce genre ont leur avantage, mais ils ont en même temps leur grand défaut, à savoir qu'ils ne nous montrent jamais en Rákóczi l'homme vraiment européen. Pour mieux saisir sa signification internationale, il faut le placer sur un plan beaucoup plus élevé, le mesurer à une échelle vraiment européenne, tout en nous exprimant dans le langage actuel de la géographie politique. Un portrait européen ainsi conçu nous révélera dans l'histoire de Rákóczi un double sens : celui de l'Europe danubienne et celui de l'Europe occidentale.

Le sens danubien du mouvement de Rákóczi a été exprimé par le Prince lui-même. « La Providence divine — écrit-il — m'a envoyé dans la patrie détruite pour que je sois l'appel vivant aux armes et à la liberté. Et cet appel fut entendu par tous les peuples du pays entier. » Le pays, — c'est la vallée moyenne du Danube ; les peuples — ce sont les Hongrois, les Slovaques, les Ruthènes, les Valaques, les Allemands, etc. Le héros hongrois, fils de la nation dirigeante, luttait donc pour la liberté de tous ces peuples, au nom et à la place desquels il avait à penser. Il remplit sa tâche avec un tel honneur qu'il sacrifia plutôt son bonheur familial et la foule immense de ses biens et préféra s'exiler, plutôt que d'abandonner la lutte pour la liberté. Ce chef, danubien par vocation, est honoré aujourd'hui encore par les peuples danubiens. La preuve éclatante en a été fournie par les fêtes organisées en Tchécoslovaquie. Les Hongrois prouvaient donc avec Rákóczi, comme ils l'ont fait si souvent depuis leur premier roi saint Étienne, qu'ils savaient toujours penser en bons Danubiens quand ils avaient en mains la direction de ces peuples. Ils ont prouvé même que l'empire danubien des Hongrois, à l'idée duquel il faudra en revenir tôt ou tard, peut ne pas reposer sur des baïonnettes — comme beaucoup d'hommes d'État le prétendent volontiers.

Le point de vue occidental est le complément nécessaire de cette explication. En effet, la portée du mouvement dirigé par ce héros de la liberté, ne peut être limitée uniquement aux peuples danubiens. Car pour avoir défendu le

pilier danubien de l'équilibre européen, dont les principaux bénéficiaires étaient les peuples occidentaux, et n'avoir pas abandonné sa mission, ni pour des promesses séduisantes, ni même pour la couronne de Pologne, il a écarté une catastrophe incalculable et rendu un service inappréciable aux grandes nations de l'Ouest. Ce sens occidental de l'histoire de Rákóczi n'est pas resté ignoré dans ces parties de l'Europe. Le célèbre musicien Berlioz, a composé sa *Marche* de Rákóczi en s'inspirant de cette idée et comme un hommage à ce grand Européen.

Nous pourrions approfondir davantage le sens de cette noble figure de notre histoire. Le sens européen jugé sur le plan politique indique cependant à lui seul que les Hongrois ont toujours été un élément important de l'ordre politique de notre continent et par conséquent que leur affaiblissement peut faire surgir un danger général. Nous pouvons conclure que la légende d'un Rákóczi soi-disant *Erz-Rebell* n'a droit d'existence que dans le vocabulaire impérialiste de ceux qui, à la honte de l'Europe, persistent à nier le droit d'autres nations à la vie. Notre Rákóczi fut le chef providentiel des peuples danubiens, sachant voir et juger au-delà des frontières et, comme tel, il s'est acquis une place d'honneur parmi les grands Européens les plus nobles de son époque.

***

La série contemporaine des portraits de Rákóczi ne serait pas complète si on n'en présentait un quatrième. C'est le *portrait du saint*. Il a la prétention, lui aussi, d'en donner une image complète, mais il repousse à l'arrière plan les autres traits du héros dans la même mesure que les portraits précédents. Primitivement c'est Rákóczi lui-même qui a ébauché ce tableau. Dans ses *Confessions* nous trouvons l'admirable analyse suivante : « Rien ne m'a davantage inspiré que le désir de remplir la volonté de Dieu ; parce que, Tu vois, Mon Seigneur, que je n'avais pas aspiré au pouvoir et que je n'avais désiré ni la guerre ni la vengeance ; je ne fuyais même pas les dangers. Pour ma propre personne le chemin que je devais suivre était indifférent pourvu qu'il fût précisé par Toi, Mon Seigneur, Mon Dieu. » Voilà les

idées qui se développent dans le dernier portrait de Rákóczi et Joseph Szörtsey les commente ainsi : « Ce sont les paroles de Rákóczi ; elles retentissent de la vallée vers les hauteurs comme le Sermon sur la Montagne et s'élèvent au-delà du ciel étoilé, jusqu'au Dieu tout-puissant. Ces paroles élèvent Rákóczi au-dessus de tout ce qui est de ce monde, au-dessus du prestige passager d'un héros de liberté nationale... » Rákóczi, libéré de tout ce qui nous attache à cette terre, devient le compagnon d'un Pascal, d'un saint François d'Assise, d'un saint Augustin et l'on peut dire de lui que « Dieu le mena par la main, depuis le début jusqu'à la fin, depuis le premier baiser de sa mère jusqu'au dernier battement de son cœur. » De même, notre grand romancier François Herczeg explique dans son nouveau roman portant comme titre la devise de Rákóczi *Pro Libertate*, que « ce n'est pas dans ses succès militaires et politiques que consiste la grandeur de Rákóczi, mais bien plutôt dans sa solide moralité ». C'est ainsi que prend forme son plus récent portrait, où ce grand seigneur « apparaît comme un humble ermite de corps et âme, tout pénétré d'une profonde philosophie religieuse... et comme un monarque sage soucieux de ses devoirs au beau milieu de sa cour ». Ce Rákóczi est sans doute « une des figures les plus intéressantes du catholicisme hongrois, un des penseurs de notre histoire qui ont compris l'Europe et l'ont enrichie de leur personnalité ». « S'il n'avait pas vécu à l'époque du nationalisme sobre et du siècle des philosophes, mais dans la lumière filtrée des vitraux colorés du Moyen-Age, peut-être l'auréole céleste entourerait-elle sa tête et son être spiritualisé ferait-il jaillir des miracles dans les âmes. »

Le Pr Béla Zolnai a raison en remarquant, à propos de l'historique de la sainte figure de Rákóczi, qu' « après l'esprit destructeur et matérialiste du XIXe siècle, il fallait que vienne l'époque actuelle aux tendances spiritualistes et idéales, ces temps portés vers les valeurs éternelles, les idées pures et les vérités absolues, pour que nous puissions apercevoir en Rákóczi ce visage tourné vers le ciel ». Petőfi fut le premier à mentionner ce héros parmi les saints de notre pays. L'idée de ce grand poète ne s'est pas perdue aujourd'hui car plusieurs d'entre nous tiennent pour certain qu'après Jeanne d'Arc Dieu ne refusera pas la couronne

glorieuse à Rákóczi. Voilà pourquoi Joseph Szörtsey est d'avis que « nous autres, pauvres fils de la Hongrie, nous ne devenons dignes de sa grandeur impérissable qu'en implorant pour lui une place parmi les saints de l'Église catholique de toute la force de nos voix innombrables et de nos ferventes prières ».

***

Après avoir passé en revue les idées que s'est faite de Rákóczi l'opinion publique de nos jours, le lecteur attentif se demandera assurément lequel de ces nombreux portraits est la plus fidèle image de ce grand Prince. A cette question, nous devons répondre que tous ces portraits sont « fidèles », tous étant « vrais ». Que cette déclaration ne surprenne point. Celui qui, du haut du Campanile de Venise a porté son regard sur le pourtour de l'horizon, peut voir autant de panoramas que de régions du ciel — quoique Venise reste toujours identique. Il en est ainsi des quatre portraits de Rákóczi : l'histoire de ce Prince a autant de sens que les points de vue que nous nous fixons en l'examinant. Que nous l'envisagions sous l'angle de l'idée d'indépendance, de l'idée nationale totale, du point de vue européen ou de celui de la sainteté — elle est toujours la manifestation réelle de l'âme du véritable Rákóczi. Cet homme, nous le trouvons dans tous ces portraits exceptionnellement grand, exceptionnellement captivant et toujours vrai. Son portrait réel n'est que la synthèse de tous ces aspects, la somme intégrale de ces quatre « hommes ». C'est le héros véritable, c'est la figure la plus noble de l'histoire hongroise.

Que le chef de la guerre d'indépendance hongroise ait pu atteindre à une telle grandeur morale aux yeux de la postérité reconnaissante, cela peut être expliqué, en dehors des qualités personnelles du Prince, par le fait que son développement fut aidé par des forces historiques immenses. Ces forces sont tellement constantes dans le cours de l'histoire hongroise jusqu'à nos jours et l'attitude de Rákóczi envers elles est si bien précisée dans ses paroles puisées dans la profondeur de l'âme hongroise, qu'à son échelle on

saurait reconstruire tout le passé de notre existence nationale.

En conclusion, nous sommes à même de constater que ces quatre portraits vivant actuellement dans notre conscience collective sont la fidèle expression de notre puissant nationalisme contemporain imprégné d' « européanisme » et de spiritualisme. Cette vérité est même attestée par la circonstance que le deuxième centenaire de Rákóczi a été fêté par tous les Hongrois du monde avec le même recueillement, sans distinction de religion, de classe sociale ou de parti politique.

T. BARÁTH.

PARIS, VILLE DES RÁKÓCZI

(1713-1780)

De la patrie lointaine dont ils étaient bannis, un curieux destin a conduit à Paris, l'un après l'autre, les cinq derniers Rákóczi.

Trois d'entre eux y dorment leur dernier sommeil.

Nous sommes de ceux qui croient à l'âme des vieilles pierres ; c'est pourquoi, — reconstituant par cent détails épars dans les archives, leur itinéraire parisien[1] —, nous avons suivi pas à pas, dans leurs divers logis, les cinq princes hongrois qui vécurent l'alexandrin célèbre :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France.

I. — FRANÇOIS II RÁKÓCZI

Quand, après deux mois de navigation mouvementée depuis Dantzig, François II Rákóczi, mettant le pied pour la première fois sur la terre de France, débarqua à Dieppe le 13 janvier 1713, il se rendit sans tarder à Rouen où il reçut l'hospitalité du duc de Luxembourg, gouverneur de la province de Normandie.

Après quelques jours de repos, il prit, le 27 janvier, la route de Paris où il arriva le lendemain. Il descendit à l'Hôtel de Luxembourg, que le duc lui avait prêté, et logea sa suite dans un meublé du quai Malaquais, l'hôtel du Perron.

du Perron.

Ce dernier — que Rákóczi, semble-t-il, n'habita pas, et que le jeu défendu établi par les officiers du prince allait bientôt rendre célèbre, trop célèbre, sous le nom d'hôtel de Transylvanie —

(1) Nous avons tenu pour parisiens, bien qu'ils fussent, en ce temps, hors des barrières de la capitale, les logis des Rákóczi à Chaillot, Passy et La Chapelle, puisque ces villages ont été, depuis, annexés à Paris : le premier en 1784, les deux autres en 1860.

s'élevait dans ce quartier de Saint-Germain-des-Prés, résidence préférée des étrangers, où, dit un chroniqueur du temps, l'on avait compté en un seul hiver « *jusqu'à douze princes des plus illustres maisons d'Allemagne et plus de trois cents comtes et barons*[1] ».

Plus particulièrement, le quai Malaquais (ou Malaquest), avec ses dix toises de largeur et les huit lanternes qui l'éclairaient la nuit, était réputé le plus beau de Paris depuis qu'en 1669 on l'avait, luxe alors inusité, revêtu de pierre de taille.

Édifié, entre 1662 et 1628, pour Jacques de Hillerin[2], chanoine de N.-D. de Paris et conseiller au Parlement, sur une petite partie de l'ancien parc de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, — à l'endroit précis où passait, au Moyen âge, la Noue ou Petite-Seine, sorte de fossé navigable qui faisait communiquer avec le fleuve les douves entourant l'abbaye voisine de Saint-Germain-des-Prés, — l'hôtel du Perron s'élevait à l'angle dudit quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte) alors terminée aux rues Jacob et du Colombier qui bornaient au nord l'abbaye de Saint-Germain.

De trois étages, surmontés de hautes mansardes, l'hôtel présentait sur le quai une agréable façade de style Louis XIII — brique et pierre — percée de hautes fenêtres, cinq par étage.

Derrière l'hôtel, une cour et un petit jardin, séparés de la rue par des communs bas, s'étendaient sur quelques toises en direction du couvent des Petits-Augustins, occupé de nos jours par l'École des Beaux-Arts[3].

Habité jusqu'en 1686 par la famille de Hillerin, l'hôtel avait été loué ensuite au comte de Tallard, futur maréchal, puis au duc d'Albret, grand chambellan de France, enfin, par une chute imprévue, à deux roturiers, Nicolas Michel, exempt de la prévôté générale des Monnaies, et Louis Rossignol, garçon tapissier, qui en avaient fait un hôtel meublé.

C'est ainsi que Rákóczi put en louer une partie pour ses officiers. Nous avons conté dans une autre étude ce que fut leur séjour, qui dura jusqu'à l'été de 1716. A cette date, les de Hillerin donnèrent l'hôtel à bail, pour neuf années, à un sieur Geoffroy Sinet, valet de pied du duc d'Orléans, qui pourrait bien n'avoir été que le prête-nom de quelque grand seigneur désireux de continuer pour son compte la lucrative exploitation du tripot de Transylvanie.

(1) Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, 1752. Les détails qui suivent ont été pris, les uns dans G. Brice, les autres dans l'Atlas de Jean de La Caille (1714) : *Description de la ville et des faubourgs de Paris en 20 planches.*

(2) Nous avons emprunté l'historique de l'hôtel à l'ouvrage de M. Léo Mouton, *L'Hôtel de Transylvanie.* Paris, 1907.

(3) L'hôtel mesurait 9 toises, 3 pieds, 0 pouce, en façade sur le quai ; et 23 toises, 5 pieds, 7 pouces en profondeur, sur la rue des Petits-Augustins.

Au cours de cette location, le 20 avril 1720, la famille de Hillerin, fort à court d'argent, vendit son hôtel pour « 210.000 *livres de prix principal et* 10.000 *livres de pot-de-vin* » à la comtesse de Fontaine, veuve d'un maréchal de camp, qui le revendit, trois ans plus tard, pour 125.000 livres seulement, à la « Très puissante » duchesse de Gramont, laquelle s'y installa à l'expiration du bail des Sinet. A sa mort, en 1737, l'hôtel passa à son neveu, le brave vicomte de Lautrec[1], — futur maréchal de France, lui aussi, — qui y mourut à son tour en 1762, le laissant à son propre neveu, le duc de Noailles Mouchy — encore un futur maréchal, et qui devait périr, en 1793, sur l'échafaud révolutionnaire, — qui, en 1782, le loua à M. de Vergennes, ministre des Affaires étrangères.

Sous l'Empire, l'immeuble, alors divisé en plusieurs appartements, eut comme habitants notables le jurisconsulte Joseph Carnot, frère de l'*Organisateur de la Victoire*, le baron Denon, le géomètre Legendre...

Enfin, dans la seconde moitié du siècle, après une série de locataires incolores, la marquise de Blocqueville, fille du maréchal d'Empire Davout, prince d'Eckmuhl et duc d'Auerstadt, y tint, de 1869 à 1892, un salon célèbre.

Conservé avec soin, l'hôtel de Transylvanie orne toujours, de sa façade rose et blanche, le vieux quai Malaquais[2]. Sur la rue Bonaparte, où passent bruyamment les automobiles, la fenêtre à poulie par où l'on entrait l'avoine et le foin des écuries évoque encore le temps des carrosses.

Et si, à l'intérieur de l'hôtel, de faux lambris blancs recouvrent, dans les salons du premier étage, les cloisons anciennes qui virent se presser les joueurs de la Régence, d'heureuses restaurations ont récemment remis à jour, au troisième étage, les belles poutres peintes du temps de Louis XIII.

***

Mais revenons à l'Hôtel de Luxembourg. Cette résidence, — qu'il ne faut pas confondre avec le palais édifié en 1615 pour la reine Marie de Médicis, et qui abrite maintenant le Sénat —, s'élevait dans le quartier du Palais-Royal, rue et près la porte Saint-Honoré, en face du couvent de l'Assomption, à l'endroit

(1) C'est à cette date que l'hôtel quitta le nom d'*Hôtel de Transylvanie* pour celui d'*Hôtel de Lautrec*.

(2) Dont il porte le n° 9.

précis où la rue Cambon, venant du boulevard, débouche aujourd'hui dans la dite rue Saint-Honoré[1].

Contigu au couvent des Filles de la Conception du tiers-ordre de saint François, dites religieuses Cordelières, sur le terrain duquel ont été ouvertes les rues Richepance et Duphot, l'hôtel avait été construit, vers 1640, pour Messire Séraphin de Mauroy, conseiller du Roi en ses conseils et intendant des Finances. En 1654, il avait été acquis par Messire François Foucquet, « *conseiller ordinaire du Roy en son conseil d'Estat, evesque et comte d'Agde, nommé par S. M. Coadjuteur à l'archevêché de Narbonne* » ; puis, en janvier 1675, par le célèbre *Tapissier de Notre-Dame*, « *Très haut et très puissant seigneur Monseigneur François Henry de Montmorency, duc de Luxembourg et d'Epiney, pair, maréchal, premier baron et premier chrétien de France, souverain de Luxembourg et d'Aigremont, chevalier commandeur des ordres du Roy, capitaine de sa première et plus ancienne compagnie françoise des gardes du corps de Sa Majesté, gouverneur et lieutenant général pour le Roy de la Province de Normandie et Général de ses armées* ».

A la mort du maréchal, le 4 janvier 1695, l'hôtel était passé à sa veuve, puis, en 1701, à son fils aîné, Charles-François-Frédéric[2], futur gouverneur de Normandie, et c'est ainsi que Rákóczi y fut hébergé.

De la demeure elle-même, fort importante et, selon certains auteurs, magnifique[3], nous n'avons trouvé, à défaut d'une image gravée, que la sèche description d'un acte notarié :

« Une grande maison en plusieurs corps d'hôtel, ayant issue sur la rue Neuve Saint-Honoré, couverte d'ardoise, sur caves voustées, offices, cuisines & écuries, remises de carrosses, salles, cabinets, soupentes, chambres, antichambres, garde robes, escalier dans œuvre, grenier, cours, puits, grand jardin, & autres aisances. »

Tenant à l'hôtel, trois autres maisons s'étendaient en façade sur la rue, dont la dernière, en direction du Palais-Royal, touchait à celle de François Geoffrin, bourgeois de Paris et secrétaire du Roi, de qui la jeune femme devait établir là, quelques années plus tard, un célèbre « Royaume ».

De l'hôtel, une porte percée dans la muraille donnait directement accès à une tribune dans l'église des Cordelières.

Le jardin, — agrandi en 1684 de trois arpents et demi, restant de la construction de la place Vendôme, et donnés par Louis XIV

(1) Marquis de Rochegude et Maurice Dumolin, *Guide pratique à travers le vieux Paris*. Paris, 1923.

(2) Né le 22 février 1661, mort le 4 août 1726. (Michaud, *Biographie Universelle.*)

(3) P. de Ségur, *Le Tapissier de Notre-Dame (Les dernières années du maréchal de Luxembourg)*. Paris, 1903, p. 407.

au maréchal, — s'étendait jusqu'à l'ancien rempart, au point où la rue des Capucines (jadis, Neuve des Petits-Champs) rencontre le boulevard. Entre deux longues allées d'arbres, quatre pelouses en rectangle, encadrant un bassin rond, dessinaient un parterre à la française. Du bout de ce parterre, formant terrasse, quelques marches descendaient à un autre petit jardin donnant de biais sur le rempart[1].

L'existence de l'hôtel devait être brève. Dès 1719, le 7 juillet, par devant Bapteste, notaire à Paris, le duc de Luxembourg vendit la propriété, pour la somme de 548.000 livres[2], à un sieur Guillaume Leduc, architecte, qui obtint du Bureau de la Ville l'autorisation d'abattre l'hôtel et de percer une rue sur son emplacement[3].

Cette voie, ouverte en 1722, reçut le nom de « rue de Luxembourg » et, un peu plus tard, de « Neuve-du-Luxembourg », qu'elle conserva jusqu'en 1879, quand lui fut attribué celui du conventionnel Cambon, mort en 1808, au n° 15 ancien.

Le couvent voisin de la Conception a disparu à son tour, sous l'Empire ; la rue Royale passe où s'élevait la porte Saint-Honoré, et, du décor qui vit le premier séjour parisien de Rákóczi, il ne reste guère aujourd'hui que l'église de l'Assomption.

Ce séjour fut, d'ailleurs, de courte durée. Rákóczi ne resta rue Saint-Honoré que le temps de guérir un érysipèle de la jambe gauche qui l'avait déjà retardé à Rouen. Dès le vendredi 3 février, au baron de Breteuil qui lui rendait visite de la part de Louis XIV, — et qu'il dut recevoir à demi-allongé sur un canapé —, il disait son intention de louer une maison auprès de Paris pour satisfaire à son goût de la chasse[4]. Et le 18, il partit s'installer à Chaillot, alors petit village à l'ouest de Paris, dans la maison d'un certain Carmeline.

***

Qui était ce Carmeline ? et où se trouvait sa maison ? De longues et minutieuses recherches dans les archives anciennes de Chaillot ne nous ont pas permis d'identifier l'un, ni de situer l'autre avec précision.

Seul, un ancien plan parcellaire de Chaillot, conservé aux Archives

(1) Archives Nationales. Q^{1*} 1099[6]. *Premier tôme du Terrier du Roy contenu dans le plan du quartier appelé la ville de Paris. Dressé par les cautions de François Blondeau en exécution de l'Arrest du Conseil du* 14 *décembre* 1700. Plan, p. 28.

(2) Arch. Nat. Q^1 1141, et Arch. Nat. *Minutier central*, Fonds CXVII, liasse 303.

(3) Arch. Nat. Q^1 1142-43.

(4) *Mémoires manuscrits du baron de Breteuil.* Mss. Arsenal 3863, p. 124 et sq.

nationales[1], et portant le nom de « Demoiselle Carmeline » sur des terrains placés en bordure de la ruelle des Blanchisseuses (aujourd'hui, rue Georges Bizet), permet de supposer que la maison louée par Rákóczi s'élevait dans le voisinage de l'actuelle place de l'Alma, alors occupé en grande partie par des cultures maraîchères.

Plus bref encore qu'à l'hôtel de Luxembourg devait être le séjour de Rákóczi à Chaillot. Trois jours après son arrivée, le 21 février, vers les neuf heures du soir, le feu prit dans la cuisine et détruisit entièrement la toiture. Le Prince a lui-même raconté l'accident, en termes pittoresques, dans une lettre à son ami le baron de Besenval, envoyé du roi de France à Dantzig :

« Trois jour apres m'avoir logé dans la maison de Carmelin à Salio, le feu ajant pris dans ma cuisinne par un pouttre qui traversoit la cheminé, jai manqué d'estre brulé puisques il n'avoit plus de 15 pas de corps de logi jusques à la pièce qui brula : mais, par bonheur, n'aians pas eu du vens, j'en suis quitte pour quelques peu d'argent pour reparer le batiment[2]. »

*
* *

Le château de Passy.

En fait, les dégâts durent être importants puisque Rákóczi se mit en quête d'un nouveau logis. Il le trouva à Passy, autre joli village, proche de Chaillot, et dont le seigneur, Pierre Orceau, écuyer, conseiller et secrétaire du Roi, accepta de lui prêter son château.

Orceau, homme prudent sans doute, en avait auparavant informé la Cour, par une lettre adressée au lieutenant général de police d'Argenson, ou au comte de Pontchartrain[3] :

« MONSEIGNEUR,

L'Envoyé de Monsieur le Comte de Saro m'est venu demander de sa part la maison que j'ay à Passy, jé cru ne pouvoir me dispenser de la lui offrir. Cependant je serois bien aise d'en avoir votre agrément.

J'ai l'honneur d'estre, Monseigneur, avec un profond respect votre très humble et très obéissant serviteur.

ORCEAU DE PASSY.

Paris, ce 28 février 1713. »

Rákóczi s'installa à Passy le 9 mars, et s'y plut fort.

« Je suis venu ici loger dans un maison de Mr. d'Orso tres aggreable, et la mieu situé et meublé », écrivait-il le même jour à Besenval. « L'aimable

(1) Arch. Nat. Z[1]. F. 931, f° 174. *Limites de la ville et fauxbourgs de Paris.* (n° IX. Faubourg Saint-Honoré, A-Q.) [Plans du grand bornage de 1728].

(2) Archives du ministère des Affaires Étrangères. *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie.* T. XVII, f° 26, 9 mars 1713.

(3) Aff. Étr. *Ibid.* F° 23.

bois de boulogne tien quasi à mon jardein, et estant le maître de touttes les chasses dans les plaisirs[1] du Roy, je peut fort bien m'en passer de Paris ou je n'irais plus que deux fois la semaine[2]. »

La « maison » avait d'ailleurs de quoi plaire. Bâtie à l'extrémité occidentale de la colline de Passy, à l'angle de la rue Basse (actuelle rue Raynouard) et de la ruelle Saint-Pol (rue des Vignes), au sommet de la pente abrupte descendant vers Auteuil, elle dominait la vallée de la Seine, et la vue s'étendait de la grande plaine de Grenelle, — au delà du fleuve —, au bois de Boulogne, tout proche.

Grande demeure champêtre plutôt que château, elle avait été construite à une date imprécise, peut-être fort ancienne, et chaque seigneur y avait à son tour apporté quelque amélioration. C'est ainsi que, vers 1670, Claude Chahu, bienfaisant sire à qui Passy devait son église, avait réparé les toits et construit un moulin à vent. Quelques années plus tard, sa veuve, Christine de Heurles, avait refait le portail et l'escalier, et rebâti entièrement le pressoir.

En face de l'entrée, et dominant le potager qui descendait vers la Seine, une terrasse en demi-lune permettait aux carrosses de tourner, car la rue Basse s'arrêtait alors au château.

Enfin, en arrière du bâtiment, de la ruelle Saint-Pol au chemin des Tombereaux (rue de l'Assomption), s'étageait un « clos » de trente-cinq arpents, planté de fleurs et de fruits[3].

Mais donnons un instant la parole à un abbé du temps, un certain P. Lemoine, détestable rimeur s'il en fut, qui nous a laissé, — en deux cents vers de mirliton où ne manque aucun des accessoires poétiques de l'époque : Zéphyrs et Nymphes, Amours et flèches, échos et flambeaux, — une description dythirambique de ces lieux[4] :

Le Passy, d'où je vous écris
Au pied d'un espalier de poires d'ambre gris,
N'est qu'à deux pas du lit où la royale Seine
Aux yeux de Paris se promène.
. . . . . .

On voit à la fraîcheur voltiger les Amours :
On les entend faire du bruit de l'aile,
Quand sur le soir quelque étoile nouvelle
Vient rallumer la pointe de leurs dards.
. . . . . .

(1) Voir les *Mémoires* de Breteuil, p. 133.
(2) Aff. Étr. *Ibid.* F° 26, 9 mars 1713.
(3) Bulletin de la *Société Historique d'Auteuil et de Passy*, 1892-1930, et Maurice Dumolin, *Auteuil et Passy d'autrefois*. (Ouvrage inédit.)
(4) P.-N. Quillet, *Chroniques de Passy et de ses environs*, 1836. Première partie, p. 118.

Il n'est rien qui me plaise
Comme la solitude où je rêve à mon aise
Tantôt au murmure des eaux,
Tantôt à l'ombre des ormeaux
Qui de leurs bras feuillus font une galerie...
. . . . . .

Le bâtiment n'est pas de ces hauts édifices
De rapines meublés, fondés en injustices,
Où le luxe insolent met des pays en parcs,
Des fleuves en canaux et des monts en remparts.
. . . . . .

Mais on y voit la médiocrité
Prise au compas de l'exacte équité,
La bonne foi, la conscience pure
De toute honte et de toute souillure,
Richesse rare en ce temps perverti...

Et l'abbé de célébrer avec lyrisme grenades et muscats, roses et jasmins, qui fleurissaient en cet Eden.

Pourtant, ce séjour enchanteur ne retint guère Rákóczi, souvent à la Cour où le Roi se plaisait à le voir. Le précieux Journal que nous a laissé un de ses gentilshommes, Szathmári Király Adam[1], permet de suivre avec précision les déplacements du Prince.

De mars à août, Rákóczi fit de fréquents et brefs séjours à Versailles, Marly et Rambouillet.

Le 30 août, il suivit, avec tous ses bagages, le grand voyage de la Cour à Fontainebleau, d'où il ne revint que le 11 octobre. Puis, du 3 au 21 novembre, il fut du voyage de Marly.

La dernière mention du nom de Passy dans le Journal d'Adam de Szathmar, est du 31 décembre. Dans ce mois, Rákóczi fit plusieurs séjours à Clagny, près Versailles, et, dès les premiers jours de janvier, s'installa définitivement dans la maison qu'il y avait louée, pour être plus près du Roi.

Désormais, les logis de Rákóczi, tous hors de Paris, sortent du cadre de cette étude.

Disons, pour terminer, que le château de Passy fut, de 1723 à 1730, reconstruit par le riche banquier Samuel Bernard, et que le nouvel édifice, plus vaste et seigneurial, après avoir abrité sous Louis XV le fameux fermier général et mécène Le Riche de La Pouplinière, qui y tint une cour d'écrivains et d'artistes, fut à son tour démoli après la Révolution. Il ne reste aujourd'hui, témoins de ce passé, que la terrasse où tournaient les carrosses et le petit passage qui, dessous la rue Basse, joignait le château au potager[2].

(1) K. Thaly, *Rákóczi Tar.* T. I, Budapest, 1886.
(2) Dans la propriété de la comtesse Elisabeth de Gramont, 69, rue Raynouard

II. — LA PRINCESSE RÁKÓCZI

Rákóczi avait quitté la France depuis quatre ans quand, à l'automne de 1721, la princesse, sa femme, y vint, de Pologne, résider à son tour.

Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels, alors âgée de quarante-deux ans[1], arrivait précédée d'une renommée où la vertu tenait, en vérité, peu de place.

Mariée à quinze ans, elle n'en avait que vingt-deux quand l'arrestation de son mari l'en avait séparée, en avril 1701. Leur intimité, déjà précaire, n'y avait pas survécu.

Telle était, dès ce temps, la réputation de la jeune femme, que Villars, ambassadeur de France à Vienne, pouvait écrire à Louis XIV qu'on attribuait la trahison de Longueval, « *qui estoit en commerce avec la princesse Ragotzki* », au désir de « *faire périr son mary* ». « *Ce qui est certain* », ajoutait Villars, « *c'est que cette Princesse est d'une très-mauvaise conduite*[2] ». Et quand, six mois plus tard, Rákóczi avait pu, par la complicité de son gardien Lehmann, s'évader de Wiener-Neustadt, la rumeur publique n'avait pas manqué de dire que la grâce de la princesse avait été pour beaucoup dans la défaillance du capitaine.

La vie de luttes et de périls qui, depuis, avait été celle du prince, avait peu d'attraits pour une jeune femme, et Charlotte-Amélie, « *jeune, belle et bien faite ; sensible à l'agrément de plaire*[3] », et qui ne sentait pas en elle l'austère vocation d'une épouse romaine, avait désormais vécu librement de son côté. Très librement.

Saint-Simon a noté, dans ses *Additions au Journal de Dangeau*[4] :

« Elle s'abandonna à un désordre qui ne put être caché, et qui enfin éclata avec un scandale de plusieurs années ; tellement que son mari, qui lui devoit la vie, ne put prendre aucun parti contre elle, et n'osa aussi par honneur la reprendre avec lui. »

(1) Charlotte-Amélie, fille de Charles, Landgrave de Hesse Rheinfels Wanfried et d'Alexandra-Julienne de Leiningen, née le 8 mars 1679, mariée à François II Rákóczi le 25 septembre 1694.

(2) Archives du ministère des Affaires Étrangères, *Correspondance politique Autriche*, T. 78, f° 189, 9 juillet 1701. Voir aussi Villars, *Mémoires*, T. 1, p. 332.

Une lettre anonyme, datée de Nuremberg, 20 juillet 1701, et conservée aux Archives Nationales (dans un volume provenant des Archives du ministère de la Guerre, vol. 1502, p. 24), exprimait plus crûment : « *On dit que le capitaine Longueval a fait l'amour à Me Ragotzi et que cette passion y a beaucoup de part...* »

(3) Marquis de Bonnac, *Histoire intéressante ou Relation des guerres du Nord et de Hongrie*, Hambourg, 1756. T. I, p. 156.

(4) Lundi 13 février 1713. T. 14, p. 344.

De la vie privée de sa femme, Rákóczi, en effet, n'ignora rien. Mais la reconnaissance, et la conscience de sa dignité, firent toujours taire en lui tout autre sentiment.

Villars écrivait, à la date du 11 octobre 1717[1] :

« Le Prince Ragotzky a de grandes obligations à sa femme, car elle lui a sauvé la vie et l'a fait évader de prison. Lorsqu'on a voulu lui dire des choses un peu fortes contre elle, il a répondu : « — *Elle m'a sauvé d'avoir la tête tranchée ; « après cela, il ne m'est plus permis de m'informer de ses actions ; et c'est pourquoi « on me fera plaisir de ne pas m'en parler.* »

*
* *

Le 4 octobre 1721, de Meaux où elle faisait étape, Charlotte-Amélie dépêcha son aumônier vers le cardinal Fleury, avec une lettre[2] où elle mandait au ministre sa prochaine arrivée dans la capitale.

« MONSEIGNEUR,

M'étant trouvé obligée de me rendre à Paris pour y faire des dispositions sur des affaires qui me regardent personnellement[3], et en même temps y avoir quelques consultes sur l'état de ma santé[4], j'ay crû ne pouvoir me dispenser de donner advis à Votre Eminence de mon arrivée icy à l'incognito, pour la prier de vouloir bien, en qualité de Ministre des Affaires Etrangères, le faire sçavoir à Son Altesse Royale Monseigneur le Duc Régent, et aider de ses conseils Monsieur l'Abbé qui aura l'honneur de remettre la présente à *V. E.* et de la consulter sur certains points dont je l'ay chargé de vive voix m'étant proposée de suivre en touttes choses les advis de *V. E.* persuadée qu'Elle voudra bien m'accorder sa bienveillance dans une Cour à laquelle j'ay l'honneur d'être Aliée, et ou le Prince mon Epoux a reçû tant de faveurs et de bienfaits ; je suis avec une véritable estime

Monseigneur
de Votre Eminence

Voster très humble servante
Charlotte Princesse Rakoczi
de Transilvanie Landtgrave
de Hesse.

A Meaux le 4e 8bre 1721.

(1) Villars, *Mémoires*. T. I, p. 332.
(2) Aff. Étr., *Hongrie*, 17, f° 272.
(3) On lit dans le *Mercure* de juin 1735, f°s 1207-1208 : « ... *Etant venue en France au mois d'octobre 1721 pour réclamer les effets que le Prince son mari avoit laissez lorsqu'il passa en Turquie...* »
(4) « *Ma femme souffre et je ne puis aller à son secours* », écrivait déjà François II Rákóczi à la fin de 1719, dans ses *Mémoires*. La mort prématurée de la princesse devait bientôt témoigner de la nécessité de ces « consultes ».

*
* *

Quelques jours plus tard, la princesse débarquait, pour la première fois, à Paris, et, par une curieuse coïncidence qui n'était peut-être pas due au seul hasard, descendait à l'hôtel meublé de Hollande[1], au coin du quai Malaquais et de la rue des Petits-Augustins, juste en face de l'hôtel de Transylvanie...

L'*hôtel de Hollande*, tenu par un sieur Alagille, était, en 1721, un des meilleurs de la capitale.

La maison, qui existe encore aujourd'hui au n° 7 du quai Malaquais, et dont l'entrée se trouve, comme jadis, au n° 1 de la rue Bonaparte, avait été construite vers 1622, pour un certain Jacques de Garsaulan, à la place d'une vieille masure provenant de la succession de la Reine Marguerite de Valois. Elle avait été successivement louée, avant 1630, à Antonio de Soniga, marquis de Miravel, ambassadeur d'Espagne ; puis, en 1631, à Isaac Wahe, ambassadeur d'Angleterre ; enfin, en 1635, à l'ambassadeur de Suède, Hugues de Groot, le célèbre Grotius. Comment, après avoir abrité tant de brillants personnages, avait-elle déchu au rang d'hôtel meublé ? Dès 1669, on trouve mention, à cette adresse, de l'hôtel de Hollande, parfois nommé « Grand hostel de Hollande », et, à la date qui nous occupe, la maison, qui appartenait alors à une famille de joailliers parisiens, les Vérany de Varennes, était louée, depuis 1705, à l'hôtelier Alagille[2].

Du séjour de Charlotte-Amélie à l'hôtel du quai Malaquais, nous ne savons rien, sinon qu'elle y fut un peu souffrante, ainsi que nous le rapporterons plus loin. Sans doute n'y resta-t-elle que le temps de trouver et faire aménager au Monastère de la Visitation Sainte-Marie, à Chaillot, un appartement où elle alla bientôt s'installer.

*
* *

Au flanc de la colline où s'étagent aujourd'hui les jardins du Trocadéro, un peu à l'ouest du grand bassin actuel, des religieuses de l'Ordre de Sainte Jeanne de Chantal s'étaient établies, en 1651, dans une grande demeure dite « l'Hermitage », ou « Château de Beauregard ».

Ce château avait déjà une longue histoire. D'abord maison de plaisance d'Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, vers le milieu du XVIe siècle, il avait été acheté en 1583, et agrandi, par la reine Catherine de Médicis. Après sa mort, pendant les troubles de la

(1) Luynes, *Mémoires*, T. X, p. 159-160.
(2) Maurice Dumolin, *Etudes de topographie parisienne*. T. I, p. 232.

Ligue, des ligueurs en avaient fait un repaire d'où ils rançonnaient sur le quai les voyageurs allant vers Saint-Cloud. En 1605, il était passé à Diane Corisande d'Andouins, comtesse de Guiche, la « belle Corisande » naguère maîtresse d'Henri IV ; puis, en 1613, à Pierre Jeannin, président du Parlement de Bourgogne et contrôleur général des Finances, qui l'avait encore embelli ; enfin, en 1630, et pour deux millions de notre monnaie, au fameux maréchal de Bassompierre, de brave et galante mémoire. Ce sont ses héritiers qui, en 1651, avaient revendu « Beauregard » à l'Ordre de la Visitation.

Le séjour du maréchal, il faut l'avouer, n'avait guère fait présager la future sainteté de ces lieux, et quand, après lui, les pieuses Visitandines s'étaient installées à Chaillot, elles avaient trouvé les murs peints de divinités court-vêtues qu'elles prirent d'abord, dit une légende maligne, pour des saintes du paradis.

Antoine Hamilton devait écrire plus tard ce sizain :

Par quel bizarre enchantement
La maison de feu Bassompierre,
Cet homme jadis si galant,
Est-elle aujourd'hui le couvent
Qui reçoit tout ce que la terre
A de plus digne et de plus grand.

Très vite, en effet, le monastère était devenu le plus aristocratique de la capitale. S'ajoutant aux vertus générales de l'Ordre, le patronage de la reine Henriette d'Angleterre, fille d'Henri IV et veuve de Charles Ier, qui, dès la fondation, y avait fait de longues retraites, avait attiré vers la colline de Chaillot de grands noms désireux d'y vivre en religion ou, simplement, d'y trouver un accueillant asile. Louise-Angélique de La Fayette, qu'avait aimée Louis XIII ; Louise-Antoinette Colbert, sœur du ministre ; Louise-Gabrielle de Durfort de Lorges, belle-sœur de Saint-Simon et de Lauzun, y avaient porté le voile. Hortense et Marie Mancini, nièces du Cardinal de Mazarin et futures tantes du prince Eugène de Savoie, y avaient, jeunes filles, passé deux années. C'est à Chaillot qu'un matin de février 1671, après une brouille avec Louis XIV, la douce Louise de La Vallière s'était réfugiée. Le roi était accouru l'y reprendre. Mais, trois ans plus tard, elle y était revenue, « *petite violette qui se cachait sous l'herbe et qui était honteuse d'être favorite, d'être mère, d'être duchesse*[1] », avant d'aller d'aller s'ensevelir à jamais chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques. Mme de Motteville, l'héroïne de la Fronde, s'y était

(1) Mme de Sévigné, *Lettre à Mme de Grignan*, 1er septembre 1680. (Édit. Monmerqué. Paris, Hachette, 1862. Tome VII, p. 52.)

retirée ; plus tard, pendant son long exil, la reine Marie d'Este, femme de Jacques II Stuart, y avait fait de grands séjours. Et quand, en 1669, la reine Henriette d'Angleterre était morte, c'est dans la chapelle du couvent que, devant le cœur de celle qui avait été « fille, sœur, épouse et mère de rois », Bossuet avait clamé sa magnifique oraison funèbre : « *Et nunc, reges, erudimini !* »

Des dons importants avaient permis d'agrandir considérablement l'ancien château de Bassompierre, et d'édifier, de 1687 à 1705, pour neuf millions de notre monnaie, sur les plans de Gabriel, une église octogonale dont la coupole, trop haute et disgracieuse, ne ressemblait pas mal, dit un contemporain, à un « *panier à mouches* ».

Tel était le couvent de Chaillot quand la princesse Rákóczi y vint demeurer[1].

*
* *

Quelle fut la vie de Charlotte-Amélie pendant son séjour à Paris ? Les Mémoires du temps n'en parlent point. Tout au plus trouve-t-on dans la correspondance de la Palatine, qui, ayant été liée d'amitié avec Rákóczi, devait s'intéresser davantage à sa femme, une lettre, du 30 octobre 1721, où la mère du Régent exprimait, avec sa gaillardise accoutumée, son opinion sur la nouvelle venue :

« La Princesse Ragotzi s'exprime avec politesse et bon ton. Je connais bien sa vie et je dois convenir que j'ai un peu honte d'elle, car tout le monde ici connaît son histoire ; j'ai fait rire mon fils ce matin en lui disant qu'il ne fallait pas qu'il restât seul avec elle, car elle serait très-capable de le violer. On prétend qu'elle a voulu en agir ainsi avec le czar[2]... »

*
* *

Le séjour de la princesse devait être de courte durée : le mercredi 18 février 1722, quatre mois après son arrivée à Paris, Charlotte-Amélie mourait, presque subitement, au couvent de Chaillot. Mais laissons encore la parole à la Palatine, qui nous a transmis, de cette fin, un étrange récit qui rentre en tous points dans le cadre topographique de notre étude :

« Les gens gros, grands et forts ne vivent pas plus longtemps que les autres ; nous le voyons bien par la pauvre princesse de Ragotzi ; dimanche, elle était

(1) Les bâtiments du monastère, fermés en 1790 par la Révolution, furent presque entièrement détruits par l'explosion de la poudrière de Grenelle en 1794. L'emplacement fut rasé en 1810 pour la construction du Palais du Roi de Rome. Mais Napoléon tomba avant que les fondations fussent sorties de terre, et ce n'est qu'en 1878, pour une Exposition universelle, que fut édifié le palais actuel.

Maurice Dumolin, *Etudes de topographie parisienne*, et Bulletins de la *Société Historique d'Auteuil et de Passy*, 1892-1930.

(2) Brunet, *Correspondance complète de Madame*, Paris, 1914. T. 2, p. 350.

fraîche et bien portante ; lundi, après qu'elle se fut fait arracher une dent, il lui vint un abcès dans la bouche et de la fièvre ; on l'a saignée deux fois au bras et une fois au pied ; elle se trouva mieux un moment après cette saignée, mais ensuite elle dit : « *Je me sens plus mal* », et elle a rendu l'esprit. Ses gens m'ont raconté à son égard une chose tout à fait extraordinaire : lorsqu'elle était à Varsovie, elle rêva une nuit qu'un étranger venait lui parler dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue ; il lui présenta un verre et lui dit de boire ; elle n'avait pas du tout soif et elle s'y refusa ; il insista et lui dit que c'était pour la dernière fois de sa vie qu'elle buvait ; là-dessus elle s'éveilla. Ce rêve lui resta toujours dans la tête ; lorsqu'elle vint ici, elle logea d'abord dans un hôtel, et, s'étant trouvée incommodée, elle demanda un médecin ; on lui amena le docteur Helvétius[1], qui est un des médecins du roi par quartier ; son père est un Hollandais ; c'est un habile homme et fort estimé. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle manifeste un grand trouble. Le Comte Schlieben[2] lui en demande la cause ; elle répond que le docteur Helvétius reproduit trait pour trait, à ses yeux, l'homme qu'elle a vu en songe à Varsovie, puis elle se mit à rire et dit : « *Je ne mourrai pas de cette maladie, car cette chambre n'est pas celle que j'ai vue à Varsovie.* » Lorsqu'elle vint dans le couvent de Chaillot, et qu'elle vit l'appartement qu'on lui avait préparé à l'avance, elle dit à ses gens : « *Je ne sortirai pas en vie d'ici, car c'est la chambre que j'ai vue en songe en Pologne et où j'ai bu pour la dernière fois.* » La chose s'est en effet réalisée ; c'est vraiment fort étrange, mais il me semble que ces choses-là arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes. Quelle en est la raison ? Dieu le sait. »

Et la robuste Liselotte d'ajouter :

« Nous autres, gens du Palatinat, nous sommes tout différents ; nous n'avons jamais ni apparitions ni rêves[3]. »

*
* *

Le couvent du Chasse-Midi

La princesse ne fut pas inhumée au couvent de Chaillot. Le 20 février, son corps fut transporté dans l'église des « Religieuses du Chasse-Midi, au faubourg Saint-Germain[4] », probablement

(1) Le Dr Helvétius, membre de l'Académie des Sciences, fut le père du philosophe Claude-Adrien Helvétius (1715-1771), auteur du livre *De l'Esprit*.

(2) Le comte Schlieben, Allemand, vécut longtemps à la cour d'Espagne, où il jouit de la faveur de la princesse des Ursins. Venu en France, il fut compromis dans la conspiration de Cellamare, arrêté à Lyon et mis à la Bastille en décembre 1718. (Brunet, *op. cit.* T. 2, p. 42, 47).

(3) Brunet, *op. cit.* T. 2, p. 358-360. — Les *Mémoires* de Luynes (T. X, p. 159-160) contiennent un récit à peu près identique. Les quelques variantes de détail s'expliquent par la date même à laquelle il fut écrit : *septembre* 1749, soit vingt-huit ans après l'événement.

La mort de la princesse Rákóczi fit peu de bruit. La *Gazette* du 28 février (n° 9, p. 108) et le *Mercure* de février publièrent une note de quelques lignes. L'attention du public était portée sur la prochaine arrivée de la jeune infante d'Espagne, Marie-Anne-Victoire, fiancée du Roi, qui fit son entrée dans Paris le lundi 2 mars.

(4) J. Buvat, *Journal de la Régence*. T. 2, p. 345.

après un service à l'église Saint-Sulpice[1], paroisse des dites religieuses.

Fondé en 1634 par des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, puis acquis, en 1669, par l'Ordre de Saint-Benoît, le prieuré de N.-D. de Consolation s'élevait en façace sur la rue du Cherche-Midi (dont le nom, déformé, avait servi à le désigner dans le public), à l'emplacement des actuels nos 23 à 31. L'enclos, assez vaste, formait une sorte de trapèze régulier entre la rue, le jardin des Carmes Déchaussés et le couvent des Filles du Saint-Sacrement[2].

Pourquoi la princesse voulut-elle reposer dans ce monastère qui, comme celui de Chaillot, donnait pension à des dames de qualité, mais où il semble bien qu'elle n'habita jamais ? De minutieuses recherches dans ce qui subsiste des archives du « Chasse-Midi » ne nous ont pas éclairé sur ce point. Les seules traces que nous ayions trouvées du nom de la princesse se rapportent aux paiements de cinq messes célébrées aux anniversaires de sa mort. Le registre de recettes[3] dans lequel nous les avons relevés ne commence qu'en 1731 ; mais la régularité des messes jusqu'en 1735 permet d'imaginer qu'elles furent célébrées dès 1723.

Voici ces mentions, où l'on remarquera l'orthographe du nom de Rákóczi :

1731. Mars. Le 7e receu cent livres pour le service anniversaire de feüe Made la Princesse de Ragosky ..... 100 L.
1732. Mars. Le 29 receu cent livres pour le service anniversaire de feüe Made la Princesse de Rackosy ..... 100 L.
1733. Février. Le 22 receu cent livres pour le service anniversaire de la princesse de Rackoccy..... 100 L.
1734. Février. Le 23 receu cent livres pour le service anniversaire de feüe Made la princesse de Racgosky..... 100 L.

En 1735 et 1736, aucune mention. Ce n'est qu'en 1737, dans les recettes de février, que l'on retrouve cette note :

Le 18e receu cent livres pour le service anniversaire de feüe Madame la Princesse de Rackoccy pour l'année 1735..... 100 L.

Ce retard, coïncidant curieusement avec la mort de François II Rákóczi, peut faire penser que les messes furent dites sur son

(1) Dans les « *Notes prises aux Archives de l'État Civil de Paris, avenue Victoria, 4, brûlées le 24 mai 1871* », par le comte de Chastellux, Paris, 1875, on lit à la page 334 : « Charlotte-Amélie de Hesse-Rhinfels, morte le 18 février 1722, à quarante-trois ans, épouse de François Rákóczy, alors en Turquie. (SAINT-SULPICE.)

(2) Émile Raunié, *Epitaphier du Vieux Paris*, 1901. T. 3, p. 95.

(3) Archives Nationales. H. 3950 : « *Registre des recettes et dépenses des Bénédictines du Chasse Midy*, 1731-1771. »

ordre. Mais un article du testament[1] de son fils Joseph, à Csernavoda, en Bulgarie, le 7 novembre 1738 :

« Nous léguons et délaissons Deux mille Piastres aux Dames et Religieuses où repose le corps de la Princesse notre Mère pour faire tous les ans un service solennel pour elle, et pour nous. »

prouve que celui-ci veillait aussi sur la sépulture de sa mère, et permet d'imputer à la mort du fils autant qu'à celle du père la cessation, après 1737, de tout paiement pour messe.

Les religieuses du « Chasse-Midi » touchèrent-elles cette somme, on en peut douter, car nous n'en avons pas retrouvé la moindre trace dans les comptes, soigneusement tenus, du couvent qui, fort pauvre, eût accueilli avec joie ce bienfait.

En 1737-38, la chapelle du couvent, dans laquelle reposait le corps de Charlotte-Amélie, fut reconstruite, mais aucun document n'indique que les sépultures furent déplacées.

Puis la Révolution arriva, et ce fut la fin du monastère. Confisqué comme bien national en 1792, le couvent fut morcelé et vendu par lots de 1796 à 1800. La chapelle, — où, dès la fin de 1792, le vandalisme révolutionnaire avait fait détruire au ciseau, par un marbrier, les épitaphes des pierres tombales, — fut abattue en 1797, et sur son emplacement exact fut ouverte, l'année suivante, une rue nouvelle qui reçut le nom du chevalier d'Assas[2].

Rien ne subsiste plus du « Chasse-Midi » et de son ancien voisinage que le couvent des Carmes, qu'ensanglantèrent les massacres de septembre 1792, et c'est sur la voie publique, à l'endroit où la rue d'Assas rencontre la rue du Cherche-Midi qu'il faut évoquer aujourd'hui l'emplacement où fut inhumée la femme de François II Rákóczi.

Que sont devenues ses cendres ? Sans doute ont-elles été transportées dans les catacombes de Paris et reposent-elles, anonymes, parmi les millions d'ossements retirés, depuis un siècle et demi, des anciens cimetières et églises désaffectés.

III. — JOSEPH ET GEORGES RÁKÓCZI

L'Hôtel de Chatillon.

A l'angle de la rue de Tournon et de la rue Saint-Sulpice (jadis, rue du Petit-Bourbon), là où se dresse aujourd'hui le massif immeuble portant le n° 2 de la rue de Tournon, s'élevait, il y

(1) Arch. Nat. T. 160, n° 9.

(2) Paul Fromageot, *La rue du Cherche-Midi et ses habitants depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Paris, 1915.

a deux siècles, un hôtel garni nommé « *l'hostel de Chastillon* ». « Maison à porte cochère, consistant en un corps de logis entre deux cours, composé de deux étages de cinq chambres chacun, grenier au-dessus, caves au-dessous », il avait été construit sous Henri IV, sur l'emplacement d'une résidence princière, l'Hôtel de Savoie, qui, édifié lui-même vers 1540, peu après le percement de la rue de Tournon, avait reçu son nom, sous Charles IX, de Marguerite de France, Duchesse de Savoie.

L'Hôtel de Savoie, dont la principale entrée s'ouvrait au nord, sur la rue du Petit-Bourbon, et dont les jardins s'étendaient jusqu'à la rue Garancière, avait été démoli dès la fin du XVIe siècle, et remplacé par deux nouveaux hôtels faisant front sur la rue de Tournon et correspondant aux actuels n°s 2 et 4 de cette rue[1].

Tandis que l'un, le plus proche du Luxembourg, recevait le nom d'Hôtel de Plaisance, à l'autre était donné (nous ne savons précisément pourquoi) celui d'Hôtel de Châtillon, sous lequel il devait être désigné dans tous les actes notariés, du règne d'Henri IV à la fin du XVIIIe siècle[2].

D'abord habité, sous le bon roi Henri, par un certain Geoffroy Loppin, conseiller du roi en sa cour et parlement de Paris, l'Hôtel de Châtillon était ensuite entré, sous Louis XIV, dans la famille de Salles-Vollant qui devait le garder pendant plus de cent ans. C'est ainsi qu'après avoir appartenu à François de Salles-Vollant, sieur d'Argibé-Langlantière, puis à « Messire Ambroise-Alexandre Parisot, chevalier seigneur d'Incourt, demeurant ordinairement à « l'Isle en Flandre », époux de Marie-Louise Vollant, l'hôtel était, en 1736, la propriété de « Messire François Chevalier, chevalier seigneur de Vaudetard, Barette, Lagarde, Le Clozeau et Issy en

(1) Piganiol de La Force, *Description de Paris...*, t. VIII, p. 191. Cf. aussi A. Berty et L. M. Tisserand, *Topographie historique du Vieux Paris*, Paris, 1876. (Région du bourg Saint-Germain, p. 281) ; et Marquis de Rochegude et Maurice Dumolin, *Guide pratique à travers le Vieux Paris*.

(2) Cette demeure ne doit pas être confondue avec un autre hôtel de Châtillon, tout proche, encore existant au n° 27 de la rue Saint-Sulpice, qui ne fut bâti qu'en 1641 sur une partie des jardins du premier, et prit son nom d'un de ses propriétaires, Alexis Madeleine Rosalie, duc de Châtillon. C'est justement pour éviter une confusion trop facile que, dans certains actes, l'hôtel du coin de la rue de Tournon est nommé « *vieil* hostel de Chastillon ».

Ajoutons qu'un troisième hôtel de Châtillon existait au XVIIIe s. dans la rue Saint-Dominique. Construit au début du siècle sur les dessins de Lassurance, élève de Jules-Hardouin Mansart, il fut d'abord nommé hôtel de Neuchâtel, puis hôtel de Béthune, avant de prendre, en 1728, le nom du duc de Châtillon, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XV. Il a été entamé par le percement du boulevard Saint-Germain.

Je tiens à remercier ici la Société des Immeubles de France et la Société anonyme Saint-Luc (Maison Bouasse-Lebel), qui m'ont aimablement permis de consulter les titres de propriété, respectivement du 2, rue de Tournon et du 27, rue Saint-Sulpice.

partie » et de sa femme, Marie-Agnès Vollant, qui, pour 2.000 livres par an plus 22 livres, 10 sols pour tenir lieu de rachat des boues et lanternes, et moyennant l'obligation de « tendre le devant de la porte le jour de la Fête-Dieu », le louaient à Louis Couteau, marchand tapissier et Marie-Louise Lefebure, sa femme, locataires depuis 1715. Dans la deuxième cour, où se trouvaient un puits, des écuries, et des remises à carrosses, un « petit corps de logis en aisle » était loué, depuis 1715 aussi, et pour 610 livres par an, à un nommé Pradier « maître barbier, perruquier, baigneur-étuviste ».

Tel était l'hôtel garni de Châtillon quand s'y présenta, le samedi 2 juin 1736, avant midi, Me François de La Balle, notaire royal et garde-nottes au Châtelet de Paris, mandé par deux étrangers descendus en ce lieu : Joseph et Georges, princes Rákóczi.

A quelle date précise les fils de François II s'étaient-ils installés rue de Tournon ? nous l'ignorons, et la seule connaissance que nous ayions de ce séjour nous vient du contrat qu'en ce 2 juin 1736, signèrent les deux frères pour le règlement de l'héritage de leur père. Joseph consentait à l'exécution du testament de François II, — auquel il s'était d'abord opposé, — moyennant l'abandon par Georges de tout ce qui pourrait lui appartenir en Turquie[1]. Une note rédigée à Rambouillet, le 12 juin suivant, par le comte de Toulouse, nous révèle que Georges avait couru jusqu'à Madrid pour proposer l'arrangement à Joseph, et qu'il dut, outre l'abandon de ses biens en Turquie, promettre à son aîné le versement de vingt mille livres, — dont il n'avait pas le premier sol, — pour lui permettre de passer à Constantinople, où « il paraissait fort impatient de se rendre, et où il était attendu depuis longtemps »[2].

Combien de temps Joseph et Georges Rákóczi demeurèrent-ils à l'hôtel de Châtillon ? nous ne le savons pas davantage que leur date d'arrivée.

Le séjour de Joseph à Paris fut de courte durée : moins de six mois après la signature du contrat, il débarquait à Rodosto en Turquie, — où son père était mort l'année précédente, — et, deux ans plus tard, allait mourir à son tour à Csernavoda en Bulgarie.

Quant à Georges Rákóczi, sa vie plus longue et plus paisible devait s'écouler tout entière à Paris, et nous allons lui consacrer le chapitre suivant.

Ajoutons seulement, pour en finir avec l'hôtel de Châtillon,

(1) Minutes de Me Lainé, notaire à Paris, successeur de Fr. de La Balle. Un extrait de l'acte existe aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères, *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie*, t. XVIII, fo 416.

(2) Aff. Étr., *ibid.*, fo 418.

que, sorti de la famille Vollant, vers 1776, après la mort du dernier chevalier de Vaudetard, fort endetté, l'hôtel fut démoli vers la fin du siècle pour faire place à la lourde construction carrée, de style indéfini, que l'on voit de nos jours, et qui, de 1827 à 1830, abrita Honoré de Balzac.

La maison voisine, du n° 4, rue de Tournon, a fait place, elle aussi, à une bâtisse de même aspect. Mais, dans la rue de Tournon que domine toujours le palais de Marie de Médicis, et dans la rue Saint-Sulpice, à l'ombre des tours de l'église, maintes vieilles maisons gardent encore le visage que leur connurent, il y a deux siècles, les fils de Rákóczi.

IV. — GEORGES RÁKÓCZI

Bien qu'il ait vécu plus de vingt ans à Paris, les archives françaises contiennent peu de documents sur le fils cadet de François II Rákóczi ; le ministère de la Guerre, notamment, ne possède aucun dossier du service qu'il aurait, dit-on, pris dans l'armée française, sous le nom de comte de Kelislak (ou Terislav). Ce sont, principalement, les quelques pièces conservées au ministère des Affaires Étrangères, et un long rapport de police trouvé dans les papiers de la Bastille, qui nous ont permis de construire l'esquisse biographique qu'on va lire.

*
* *

Le nom de Georges Rákóczi apparaît pour la première fois sur un brevet de six mille livres de pension annuelle et viagère que le roi de France lui accorda, le 30 novembre 1729. Le jeune prince, échappé de Vienne deux ans auparavant, venait d'arriver en France, après un bref séjour à Rodosto, auprès de son père. Le roi voila d'une grande discrétion sa libéralité, sans doute pour ménager les susceptibilités de l'Autriche : c'est par des ordonnances au porteur, « *pour affaires secrettes* », que les gardes du Trésor royal reçurent l'ordre de payer, sans quittance ni endossement, les quartiers de la pension[1].

Cette rente fut portée à quatorze mille livres, le 1er juillet 1736, par la protection du comte de Toulouse[2], afin d'aider celui qu'il

(1) Archives du ministère des Affaires Étrangères. *Correspondance politique Hongrie et Transylvanie*, vol. 18, f° 309.

(2) Louis-Alexandre de Bourbon, comte de Toulouse (1678-1737), fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan, avait été lié d'amitié avec François II Rákóczi.

nommait « *le pauvre cadet* » à s'acquitter envers son frère Joseph des vingt mille livres dont nous avons déjà parlé[1].

Sans doute, Georges Rákóczi dut-il quémander encore, et le comte de Toulouse se lasser de ses demandes, car, transmettant au cardinal Fleury[2], de Rambouillet, le 24 septembre 1736, une nouvelle requête du prince, le comte ajoutait de sa main, en post-scriptum : « *Je vous prie de faire vostre réponse de façon que je la puisse montrer à Mr de Ragotzy pour que ce soit chose finie*[3]. »

Quelle fut alors la vie du prince ? Servit-il dans l'armée ? ou, plus simplement, vécut-il à Paris, en sybarite ? Cette dernière opinion nous semble la meilleure, si nous en croyons une des « Lettres de Turquie » de César de Saussure, écrite le 23 février 1739, quand Georges reçut la nouvelle de la mort de Joseph, survenue à Csernavoda, le 7 novembre précédent[4].

« Lorsque le Prince Georges m'apprit sa mort », note Saussure, « je crus qu'il passerait dans le Levant pour aller remplacer son frère ; mais on vient de me dire qu'il n'y pense pas. *Il aime trop Paris et ses agrémens pour le quitter*[5]. »

De fait, l'année suivante, une correspondance avec le cardinal Fleury nous le montre installé à demeure à Paris. Le 3 juillet 1740, de cette ville, il écrivait au premier ministre cette lettre étonnante[6].

« Monseigneur,

Permettez que je vous expose la situation dans laquelle je me trouve par raport aux anciennes reste des hongrois que la mort du prince mon pere et celle de mon frere obligent d'avoir recour à moi comme à leur dernier esperence. J'implore les bontés du roi je prie votre eminence de vouloir bien me les procurer par la juste confience que Sa Majesté a en vous pour quelle tolere mon projet de lever un jeu dans mon hôtel etant dans le meme cas où le prince mon pere obtint cet soulagement du feû Roi[7]. Mon esperence est en votre justice je regarderai votre silence dans cette occasion comme un consentement tacite à ma prière mon attachement héréditaire pour la couronne de France dont il n'a pas dependu de moi de donner des marques comme je me suis presenté et en ay meme cherché les occasions l'honneur que ma maison a eû de faire plusieurs traités d'allience avec la couronne de france et les services recentes que feû le prince mon père a rendu dont on a senti une si grande

(1) Aff. Étr., *ibid.*, f° 418.
(2) Le cardinal de Fleury (1653-1743), premier ministre de 1726 à sa mort.
(3) Aff. Étr., *ibid.*, f° 423.
(4) De Paris, le 17 mars 1739, Georges écrivait au cardinal de Fleury : « *La mort du Prince mon frère dont la triste nouvelle vient de m'arriver directement...* »
(5) *Törökorszagi levelei* (1730-1739), publiées par Thaly Kálmán. Budapest, 1909.
(6) Aff. Étr., *ibid.*, f° 442.
(7) Cf. notre étude sur le *Jeu à l'hôtel de Transylvanie*, dans la *Revue des Études Hongroises*, juillet-décembre 1934.

utilité me paroissent des raisons assez sufisentes pour authoriser la confience ou je suis que votre eminence ne desaprouvera pas le parti que je prendrai pour soulager les infortunees hongrois et que je ne serai pas inquiété j'ai l'honneur d'etre avec des sentiments remplis de respect et de veneration

Monseigneur
de votre Eminence
le trës humble et trës
obeissent serviteur
le prince Rakoczi.

« *Je regarderai votre silence comme un consentement tacite...* » En interprétant ainsi à son avantage le vieux proverbe : « *Qui ne dit mot consent* », Georges Rákóczi se montrait rusé compère : il savait bien qu'à une telle demande le ministre ne pouvait répondre. Une semaine plus tard, il achevait le tour par cette seconde lettre[1] :

« Paris, le 10 juillet 1740,

« Monseigneur,

Le silence de votre eminence sur la lettre que j'ai eû l'honneur de lui ecrire le trois juillet ne me laisse pas un moment doutter que Sa Majesté n'ait eû la bonté de m'accorder la tolerence dont je l'ai suplié je sents bien Monseigneur que jen dois l'obligation a vos bons ofices agréez mes remerciments, et soyez persuadés de ma vive reconoissence et des celles des infortunés hongrois qui joindront leur veux aux miennes pour vous jai l'honneur d'être avec des sentiments remplis de respect et veneration

Monseigneur
de votre Eminence
le trës humble et très
obeissent serviteur
le prince rakoczi

Le jeu fut-il ouvert ? l'absence d'autres lettres sur cette affaire ne nous permet pas de le savoir.

Au printemps de 1741, sous l'incognito dont son père avait naguère usé en France, Georges Rákóczi entreprit un voyage en Espagne. Le 14 mars, de Paris, il adressait à « *Monsieur Molidard, capitaine dans berechini à Versailles* » le billet suivant[2] :

« Vous irez chez Monsieur Amelot[3] de le prier de ma part de vous donner un passeport sous le nom dû Comte Saaros pour aller en Espagne avec ma suite vous lui temoignerez l'estime particulière que jai pour lui.

Monsieur je suis tout à vous
le prince rakoczi ».

(1) Aff. Étr., *ibid.*, f° 443.

(2) Aff. Étr., *ibid.*, f° 444. Sans doute s'agit-il du personnage couché par François II sur son testament, avec cette mention : « *Le Sr Molitard, gentilhomme françois que j'ai élevé.* »

(3) Jean-Jacques Amelot de Chaillou (1689-1749), membre de l'Académie française, ministre des Affaires Étrangères de 1737 à 1744.

*
* *

C'est vers ce temps, d'après le rapport de police que nous reproduirons plus loin, que Georges Rákóczi rencontra celle qui devait être sa compagne durant le reste de sa vie : Suzanne de Bois l'Isle.

Était-il, comme l'ont écrit certains historiens[1], veuf d'une marquise de Béthune, épousée en 1732 ? De cette union, nous n'avons retrouvé aucune trace, et nous ignorons même sur quel document peut s'en fonder la tradition.

Née vers 1702, Marguerite Suzanne Pinthereau de Bois l'Isle était d'une année plus jeune que Georges Rákóczi. Sa famille, de bonne petite noblesse provinciale, était originaire de Normandie. Elle-même, propriétaire d'un domaine au village de Cléry-en-Vexin[2], portait le titre de « *Dame en partie de Clery et autres lieux* »[3].

Il est permis de penser que Georges Rákóczi l'épousa. Si, en fait, aucun document ne nous a encore apporté la preuve que Suzanne de Bois l'Isle fut la femme légitime du prince, du moins elle fut réputée telle : son acte de décès, que nous avons relevé dans les registres de l'église Saint-Germain de Cléry, porte textuellement :

« L'an mil sept cent soixante huit le dimanche vingt cinq décembre a été « inhumée dans le chœur de l'Eglise de ce lieu ... le corps de très haute et « très puissante princesse Madame Margueritte Susanne de pinthereau dame « de Clery et autres lieux veuve de très haut et très puissant seigneur son « altesse serenissime monseigneur Georges Rakogtzi vivant prince par la « grace de dieu du St Empire romain seigneur en partie du royaume de Hon- « grie &c... »

Le rapport de police dit que, du couple, naquit un fils, mort jeune. Nous sommes tentés de reconnaître cet enfant dans le petit « Georges » qui mourut en nourrice, à l'âge de trois ans, au village de Guiry, proche de Cléry, et dont l'acte de décès, où manque étrangement le nom de la mère, attribue la paternité au valet de chambre du prince.

« Ce jourdhuy vingt huitieme jour du mois de mars mil sept cent quarante « (trois) le corps de George Rumel fils d... Rumel valet de chambre du Prince

(1) Cf. notamment : Prof. Emeric Lukinich, *Az utolsó Rákócziak*, dans *Rákóczi emlékönyv halálának kétszázéves fordulójára*. Budapest, Franklin, 1935.

(2) Département de Seine-et-Oise, canton de Marines.

(3) Nous réservons pour une étude spéciale les autres documents que nous avons recueillis sur la vie de Suzanne de Bois l'Isle.

« Ragosky demeurant a la Croix rouge faubourg St Germain a Paris et de ...
« ses pere et mere a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, agé den-
« viron trois ans lequel etoit en nourice ché Denis Auger maçon en presence
« dudit Auger qui a signé et Martin Denise aussi, par nous pretre vicaire
« soussigné

denis auger Martin Denise

LEvesque vic. »

Tour de Rouge. Quoique vaille notre hypothèse, l'acte a le mérite de nous donner l'adresse, à cette date, de Georges Rákóczi. Le carrefour de la Croix-Rouge, qui existe toujours, inchangé, à la rencontre des rues de Sèvres, de Grenelle, du Dragon, du Four, du Vieux-Colombier et du Cherche-Midi, tenait son nom d'une croix peinte en rouge qui se dressait en son centre. A cent mètres de là, rapprochement singulier, s'élevait dans la rue du Cherche-Midi le couvent où, depuis 1723, reposait, nous l'avons dit, le corps de la princesse Charlotte-Amélie.

Nous n'avons pu identifier la maison qu'habita Georges Rákóczi à la Croix-Rouge, ni celles qu'il occupa dans la rue des Bernardins, — vieille voie du Moyen-Age, proche de la place Maubert, et dont des tronçons subsistent encore de nos jours, — puis à Vaugirard : épicurien paisible, vivant sans bruit, le prince n'a guère laissé de traces. Quand, au mois de février 1746, parvint de Vienne le bruit qu'un prince Rákóczi était en Hongrie et cherchait à y former un parti, le ministre d'Argenson, en demandant à M. de Marville[1] si un « *gros prince Ragotzi* » qu'il avait vu l'an passé à Paris y était toujours, pouvait ajouter aussitôt : « *Celuy que j'ay vû ne paroit assurément pas capable de troubler la politique ni la religion.* » La réponse fut, bien entendu, que Georges était toujours en France[2].

*
* *

le-Denis. En 1752, passant d'une banlieue à l'autre, Georges Rákóczi s'en fut, de Vaugirard, demeurer à la Chapelle-Saint-Denis, petit village au nord de Paris. Il s'y installa dans une maison que le nom de son propriétaire, un sieur Magoulet, nous a permis d'identifier très exactement. Elle s'élevait sur la grande-rue de La Chapelle — conduisant de Paris à Saint-Denis — à l'angle nord

(1) Feydeau de Marville, maître des requêtes, lieutenant-général de police depuis 1740.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 10.290.

de la rue des Roses ou des Orfèvres (aujourd'hui, rue des Roses). Un *cueilleret*[1] de 1759 la décrit ainsi :

« Une grande maison a porte cochère[2] scise a la Chapelle en la grande rue du dit lieu faisant equerre ou aisle sur la Rue des Roziers, consistant en une cuisine, garde manger, salle, grand escalier dans la ditte aisle, au dessus sont deux étages composés de chambres et cabinets, grenier au dessus, cave écuries remise de carosse, — cour quarrée separée du jardin par une grille et de la ferme par un mur de cloture, une ferme joignant la ditte maison — a porte chartiere qui a son entrée par la ditte Rue des Roziers, composée de salle, chambres et greniers au dessus — ecuries granges puits dans la cour qui est séparée du jardin par un mur de cloture, un grand jardin dans lequel il y a deux pavillons, dont l'un est une chapelle[3], le tout contenant dix arpents et demy, neuf à dix perches[4]... »

Un ancien *terrier*[5] de 1704-1705 précise que le jardin était

« composé d'un grand parterre vis a vis de la grille du logis, un petit bois fait en estoile[6] dans lequel est un puis, et le reste dudit jardin estant en legume... »

La maison passait pour avoir été construite par Henri IV, à l'usage de galant oratoire, puis donnée par le roi à Sully pour lui servir de relai de poste entre sa demeure parisienne de la rue Saint-Antoine et son château de Rosny. Vers 1640, déchue au rang d'un cabaret à l'enseigne de la Rose blanche, elle avait souvent accueilli l'historien Mézeray[7], académicien et franc-

(1) Archives Nationales, S* 2570. « *Cüeilleret de la seigneurie de la Chapelle, de Saint-Ouen et la Villette St Lazare, appartenante à l'office d'Aumônier de St Denis en france, réüni à la Manse des Religieux de la ditte Abbaye* », p. 153. En réalité, la description *(déclaration)* date du 22 mars 1741 ; elle avait été faite alors pour le « *Terrier de St Denis, la Chapelle et St Ouen, la Villette St Lazare, St Léger, Aubervilliers, la Courtneuve, contenu en 4 volumes in folio et fait par Me Nicolas Coudieu en* 1740 *et années suivantes.* » On nommait plus spécialement *terriers* les registres où étaient dénombrées les terres roturières dépendant d'une seigneurie, et *cueillerets*, ceux où étaient portées les redevances payées au seigneur par ses tenanciers.

(2) Un document rédigé vers 1700, ajoute ce détail : « *Au-devant de la porte cochère est une barrière de bois, cinq ou six bornes de pierre de taille, et un siège de pierre.* » (Arch. Nat., S* 2476.)

(3) Le procès-verbal de bornage de 1724-28 donne les dimensions de cette chapelle : « *trois toises un pied six pouces de face, deux toises cinq pieds de profondeur, et quatorze pieds de haut* ». C'est-à-dire, en mètres, environ 6 m. 30 × 5 m. 50 × 4 m. 55. (Arch. Nat., Q¹. 1099[176], f° 494 v°.)

(4) Soit, en chiffres ronds, 3 hectares et demi. La propriété s'étendait sur près de deux cents mètres, sur la rue de La Chapelle, et cent cinquante sur la rue des Orfèvres. Les façades de la maison mesuraient respectivement trente et soixante-dix mètres.

(5) Arch. Nat., S* 2713, p. 32. Registre intitulé : « *C'est le procès verbal de mesurage et arpentage général de la Terre et seigneurie de La Chapelle St Denis les Paris... à raison de dix huit pieds pour perche, et cent perches carrées pour arpent,* etc. » La maison figure sous la cote 61 du Canton 1 (Le village).

(6) Le plan terrier de 1704-05 (Arch. Nat., N III. Seine 477) montre un jardin à la française et un vaste quinconce d'arbres ayant rond-point au centre et huit allées en étoile y accédant.

(7) François-Eudes de Mézeray (1610-1683).

buveur. Enfin, plus près du temps qui nous occupe, elle avait, dit-on, abrité les entrevues de l'abbé Dubois[1] avec la Fillon, célèbre entremetteuse qui découvrit la conspiration de Cellamare[2].

En 1728, la maison fut comprise dans le grand bornage des faubourgs ordonné par le Roi, le 18 juillet 1724[3], « *pour renfermer sa bonne ville de Paris dans de justes limites, & prévenir les inconveniens qui seroient à craindre de son trop grand accroissement* ». Avec clairvoyance, la déclaration royale avait dénombré les périls des trop vastes cités : enchérissement des denrées, difficulté des approvisionnements et des communications, impossibilité d'assurer la police...

Des « bornes » gravées — larges pierres de liais de trois pieds et demi de long sur deux pieds et demi de haut — apposées aux extrémités des rues des faubourgs, sur le mur des maisons d'angle, marquèrent la limite outre laquelle défense était faite de construire. Le fouet et cinq ans de bannissement — de galère en cas de récidive — punissaient la destruction des bornes.

Le bornage ne concernait que les faubourgs ; mais comme le village de La Chapelle faisait suite continue aux maisons du faubourg Saint-Denis, il y fut exceptionnellement englobé.

Une borne, dite du type 4, fut scellée sur la façade de notre maison, à neuf toises à gauche du porche[4], avec cette inscription :

1728

Écusson royal

LIMITE DES FAUBOURGS DE LA VILLE DE PARIS
DU RÈGNE DE LOUIS XV

De par le Roy

Icy est la dernière maison de la Paroisse du faubourg au dela de laquelle il est fait deffenses de bâtir que conformément aux déclarations de Sa Majesté des années 1724, 1726 et 1728

(1) L'abbé, puis cardinal, Dubois (1656-1723). Premier ministre en 1722.

(2) Le prince de Cellamare (1657-1733), ambassadeur d'Espagne à la cour de France depuis 1715, avait, d'accord avec le cardinal-ministre Alberoni, comploté la chute du régent Philippe d'Orléans. Le complot ayant été découvert, Cellamare fut arrêté et reconduit à la frontière (1718).

(3) Déclaration complétée par celles des 29 janvier 1726 et 23 mars 1728.

(4) « *Limites de la ville et faubourgs de Paris* », t. VII. Faubourg Saint-Denis

Une seconde borne[1] fut placée à l'extrémité orientale de la façade de la rue des Orfèvres, avec cette autre inscription :

1728

Écusson royal

BORNES DE LIMITES
DU RÈGNE DE LOUIS XV

De par le Roy

Deffenses expresses sont faites de bâtir depuis les présentes bornes et limites jusqu'au plus prochain village aux peines portées par les déclarations des années 1724, 1726, 1728.

Après avoir appartenu à divers personnages, la maison avait été, le 30 juin 1698, acquise pour 36.300 livres par Messire Henry Mercier, conseiller du Roi et receveur des tailles en la Généralité d'Orléans. Elle était ensuite passée à sa veuve, — nommée dans les terriers : dame Mercier de La Jonchère, — puis à Messire Jacques François Magoulet, receveur des épices aux requêtes du Palais, qui la loua à Georges Rákóczi. C'est ce Magoulet — orthographié Magoules dans le rapport de police — qui nous a permis, nous l'avons dit, d'identifier la demeure.

*
* *

Ce que fut la vie quotidienne de Georges Rákóczi dans sa maison de La Chapelle, le long rapport[2] fait, on ne sait à quelle occasion, le 31 décembre 1753, à « *M. Meunier, conseiller du Roi, inspecteur de Police, rue des Canettes, faubourg St Germain à Paris* » nous l'a appris en détail. Nous n'en retranchons ici que le préambule, très bref historique de la famille Rákóczi. Le récit commence par un portrait, pittoresque sinon flatteur, du prince :

« C'est un homme d'une figure monstrueuse pour la grosseur. A peine peut-il supporter son ventre. Du moins ce n'est que par le secours d'une cein-

(Arch. Nat., Z[1]. F. 929). Cf. aussi l'*État des Bornes de limites de Paris* dans le *Traité de la Police* de Delamarre, 1738, t. IV, p. 429.

(1) Cette pierre a été donnée en 1886 au Musée Carnavalet.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 10244.

ture qui en forme l'enceinte et qui lui passe par derrière le col. Ordinairement il boit dix à douze bouteilles de vin par jour. Cela iroit même plus loin s'il n'en étoit empêché par la Dlle de Boislisle avec laquelle il vit depuis plus de 12 ans.

« Il ne vit que des bienfaits du Roy.

« Il a longtems demeuré rue des Bernardins. De là à Vaugirard dans une petite maison qu'il a tenue à loyer en deux différentes fois pendant cinq ou 6 ans. Depuis un an il demeure à la Chapelle village sur le chemin de St Denis à une lieue de Paris dans une maison appartenant au S. Magoules Bourgeois de Paris rue de la Verrerie vis a vis celle du Coq, louée toute meublée 700 £ par an. Le Jardin contient 12 arpents. Le Jardinier qui s'appelle Babot a 400 £ de gages par an pour le cultiver outre son logement, sa nourriture, celle de sa femme & de ses enfans.

« Le Prince Ragotski ne sort jamais pas meme pour aller à la messe[1] et voit peu de monde. Cependant il fait toujours bonne chère. Il a deux pensionnaires un vieux Baron & une De. Le Baron a été au service de la Reine de Hongrie. Ils ne mangent point avec luy ; on leur porte a chacun séparément leur pitance dans leur chambre. Son domestique est composé d'un laquais qui lui sert en même tems de valet de chambre, et d'un cocher. Il a longtems eu a son service un nommé Regnard garçon de mérite qui l'a suivi dans tous ses voyages. Il lui avoit fait 600 £ de pension qu'il lui a ensuite ôté quelques années avant sa mort.

« La Dlle de Boislisle du nom d'une terre quelle a à quatre lieues de Pontoise dans le Vexin Normand, est une grande et grosse femme de bonne mine, brune, agée d'une cinquantaine d'années, qui vit avec lui depuis 12 ans ; quelques uns veulent qu'ils soient mariés[2]. Le fait est que de leur union ils ont eu un garçon qui n'a pas vécu.

« C'est elle qui dirige toute la maison et l'on peut dire qu'elle est le maitre. Elle a une ferme à sa terre de Boislisle qui lui envoye des provisions comme poulets, dindons, canards, pigeons, avoines &c... Il y a à la maison 3 vaches et une basse cour assés bien fournie. Elle a un laquais, une femme de chambre, une cuisinière. Tous ces domestiques tant les siens que ceux du Pce sont des paisans du lieu ou des environs et l'on pretends qu'ils les preferent à d'autres à cause qu'ils sont plus discrets.

« La Dlle de Boislisle est à ce qu'on dit de bonne famille, elle a un frère qui a quitté le service de France par mécontentement, et l'on croit qu'il est passé en Turquie, il y a seulement une douzaine d'années. Elle a acquis de lui une partie de la terre de Boislisle.

« Il n'est point mention que le Pce ait aucune dettes criardes. Il paie bien partout. »

*
* *

Il n'était pas dans le destin des Rákóczi de vivre âgés : L'apoplectique Georges n'avait que cinquante-quatre ans, quand, le jeudi 17 juin 1756, il mourut subitement[3] dans sa maison de La Chapelle.

Après un service dans la petite église Saint-Denis où, jadis,

(1) Sans doute faisait-il dire la messe dans la chapelle de son parc.

(2) Dans un second rapport de police, annexé au premier, et concernant le frère de Suzanne de Bois L'Isle, il est répété : « *La plus grande partie des personnes qui croyent être bien instruites des affaires du prince et de Mlle de Boislisle assurent qu'ils sont secrètement mariés. Voilà tout ce que j'en sais.* »

(3) *Dictionnaire historique* de Moreri, 1759, t. IX, p. 23.

Jeanne d'Arc avait prié avant de partir à l'assaut de Paris[1], le corps du prince fut inhumé dans le cimetière du village, dont l'étroite place de Torcy occupe aujourd'hui l'emplacement.

A la date du mercredi 23 juin, le duc de Luynes nota dans ses Mémoires[2] :

« M. le prince Ragotzi, qui s'appeloit ci-devant le comte Terislaw, est mort à la Chapelle, faubourg St Denis. Il avoit 20.000 livres de pension du Roi ; cette pension étoit sur l'hôtel de ville. C'étoit un homme de peu d'esprit, et qui n'avoit d'autre considération que celle que son père s'étoit justement acquise. »

Ce fut là toute l'oraison funèbre du défunt.

*
* *

La maison de la rue de La Chapelle survécut bien longtemps à son hôte. En 1902, un rapport à la Commission municipale du Vieux Paris[3] la décrivait ainsi :

« La maison située au n° 122 de la rue de La Chapelle parait fort ancienne. Sa construction remonte certainement à la première moitié du XVIIe siècle, à en juger par son style. Composée d'un grand pavillon assis sur deux étages de caves, et de communs en aile sur la cour ne comportant qu'un rez-de-chaussée et des combles mansardés, cette habitation offre assurément tout le caractère, non pas d'une maison de ferme, mais d'une résidence de campagne ayant appartenu à quelque riche personnage d'autrefois.

« Les bonnes gens de l'endroit affirment encore que c'est une ancienne maison de la belle Gabrielle[4]. Il fallait s'y attendre. Mais, décidément, on prête trop de logis à cette illustre amoureuse. Il faut donc passer. »

En 1923, elle apparaissait encore belle à M. Lucien Lambeau, historien de La Chapelle-Saint-Denis[5] :

« Au n° 122 de la rue de La Chapelle, à l'angle de la rue des Roses (ancienne rue des Orfèvres), au n° 34 de cette dernière, se voient les vestiges d'une des plus importantes maisons de plaisance de la localité. A la vérité, la façade sur rue n'a plus guère l'aspect que d'une vieille et lourde maison faubourienne, mais son pignon regardant la plaine Saint-Denis a conservé une certaine allure décorative, ainsi que des balcons et appuis de fenêtres en fer forgé datant du XVIIIe siècle. Dans la cour sont les anciens communs, composés d'un rez-de-

(1) Jeanne d'Arc arriva à La Chapelle à la fin d'août 1429, et en partit le 8 septembre pour attaquer Paris. Elle y revint après avoir été blessée à l'assaut de la porte Saint-Honoré. L'église est fort ancienne : le chœur date du XIIIe siècle, la nef, du XIVe. La façade a été reconstruite en 1757, un an après la mort de Georges Rákóczi, et la tour, en 1770.

(2) T. XV (1756-1757), p. 131.

(3) *Procès-verbaux de la Commission du Vieux Paris.* Communication de M. Charles Sellier, 10 avril 1902, p. 97.

(4) Gabrielle d'Estrées (1573-1599), la plus célèbre des maîtresses d'Henri IV.

(5) Lucien Lambeau, *La Chapelle-Saint-Denis.* Paris, 1923.

chaussée formé d'arcades, aujourd'hui aveuglées, surmonté d'un étage de combles ardoisés d'un style élégant et d'une belle tenue d'architecture. »

Mais le temps avait fait son œuvre. Malgré l'épaisseur énorme des murs et des fondations, on dut étayer la maison. C'est en cet état qu'elle fût photographiée pour la Commission du Vieux Paris, qui a bien voulu nous autoriser, exceptionnellement, à reproduire les deux clichés[1].

Et puis le jour vint, — il y a trois ou quatre ans, — où il fallut démolir le vieux logis. Dans la poussière des platras et des poutres abattues, s'envolèrent les ombres du Vert-Galant et de Georges Rákóczi. Et c'est un banal immeuble en briques jaunes que nous avons, il y a quelques jours, retrouvé à la place, tandis qu'aux lieux où s'étendaient parterre à la française et petit bois « en estoile » s'entassent, branlantes, de misérables masures noires[2].

*
* *

Le corps de Georges Rákóczi devait connaître un sort tragique. Selon une tradition orale, — qu'il ne m'a pas encore été possible de vérifier, mais que j'ai lieu de croire recevable, — sa sépulture fut profanée vers le début du XIXe siècle, et longtemps, paraît-il, on vit le crâne du prince dans une maison de La Chapelle.

N'est-il pas étrange, le destin qui, jusque dans leur tombe, a poursuivi les derniers Rákóczi ? Comment ne pas évoquer l'antique *fatum* devant ces exilés, ces errants qui, dans la mort même, n'ont pu trouver le repos.

Perdu, le cœur de François II, dans le champ bouleversé de Grosbois.

Disparus, la crypte du Cherche-Midi et le petit cimetière de La Chapelle, sous les immeubles et les rues de l'envahissante capitale. Perdues, sans doute, en quelque coin des catacombes, les cendres de ceux qui dormaient là.

Et tandis que nous écrivons ces lignes, nous revient en mémoire le beau vers triste de Baudelaire :

« *Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs.* »

(1) Nous devons des remerciements particuliers à M. Debidour, secrétaire de la Commission.

(2) Bien qu'annexée à Paris en 1860, La Chapelle-Saint-Denis a, par un hasard remarquable, gardé très exactement sa topographie de jadis. Encerclé, en effet, entre les vastes installations — gares, entrepôts, ateliers — des chemins de fer du Nord et de l'Est, le village n'a pu s'étendre dans aucune direction. Ainsi reconnaît-on avec une grande facilité l'ancien domaine de Georges Rákóczi, entre la rue des Roses et la place en demi-lune qui, en 1724, échancra le bout du parc. Cependant, des travaux de voirie récemment entrepris, semblent devoir bientôt altérer l'ancien plan.

V. — LA DERNIÈRE DES RÁKÓCZI JOSEPHA-CHARLOTTE RÁKÓCZI (1736-1780)

Les historiens qui, jusqu'à ce jour, ont écrit sur la dynastie des Rákóczi, en ont, soit par scrupule, soit faute de documents, arrêté la généalogie aux deux fils de François II : Joseph et Georges.

Cependant, par son testament rédigé à Csernavoda en Bulgarie, le 7 novembre 1738, trois jours avant sa mort, Joseph avait révélé l'existence d'une fille naturelle, née de sa liaison avec une certaine baronne de Perravex. Voici, d'ailleurs, les termes exacts du testament[1] :

« Premièrement nous leguons et laissons par ces présentes à *Joseph Charlotte « Rakocki nôtre fille naturelle* une montre d'or, trois pelisses de samour, tout « notre linge, tous les meubles qui sont chez Mr David Magy, negotiant fran- « çois demeurant à Galata les Constantinople, à la reserve de l'argenterie « s'il y en a, et des chapelles, livres, ornemens, et autres choses qui en dépen- « dent. Item nous léguons aussi et délaissons à la susdite Joseph Charlotte « Rakocki dix mille piastres que nous avons à change chez ledit Mr Magy à « condition que *Madame la Baronne de Perravex sa mère* en recevra les interests « jusques à la majorité de la susditte Joseph Charlotte Rakocki, qu'elle sera « tenûe de nourrir, et entretenir de tout, et lui donner une éducation conve- « nable à sa naissance, le tout sur l'argent provenant desdits intérêts. »

C'est la vie inconnue de cette Josepha-Charlotte que nous nous sommes efforcé de découvrir, et les lecteurs de cette étude penseront sans doute, avec nous, que cette vie, toute de sainteté, lui donne le droit de prendre place dans l'histoire d'une famille dont, au demeurant, elle porta officiellement[2] le nom glorieux.

***

La notice nécrologique qui fut imprimée par le couvent parisien où Josepha-Charlotte Rákóczi mourut, sous le nom de Sœur Charlotte Joséphine, le 3 juillet 1780, dit qu'elle naquit le 11 décembre 1736. Le lieu de sa naissance n'est pas précisé. Mais, à cette époque, Joseph Rákóczi, après diverses pérégrinations qui sont

(1) Archives Nationales, Paris. T 160, n° 9. « *Le Testament du feu Pr. Ragotsky fils. Extrait des minutes de la Chancellerie de l'Ambassade de France à la Porte Ottomane.* » Le document provient du séquestre des papiers d'un sieur Louis-Hervé Duchesne, avocat au Parlement.

(2) Le registre d'immatriculation des religieuses du couvent de la Visitation Saint-Antoine porte (p. 25, verso, n° 272) cette inscription : « *Notre chère sœur Charlote Josephine De Ragostky, fille du prince de Ragostky souverain de Transilvanie...* » (Arch. Nat., LL. 1718, « *Réceptions de la Visitation de St Antoine* »). De même, la *Lettre circulaire* du 1er septembre 1754, que nous reproduisons plus loin.

connues, était installé à Paris, — où il était arrivé vers le mois de septembre 1735, et dont il ne devait repartir qu'à la fin de 1737— et il est donc quasi certain que Josepha-Charlotte vint au monde dans cette capitale.

Qui était la baronne de Perravex, et où le prince l'avait-il connue ? Si à la seconde question nous n'avons pas encore trouvé de réponse, sur la première, deux ou trois documents, d'ailleurs fort minces, conservés aux Archives du ministère des Affaires Étrangères, à Paris, nous ont apporté quelques lueurs, précisées par les recherches que M. Robert Avezou, archiviste départemental de la Haute-Savoie, a bien voulu faire pour nous dans les registres de délibérations du Conseil de la ville d'Annecy.

La famille Perravex (sans particule) appartenait à l'honorable bourgeoisie de la ville d'Annecy, en Savoie. Originaire de La Roche-sur-Foron, autre ville savoyarde, elle s'était établie à Annecy vers le milieu du XVIIe siècle, et avait bientôt pris place dans l'administration municipale de la cité.

Georges Perravex, grand-père de la « baronne », avait ainsi été élu, en mai 1722, syndic de la ville, ce qui lui donnait le droit de porter, sur les actes officiels, le titre, commun à tous les syndics, de « *Seigneur d'Annecy-le-Vieux* ». Il avait été successivement réélu jusqu'en 1747.

De Joseph, son fils, nous savons seulement qu'il fût *émancipé* par son père, c'est-à-dire mis en possession des droits de l'homme majeur avant l'âge légal de la majorité.

Enfin, de la « baronne », fille de Joseph, nous ne savons rien, et seule une longue recherche dans les archives municipales et notariales d'Annecy permettrait d'éclairer, peut-être, sa biographie.

*
* *

Un article du testament de Joseph Rákóczi, léguant à Mme de Perravex une somme de mille piastres « *pour s'en retourner en France* », nous laisse penser que quand, à l'automne de 1737, le prince partit pour la Turquie, la « baronne » l'y suivit, emmenant très certainement avec elle son enfant de quelques mois.

Quelle fut la vie de Mme de Perravex et de sa fille après la mort du prince ? Sans doute, rentrées en France, s'installèrent-elles à Annecy, et il semble, par la conjonction de divers documents, que la première dut mourir assez tôt :

Une requête[1] présentée au Sénat de Savoie, le 11 août 1747, par Joseph de Perravex, au nom des intérêts de sa petite-fille « *Damoiselle Joseph-Charlote Rakocki* », et dans laquelle il n'est

(1) Arch. Nat. T 160, n° 9.

fait aucune mention de la mère, paraît bien indiquer qu'à cette date la tutelle de l'enfant était passée à son grand-père. Supposition confirmée par les incidents qui se produisirent quelques années plus tard, quand Josepha-Charlotte voulut entrer en religion, et par une phrase de Josepha elle-même, écrivant alors que la princesse de Carignan lui « *tient lieu de mère* ».

*
* *

Ainsi qu'on le verra plus loin dans l'*Abrégé* de ses vertus, Josepha-Charlotte fut placée toute enfant au monastère de la Visitation d'Annecy, où elle fit sa première communion à l'âge de dix ans.

C'est peu après, que le Dauphin fils de Louis XV, voulant assurer lui-même l'éducation de la jeune fille, l'envoya chercher par la princesse de Carignan.

Fille d'Ernest-Léopold, Landgrave de Hesse-Rhinfels-Rothembourg, Christine-Henriette, mariée en 1740 à Louis-Victor-Amédée-Joseph de Savoie, prince de Carignan, était cousine de Josepha-Charlotte, étant l'arrière-petite-fille d'Ernest, Landgrave de Hesse-Cassel dont Josepha était l'arrière-arrière-petite-fille par sa grand'mère Charlotte-Amélie, femme de François II Rákóczi.

La sollicitude du Dauphin de France manqua soulever un incident diplomatique, le Roi de Sardaigne lui ayant disputé l'honneur de donner asile à la jeune princesse. Mais quand parvînt au monastère d'Annecy son ordre de s'opposer au départ de l'enfant, Josepha-Charlotte avait déjà franchi la frontière.

C'est au monastère de la Visitation de la rue Saint-Antoine, à Paris, auquel elle témoignait un particulier attachement[1], que la princesse de Carignan confia sa pupille.

Un registre de comptabilité[2] du couvent, portant à la date du 8 janvier 1755 la mention suivante :

« Receu le 8e de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotsky deux « mil cent vingt cinq livres pour quatre années et un quartier de la pension « échue le 3e décembre dernier »

fixe à l'année 1750, au plus tard, la date de cette entrée.

L'Ordre de la Visitation Sainte-Marie avait été fondé en 1610 par Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal (sainte Jeanne

(1) Après sa mort, ses héritiers y fondèrent, le 1er octobre 1766, moyennant quatre cents livres, un « *annuel de messe pour le repos de son âme* ». (Arch. Nat., H* 4190. Voir la note suivante.)

(2) Arch. Nat., H* 4190. « *Livre auquel est ecrit l'argent receu en ce monastère de la visitation Ste Marie de Paris, commencé le vingt deuxième décembre mil sept cent cinquante...* »

de Chantal) et saint François de Sales, à Annecy, où la maison-mère était restée établie depuis lors.

En avril 1619, sur l'ordre de saint François, trois religieuses visitandines étaient venues, sous la conduite de sainte Chantal, fonder à Paris une communauté qui, en 1628, s'était installée rue Saint-Antoine, dans l'Hôtel des ducs de Cossé. En 1632, le célèbre architecte François Mansart avait construit en bordure de la rue, — sur le modèle de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome — une église, sommée d'un dôme, qui, en 1634, avait été dédiée à Notre-Dame des Anges par André Frémiot, archevêque de Bourges, et propre frère de sainte Chantal.

Très petit, — comme d'ailleurs tout le monastère, — et assez mal éclairé par de trop étroites ouvertures, l'édifice était pourtant, et est encore, de proportions harmonieuses. De la rue, un perron de « *douze ou quinze degrez* », aujourd'hui modifié pour les nécessités de la circulation, faisait accéder au portail encadré de deux colonnes corinthiennes fuselées.

Grâce, nous l'avons déjà dit, à la douceur de sa règle, à l'éducation excellente qu'il donnait aux jeunes filles de bonne famille, enfin à l'hospitalité aimable qu'il accordait aux dames de qualité cherchant une retraite paisible, l'Ordre avait rapidement prospéré en renommée et en fortune, et la maison de la rue Saint-Antoine avait eu sa part dans cette ascension.

On y avait vu prendre le voile Louise-Antoinette Colbert, Louise-Angélique de La Fayette, Jacqueline-Thérèse de Bussy Rabutin, petite-fille de sainte Chantal. De nobles familles avaient pris la coutume de se faire inhumer dans l'église : en 1641, André Frémiot ; en 1664, la princesse Isabelle de Vendôme, petite-fille d'Henri IV et veuve de Charles Amédée de Savoie ; en 1680, le fameux surintendant des finances de Louis XIV, Nicolas Fouquet, mort en captivité à la forteresse de Pignerol, y étaient venus reposer. Les Sévigné possédaient dans la nef un caveau particulier.

La richesse du monastère se manifestait aux jours des grandes fêtes, où, si l'on en croit un auteur du temps, l'autel était orné de « *quantité d'argenterie d'un prix fort considérable, et de paremens rehaussez de grosses perles* ».

Tel est le lieu où vint vivre Josepha-Charlotte Rákóczi[1].

*
* *

Lors de la destruction du monastère, pendant la Révolution de 1789, quelques registres, aujourd'hui conservés aux Archives

(1) Nous avons emprunté l'histoire et la description du couvent à Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, 1752, t. II, p. 23 et sq., et à Piganiol de La Force, *Description historique de la ville de Paris*, 1765, t. V, p. 39 et sq.

Nationales de Paris, furent sauvés, et c'est à eux, joints aux « *Lettres circulaires* » que les maisons de l'Ordre faisaient imprimer de temps à autre, que nous devons d'avoir pu reconstituer en grande partie l'existence de la petite-fille de François II Rákóczi.

Dans le calme couvent de la rue Saint-Antoine, la vocation religieuse de la jeune fille se déclara très tôt, malgré les tentations profanes offertes par le monde à cette héritière d'un sang illustre ; à peine Josepha-Charlotte avait-elle dix-sept ans et demi quand, en juin 1754, elle prit comme novice l'habit des visitandines. A cette occasion, le monastère reçut du Trésor royal, pour les ameublements de cette cérémonie, un don de mille livres[1] sur lequel, d'ailleurs, il réalisa un petit profit, puisque le « *Rolle des deniers tirés* » de ce même mois de juin 1754 nous apprend que lesdits ameublements ne coûtèrent que 400 livres[2]...

Selon une coutume régulièrement observée dans le couvent, la nouvelle religieuse « *traita la communauté* », et fit, à chaque sœur, présent de quatre livres.

Une Lettre circulaire du 1er septembre 1754 rendit ainsi compte de l'événement :

« C'est encore aux bontés de cette Princesse [*Mme de Carignan*] que nous « devons l'avantage de compter aujourd'hui parmi nos Novices notre chère « sœur Charlotte Joséphine de Ragostky, fille unique de feu très haut, très « puissant et très excellent Prince Joseph de Ragostky, Prince Souverain « de Transylvanie, connu dans le monde sous le nom de Comte de Brogny[3] ; « Son Altesse Sérénissime avait des vues sur elle en la faisant venir de Savoie « à Paris et elle nous confia son éducation déjà si heureusement commencée « par nos très honorées Sœurs de notre cher premier Monastère d'Annecy ; « mais Dieu avoit d'autres desseins, et la vertueuse Princesse en préparoit « elle-même, sans le savoir, l'accomplissement. Après quatre ans et demi de « séjour dans notre Maison, Mademoiselle de Ragostky nous déclara le désir « qu'elle avoit de s'y fixer pour toujours. Le mérite d'une aussi aimable Pos- « tulante, la douceur charmante de son caractère, son empressement naturel « à obliger tout le monde, la constante égalité de son humeur toujours gaie, « et tant d'autres qualités excellentes de son esprit et de son cœur, nous étoient « trop connues pour ne pas nous féliciter du présent que le Ciel nous faisoit « en sa personne, en même temps que nous la félicitions elle-même de la « grâce que Dieu lui faisoit en l'appelant à notre Saint Institut. Monseigneur « le Dauphin, à qui Madame la Princesse de Carignan avoit fait part du pieux « dessein de Mademoiselle de Ragostky, a voulu dans cette occasion non seu- « lement la prendre sous sa royale protection, mais lui tenir véritablement lieu « de père, et il s'est hâté de la combler de bienfaits. Notre chère Novice n'a

(1) Arch. Nat., H* 4190. « *Rolle des deniers receus.* 1754. — *Juin. Receu le 22e du trésor Roial* 1000 £. *pour les ameublemens de notre chere sœur Charlote Josephine Ragostky a sa prise d'habit...* 1000. »

(2) Arch. Nat., H* 4190. « *Rolle des deniers tirés.* 1754. — *Juin. Tiré le 4e quatre cent livres pour les ameublemens de notre chere Sr Charlote Josephine Ragostki a sa prise d'habit...* 400. »

(3) Le nom de Brogny est celui d'un village de la commune d'Annecy-le-Vieux. Nous ignorons dans quelle circonstance Joseph Rákóczi l'adopta comme incognito.

« pas manqué de lui rendre à ce sujet toutes les actions de grâces que lui dic-
« toit la sincérité de sa reconnoisance, et ce grand Prince dans une lettre toute
« écrite de sa propre main, dont vous jugerez aisément, nos très chères Sœurs,
« que l'original sera éternellement conservé dans nos archives[1], l'a assurée
« qu'il étoit enchanté (ce sont ses termes) d'avoir pu contribuer à l'exécution
« du dessein où elle étoit de se consacrer à Dieu dans un Ordre aussi édifiant,
« aussi utile et aussi régulier que celui de la Visitation. »

Mais quand, une année plus tard, Josepha-Charlotte, ayant accompli le délai réglementaire, voulut faire sa profession définitive, un « baron » de Perravex, — sans doute Joseph de Perravex, son grand-père, — y fit opposition par procédure légale. Cependant, après une étrange transaction dont les registres comptables du couvent ont gardé la trace révélatrice, le « baron » retira son opposition, en échange de bons écus sonnants. Voici, en effet, ce qu'on lit dans le « *Rolle de l'Extraordinaire* » de l'année 1755[2] :

« — A Mr le baron de Perravex, par accomodement... 1.200 livres.
Pour la main levée de l'oposition qu'il a fait à la profession de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotsky... 12 livres. — »

Le 11 juin 1755, Josepha-Charlotte prononça ses vœux monastiques. Sur cette cérémonie, nous avons eu la joie de retrouver le témoignage le plus direct, puisqu'il est de la main même de la nouvelle professe. Il se trouve dans un registre[3] dont la première page porte cette curieuse inscription :

Vive Jésus

2e Livre auquel les sœurs de la Congrégation de la Visitation Sainte-Marie escrivent les ans et jours de leurs vœux, et des annuelles confirmations quelles en font en ce premier monastère de Paris.

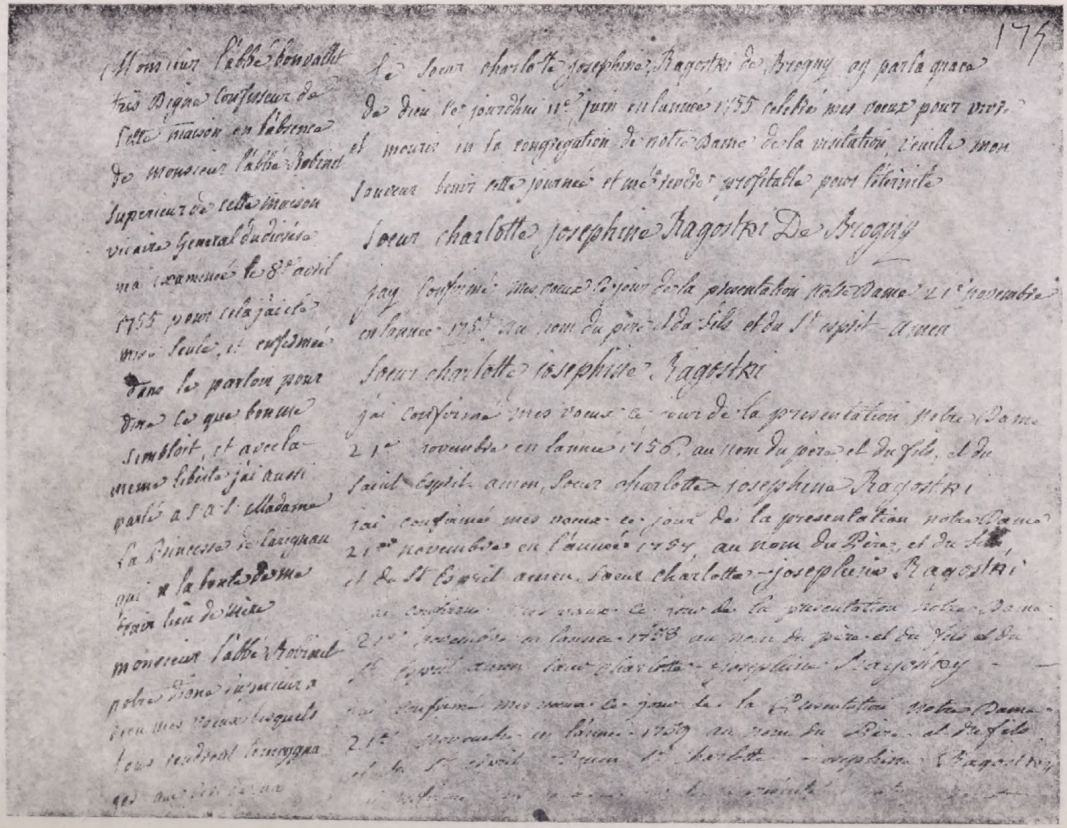
L'humble Gloire des sœurs
De La Congregation

Nous n'avons aucun lien que le lien de la dilection, qui est le lien de perfection, car la dilection est forte comme la mort et le zèle d'amour fort comme l'enfer, comme donc pourroit-on avoir des liens plus forts que le lien de la dilection qui est le lien de perfection.

LA CHARITE DE JESUS CHRIST
NOUS PRESSE.

---

(1) La Révolution en a décidé autrement : la lettre ne se trouve pas dans les papiers du couvent conservés aux Archives Nationales.
(2) Arch. Nat., H* 4190.
(3) Arch. Nat., LL. 1714.



MANUSCRIT DES VŒUX ET CONFIRMATIONS DE VŒUX DE JOSEPHA-CHARLOTTE RÁKÓCZI

C'est à la page 175 de ce volume que Josepha-Charlotte écrivit, de sa propre main, le texte sacramentel que nous reproduisons ici *in extenso* :

« Je sœur charlotte josephine Ragostki[1] de Brogny ay par la grace de dieu ce jourdhui 11e juin en lannée 1755 celebré mes vœux pour vivre et mourir en la congregation de Notre Dame de la Visitation. Veuille mon sauveur benir cette journée et me la rendre profitable pour l'éternité.

sœur Charlotte josephine Ragotski De Brogny. »

et en marge :

« Monsieur l'abbé bonvallet très digne confesseur de cette maison en l'absence de Monsieur l'abbé Robinet supérieur de cette maison vicaire général du diocèse, ma examinée le 8e avril 1755. pour cela j'ai été mise seule, et enfermée dans le parloir pour dire ce que bon me sembloit, et avec la meme liberté j'ai aussi parlé à S. A. S. Madame La Princesse de Carignan qui a la bonté de me tenir lieu de mère. Monsieur l'abbé Robinet notre digne supérieur a reçu mes vœux lesquels tous rendront témoignage que cest de ma franche et libre volonté que j'ai fait la sainte profession.

sœur Charlotte Josephine Ragotski. »

Comme l'année précédente pour sa prise d'habit, sœur Charlotte Joséphine « traita » la communauté et donna quatre francs à chaque sœur. Dès le 8 juin, une seconde somme de mille livres avait été versée par le Trésor pour les frais d'ameublement de la cérémonie, et, nouveau et important témoignage de la sollicitude du Roi de France, c'est Louis XV qui offrit la dot de la nouvelle Visitandine, en un contrat de Douze mille livres, « *portant de rente à trois pour cent* »[2].

La Lettre circulaire du 12 mars 1756 donna, dix mois plus tard, un récit détaillé de la cérémonie :

« Depuis la lettre que notre Communauté a eu l'honneur d'écrire à la vôtre, il ne nous est rien arrivé de plus remarquable que la profession de notre chère Sœur Charlotte Joséphine de Ragostky. Quelques raisons particulières nous obligèrent de lui faire faire sa cérémonie à 7 heures du matin, pour éviter la présence d'une personne qui vouloit s'y opposer. Il n'y eut ni sermon ni assemblée de famille. M. l'Abbé Robinet vicaire général, notre Supérieur, se rendit ici de bon matin et reçut les vœux de notre chère Sœur en présence des témoins. La jeune victime s'immola de tout son cœur, avec une joie et un contentement qu'elle goûte de plus en plus, et qui en effet est préférable à toutes les grandeurs du siècle. C'est à Madame la Princesse de Carignan que nous devons la possession d'un sujet si distingué. La Princesse étant alors aux Eaux de Bourbonne, ne put être présente à la célébration des vœux, mais à son retour, Son Altesse nous fit l'honneur d'entrer dans notre Maison et de diner à notre Réfec-

(1) A remarquer la francisation de Josepha en Joséphine ; l'interversion des prénoms ; l'orthographe fautive du nom de Rákóczi, écrit tantôt Ragostki, tantôt Ragotski, et, à partir de 1758, Ragotsky.

(2) Arch. Nat., H* 4190. « *Rôlle des acquisitions, année* 1755. — *Nous avons acquis par la profession de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotzky un contrat de douze mil livres sur les Postes que le Roy lui a donné pour sa dotte portant de Rente à trois pour cent, ... trois cent soixante livres.* »

toire. Cette grande Princesse nous honore de son estime et nous comble de mille bontés, et nous permet en toute occasion de recourir à sa puissante protection. »

*
* *

Désormais la vie de Charlotte Joséphine, toute pareille à celle de ses compagnes, ne se manifeste plus, pendant un quart de siècle, sur le registre du couvent, que par l'inscription de la formule du renouvellement annuel des vœux. La première est de l'année même de la profession :

« J'ai confirmé mes vœux ce jour de la présentation Notre Dame 21e novembre en l'année 1755 au nom du Père et du Fils et du St Esprit. Amen. sœur Charlotte Josephine Ragostki. »

D'année en année, de la même petite écriture oblique, sœur Rákóczi récrivait les mêmes lignes. En 1767, pour la première fois, — elle avait alors trente ans, — sa santé, qui avait toujours été chancelante, et sur laquelle l'*Abrégé* de ses vertus nous donnera de longs détails, ne lui permit pas de renouveler ses vœux à la date prescrite. Et c'est avec huit jours de retard qu'elle nota :

« J'ai confirmé mes vœux ce vingt neuvième novembre de l'année 1767 ne l'ayant pu faire le jour de la Presentation Notre Dame, étant malade. Au nom du Père, &c. »

En 1770, encore, la maladie la retarda, jusqu'au 25 novembre ; puis en 1774, où, plus gravement atteinte, elle ne put écrire la formule que le 25 décembre. En 1778, nouveau retard, d'un jour seulement.

Mais le mal dont elle souffrait devait avoir bientôt raison d'elle : en 1779, elle ne put même tenir la plume pour le texte de la formule et c'est sous une écriture étrangère que, d'une main qui tremblait un peu, elle signa, pour la dernière fois, le 2 décembre.

Sept mois plus tard, elle s'éteignit. Et sur le même feuillet où, vingt-cinq ans auparavant, la petite-fille de François II Rákóczi avait écrit ses vœux, sœur Anne Madeleine Chalmette, supérieure du couvent, écrivit, selon la coutume, le récit de sa mort. Nous le reproduisons sans y changer un mot :

« Cette chère sœur est décédée le 3 juillet 1780, sur les deux heures ; agée de 43 ans et demie, 25 de Profession du rang des sœurs choristes. Le Seigneur s'étoit plu à réunir en cette bien aimée sœur tous les dons de nature et de grâce qui rendent un sujet accompli, tout étoit supérieur en elle ; du costé de l'esprit, du jugement, et des Talens, mais elle possédoit plus encore tout ce qui constitue la belle âme, et les vertus Religieuses, elle avoit une modestie qui les cachoit à ses yeux, elle s'est particulièrement rendüe remarquable par l'esprit de soumission à l'égard de toutes ses supérieures. Depuis douze ou quatorze ans l'on peut dire qu'elle a souffert des maux compliqués et presque continuels qui l'ont éprouvée comme l'or dans le creuset, et rendüe conforme à l'image de Jésus crucifié. Le St Viatique qui lui a été réitéré plusieurs fois lui communiquoit la force de boire le calice jusques à la lie. L'Extrême Onction

lui fut administrée environ trois semaines avant sa mort à cause du danger profond de son état qui ne lui permettoit presque plus d'avaler. Enfin Dieu après l'avoir tenüe pendant quinze jours comme une victime toujours mourante, consommée au point de ne paroitre plus qu'un squelette animé, a terminé aujourd'hui ce long martire, après avoir reçüe à midy la bénédiction apostolique, peu avant son décès Mr notre confesseur lui réitéra les prières de la recommandation de l'âme ; elle est expirée pendant ce temps, en sa présence et celle de la Communauté et de nous dans la paix d'un ange. Cette chère sœur est enterrée dans le petit caveau sous l'entrée de l'Eglise.

Sœur Anne Madeleine Chalmette,
supérieure.

« *Messieurs de S. Paul* », c'est-à-dire les prêtres de l'église Saint-Paul, paroisse du couvent, célébrèrent les modestes funérailles de cette fille de Princes. Onze livres y suffirent, plus 9 livres, 12 sols pour « *la bière, la fosse et la peine du garçon* »[1].

Un an après, en juillet 1781, le couvent fit célébrer les trois messes anniversaires traditionnelles[2] et, le 1er septembre de la même année, fit imprimer, à l'intention des autres maisons de l'Ordre, une Lettre circulaire faisant part du décès de sœur Charlotte Joséphine[3] :

« Depuis notre dernière Circulaire, nous avons eu le malheur de perdre deux de nos chères Sœurs ; la première, c'est notre très-chere Sœur Charlotte-Joséphine de Ragostky, sujet rare à tous égards. Vous verrez dans l'abrégé de sa Vie, que nous vous donnons ci-après, combien elle méritoit notre estime, notre attachement, non-seulement par les qualités naturelles dont elle étoit douée, mais plus encore par les vertus religieuses que nous lui avons vu pratiquer depuis son entrée parmi nous... »

Nous ne reproduirons pas la suite de cette lettre, reprise et grandement développée dans le long « *Abrégé de la vie et des vertus...* », imprimé l'année suivante[4], et dont nous avons eu la fortune de retrouver un des exemplaires originaux dans les archives de l'actuel couvent de la Visitation de Paris[5].

Nous avons estimé que, malgré son ampleur, ce beau panégyrique, devait être publié ici en son entier, et sauvé ainsi de l'oubli et de la destruction.

(1) Arch. Nat., H* 4191. Dépenses, *Église et Sacristie*. 1780, juillet.

(2) Arch. Nat., H* 4191. Dépenses, *Église et Sacristie*. « 1781. *Juillet. Payé 3 £ pour les 3 Messes de Lanniversaire de notre chere sœur Charlotte Josephine de Ragotzki...* 3. »

(3) Arch. Nat., H* 4191. « *Depences extraordinaires.* — 1781. *Septembre. Payé 5 £ pour les Lettres circulaires de nos chères sœurs Charlotte Josephine de Ragozki et Marguerite Rose Laloup...* 5. »

(4) Arch. Nat., H* 4191. « *Depences Extraordinaire.* — 1782. *Aoust. Payé 43 £ pour la lettre Circulaire de notre Très-honorée Mère avec les vies de nos cheres sœurs Charlotte Josephine de Ragotzki et Marguerite Rose Laloup...* 43. »

(5) « *Circulaires et vies de nos Sœurs de ce 1° Monastère de la Visitation de Paris* », t. III (1744-1789), p. 555 à 564. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à la Mère Supérieure et à la Sœur Archiviste du Couvent, pour leur si bienveillant accueil.

VIVE ✠ JESUS.

ABRÉGÉ DE LA VIE ET DES VERTUS

DE NOTRE TRÈS-HONORÉE SŒUR

CHARLOTE-JOSEPHINE DE RAGOSTKY,

Décédée en ce premier Monaſtere de la Viſitation Sainte-Marie de Paris, le 3 Juillet 1780, âgée de quarante-trois ans, vingt-cinq de Profeſſion, du rang des Sœurs Choriſtes.

LA Nobleſſe, ce titre faſtueux, que le Mondain honore, que le Sage oublie, que le Chrétien mépriſe, n'ajoute rien à la vertu. Nous n'entrerons donc pas en détail ſur l'ancienneté de la Famille des Princes Ragoſtky. Le nom des Héros qui l'illuſtrerent, eſt auſſi connu dans les faſtes de la Religion, que dans celles de l'Hiſtoire. Conſtantinople, aſyle de ces Princes infortunés, fut le théatre de leur vertu; & cette ville, le centre de l'irreligion, ne put refuſer ſa ſenſibilité à leurs malheurs; ſon admiration à leur héroïſme chrétien.

La chere Sœur dont nous écrivons la Vie, étoit fille du Prince JOSEPH DE RAGOSTKY, dernier Souverain de Tranſilvanie. Elle naquit le 11 Décembre 1736; elle perdit le Prince ſon pere dans un âge ſi tendre, qu'elle ne pouvoit encore comprendre les ſuites de ce malheur: terrible, à le conſidérer ſelon l'œil humain; il fut toutefois la ſource du bonheur ſpirituel de notre très-honorée Sœur.

Sa premiere éducation fut confiée à nos Sœurs du premier Monaſtere d'Annecy; grace qu'elle regarda toute ſa vie comme la plus ſignalée. On ne ſauroit ajouter à ſon eſtime, à ſon tendre attachement pour cette chere premiere Maiſon de l'Inſtitut. Elle s'expliquoit ſouvent ſur cet objet d'une maniere qui faiſoit autant d'honneur à ſon diſcernement qu'à ſa reconnoiſſance. De ce ſentiment général pour toute la Communauté, elle réſervoit une part particuliere aux très-honorées Meres THÉRESE-AUGUSTE DE BERNEX, & EMMANUEL-AMEDÉE DE COMPEIS, qu'elle eut le précieux avantage d'avoir pour maîtreſſes. Il ſembloit convenable que ces cheres Meres, l'édification, le ſoutien & la gloire de notre Inſtitut, euſſent le plaiſir de former à la vertu une des plus grandes ames dont le

même Institut se puisse glorifier. Elle fit sa première Communion à l'âge de dix ans. Cette grâce, qui lui fut accordée dans un âge si tendre, prouve l'innocence de son âme, & le jugement que portoient déjà de ses lumières précoces, les dignes Maîtresses, aux soins desquelles elle étoit confiée.

Feu Monseigneur le Dauphin, Père de notre Monarque, voulant reconnoître en la personne de notre chère Sœur, les services que le grand RAGOSTKY, son aïeul, avoit rendus à la France, dans les guerres d'Allemagne, se chargea de son éducation et de son établissement. Il la confia à son Altesse Sérénissime Madame la Princesse de Carignan. Mais le Roi de Sardaigne, ami du Prince son père, ne voulant pas qu'elle eût d'autre asyle que ses Etats, envoya ordre à nos Sœurs d'Annecy de s'opposer en son nom à son départ. L'ordre leur fut signifié trop tard : notre chère Sœur étoit déjà en France.

Madame de Carignan nous confia ce précieux dépôt : les Maîtresses de notre très-honorée Sœur Ragostky connurent bientôt ses talens supérieurs. Son amour pour l'étude surpassa leurs désirs, comme leurs espérances : il n'est aucun genre de sciences convenables à son sexe, dans lequel elle ne fit des progrès surprenans. Sa gaieté, la douceur de son caractère, lui attirèrent bientôt l'attachement et l'estime de tout ce qui l'environnoit : elle couloit ainsi des jours heureux, & tout lui pronostiquoit un avenir plus flatteur encore. Le Ciel l'avait douée de dons rares ; & sa vertu lui assuroit cette estime générale, tribut qui console de tous les revers de la fortune. Le siècle ne lui offroit que des roses : tout sembloit la porter à aller les cueillir promptement. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables aux foibles humains, en avoit formé d'autres sur cette chère Sœur. Malgré son goût pour le plaisir & la liberté, elle entendit sa voix & n'endurcit pas son cœur.

Un sentiment persuasif & triomphant, lui fit connoître ce que Dieu demandoit d'elle, et que son salut dépendoit de sa correspondance à l'attrait divin. Elle prit le temps de réfléchir ; & la justesse de son jugement, joint à la manière dont elle parcourut sa carrière, font bien voir qu'il ne manqua rien à la solidité des principes qui la firent agir ; il n'y eut même pas à craindre que sa résolution fût l'effet d'une ferveur passagère, sa vocation n'ayant été précédée d'aucune des douceurs qui accompagnent d'ordinaire cette première grâce.

Dieu, qui la vouloit dans le Cloître, ne lui en montra que les rigueurs. Elle se rendit non sans combats, mais sans résistances : bien résolue cependant d'aller goûter les plaisirs du monde avant que d'y renoncer. A cet effet, elle ne confia à personne son secret. Certaine de la volonté du Seigneur, elle attendoit en paix le moment de déclarer la sienne. Il étoit plus prochain qu'elle ne pensoit. Des partis brillants & avantageux se présentoient pour notre chère Sœur, & le monde n'oublioit rien de ce qui pouvoit l'engager dans ses fers.

Madame la Princesse de Carignan ignoroit sa résolution. Elle vint lui faire part de ses projets sur sa destinée. Ma Sœur Ragostky refusa ses offres, sous le spécieux prétexte de l'éloignement qu'elle avoit pour toute espèce d'établissement. La Princesse usant alors de l'autorité que lui donnoit l'amitié, lui répondit : « Mademoiselle, une Fille de votre rang n'est pas libre de vivre dans le célibat. Il n'y a que deux partis pour vous ; le monde ou le cloître. » Ces paroles furent pour notre chère Sœur, le moment victorieux de la grâce : fidelle à sa voix, elle renonce au monde, dans le moment même où l'on étaloit à ses yeux tout ce que le monde a de plus capable de fixer & d'éblouir. Elle fit part de sa résolution à Madame de Carignan : cette vertueuse Princesse, remplie d'une haute estime pour l'état Religieux, & qui daignoit honorer notre Maison de son attachement, envia le sort de notre chère Sœur. Après avoir exigé d'elle qu'elle consultât le Révérend Père de Sacy, de la Compagnie de Jésus, elle ne mit plus d'obstacles à ses désirs. Cette jeune victime, sans honorer de ses regrets un monde indigne de son estime, redoutant l'ivresse de ses plaisirs, dont les plus belles âmes sont d'autant plus susceptibles, qu'elles en connoissent moins le danger, renonçant au désir qu'elle avoit d'en connoître

de près l'illusion, s'achemina vers le lieu de son sacrifice, & demanda d'être admise au premier essai. Cette grâce lui fut accordée avec une satisfaction qui répondoit à l'idée qu'on avoit de ses talens & de ses vertus.

C'est ici le lieu de faire connoître cette respectable Défunte, & d'apprendre aux partisans du monde, en traçant son portrait que Dieu sçait se réserver des victimes, qu'ils ne peuvent s'empêcher de lui envier.

Notre chère Sœur joignoit à la figure la plus avantageuse, une taille aussi haute que bien proportionnée ; elle avoit un port majestueux et toutes les grâces qu'on peut désirer dans les personnes du sexe. Un air de grandeur, qui relevoit une modestie peu commune, tout annonçoit en elle ce qu'elle étoit, tout disoit qu'elle cherchoit à le cacher.

Ces dons de la nature ne sont rien au jugement de l'homme vertueux ; & ils ne peuvent être prisés par le Chrétien religieux, que du moment qu'ils ajoutent à l'héroïsme du sacrifice qu'en fait à son Dieu celle qui ne les tient que de lui.

Il est des faveurs plus estimables encore ; elles ne manquèrent pas à notre très-honorée Sœur ; elle fut douée d'un esprit aussi vif que solide, aussi brillant que profond, aussi éclairé dans ses principes, que juste dans ses conséquences, aussi sublime que prudent. Elle reçut en partage une âme généreuse et sensible, noble & droite, reconnaissante et tendre, courageuse jusqu'à l'héroïsme. Il faut joindre à toutes ces qualités une facilité singulière à s'énoncer, des manières engageantes et douces, une égalité d'humeur, qui dans tous temps la faisaient retrouver la même ; enfin, une constance à toute épreuve, qui la rendoit l'amie la plus fidelle.

Telle étoit notre chère Sœur Ragostky, lorsqu'elle porta ses vues vers le cloître. Elle ne fait encore que d'entrer dans la carrière de la vie religieuse, & ses premiers pas sont des pas de géant : elle est dans un noviciat nombreux, l'âme d'une ferveur naissante ; ses Compagnes trouvent un modèle dans ses exemples, un appui dans ses conseils, des lumières dans ses entretiens. Elle soutint les premières épreuves, avec un courage qui fut l'annonce de celui qu'elle montra au milieu des plus cruelles souffrances. Grande en tout, elle embrassa la vertu dans toute son étendue. La pureté de son motif donnoit à ses moindres actions, ce caractère d'héroïsme, qui fut toujours le sien propre. Ayant été admise pour notre Saint Habit, elle se montra de plus en plus digne d'être l'épouse de Jésus-Christ. Après avoir surmonté toutes les oppositions que sa famille mit à la consommation de son sacrifice, reçue avec l'applaudissement général de toute notre Communauté, elle se prépara à la Sainte Profession.

Pendant la retraite elle reçut une lumière qui lui fit voir comme présens les maux qu'elle devoit éprouver dans la suite. Elle se soumit à Dieu avec paix & tranquillité. Le bonheur incomparable d'être l'épouse de Jésus crucifié, lui parut capable d'adoucir les plus sensibles douleurs.

On se hâta d'employer les talens de notre chère Sœur, en la mettant seconde Maîtresse des Pensionnaires. Elle en avoit de particuliers pour l'éducation de la jeunesse. Une égale fermeté, une affable aménité, une pénétration qui ne pouvoit être trompée, une vigilance qui ne pouvoit être surprise, une patience à toute épreuve, qui attirèrent bientôt le respect, l'estime et l'attachement de ses Elèves. Le jugement de la jeunesse est celui de l'impartialité ; à cet âge on ne sçait pas encore dissimuler par intérêt, ni se taire par religion.

La vertu prenoit dans la bouche de ma Sœur Charlote-Joséphine, un charme auquel on ne pouvoit résister. Ses leçons, que la raison dictoit, que la douceur rendoit aimables, étoient toujours bien reçues ; & si la fougue des passions, la légèreté de l'âge, empêchoient qu'elles n'eussent un effet certain, celles qui en étoient l'objet ne pouvoient s'empêcher au moins d'en avouer la nécessité, d'en admirer la justesse.

En 1765, elle fut nommée première Maîtresse. Ce fut alors qu'elle n'épargna rien pour former des Elèves, qui, par leurs talens, fussent capables de venger la piété des foiblesses qu'on lui prête, & par leur piété éloignassent d'elles les foiblesses qui sont souvent jointes aux talens.

Animée des plus pures lumières de la foi, elle ne pouvoit être insensible aux coups que portent à la Religion les impies de notre siècle. Aussi, mettoit-elle tout en usage pour prémunir les jeunes personnes qu'elle élevoit, contre les pièges qu'on tendroit dans la suite à leur vertu naissante. Elle leur apprenoit à croire sans raisonner, à prouver leur foi par la pratique des bonnes œuvres, à se soutenir enfin dans les exercices de la Religion par les principes d'une foi aussi soumise qu'éclairée. Elle leur faisoit comprendre que la piété seule pouvoit les mettre à l'abri des dangers d'un monde séducteur, les rendre insensibles à ses faveurs comme à ses mépris, à ses caresses comme à ses revers. Elle leur enseignoit à faire aimer la vertu. Elle les rendoit aimables, en les rendant vertueuses. Impartiale dans ses affections comme dans ses jugemens, elle donnoit à toutes les mêmes témoignages d'intérêt et de tendresse. Chacune de ses Elèves trouvoit en elle une amie sincère, des conseils sûrs, un secret impénétrable. Si notre très-honorée Sœur sçavoit avec tant de succès les former pour le monde, elle n'avoit pas moins de talens pour inspirer à celles que Dieu appelloit au Cloître, les vertus qui doivent distinguer la Religieuse du Séculier fidèle. Quand après un mûr examen, des épreuves sages, elle avoit reconnu la solidité de leur vocation, elle n'épargnoit rien pour les engager à la suivre avec fidélité. C'est alors que cette grande âme déployoit tous ses ressorts pour soutenir leur foiblesse, & leur faire goûter ce principe, qu'une fois la volonté de Dieu connue, les sacrifices qu'elle exige doivent peu coûter à l'âme, à qui elle est manifestée. Toujours constante au milieu des aridités, elle ne vouloit pas que leur ferveur dépendît de ces douceurs passagères, qui, adoucissant la pratique de la vertu, n'ajoutent rien à son mérite. Invincible dans les tentations dont elle fut assaillie au commencement de sa carrière, elle les fortifioit contre celles qui alarmoient leur courage. Cette très-honorée Sœur, qui sçavoit mieux que personne que la vertu finit où l'excès commence, leur enseignoit à se sanctifier par la pratique exacte de l'obéissance & de la fidélité à la Règle. Morale qu'elle prêchoit encore plus d'exemples que de paroles. Elle gémissoit souvent sur le peu de correspondance à la grâce de la vocation dans un siècle où elle ne fut jamais plus nécessaire. Elle attribuoit ce changement au goût de mollesse qui paroit être le caractère propre de la jeunesse de nos jours, & qui affoiblissant les forces de l'âme, lui ôte cette énergie, ce courage nécessaires pour répondre à la voix de Dieu. Elle déploroit le sort de ces jeunes victimes, qui, emportées par le torrent des plaisirs, séduites par l'illusion, entraînées par l'exemple, trompées par de faux conseils, donnoient au monde un cœur, dont le Seigneur avoit paru jaloux. Elle craignoit pour elles ces coups de justice qui leur font, par miséricorde, déplorer dès ce monde, un choix où elles n'écoutèrent que le penchant de la nature. L'expérience des autres lui avoit appris qu'il est dur de résister à Dieu, & qu'on ne sauroit trop craindre pour celles qui n'appréhendent pas de se révolter contre les desseins du Seigneur, seul maître de nos destinées.

Il est inutile d'entrer dans un plus grand détail sur les talens éminens de notre très-honorée Sœur Charlote-Joséphine pour l'éducation. Les regrets, les larmes amères de toutes les personnes qui eurent le bonheur d'être élevées sous sa conduite, & qui sont pour jamais inconsolables de sa perte, en prouvant leur sensible reconnoissance, font d'une manière aussi éloquente que persuasive, l'éloge de celle qui leur donna sa tendresse et ses soins.

Notre respectable Défunte, dans les différens emplois qu'elle a exercés, & sur-tout aux classes, se gagna le cœur de toutes ses Aides ; qui trouvoient en elle l'Officière la plus compâtissante, & la plus équitable : elle leur donnoit sa confiance, selon les talens particuliers qu'elle leur reconnaissoit, les laissant agir pour la partie dont elles étoient chargées, avec cette fermeté & liberté

nécessaires à l'éducation de la Jeunesse. Peu jalouse de son autorité, elle n'en faisoit usage que pour faire respecter celle des autres. Ne tenant qu'au bien, elle recevoit volontiers les avis de ses Aides, elle en pénétroit à l'instant le plus ou le moins d'avantage ; dans l'un ou l'autre cas, elle en permettoit l'essai ; se faisant un plaisir de sacrifier ses lumières.

Sa vie fut toujours une règle vivante. Son obéissance eut les caractères les plus parfaits ; non seulement elle regardoit Dieu dans la personne de ses Supérieurs ; mais elle n'y vit jamais que lui seul. Elle avoue elle-même, dans les Ecrits de ses Retraites, qu'elle n'éprouvoit aucune peine à la pratique de cette vertu. « Dieu, dit-elle, par sa miséricorde, me rend comme impossible tout ce qui pourroit être contraire aux intentions de mes Supérieurs. »

Elle avoit long-temps médité cet avis de notre Sainte Mère, que le véritable pauvre d'esprit ne tient ni aux lieux, ni au temps, ni aux personnes, ni aux circonstances. L'on voit que c'étoit sous ce point de vue si vaste, qu'elle comprenoit la pratique de la pauvreté religieuse. Dans plusieurs de ses résolutions, elle entre sur cet article dans un détail qui fait connoître qu'elle ne s'en tenoit pas à la spéculation.

La foi la plus vive distingua notre très-honorée Sœur. C'est dans l'approche des Sacremens surtout qu'elle se démontroit. Celui de l'Eucharistie faisoit toute sa consolation. Elle ne trouvoit que dans ce Pain des Anges la force pour supporter les maux dont elle fut assaillie : elle n'épargnoit rien pour se préparer à le recevoir, & son cœur reconnoissant lui avoit dicté la résolution qu'elle gardoit inviolablement de rendre deux visites à Notre-Seigneur les jours de communion, en action de grâces de celle dont il l'avoit honorée.

Point de vraie Religieuse dans la mortification. Cette chère Sœur ne l'ignoroit pas. Ses maladies, la douceur de notre Règle, étoient pour elle des motifs pressans pour s'adonner à l'intérieur de cette vertu. Désir, amitié, sensibilité, satisfactions permises, tout devint pour cette âme généreuse la matière du sacrifice le plus universel & le plus constant. La mort à tout le créé étoit l'attrait auquel la grâce la portoit plus vivement. « Rien de mortel pour un cœur immortel (se disoit-elle souvent). Je suis créée pour Dieu, je dois retourner à Dieu. » On lit sans cesse dans ses Ecrits des résolutions conformes à cette morale. Tantôt elle se propose de ne pas s'informer de ce qui regarde ses amies, parce que la sensibilité qu'elle éprouvoit de leur peine, ou la joie de leur satisfaction, la détournoit de son occupation intime avec le céleste Epoux. Dans une autre occasion, elle promet à Dieu de s'interdire toutes réflexions sur ses peines, soit intérieures, soit extérieures.

« Je veux, dit-elle dans une autre circonstance, que la désoccupation des choses créées soit le fruit de ma solitude ; je m'appliquerai, dans ce dessein, à vivre en ce monde comme ayant l'esprit au ciel et le corps au tombeau. »

La Charité, cette reine des vertus, qui distingue proprement le Chrétien, animoit toutes ses actions. Toujours conduite par la voie pénible des aridités & des sécheresses, elle eut tout le mérite de cette vertu, sans jouir de ses douceurs. Sa seule crainte fut de ne pas aimer assez celui qu'elle aimoit uniquement. De là ses doutes, ses perplexités, ses frayeurs de la mort & des jugemens de Dieu ; creuset terrible, où l'Epoux se plut à la purifier presque pendant toute sa vie.

Ce Dieu, qui la chérissoit, en lui soustrayant toutes ses faveurs sensibles, sembla lui avoir donné en échange la douceur de son propre cœur, pour aimer le prochain. Parmi le grand nombre de gens qui eurent des correspondances avec elle, il n'est personne qui ne lui rende le gracieux témoignage, que toujours le miel de la douceur découloit de ses lèvres. Elle avait le grand talent de justifier tout le monde. Elle ne savoit juger qu'elle-même.

Point de vertu sans l'humilité. Fondement de toutes les autres, elle est aussi le voile sacré, à l'abri duquel elles peuvent croître sans danger. Il n'est que ceux qui pénétrèrent dans l'intime de l'âme de notre très-honorée Sœur

CHARLOTTE-JOSÉPHINE, qui puissent sçavoir à quel point elle étoit riche de ce trésor, la vraie perle évangélique. Ses Ecrits en font foi. Par-tout elle s'abaisse, elle s'humilie : elle est surprise d'être encore l'objet des miséricordes du Seigneur. « Je veux souvent, dit-elle, considérer mon origine, qui est le rien. O rien ! ne vous effacez jamais de mon souvenir : en me rappellant ce que je suis, apprenez-moi à ne me pas glorifier de ce que je ne suis pas. » Tant de vertus furent consommées par une patience aussi héroïque qu'éprouvée. Les souffrances de cette très-honorée Sœur ne peuvent être comprises que par celles qui les virent de très-près. Dès sa jeunesse, elle éprouva un feu considérable dans la poitrine & les entrailles. En 1765, elle eut une petite vérole des plus affreuses, dont l'effet fut de développer le principe des cruelles maladies qui la conduisirent enfin au tombeau, & auquel les plus habiles Médecins n'ont jamais rien compris : ils se sont cependant réunis à traiter son mal d'humeur âcre et corrosive, dont on ne pouvoit reconnoître le caractère : cette humeur lui a successivement brûlé, excorié, ulcéré le palais, la gorge, l'estomac et les entrailles, avec des douleurs inexplicables. Dans l'espace de quelques minutes, sa langue, l'intérieur de ses joues, paroissoient brûlées comme avec de l'eau-forte. Cette humeur avoit totalement détruit les amigdales ; elle avoit fait perdre à l'œsophage son ressort ; il ne pouvoit plus se dilater et se contracter que très-difficilement. Les remèdes employés pour détruire le principe corrosif, ou pour le déterminer à l'extérieur, furent sans succès ; souvent même, ils augmentoient la violence des douleurs ; & dans ses souffrances les plus aigües, les accidens se compliquoient de telle sorte, & étoient si opposés entr'eux, qu'on ne pouvoit réussir à la soulager. Ses différens maux ne l'empêchèrent jamais de donner ses soins à son emploi ; elle ne se déchargea de l'instruction de ses Elèves que quelques mois avant sa mort. Jusqu'à cette époque elle n'avoit cédé à personne cette pénible occupation, profitant de tous les intervalles où ses douleurs lui laissoient un peu de tranquillité, pour réparer le temps où elle n'avoit pu s'y livrer. Alitée même, dès que la fièvre n'étoit plus à craindre pour les jeunes personnes qui étoient dans le cas de l'approcher, elle se faisoit un devoir de leur consacrer des forces, dont à peine elle jouissoit.

Le 28 de Janvier de l'année 1778, notre chère Sœur fut attaquée d'une fluxion de poitrine. Les saignées, les remèdes, parurent avoir l'effet qu'on désiroit. Mais en même temps que les symptômes de cette maladie se dissipoient, le principe d'âcreté corrosive se ranimoit ; les accidens d'excoriations se renouvellèrent sans presque d'intervalles jusqu'à sa mort. Outre une fièvre continue, elle eut plusieurs maladies inflammatoires, qui firent craindre pour sa vie. Au mois de Janvier de l'année 1780, elle eut une nouvelle fluxion de poitrine : dès le troisième jour, le danger parut imminent : la malade le connut, & demanda le saint-Viatique, qu'elle reçut avec une foi, un respect, un amour, qui répondoient aux dispositions qu'elle apportoit toujours à la réception de cet auguste Sacrement. Entre le 9 & le 11, le point de coté et l'oppression cessèrent ; mais à l'humeur qui la consumoit, il se joignit un dégout universel, un dévoiement considérable, qui la maigrit au point, que deux mois avant sa mort elle paroissoit un squélete. Tout ce qui se passoit à l'extérieur n'étoit que le moindre mal de notre très-honorée Sœur : le Seigneur achevoit son œuvre en elle ; frayeur de la mort, crainte d'offenser Dieu, quand l'excès des douleurs lui arrachoit des plaintes, tout sembloit devenu pour elle un sujet d'amertume ; c'est alors que comme un autre Job, elle pouvoit s'écrier : *Ayez pitié de moi, vous tous qui êtes mes amis, car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi.* Elle ne trouvoit d'adoucissement à ses maux, que dans la réception du Saint-Viatique, qui lui fut réitéré autant de fois que le danger l'exigea, ou le put permettre. On lui administra l'Extrême-Onction un mois avant sa mort. Cette chère Sœur avoit eu toute sa vie une tendre dévotion à la Sainte Vierge, qui se montra bien sa vraie mère dans ces terribles momens où tout le ciel paroissoit être de bronze pour elle. Environ six semaines avant son décès, ses peines cessèrent, le calme succéda à l'orage ; & la veille de sa

mort, qui étoit le jour de la Visitation, l'auguste Marie lui donna un avant-goût du bonheur céleste, & une espèce de certitude qu'elle en jouiroit bientôt. Ce jour-là, une de ses Elèves, Religieuse parmi nous, ayant obtenu d'aller la voir ; après que la chère Malade lui eût donné tous les témoignages de la plus vive tendresse ; « nous nous réunirons, lui dit-elle, ma chère amie ; voilà le bien de l'amitié : quand c'est la vertu qui la forme, elle est éternelle. J'ai toujours compté sur votre cœur ; comptez sur le mien. Je ne vous oublierai point. Je vous devance de quelques jours ; car, quelque longue que soit la vie, elle n'est qu'un instant au prix de l'éternité ; il ne faut pas vous affliger ; nous nous reverrons, mon enfant : cette bonne Mère, en lui montrant une image de la Sainte Vierge, va m'emmener au ciel ; je la prierai pour vous, & ferai vos affaires bien mieux qu'ici bas. » Elle l'embrassa ensuite tendrement, & lui donna plusieurs commissions pour des personnes à qui elle s'intéressoit, parlant de sa mort avec une paix, une tranquillité admirables ; elle voyoit autour de son lit fondre en larmes tout ce qui lui étoit plus cher, sans donner aucun signe d'attendrissement : elle ne paroissoit même plus s'appercevoir de celui des autres que pour les consoler & fortifier.

Le lendemain de la Visitation, la Malade parut au plus mal, mais sans rien perdre de sa connoissance & de la sérénité de son esprit, qu'elle a conservées jusqu'au dernier moment. Elle étoit dans les sentimens de la confiance la plus vive, & du désir le plus empressé d'aller jouir de la vue de l'Epoux.

Avant la Messe de la Communauté, Monsieur notre Confesseur entra ; il revint à midi : la Malade se confessa encore, & reçut la bénédiction apostolique, avec pleine connoissance comme elle l'avoit désiré. Peu après on apperçut qu'elle baissoit, & commençoit à perdre l'usage de la parole. On lui fit prononcer le sacré & doux Nom de JÉSUS, pour gagner l'indulgence ; ce furent ses dernières paroles. Monsieur notre Confesseur lui fit la recommandation de l'âme. Notre très-honorée Sœur avoit demandé de mourir avec un Crucifix appliqué sur son cœur ; & pendant les prières des Agonisans, quoiqu'elle parut sans connoissance, d'une main mourante elle conduisoit le Crucifix à sa bouche pour en baiser les plaies.

Avant d'expirer, elle fixa ses regards sur une Image de la Sainte Vierge il parut à l'instant que ses yeux mourans se ranimoient, le calme de la béatitude se peignit dans ses traits ; un air de transport & de joie succéda au masque effrayant de la mort ; ce changement fut remarqué de toutes les personnes qui étoient auprès de son lit : presqu'aussi-tôt cette très-honorée Sœur rendit le dernier soupir, si doucement, qu'à peine put-on s'en appercevoir, à deux heures après midi, en présence de Monsieur notre Confesseur, de notre très-honorée Mère, & de plusieurs de nos Sœurs.

Il est aisé de juger combien un sujet de ce mérite laisse de vuide dans notre Maison. Il n'est personne de celles qui la connurent, qui ne pleure avec nous sa perte.

Un de Messieurs nos Confesseurs, pour qui cette respectable Défunte avoit une parfaite confiance, & qui avoit entendu sa confession générale, s'explique ainsi dans une Lettre écrite au sujet de sa mort :

†

« Je n'ai pas manqué d'offrir le sacrifice pour l'accélération du bonheur éternel de la très-honorée Sœur DE RAGOSTKY. J'ignore si Dieu n'en aura pas appliqué les mérites à quelqu'autres. Avec son innocence baptismale, sûrement conservée jusqu'à sa mort, je pense que quatorze ans de souffrances cruelles, aussi patiemment endurées, lui auront plutôt acquis au sortir de ce monde un grand accroissement de bonheur dans le Ciel, qu'une diminution de séjour dans le Purgatoire. Je souhaite bien sincèrement que Dieu, si mes péchés n'y mettent obstacles, écoute les prières qu'elle lui fait pour moi. »

Plusieurs de nous ont éprouvé la puissante protection de notre chère Défunte, auprès de Dieu : Qu'il nous fasse la grâce d'imiter ses vertus, auxquelles on ne peut refuser son admiration, ni ses regrets[1] !

*
* *

La maison de la rue Saint-Antoine dura jusqu'en 1790. A cette date, la propriété fut vendue comme bien national ; là où avaient prié les pieuses filles de sainte Chantal, une rue[2] s'ouvrit, des maisons s'élevèrent. Seule, la petite église fut épargnée, sans doute à cause de sa valeur architecturale, et, le 12 frimaire an XI (3 décembre 1802), par arrêté des Consuls, elle fut affectée à l'exercice de la religion réformée. Depuis lors, sous le nom de « Temple Sainte-Marie »[3], elle est restée entre les mains des protestants, et, par une étrange coïncidence, c'est là que, chaque dimanche, se réunissent pour leur culte les Hongrois calvinistes de Paris.

J'ai eu, il y a quelques semaines, le désir de retrouver la tombe de Josépha-Charlotte Rákóczi. Guidé par l'aimable ministre du temple, M. le pasteur Paul Gounelle, j'ai exploré les caveaux où dorment encore, dans des cercueils parfois entr'ouverts, les Fouquet et les Sévigné. Aucune dalle, cependant, ne semblait donner accès à ce « petit caveau sous l'entrée de l'église » dont parlait sœur Chalmette, et nous commencions à désespérer d'en trouver l'issue sans creuser le dallage de l'église, quand, au rez-de-chaussée d'une toute petite construction, appuyée contre la gauche de l'édifice et habitée par le gardien, nous découvrîmes dans la boiserie du mur un panneau mobile. Le panneau ouvert, une lourde trappe apparut, puis, sous la trappe, un escalier droit, en pierre, d'une vingtaine de marches. C'était l'entrée du caveau recherché : des mesures confirmèrent aussitôt que la petite crypte à laquelle conduisait l'escalier se trouvait bien *sous l'entrée de l'église*.

Je suis descendu dans le caveau, sec et froid, aux murs blanchis à la chaux, où rien, selon la règle monastique, ne signale la présence d'une tombe, et j'ai foulé avec respect les quelques pieds carrés de terre où, depuis un siècle et demi, repose anonyme, oubliée de tous, la dernière des Rákóczi.

Émile PILLIAS.

(1) L'*Année Sainte des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie*, publiée à Annecy, en 1869, contient [t. VII mois de juillet], p. 67-72) une vie de Josepha-Charlotte Rákóczi qui est une paraphrase de l'*Abrégé*.
(2) La rue Castex.
(3) Le temple porte le n° 17 de la rue Saint-Antoine.

LA HONGRIE
DANS LA LÉGENDE DE SAINT HONORAT

C'est une chose paradoxale que la Hongrie, encerclée par les Carpathes, traversée par le Danube qui porte son courant vers les extrêmes confins de l'Europe, que ce pays essentiellement continental ait eu une destinée méditerranéenne. Depuis le jour où les preux d'Árpád, forçant leurs chevaux à entrer dans l'eau et traversant à la nage les lagunes, attaquèrent Venise, jusqu'au soir — un des derniers de sa puissance millénaire — qui vit l'amiral Horthy commander son escadre héroïque dans la bataille d'Otrante, son histoire s'enchevêtra avec celle des Etats riverains de la mer latine. Il n'est donc pas étonnant que la Provence, dans laquelle s'incarne le plus purement l'âme même de la Méditerranée, se penche avec amour sur sa sœur hongroise et que les chants de ses troubadours exaltent le sort commun des deux peuples.

I

Heureusement pour la renommée posthume de Raimon Féraud, les Bollandistes ne connaissaient pas sa *Vida de Sant Honorat ;* pour exciter leur verve critique, les Révérends d'Anvers n'avaient qu'une humble chose imprimée, une *Vita* éditée à Paris en 1511[1]. « Fabulis et deliriis conferta », disent-ils, « non sine nausea-ut ait Baronius-legi possunt, nisi ab eo cuius sit stomachus ferreus et ignorantiæ undique obductus rubigine[2] ». Le malheureux « otiosus et ineptus Scriptor » s'était pourtant borné à faire un simple extrait d'une légende élaborée à la fin du XIIe siècle ou

(1) Il existe aussi une édition de 1501 : voir l'article de P. Meyer en *Romania*, 1879, p. 481. La Bibliothèque Nationale possède une traduction catalane de la *Vita*, n° 154 du fond espagnol.

(2) Antverpen, 1643, Januari, t. II, p. 16.

dans la première moitié du XIIIe, et que Féraud a sans doute eu également sous les yeux. Car nous n'attribuons pas seulement au désir de rattacher son œuvre à une tradition les vers par lesquels notre troubadour débute son poème :

Le vida s'atrobet en un temple jadis
De Roma l'aportet uns monges de Leris
De lay si trays li gesta d'una antiqua scriptura
Rem non i trobares mays de veritat pura[1].

Et le poète continue :
Deux princes mahométans :

Marsili de Maroc am son frayre Aygolant
Ad Andrioc d'Ongria doneron lur Seror
Princep de Cumania e de tota l'onor

Cette sœur :

Herenbork, la plus bella de cara, de fayson
Bel vis, boca risent e colorat menton
Flor de Tota Castella — Rosa fresca de may
non es plus colorada.

Comme dot, le beau-frère reçoit :

Diez milia conbatentor ac per elle d'ayuda.
L'emperayres Leons, tro que agues vencuda.
La guerra de Budac c'avia lonc temps aguda.
Qu'era reys verament
De Syr, de Nicosia, d'Acre e d'Eschalona.

L'épouse devient enceinte et

En son palays auzor Sot pali de Suria
Vi una vision :

Une flamme jaillit de son sein et embrase le paganisme ; Andrioc, absent en campagne a le même rêve, aussitôt :

Ara laysa le reys la guerra de Turquia
Cavalca sas jornadas tro que fom en Ongria

(1) Fond français de la Bibl. nat. n° 13509. — Une édition peu critique du ms. par A. Sardou, Nice, 1874.

Il trouve que sa femme « allivrada jasia d'un precios enfant » à qui on donne le nom d'Andronic. On l'élève avec son frère cadet dans la religion païenne et, pour garder sa foi de toute contagion, sa mère ordonne de mettre les chrétiens à mort « per la regna d'Ongria e per tota Alamayna ».

Mais Dieu veille sur ses fidèles ; il apparaît à trois saints, « lumis et fontz » de « gran sanctitat », tous, « mays plus complitz estava santz Caprasis le dontz » :

Annas, diys Ihucrist, pres de Nichomedia
En la forest del rey tenes la dreyta via
Trametray vos dos fiylls d'Andrioc rey d'Ongria
E menarez los en lay on aures mandat.

Pendant que les saints se mettent en route, Andronic, adolescent, mène une vie joyeuse :...

...ses noyritz el palays
De solatz, de baudor, a tant con vol e mays.

Voici le printemps :

De may quel temps es clars e gays
E l'ausellet refrayn son lays
E las valz blanquezan de flors.
Et anni de mantas colors
Andronic, fyl del rey d'Ongria
Cavalca am sa gran compagnia.

Tout à coup un cerf saute d'un bosquet ; le prince s'élance à sa poursuite mais est entraîné dans un passage étroit et forcé de descendre de son cheval ; alors il aperçoit, non pas des vierges se mirant à la source, mais trois hommes :

Lur vestiments non val gayre
Pampres e blos, repatinatz
...Pensava si veraysament
Diables fossa aquisti gens...

Tout au contraire :

Ayzo evan li cors sant
Qu'avian tant esperat l'enfant
Pres de tres ans en la gaudina
On avian mot poura cuzina.

Saint Caprasis, à l'aide de quelques syllogismes bien tournés — nous vivons au siècle du docteur angélique — convertit l'enfant, et celui-ci, pour retourner, monte sur le dos du cerf qui, en effet, le reconduit vers les siens.

Le Roi est faché ; on le serait à moins, et jure

Per la corona de ma testa
Non heretares en am terra

et un peu hystérique :

Lo vestir de son cors deyserra
Et peza lazes e cordons

Helenbor accourt : E demanda quals aventura

Eva venguda a son Seynor

Quand elle apprend que :

Son fiylls s'er avat esbaudir
En la forest... elle alors : Desromp son vestir
[e sa guarlanda fina
E esguira sa cara
Sons fermalz e son fres e l'scalbez de sa testa
...Li mortz al cor la toca

Le roi se plaint avec un lai sensuel et touchant :

Ay Helenbor, la flor d'Ongria
E de tras tota payania
Bel vis, bella boca e l'menton
En Castella ni en Aragon
Non era trobada ta pars
Ni en romantz ni en cantars

Puis très pieusement :

Del sebelir an ja pensat
Noblament an lo cors onrat
Si con taing a moyller de rey
Am gran zobsequias de sa ley

Et selon le protocole :

Cant Helenbort fom Soterrada
E li cortz si fom conortada
Andriox le segners d'Ongria

entreprend de ramener son fils dans la foi des ancêtres. Tentative vaine ; c'est Andronic qui convertit son frère Girman au christianisme.

Le roi envoie alors les princes auprès de l'empereur Léon :

Car en negun palays
Non si trobarian mays
Tantz delictz tant baudors

Dans ce voyage, les catéchumènes rencontrent de nouveau saint Caprasis, ils s'embarquent avec lui à Héraclée. Ils voguent vers un but que seule la Providence connaît.

Mais le Diable ne se rend pas encore : dans un rêve, Andronic voit

Que lurs payre le rey era mort en Ongria
E li Turc avian ja del tot la Seynoria

il entend rentrer aussitôt en Hongrie, mais le baptême, où il reçoit le nom d'Honorat, où son frère reçoit celui de Venance, met fin à toute tentation infernale.

Nous ne suivrons pas le développement ultérieur du poème qui verse dans l'Océan des légendes carolingiennes. Si nous mentionnons l'épisode, qu'arrivé à une île déserte, Honorat tue deux serpents : Rin et Léri, d'où le nom de Lérins, c'est pour montrer que ce n'est pas seulement l'exégèse moderne qui est forcée de formuler des hypothèses parfois risquées.

II

Pourquoi la fantaisie du poète s'est-elle ainsi déroulée autour du personnage de saint Honoré, historique si jamais il en fut un ? Quelles preuves de noblesse présente ce moine du IVe siècle qui lui permettent de s'allier à la dynastie de nos rois ?

A titre d'explication, un fait se présente aussitôt à nous. Ecoutons ce que raconte Nostredame[1] :

« Remond Feraud, gentilhomme provensal, avoit esté toute sa vie amoureux et vrai courtizan, suyvant la cour des princes, estoit bon poète provensal. La royne Marie, issue de la maison d'Hongrie, femme de Charles II du nom, roy de Naples, comte de Provence, le retint à son service. Escrivoit fort bien et doctement en langue provensalle de toutes sortes de rythme, ainsi qu'on peut voir en la vie d'Andronic, filz du roy d'Hongrie surnommé Sainct Honoré de Lirins, par luy traduicte du latin et mise en rythme provensal à la requeste de la dicte royne d'Hongrie à laquelle il dédia l'œuvre en l'an 1300. En récompense duquel la royne lui fist avoir un prioré dependant du monastère de Sainct Honoré en l'isle de Lirins en Province[2]. »

Il ne faut pas trop nous fier à ce que dit le sieur Jehan de Nostredame, ses « vies » abondent en supercheries romantiques — avant la lettre. Mais cette fois ces assertions sont corroborées par les paroles de Féraud lui-même. Tout au début de son poème, il invoque le nom de sa protectrice et il lui dédie son œuvre :

Car a la pros reyna
Que ves Dieu es enclina
A ma donna Maria
Filla de rey d'Ongria
E que porta corona
De Cecilia la bona,
En volra far present
Si Dieu lo li consent

(1) Les *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux*, Lyon, 1575. Nous citons l'édition de Chabaneau et Anglade, Paris, 1913, p. 106.
(2) Voir aussi la bio-bibliographie de Chevalier.

E que per son plazer
En garda deia aver
Et en protection
Cesta sancta mayson
Que fey Sant Honoratz
Que d'Ongria fom natz
Del sien reyal lignage.

Et le nom de la reine Marie revient à la fin de la *Vida* au milieu des vers qui servent d'envoi :

Mon roman e l'obra comant
A la benastruga Reyna
Donna Maria, c'a bontat fina
De Jerusalem a corona
E de Cecilia la bona
Que mi defenda mos sermons
Far ho den per totas razons :
Car es de l'auta manentia
Fillia del noble rey d'Ongria
Et ama Sancta Gleysa tant ;
Parenta de nostre cor sant,
Del lignaje de Costanti
Don, le verays cor santz yssi.
E d'aquella gesta valent,
De la Vida li fatz present
C'ay complit par lo sien plazer
E la comant en son poder
Si li plas, am gran humilitat
E prec Dieu per sa gran bontat
E Sant Honorat de Lerins
Que l'don loz gaus de paradis.

Cette « Donna Maria » est la fille d'Etienne V, qui avait épousé en 1269 le Prince de Salerne, Charles II de Naples (1285). Elle fut, après la mort de Ladislas IV, proclamée reine de Hongrie et tel fut le titre fondamental qui permettra à son petit-fils Charles-Robert d'accéder au trône des Árpád[1].

On peut supposer que l'arrivée de la Hongroise — suivie

(1) Sur sa vie, voir l'article de M. Cuttolo dans *L'Illustrazione Italiana*, 1934, à propos de la réédification de son tombeau à Sta. Regina.

MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KÖNYVTÁRA

du mariage d'Isabelle d'Anjou avec le prince héritier Ladislas — fit un certain bruit. L'importance de sa dot, la richesse toute orientale de ses robes et parures dut frapper l'imagination provençale, pourtant habituée au luxe. Sa suite magyare, ses dames d'atour — nous connaissons le nom de la veuve de Csák — forma un groupe curieux à la Cour d'Aix.

Mais le rôle joué par la reine n'agit sans doute que comme une *causa occasionalis* pour insister sur la généalogie de saint Honorat, il n'est pas une *causa efficiens* qui la détermine. (La scolastique est sa contemporaine, nous avons bien le droit de parler son langage !) Le Sud de la France n'a pas eu besoin d'un fait divers, de noces princières pour faire la connaissance des soi-disant compatriotes du saint. C'était le moment où, sur l'univers, planait la terreur de l'an mil : les Hongrois vinrent sans trop de préambules diplomatiques et aucune musique nuptiale n'accompagna leur course. Dans un document peu connu, (une lettre qui figura jadis aux archives de Narbonne, et où quelques prélats s'excusent auprès du pape Jean VIII, de ne pouvoir se rendre *ad limina apostolorum*), nous voyons ce pays « cruellement ravagé par les Hongres, qu'encore que ceste Province fust fertile en fruits et abondante en richesses, elle se trouve réduite à une extrême pauvreté et celle qui a jadis produit tant de grands et notables personnages, mesmes de l'ordre ecclésiastique en demeure maintenant dépourvu les Hongres ayant fait mourir la pluspart des habitans[1] ».

Dans la première moitié du Xe siècle, à plusieurs reprises, les fils de Gog et Magog, franchissant les Alpes et poussant jusqu'aux Pyrénées, envahirent la Provence. Elle ne les oubliera jamais plus. En plein XVIIIe siècle, son savant historiographe, l'abbé Papon, frémit encore en évoquant « ces peuples sortis du fond de la Scythie... redoutables par la férocité de leurs mœurs et leur manière de combattre... Toute leur vie se passait à piller, souffrir... On prétend que les mères, pour accoutumer leurs enfants à la douleur, leur déchiquetaient le visage[2]... ».

(1) *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, par Guillaume de Catel, Tolose, 1633, p. 560.
(2) *Histoire générale de Provence*, Paris, 1778, t. II, p. 152.

Nous demandons, entre parenthèses : Le mythe populaire dans le bassin occidental de la Méditerranée qui identifie Hongrois, Mahométans — comme la *Vida* le fait aussi — et les Tziganes n'a-t-il pas ses racines dans cette époque mémorable quand la malheureuse Provence est assaillie à la fois par les Arabes d'Espagne, les corsaires africains, les Hongrois ? « Colore fusci sicut Aetiopes », déclare, à propos de ces derniers, le chroniqueur Adémar de Chabannes, qui n'en a pas dû rencontrer beaucoup[1].

Selon nous, la légende de saint Honorat est une réaction contre la réalité implacable, une compensation, diraient les psychanalystes. Le saint dut débuter en combattant les Barbares, — un peu comme les Apôtres menacent Attila sur la fresque de Raphaël. Cette activité belliqueuse répugna aux générations suivantes, touchées plus profondément par l'esprit ecclésiastique et appréciant mieux aussi la douceur de vivre. Mais un chrétien ne se borne pas à triompher sur les champs de bataille, la psychomachie n'est pas moins décisive. La croyance que, malgré les vicissitudes dans ce monde terrestre, la croix vaincra finalement, est satisfaite quand le fils même de l'Adversaire se métamorphose en son champion. Complétée de cette façon, la légende ne put blesser les susceptibilités des Hongrois récemment convertis et répondit aussi aux goûts des gens d'Église rivaux des hommes d'armes. Ceux-ci arrêtent parfois les envahisseurs, mais ne fabriquent pas des romans.

Le nom de l'empereur Léon de Byzance nous suggère aussi que la formation de la légende, au moins dans ses grandes lignes, remonte à l'époque des invasions. Léon le Philosophe régna de 886 à 912 et c'est son œuvre, *Sur la Tactique*, qui présenta pour la première fois les Hongrois aux Occidentaux. L'auteur impérial et ce sujet seront prononcés tout d'une haleine et par ce fait rapprochés. Et Léon a un frère qui se nomme Andrioc[2] ! D'autre part,

(1) Pertz IV. — Dans un roman espagnol très en vogue et traduit aussi en français vers 1700, *Clamades et Clermonde*, la Hongrie est située en Afrique et son roi est un nègre !

(2) Quant à la ville de Nichomédie, peut-être qu'il faut entendre : Nichopolis, clef stratégique des Balkans, la « cité de payennie » dont parle Eustache Deschamps (1396). Dans ce cas, la géographie arbitraire du poème serait corrigée d'un seul coup.

au xe siècle, Charlemagne est encore une force vivante dans cette Provence si conservatrice — (telle que la montrent les monuments de son architecture).

Le geste de la reine Marie est significatif aussi. C'est « à la requeste de la dicte royne » que Féraud se met au travail. Se fût-elle intéressée à un moine quelconque ? Mais elle apprend dès son arrivée en Provence — ou même plus tôt, par les négociateurs de son mariage qui la complimentaient — sa parenté avec saint Honorat ; elle le considère donc, et en toute bonne foi, comme l'ancêtre de sa maison, qui mérite bien les rimes du troubadour. Il est possible d'ailleurs que les Anjou voulaient dorer leur gloire avec la *Vida* et l'employaient comme un moyen de propagande pour se faire adjuger la succession des Árpád. Nous ne serions pas étonné outre mesure si son adaptation en langue hongroise venait à être découverte.

Mais le texte de la source immédiate du poème ne contredit-il pas notre thèse ? La biographie latine dont il se servit et que nous connaissons par plusieurs exemplaires[1], parle d'un « Andriócho... regi Nichomedie et culminis Cumanorum », de même sa version catalane « d'Andrioch rey de Nicomedia e dela Senyoria dels Comans ». Nulle mention de la Hongrie !

Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La nomenclature est celle du moyen âge qui entremêle les peuplades venues de l'Orient. Déjà saint Grégoire nomme les Avares des « Chuni » et nulle distinction n'est faite ni par les Annales Alemannes (863) : « *Gens Hunorum Christianitatis nomen agressa est* », disent-elles, ni par celles de Fulda : « *Avari qui dicuntur Hungari* » et encore Godefroy de Viterbe note : « *Avares, qui et Huni sive Ungari* »[2]. De même *Garin le Loherain* — chanson de geste qui mériterait une étude approfondie de la part de nos philologues — confond avec une charmante naïveté Vandales, Sarrasins, Hongrois. Féraud profita de cette fausse étymologie — qui a peut-être un fondement ethnique — en identifiant avec les Chuni ou Cumani de la tradition les Cumains apparus au XIIIe siè-

(1) Son édition critique dans *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie. Halle*, 1911.

(2) Ces exemples dans Timon, *Magyar alkotmány és jogtörténet*. Budapest, 1906, p. 30.

cle, cette fois en chair et os, sur les bords du Danube et devenus sujets des rois de Hongrie[1].

Féraud n'inventa donc pas le fond hongrois sur lequel le fils d'Andrioc monte vers sa sainteté. Son poème eût-il été composé — dit *L'Histoire littéraire de France*[2] — « dans l'intention expresse de démontrer quels étaient encore à l'époque et dans le pays dont il s'agit le crédit et la popularité des traditions chevaleresques, n'aurait pas été très différent de ce qu'il est ». Féraud profita de l'héritage des siècles dévolus, mais en donnant à la tradition une forme plus belle, plus plastique et qui va durer[3].

Comment, en effet, ne pas être étonné de la longévité, et aussi de l'expansion, de notre légende. Que de manuscrits l'ont conservée en divers pays de l'Europe ! On l'a traduite en catalan, tandis que la *Vita* latine est traduite en français et en provençal encore. Une *Vie de saint Hermentaire* — apocryphe probablement, mais datant au plus tard du milieu du XVIe siècle — fait mention de notre saint comme étant d'un ressortissant hongrois[4] et Honoré Bouche, qui sait pourtant manier la critique, déclare au sujet du même personnage « que quelques-uns le disent être fils d'un roi de Nicomédie, autres d'un roi de Hongrie[5] ». En 1742 — malgré les lumières et malgré les Bollandistes — un abbé Sicard de Valauris, balbutiant des mots que fera chanter Mistral

D'Houngrio ven en Prouvenco
Dedins d'ilo de Lerins,

témoigne, avec son cantique en l'honneur du saint, que la tradition n'est pas éteinte[6].

Comment expliquer cette vitalité, nous le répétons, étonnante ? Des raisons d'ordre esthétique ne suffisent pas pour cela, il faut faire appel à l'action de facteurs

(1) Une autre preuve que dans la légende il s'agit bien des Hongrois se trouve dans l'édition de 1501 ; l'auteur, indépendamment de Féraud qu'il n'a pas connu, interprète la tradition : « Illa que nunc dicitur Ungaria » dit-il.

(2) T. XXII, p. 236.

(3) Concernant la bibliographie : Albanés-Chevalier, *Gallia Christiana Novissima*. Valence, 1900, tome « Arles », p. 25 ss.

(4) Voir l'article dans *Revue des Langues romanes*, 1886.

(5) *La Chorographie de Provence*, Aix, 1664, p. 578.

(6) Cité par l'abbé Allier : *Les Iles de Lérins*, Paris, 1860, p. 450.

sociaux. Telle fut dans la Provence et dans les pays limitrophes l'influence exercée par le monastère de Lérins. Quel prestige d'avoir pour fondateur un descendant de rois presque fabuleux ! Et quels avantages on en peut tirer !

Nous soulevons le problème des routes de pèlerinage. Nous demandons quelle est celle qui conduisit les Hongrois à Saint-Jacques-de-Compostelle : ne passa-t-elle pas par Milan, ville de saint Ambroise, par Bobbio en Ligurie et par Saint-Honorat à Lérins ? Concurrente avec la route Paris-Bordeaux, la première affirma son efficacité en grâces désirables avec des légendes et des reliques se rapportant aux saints hongrois. Il serait intéressant de retrouver parmi les pieux donateurs du monastère de Lérins les noms de nos compatriotes[1].

Beaucoup d'autres problèmes se posent encore. Ainsi la relation possible de la *Vida* avec la chronique de Kézai ; le nom de Budach, d'autres détails, y font songer. Nous les passons. Nous terminons notre étude en déclarant — les résultats de nos recherches permettent de le faire — qu'il existe sur les rives de la Méditerranée une *Matière de Hongrie* dont la légende de Saint Honorat ne forme qu'un chapitre. Nous en donnerons les preuves.

(Budapest-Paris.)

SÁNDOR BAUMGARTEN.

(1) A titre de curiosité mentionnons que selon Expilly (*Dictionnaire géographique des Gaules*, 1770, t. IV : art. « Lerins ») ces îles connurent aussi des visiteurs moins agréables. En 1746, lors de l'invasion de la Provence par l'armée de Marie-Thérèse, Saint-Honorat reçut une garnison d'occupation de soixante hommes commandée par un officier hongrois.

VICTOR HUGO EN HONGRIE
ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

A Monsieur le Pr G. Ascoli
avec respectueuse gratitude

Il est toujours d'un vif intérêt de rechercher l'influence que les grands génies ont exercée sur la vie littéraire et intellectuelle d'un pays étranger.

Cinquante ans après la mort de Victor Hugo, nous avons réuni la plupart des ouvrages et des articles, relatifs à sa vie et à son œuvre, parus en hongrois. Nous ne pouvons faire ici l'énumération, qui serait fort longue, des articles parus en Hongrie, en langues allemande et française. Même dans la bibliographie hongroise que nous donnons ci-dessous, nous serons obligés de nous borner à énumérer les ouvrages tombés entre nos mains, qui nous permettent néanmoins, de nous former une idée de l'activité littéraire que la vie et l'œuvre de Victor Hugo ont suscitée en Hongrie. Il est bien compréhensible que les Hongrois de l'époque romantique, dont l'âme est si près de celle des Français du même temps, aient subi l'influence de ce grand génie de la France du XIXe siècle. Les écrivains hongrois contemporains, et même les plus éminents, le baron Eötvös, Jókai, Sázsz et d'autres, se sont hâtés de faire connaître au public hongrois la vie et l'œuvre de Victor Hugo. Cette activité fut remarquable, surtout en ce qui concerne le drame romantique. On constate, d'après la liste des traductions et des références de ces drames, que peu de temps après leur composition, notre public avait l'opportunité de les connaître en sa propre langue. Selon le témoignage des annuaires des théâtres du temps, ces traductions servaient aussi à un nombre considérable de représentations, fort connues et appréciées du public, et cela jusqu'à nos jours. L'étude ample et approfondie du drame de Hugo a fourni aussi un bien vaste thème à la critique scientifique et à la philologie hongroises. Un grand nombre d'études ont été consacrées, soit à l'analyse, soit à la critique des plus célèbres drames,

soit aussi à l'influence exercée par Victor Hugo, auteur dramatique, sur l'évolution du drame romantique hongrois.

Quant à Hugo romancier, son influence est encore plus considérable, moins dans le domaine de la critique scientifique que dans celui du public. On ne juge pas ses œuvres, on les lit et on s'y délecte. Deux faits montrent la prédilection du public hongrois à l'égard de ces romans. Tout d'abord, la rapidité avec laquelle ils furent répandus dans notre pays, en effet, plusieurs d'entre eux ont été traduits l'année même où ils paraissaient en France, la plupart peu après leur publication ; et les nombreuses traductions faites depuis par des écrivains de premier ordre, quelques-unes même tout récemment, prouvent l'intérêt toujours vivant, des nouvelles générations, à l'égard de ces romans d'une valeur indiscutablement durable.

Bien que nous n'ayons pas trouvé une étude consacrée toute entière à l'influence du poète sur la poésie hongroise, les références sur Victor Hugo poète ne manquent pas non plus. En outre, de nombreux recueils et des traductions séparées, dont nous donnons ci-dessous l'énumération, montrent les continuelles tentatives faites pour révéler au public hongrois la majeure partie des plus belles poésies de Hugo.

Nous ne pouvions pas, ici, étudier, ni analyser en détail le rôle si grand et si prépondérant de Victor Hugo dans la vie littéraire de la Hongrie ; la bibliographie suivante, quoique sommaire, donnera un aperçu de cette indéniable influence.

I

L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN

1° Œuvres et articles généraux sur Victor Hugo en hongrois

Vörösmarty Mihály : *Victor Hugo.* Tudományos Gyüjtemény, 1831, I, p. 111.

Sainte-Beuve : *Victor Hugo.* [Traduction]. Athenæum, 1837, t. I, n° 33.

B. Eötvös József : *Victor Hugo.* Athenæum, 1837, I, n° 35.

Csathó Pál : *Victor Hugo.* Hirnök, 1839, nº 2.
— *Victor Hugo.* Athenæum, 1841, I, nos 44, 50, 55.
Beöthy Zsigmond : *Victor Hugo.* Athenæum, 1841, II, nº 56.
— *Victor Hugo.* Pannonia, 1842, I, nº 9.
Henszlman Ignácz : *Victor Hugo.* Regélő Pesti Divatlap, 1842, I, nos 35, 38.
— *Victor Hugo.* Regélő Pesti Divatlap, 1843, I, nº 2 ; 1846, I, nº 30.
— *Victor Hugo.* Életképek, 1847, I, p. 23.
Pongrácz Lajos : *Victor Hugo, litteraturai vázlat.* [Victor Hugo esquisse littéraire]. Honti Füzér, 1869.
Jókai Mór : *Victor Hugo.* Kisfaludi Társaság Évlapjai, 1872, n. VII.
Szász Károly : *Victor Hugo.* Budapesti Szemle, 1873.
— *Victor Hugo ravatalánál.* Apróságok életéből. [La mort de Victor Hugo ; scènes de sa vie]. Pesti Hirlap, 1885, 26 mai, nº 143.
— *Victor Hugo.* Pesti Napló, 1885, 26 mai (édition du soir), nº 143.
Reményi Károly : *Victor Hugo.* Hazánk és a Külföld, 1886.
Végh Arthur : *Tanulmányok.* [Études], chap. IX, sur Victor Hugo. Budapest, Franklin, 1896, in-8º, 540 p.
— *Victor Hugo naplója.* [Le journal de Victor Hugo]. Egyetértés. 1900, nº 78.
Schöpflin Aladár : *Victor Hugo.* Vasárnapi Ujság, 1902, nº 9,
Váradi Antal : *Victor Hugo.* Uj Világ, 1902.
Junius : *Victor Hugo pongyolában.* [Victor Hugo chez lui]. Budapesti Hirlap, 1904, p. 202.
Éta : *Victor Hugo és Paul Merice.* [Victor Hugo et Paul Merice]. Jövendő, 1906, nº 2.
Junius : *Victor Hugo szerelmei.* [Les amours de Victor Hugo]. Budapesti Hirlap, 1906, nº 182.
— *Victor Hugo kiadallan müvei.* [Les œuvres inédites de Victor Hugo]. Hét, 1906, nº 16.
Adorján Andor : *Victor Hugo.* Világ, 1911, nº 274.
Heller Bernát : *Victor Hugo és Heine viszonya a magyarsághoz.* [Les rapports de Victor Hugo et de Heine avec la Hongrie]. Budapest, II. ker. Reáliskolai Értesitő, 1910-11, in-8º, 21 p.
Barna János : *Victor Hugo.* Kultura, 1912, p. 1036.
Karl Lajos : *Francia irodalmi tanulmányok.* [Études de littérature française]. Budapest, Benkő, 1912, in-8º, 95 p.
Benedek Marcell : *Victor Hugo.* Budapest, Franklin, 1912, in-8º, 435 p.

HANKISS János : *Victor Hugo és a magyar emigrácié.* [Victor Hugo et les émigrés hongrois]. Történeti Szemle, 1926.

KOVÁCS Albert : *Victor Hugo irodalmunkban a szabadságharcig.* [Victor Hugo dans la littérature hongroise jusqu'à la guerre d'indépendance]. Budapest, manuscrit s. d., Bibliothèque de Magyar Irodalomtörténeti Intézet.

NAGYIVÁN Mihályné, BARKÓ Margit : *Francia irodalom a magyarországi német hirlapirodalomban.* [La Littérature française dans la presse allemande en Hongrie, 1767-1852]. Budapest, 1934, in-8°. (Német Philologiai Dolgozatok LIX).

II

LE THÉATRE DE VICTOR HUGO

A. — TRADUCTIONS HONGROISES

1. *Hernani* (1830)

Traduction de : LUZSÉNSZKY Mihály : 1835. Pour la représentation de Városzinház. (Théâtre de Buda) (27 janvier).

Tr. : FINTA Károly. 1841. Pour la représentation du Théâtre National Hongrois (19 octobre). (Ms. dans la Bibliothèque du Théâtre National Hongrois).

Tr. : SZÂSZ Károly. Budapest, 1911, petit in-8°, 124 p. (Olcsó Könyvtár, 35-36.)

Tr. : KARDOS László. Budapest, 1929, in-8°, 184 p.

2. *Le Roi s'amuse* (1832)

Tr. : KAZINCZY Gábor : *A király mulat.* Athæneum, 1839, I.

Tr. : EGRESSY Béni : *A király mulat.* 1848. Pour la représentation du Théâtre National Hongrois (29 mai). (Bibliothèque du Théâtre National Hongrois).

Tr. : SZÂSZ Béla : *A király mulat.* Budapest, 1895, petit in-8°, 167 p. (Olcsó Könyvtár 345).

3. *Lucrèce Borgia* (1833)

Tr. : KOMLÒSSY Ferenc. 1837. Pour la représentation du Théâtre National Hongrois (26 octobre). (Bibliothèque du Théâtre National Hongrois).

Tr. : SZÂSZ Károly : *Borgia Lukrécia.* Budapest, 1882, petit in-8°, 131 p. (Olcsó Könyvtár 140).

4. *Angelo* (1835)

Tr. : Kiss János, 1836. Debrecen. Honmüvész.

Tr. : B. Eötvös József. Pest, 1836, in-16, 128 p.

Tr. : Csathó Pál. Pest, 1837. Athenæum, VIII, 30 p.

Tr. : Endrődi Sándor. Pest. Pfeiffer, 1871, petit in-8°, 52 p.

5. *Ruy Blas* (1838)

Tr. : Nagy Ignácz. Buda. Egyetemi Nyomda, 1839-40, petit in-8°, 55 p. (Szinmütár, t. I).

Tr. : Szász Béla. Budapest, 1893, petit in-8°, 206 p. (Olcsó Könyvtár, n° 320).

6. *Notre-Dame-de-Paris (En drame)*

Tr. : Kiss János : A nôtre damei toronyőr, mint dráma. Pest, Magyar Tudós Társaság, 1837.

7. *Sziv és trón* [*Marie Tudor (?)*]

Tr. : Nagy Ignácz. Buda, 1839, in-4°. (Szinmütár, I.-II.-III).

B. — Appréciations

N : *Victor Hugo Hernanijáról.* [L'Hernani de Victor Hugo]. Honmüvész, 1835 (27 janvier) ; Rajzolatok, 1835 (9 février).

N : *Victor Hugo Ruy Blasjáról.* [Sur le Ruy Blas de Victor Hugo]. Figyelmező, 1839, 1 vol., n°s 15, 38.

Cserhalmi Hecht Irén : *A francia romanticizmus korszaka a magyar drámairodalom történetében.* [Le romantisme français dans l'histoire du drame hongrois]. Budapest, 1893.

Elek Oszkár : *Glachant, Essai sur le théâtre de Victor Hugo.* [A propos du livre de Glachant]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1904, p. 694 et ss.

B. Eötvös József : *A francia drámai littératura és Victor Hugo.* [Le drame français et Victor Hugo]. Budapest, Révai és Salamon, 1905, in-8° (Œuvres compl., t. XII, 258 p.).

Horváth Rebekka : *A francia romantikus dráma és Czakó Zsigmond.* [Le drame romantique français et Czakó]. Budapest, 1908.

Laczkó Géza : Huszár Vilmos könyve. [A propos du livre de Guillaume Huszár : L'influence de l'Espagne sur le théâtre de Victor Hugo]. Nyugat, 1912, II, V.

VÉRTESY Jenő : *A magyar romantikus dráma.* [Le drame romantique hongrois]. Budapest, M. Tud. Akadémia, 1913, in-8°, VIII, 348 p.

VÉRTESY Jenő : *A modern dráma fejlódéstőrténete, kritika Lukács György könyvéről.* [Compte rendu sur le livre de G. Lukács : L'évolution du drame moderne]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1912, p. 168.

TROMBITÁS Gyula : *Vörösmarty dramaturgiája.* [Influence de Victor Hugo sur Vörösmarty auteur dramatique]. Budapest, Attila, 1913, in-8°, 92 p.

ZOLNAI Béla : *Szigligeti Struencejének forrásai.* [Influence de Victor Hugo sur un drame de Szigligeti]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1913, p. 738 et ss.

ZOLNAI Béla : *Szigligeti « Szökött Katonájá- » nak külföldi elemei.* [Les sources étrangères de Szigligeti ; influence de Victor Hugo]. Egyetemes Philolgiai Közlöny, 1914, p. 106-109, 344-352, 472-474.

SIMON László : *Victor Hugo Cromwelljének egyetlen s eddig ismeretlen magyar fordítója Dobos János ?* [Un traducteur hongrois inconnu de Cromwell]. Debreceni Szemle, 1933, p. 286 et ss.

JESZENÁK Adrienne : *Victor Hugo hatása a magyar drámairodalomra* [L'influence de Victor Hugo sur la littérature dramatique hongroise]. Budapest, 1933.

III

LES ROMANS DE VICTOR HUGO

A. — TRADUCTIONS HONGROISES

1. *Han d'Islande* (1823)

Tr. : RÓZSA Géza : *Islandi Han.* Budapest, Géniusz, 1922, in-8°, 487 p. (Regényirás müvészei 17).

Tr. : NÉMETH Andor : *Islandi Han.* Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 3 p. rel. in 1 vol., 424 p. (Összes Regények).

2. *Bug Iargal* (1825)

Tr. : DEÁKY Fülep Sámuel. Pest, I k., 1837, in-8°. (Külföldi Regénytár).

— Kolozsvár, Tilsch, 1837, in-8°, 246 p. ; 1845², 261, 10 p.

Tr. : ÉBER László. Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 184 p. (Összes Regények).

3. *Les derniers jours d'un condamné* (1829)

Tr. : Szabóky Károly : *Egy halálaitélt utolsó órája.* Pesti Divatlap, 1846, 2 vol., nos 40-52.

Tr. : Zilahy Pál : *Egy halálraitélt utolsó napja.* Pest, 1864-65, in-12, 169 p.

Tr. : — Pest, Lampel, 1865, in-12, 169 p. (Piros Könyvtár).

Tr. : Andor Imre : *Egy halálraitélt utolsó órája.* Budapest, Pallas, 1903, in-8°, 84 p.

Tr. : Csillag Károly : *Egy halálraitélt utolsó órája.* Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 175 p. (Összes Regények).

4. *Notre-Dame de Paris* (1830)

Tr. : Pályi Elek : *Boldogasszony temploma harangozója.* Kassa, 1837, in-12.

Tr. : Szalkay Károly : *A Notre Dame egyház Párisban.* Kecskemét, Szilady, 1858, 3 vol. in-8°, 170, 140, 174 pp.

Tr. : M. V. : *A párizsi Notre Dame temploma.* Budapest, Bartalits, 1888, 4 vol. in-8°, 188, 196, 192, 132 pp.

Tr. : Benedek Marcell : *A párisi Notre Dame.* Budapest, Athenæum, 1913, 2 vol. in-12, 367, 448 pp. ; 1925², in-8°, 372, 448 pp.

Tr. : Szabolcsi Géza : *Párizsi Notre Dame.* Budapest, 1925. (Világirodalmi Könyvtár, 16).

Tr. : Németh Andor : *A párizsi Notre Dame.* Budapest, Gutenberg, 1929, 2 vol. in-8°, 352, 356 p. (Összes regények).

5. *Claude Gueux* (1834)

Tr. : Sztrókay Kálmán. Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 36 p. (Összes Regények).

6. *Histoire d'un crime* (1842)

Tr. : N. *Egy bün története.* Budapest, Tettyei, 1878, 2 vol. in-8°, 363, 362 pp.

Tr. : Fekete Oszkár : *Egy bün története.* Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 3 p. rel. en 1 vol., 491 p. (Összes Regények).

7. *Le Rhin* (1842)

Tr. : Németh Andor : *A Rajna.* Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 342 p. (Összes Regények).

8. *Napoléon le Petit* (1852)

Tr. : Mezey Dénes : *Kis Napoleon.* Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 332 p. (Összes Regények).

9. *Le beau Pécopin* (1855)

Tr. : Mezőfi Manó : *A szép Pécopin.* Pest, Bartalits, 1863, in-8°, 4 + 101 p.

10. *Les Misérables* (1862)

Tr. : Huszár Imre és Reviczky Xavér : *A nyomorultak.* Bécs, Jakob és Holzhausen, 1863, 10 vol. in-8°, 284, 314, 285, 252, 239, 234, 336, 308, 288, 275 pp.

Tr. : — *Nyomorultak.* Budapest, Bartalits, 1882, 12 vol. in-8°, 208, 192, 192, 192, 192, 192, 192, 192, 188 pp.

Tr. : Salgó Ernő : *Nyomorultak.* Budapest, Révai, 1910, 4 vol. in-8°, 340, 371, 432, 435 pp. (Klasszikus Könyvtár).

Tr. : Révai József és Schmidt József : *A nyomorultak.* Budapest, Dante, 1925, 4 vol. in-8°, 320, 437, 416, 321 pp. (Halhatatlan Könyvek), 1928² (Halhatatlan Könyvek 18).

11. *Shakespeare* (1864)

Tr. : Ugodi János. Pápa, Nobel, 1883, in-8°, 2 + 274 + 3 pp.

Tr. : Németh Andor : Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 352 p. (Összes Regények).

12. *Les travailleurs de la mer* (1866)

Tr. : Szász Károly : *A tenger munkásai.* Bécs, Holzhausen, 1866, 3 vol. in-8°, 264, 308, 308 pp.

Tr. : Hajós Kornél : *A tenger munkásai.* Budapest, Világosság, 1921, 2 vol. in-8°, 334, 285 pp., 1924².

13. *L'homme qui rit* (1872)

Tr. : Huszár Ferenc : *A nevető ember.* Budapest, Ráth, 1892, 3 vol. in-8°, 281, 315, 323 pp. (Magyar Nemzet Családi Könyvtára, 73-75).

Tr. : Hajós Kornél : *A nevető ember.* Budapest, Világosság, 1921, 2 vol. in-8°, 311, 317 pp., 1928².

14. *L'année terrible* (1872)

Tr. : Gr. Kun István : *A forradalom.* Kolozsvár, Ellenzék, 1901, in-8°, 76 p.

15. *Quatre-vingt-treize* (1874)

Tr. : Aldor Imre és György Aladár : 1793 *vagy a polgárháború,* Budapest, Franklin, 1874, 3 vol. in-8°, 274, 4 + 280, 4 + 176 pp.

Tr. : Kállay Miklós : 1793. Budapest, Révai, 1919, in-8°, 290 p. (Klasszikus Regénytár).

Tr. : Sziklay János : 1793. Budapest, Gutenberg, 1929, in-8°, 3 p. rel. en 1 vol., 424 p. (Összes Regények).

16. [*Anthologie*]

Tr. : Sziklay János : *Drágakövek.* Victor Hugo gondalataiból. (Anthologie des plus belles pensées de Victor Hugo). Budapest, 1929, in-8°, non paginé.

B. — Appréciations

N... *Victor Hugo Notre Dame-ja.* [Du roman : Notre-Dame de Victor Hugo]. Figyelmező, 1837, 2 vol., n° 5.

N... *Victor Hugo és A párisi Notre Dame.* [Notre-Dame de Paris de Victor Hugo]. Athenæum, 1837, 2 vol., n° 5.

Haraszti Gyula : *A nyomorultak.* [Étude sur les Misérables]. Budapest, Révai, 1910, in-8°.

Muzsnai Agnes : *Victor Hugo hatása a magyar regényirodalomra.* [L'influence de Victor Hugo sur le roman hongrois]. Pécs, Dunántul, 1930, in-8°, 38 p.

IV

VICTOR HUGO POÈTE LYRIQUE

A. — Traductions hongroises

1° *Recueils*

Szász Károly : *A századok legendáiból ;* müfordítások. [De « La Légende des Siècles »]. Pest, Emich, 1862, in-8°, 159 p.

— *Kisebb műfordítások.* [Traductions de poésies]. Pest, Ráth, 1872, 3 vol. in-8°, 356, 361, 440 pp. (Victor Hugo : 3 vol., 93-350 pp.).

— *Verseiből. Műfordítások.* [Traductions ; plusieurs poésies de Victor Hugo]. Budapest, 1873, in-8°.

Radó Antal : *Idegen költők albuma.* [Anthologie des poésies étrangères du XIXe siècle]. Budapest, Lampel, 1891, in-8°, 367 p.

Szász Károly, Udvardy Géza, Jánosi Gusztáv, Endrődi Sándor, Dalmady Győző, Hegedüs István, Vargha Gyula, Lőrinczi-Lotz Zsigmond, Szalay Fruzsina : *Anthologia a XIX. sz. francia lirájából.* [Anthologie de la poésie française du XIXe siècle]. Budapest, Kisfaludy Társaság, 1901, 2 vol. in-8°, 440, 450 pp.

Kunszt János : *Idegen irók költeményei.* [Choix de poésies étrangères]. Losoncz, Losonczi S., 1904, in-8°, 110 p.

BODROGH Pál : *Idegen költőkből.* [Poésies étrangères, traductions]. Budapest, Lampel, 1906, in-8°, 106 p.

KOSZTOLÁNYI Dezső : *Modern költők ; franciák.* [Poètes modernes, français]. Budapest, Révai, 1913, in-8°, 213 p.

RADÓ Antal : *Francia költők.* [Poètes français]. Budapest, Franklin, 1930, in-8°, 226 p. (Külföldi Klasszikusok, XXXVIII).

2° *Pièces détachées*

BEÖTHY Zsigmond : *Szegényekért.* [« Pour les Pauvres », Les Feuilles d'Automne, 32]. Athenæum, 1841, 1 vol., n° 16.

EREKY István : *Hal* [Poisson] ? Ország-Világ, 1894, n° 7.
— *Eliz.* [« Lise », Les Contemplations, l. I, 11]. *Ibidem*, n° 72.
— *Ej.* [« La Nuit ! La Nuit ! La Nuit ! », La Légende des Siècles, L. III, 34]. Székesfehérvári Hirlap, 1894, n° 57.

POLITZER Arnold : *Nagyanya.* [« La grand'mère », Odes et Ballades ; Ballades 3.] Mezőturi Hiradó, 1894, n° 16.

RÁCZ M. : *Isten mindenütt.* [« Dieu est toujours là », Les Voix intérieures, 5.] Muraköz, 1894, n° 13.

X... : *Villequier.* [« A Villequier », Les Contemplations, L. IV, 15.] Külföld, 1894, n° 3.

RADÓ Antal : *Nagyanya.* [« La grand'mère », Odes et Ballades, Ball. 3.] Tanulók Lapja, 1895, n° 16.

RAISZ Antal : *Miért ?* [« Ibo », Les Contemplations, L. VI, 2.] (?) Egri Ujság, 1895, n° 23.

VARGHA Gyula : *Juniusi éj.* [« Nuits de juin », Les Rayons et les Ombres, 43.] Vasarnapi Ujság, 1895, n° 10.

BOGDÁNFFY Lajos : *Egy holt gyermekhez.* [« A l'ombre d'un enfant », Odes et Ballades, L. V, 16.] Erdélyi Hiradó, 1896, n° 156.

ENDRŐDI Sándor : *A tenger és a forrás.* [« La source tombait d'un rocher », Les Contemplations, L. V, 4.] Magyar Szemle, 1896, n° 5.

ZOLTÁN Vilmos : *Visszatérés.* [« Au moment de rentrer en France », Les Châtiments, Prologue] (?) Fővárosi Lapok, 1897, n° 119.

L...o : *Rózsa és a sir.* [« La tombe dit à la rose », Les Voix intérieures, 31.] Debreceni Lapok, 1898, n° 44.

FARKAS Ferenc : *Verseny az égben.* [« Les étoiles filantes », Les Chansons des Rues et des Bois, L. III, 7.] (?) Magyar Szó, 1899, n° 28.

X... : *Ha gazdag volnék.* [« Si j'étais riche » (?).] Abauj Kassai Közlemények, 1899, n° 4.

Körösi Albin : *Rózsa és a sir.* [« La tombe dit à la rose », Les Voix intérieures, 31.] Esztergomi Lapok, 1899, nº 3.

Tábori Kornél : *Si j'étais roi.* Fővárosi Lapok, 1899, nº 28.

Ujváry Béla : *Szegényekért.* [« Pour les pauvres », Les Feuilles d'Automne, 32.] Müvészvilág, 1900, nº 6.

Gyulai Ágost : *Atlasz és a dombok.* [« Un jour au mont Atlas les collines jalouses », Les Feuilles d'Automne, 10.] Magyar Szemle, 1901, nº 34.

Rácz M. : *Isten mindenütt.* [« Dieu est toujours là », Les Voix intérieures, 5.] Mezőtúr és Vidéke, 1901, nº 4.

T. K. : *Reggel.* [« Le matin », Odes et Ballades, V, 8.] Székesfehérvári Hirlap, 1901, nº 129.

Salupka Rezső : *Rózsa és a sir.* [« La tombe dit à la rose », Les Voix intérieures, 31.] Székesfehérvári Hirlap, 1901, nº 2.

Ereky István : *Ima.* [« La prière pour tous », Les Feuilles d'Automne, 31.] Ország-Világ, 1901, nº 23.

Bárdos Lilly : *Rózsa volt.* [« Elle était pâle et pourtant rose », Les Contemplations, L. III, 15.] (?) Pesti Napló, 1903, nº 264.

Gyulai Ágost : *Jézus találkozása a halállal.* [« Première rencontre du Christ avec le tombeau », La Légende des Siècles, L. I, 8.] Magyar Szemle, 1903, nº 15.

Kállay Miklós : *Extázis.* [« Extase », Les Orientales, 37.] Egri Hiradó, 1903, nº 104.

Zoltán Vilmos : *Sirfelirat.* [« Épitaphe », Les Contemplations, L. III, 15 (?), Odes et Ballades, L. IV, 14 (?).] Marosvölgy, 1903, nº 35.

Ignotus : *Mon bras pressait ta taille.* [« Mon bras pressait ta taille frêle », Les Contemplations, L. II, 10.] Hét, 1904, nº 52.

Ujváry Béla : *Száraz kenyér.* [« Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir », L'Art d'être Grand-père, L. VI, 6.] (?) Hazánk, 1904, nº 133.

Zoltán Vilmos : *Visszatérés.* [« Au moment de rentrer en France », Les Châtiments, Prologue.] (?) Budapesti, Napló, 1904, nº 135.

Bátorkeszi Kis Pál : *A nap és a margaréta.* [« Le soleil et la marguerite.] (?) Debreceni Főiskolai Lapok, 1905, nº 5.

Frank Aladár : *A gyermekkor.* [« L'enfance », Les Contemplations, L. I, 23.] Zólyomvári Hirlap, 1905, nº 24.

Gyulai Ágost : *Pillangó.* [« La pauvre fleur disait au papillon céleste », Les Chants du Crépuscule, 5.] (?) Magyar Szemle, 1905, nº 9.

Juhász Gyula : *Takarodó.* [Fragment de l' « Expiation », Les Châtiments.] (?) Magyar Szemle, 1905, nº 10.

Thaly Loránd : *Ujdal régi dallamra. Szürkületi dalok.* [« Nouvelle chanson sur un vieil air », Les Chants du Crépuscule, 22.] Budapesti Szemle, 1907, nºs 130, 133.

Zoltán Vilmos : *Visszatérés.* [« Au moment de rentrer en France », Les Châtiments, Prologue.] (?) Budapesti Napló, 1908, nº 176.

Győrffy József : *Egi tűz.* [« Le feu du ciel », Les Orientales, 1.] Független Hirmondó, 1909, nº 28.

Ribó Zoltán : *Szegényekért.* [« Pour les pauvres », Les Feuilles d'Automne, 32.] Élet, 1909, nº 43.

Vértesy Jenő : *A kard.* [« Le sabre ».] (?) Budapest, Franklin, 1911, in-16, 60 p. (Olcsó Könyvtár, 1591.)

Szigethy Edit : *Leányomhoz.* [« A ma fille », Les Contemplations, L. I, 1.] Cél, 1911, nº 167.

Thaly Lóránd : *II. Napoleon.* [« Napoléon II », Les Chants du Crépuscule, 5.] Kisfaludy Társaság Évlapjai, 1911, nº 45.

Csillag Kálmán : *Dal.* [« Chanson ».] (?) Pesti Hirlap 1912, nº 84.

X... : *A gyermek.* [« L'enfant », Les Orientales, 18.] Dunántuli Protestáns Lapok, 1912, nº 12.

Kardos László : *A dzsinnek.* [« Les Djinns », Les Orientales, 28.] Debrecen, Városi ny., 1925, in-8º, 15 p.

B. — Appréciations

N... : *Victor Hugo lirájáról.* [De la poésie lyrique de Victor Hugo]. Figyelmező, 1838, nº 9, p. 142.

Szász Károly : *A századok legendájának új folyama.* [La nouvelle série de La légende des siècles]. Budapesti Szemle, 1887.

Ujváry Béla : *A XIX. sz. francia költészetének alapvetői.* [Les chefs de file de la poésie française au XIXe siècle]. Sopron, 1889, in-8º.

Haraszti Gyula : *A francia lirai költészet kifejlődése.* [L'évolution de la poésie lyrique française]. Budapest, Kisfaludy Társaság, 1900, in-8º, 195 p.

Hegedüs Pál : *Victor Hugo költészete.* [De la poésie de Victor Hugo]. Budapesti Szemle, 1902, 110 vol.

Heller Bernát : *Poésies.* [Explication des poésies de Victor Hugo]. Budapest, Lampel, 1903, 1 vol. in-8º, x-112 p. (Francia Könyvtár, 22.)

Huszár Vilmos : *Victor Hugo és Alfred de Vigny.* [Victor Hugo et Alfred de Vigny]. Az Ujság, 1904, nº 308.

VÉRTESY Jenő : *Victor Hugo két posthumus költeménye.* [Deux poésies posthumes de Hugo]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1907, p. 46.

HELLER Bernát : *Poésies.* [Explications des poésies de Victor Hugo]. Budapest, Lampel, 1908, 2 vol. in-8°, VIII-88 p. (Francia Könyvtár, 30).

RÁTZ Lajos : *Lamartine és Victor Hugo.* [Lamartine et Victor Hugo]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1917, p. 51.

ELEK Oszkár : *Victor Hugo « Les derniers bardes »-járól.* [Les derniers bardes de Victor Hugo]. Egyetemes Philologiai Közlöny, 1917, p. 701.

(Budapest-Paris.)

LADISLAS HODINKA.

QUELQUES REMARQUES SUR LE SYSTÈME PHONOLOGIQUE DU HONGROIS

I. — LE PROBLÈME DES CORRÉLATIONS DE TIMBRE DANS LE SYSTÈME VOCALIQUE

1. Il y a peu de pays où la phonologie ait été introduite d'une manière aussi heureuse qu'en Hongrie. M. Jules Laziczius a eu la chance de prendre contact avec les membres du Cercle linguistique de Prague, et de se familiariser de bonne heure avec cette nouvelle discipline linguistique. Convaincu de la nécessité de rajeunir la linguistique hongroise par ces idées nouvelles, il a consacré quelques travaux[1] aux recherches phonologiques proprement dites, tantôt dans le domaine synchronique, tantôt dans le domaine diachronique. Mais, quoique les recherches de M. Laziczius aboutissent le plus souvent à de très bons résultats, il y a plusieurs remarques à faire à propos de ses travaux, étant donné que chez lui les termes phonologiques sont très souvent pris dans un sens presque phonétique, ce qui fait que certains traits phonologiques du hongrois restent encore à éclaircir.

Dans la présente étude, nous allons examiner de plus près la question des corrélations[2] de timbre dans le sys-

(1) Cf. 1° *A phonologiáról*, Magyar Nyelv XXVI, 1930, 18-30 ; 2° *Egy magyar mássalhangzóváltozás phonologiája*, ib., tirage à part p. 20 ; 3° *Bevezetés a fonológiába*, Általános fonológia, ib. 165-206 ; voir aussi le résumé français dans la *Revue des Études Hongroises* (t. XII (1934), p. 339-349).

(2) Dans son étude intitulée *L'Alternance quantitative dans le vocalisme hongrois*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XXXIV, 1933, 117-121, M. A. Sauvageot se sert du terme « alternance » dans le sens de corrélation ; mais il vaudrait mieux retenir le terme en question pour les alternances proprement dites, surtout celles de la morphologie et du sandhi. Pour la terminologie phonologique standardisée, voir les travaux du *Cercle linguistique de Prague* (= *TCLP*), IV, 1931, 309-323.

tème vocalique du hongrois littéraire et dialectal, parce que c'est tout ensemble une question assez compliquée et fort importante qui mérite d'être traitée à part et en détail. Pour voir plus clairement le problème hongrois, il faut d'abord résoudre quelques questions de principe, car on a malheureusement jusqu'à présent consacré très peu d'études à la question des corrélations de timbre dans les systèmes compliqués. Comme ceci touche même au problème de l'harmonie vocalique, il ne nous reste qu'à comparer le hongrois, à cet égard, aux autres langues du même type linguistique.

La première difficulté à laquelle on se heurte en traitant des phénomènes phonologiques, surtout dans le cadre du système vocalique, c'est le manque d'une terminologie acoustique plus précise. M. Laziczius, comme bien d'autres, a maintenu les termes physiologiques. D'après lui, le système phonologique du hongrois comporte deux corrélations de timbre, à savoir, l'opposition vélarité — non-vélarité et celle de labialité — non-labialité. Mais, étant donné que ce qui importe c'est l'aspect acoustique des oppositions, on pourrait remplacer les termes en question par d'autres termes plus adéquats et à la fois plus expressifs, à savoir, dur — mou (corrélation de mouillure), et sombre — clair (corrélation de clarté). La simplicité de ces termes nous permettra de les combiner mutuellement, ce qui serait assez difficile dans le cas de termes physiologiques. Or, si nous traduisons la théorie de M. Laziczius en termes acoustiques, nous pouvons dire que, d'après lui, le système vocalique du hongrois est constitué par les deux corrélations de timbre, de sorte que les phonèmes s'opposent tantôt comme durs et mous, tantôt comme sombres et clairs. Seul le phonème *a* est disjoint, c'est-à-dire sans opposition ; mais, abstraction faite de la longueur, il peut être considéré comme corrélatif au point de vue de l'opposition de sombres et clairs[1].

2. Ceci appelle quelques observations. En premier lieu, on doit souligner que, dans les systèmes phonologiques, tous les traits phonétiques, si parallèles qu'ils soient, ne représentent pas nécessairement par là même des éléments

(1) Voir surtout 3, 179.

phonologiques. En d'autres termes, il y a des langues où les oppositions en question existent du point de vue objectif, mais où elles ne figurent pas en qualité d'éléments phonologiques. Par exemple, en mordve[1], nous avons deux sortes de *i* et de *e*, à savoir un *i* et un *e* plus avancés (palataux) et un *i* et un *e* plus reculés (moyens). Mais comme les sons palataux se trouvent limités aux positions après les consonnes mouillées et aux positions où aucune consonne ne précède (surtout à l'initiale des mots), et comme les sons moyens ne se rencontrent qu'après les consonnes dures, il n'y a en mordve qu'un seul phonème *i* ou *e*. Les phonèmes *i* et *e* sont opposés seulement aux *u* et *o*, car le phonème *a* n'a pas de phonème correspondant de la même catégorie de sonorité ou, si l'on veut, d'aperture (par ex. un *ä*). Cette opposition binaire *u* — *i* et *o* — *e*, doit donc être caractérisée comme opposition des phonèmes sombres *(u, o)* aux phonèmes clairs *(i, e)*. Que le système triangulaire du mordve littéraire[2] ne comporte pas la corrélation de mouillure, ceci est rendu plus sûr encore par l'analogie du grand russe littéraire où l'opposition sombre — clair n'est jamais négligeable[3] et où, par conséquent, l'arrondissement des lèvres en cas de réalisation phonétique des phonèmes sombres est plus développé que par exemple en tchèque ou en italien. La cause en est que, en tchèque, l'opposition *u, o* — *i, e* et en italien celle de *u, o̩, o̩* — *i, e̩, e̩* sont des oppositions de corrélation complexe, à savoir phonèmes durs et sombres — mous et clairs. Comme, dans des systèmes pareils, le phonème *a* reste sans opposition, on ne peut parler de la présence de deux corrélations de timbre, quoique du point de vue physiologique on puisse prétendre être autorisé à une telle constatation. Il en résulte qu'un Tchèque et qu'un Italien, de même qu'un Serbo-Croate, un Espagnol, un Grec, etc., ne peuvent absolument pas dissocier, dans leurs consciences linguistiques

(1) Cf. Jevsev'ev, *Osnovy mordovskoj grammatiki*, Moscou, 1929, 14 ; Bubrich, *Zvuki i formy erzjanskoj reči*, Moscou, 1930, 6 et Trubetzkoy, *Charisteria... Mathesio... oblata*, Prague, 1932, 21-24.

(2) C'est le dialecte mordve parlé originairement à Kozlovka, République mordve, qui sert de base pour la langue littéraire mordve actuelle ; voir chez Bubrich, *l. c.*, 3.

(3) Cf. Jakobson, *Kcharakteristike jevrazijskogo jazykovogo sojuza*, s. l. (Paris), 1931, 11 ; *TCLP*, IV, 101, n. 4 et 296 ; Slovenská miscellanea 1931, 155 sq.

respectives, les composantes articulatoires des voyelles, comme on le voit d'après la difficulté énorme, le plus souvent insurmontable, que cause à ces gens, par exemple, l'apprentissage de la prononciation des sons français *ü*, *ọ̈*, *ǫ̈*.

Les systèmes quadrangulaires à deux séries verticales de timbre peuvent avoir soit une corrélation complexe, soit une corrélation autonome. Certains dialectes polonais opposent *å*, *o*, *ọ*, *u* à *a*, *e*, *ẹ*, *i*, où nous avons affaire à la corrélation complexe dont nous venons de parler ; la seule différence consiste en ce que ces dialectes ne connaissent pas de phonèmes vocaliques disjoints. D'autres parlers polonais distinguent la série *a*, *o*, *ọ*, *u*, opposée à une autre série *ä*, *e*, *ẹ*, *i*, où l'opposition des phonèmes durs aux phonèmes mous, seule, est phonologique[1]. La même corrélation de mouillure existe en slovaque[2] littéraire *(a, o, u — ä, e, i)*. On pourrait se demander si l'opposition *a — ä* n'est pas plutôt une opposition corrélative du point de vue de la corrélation de mouillure, mais disjointe du point de vue de la corrélation de clarté. Si c'était vrai, les oppositions *o (ọ)*, *u — e (ẹ)*, *i* seraient corrélatives en même temps au point de vue de deux corrélations. Mais pour que ce soit vrai, il faudrait avoir encore au moins une opposition uniquement de mouillure. C'est par exemple le cas du turc osmanli où l'opposition *a — e (ä)* n'est point isolée, parce que l'on a aussi le couple *y (ı̊, I) — i*. Par conséquent, si un système phonologique ne connaît qu'une seule opposition d'espèce *a — ä*, les autres couples étant de type *o — e*, *u — i*, on a affaire à une seule corrélation de mouillure (phonèmes durs — phonèmes mous).

3. Ceci dit, nous pouvons passer à l'examen des structures plus compliquées à trois séries verticales de timbre. Mais, avant d'aborder l'étude du hongrois, il sera plus utile d'éclaircir d'abord les principes généraux, en examinant de plus près quelques systèmes analogues. Prenons par exemple le français. Le système en est de structure quadrangulaire

(1) M. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 1929, 46-7 et n. 10 considère encore à tort les deux systèmes cités comme étant identiques. Ce n'est que plus tard qu'il a admis les corrélations de timbre sous l'influence de M. Jakobson ; voir sur ce point *TCLP*, IV, 100, n. 3.

(2) Voir maintenant avec plus de détails dans mon étude intitulée : *Fonologia a štúdium slovenčiny*, *Spisy jazykového odboru Matice slovenskej*, Turč. Sv. Martin, t. II, 1934, 20-1.

où il y a trois séries verticales de timbre, à savoir : 1° *â*, *ǫ*, *ǫ̣*, *u* ; 2° *ǫ̈*, *ọ̈*, *ü* et 3° *a*, *ę*, *ę̣*, *i* (le *e* féminin est un phonème à part). Ici même on pourrait parler de la présence des deux corrélations de timbres. Mais, comme il n'y a pas en français littéraire de *u*, *ȯ* non labials, c'est-à-dire *y*, *ə*, la série arrière (1°) doit être considérée tout simplement comme une série dure à l'égard de deux séries molles (2° et 3°). La preuve en est que surtout les *ǫ* et *ǫ̣* peuvent être très avancés et presque dépourvus de labialisation, ce qui n'arrive jamais pour la série moyenne (2°) où l'effet acoustique de l'arrondissement des lèvres est la seule marque distinctive en comparaison avec la troisième série (3°). En somme, le tableau des corrélations pourrait être représenté ainsi :

$$\text{(phonèmes) durs — mous} \begin{cases} \text{sombres} \\ \text{clairs.} \end{cases}$$

La même structure phonologique est propre au finnois, quoique la catégorie *ǫ̣*, *ọ̈*, *ę̣* y manque.

D'autres langues, comme le roumain[1] ou le votiak[2], connaissent, au contraire, une série sombre, une autre série dure, et, enfin, une troisième série molle (ainsi, par exemple, le roumain : 1° *u*, *o* ; 2° *î (â)*, *ă* et 3° *i*, *e* ; *a* est phonème sans opposition, mais appartenant, d'après le système triangulaire, plutôt à la série moyenne qu'ailleurs).

Seules les langues où il y a, en même temps, des phonèmes *u*, *o* clairs (c'est-à-dire non labials *y*, *ə*) à côté de *u*, *o* sombres (labials), d'une part, et des phonèmes *ü*, *ö* à côté de *i*, *e*, d'autre part, peuvent posséder les deux corrélations de timbre autonomes (par exemple le koïbale ou le karagasse[3] avec le système quadrangulaire, grâce à l'opposition *a* — *ä*.

4. Ces remarques de principe une fois faites, nous pouvons revenir à l'examen du système phonologique du voca-

(1) Le tableau de M. Havránek, *Conférences des membres du Cercle linguistique de Prague* au Congrès des Sciences phonétiques tenu à Amsterdam (3-8 /VII, 1932), A. 1933, 9, n'est pas juste pour le roumain littéraire, étant donné que les *ę̣* et *ǫ̣* ouverts sont limités aux positions devant *a* dans les diphtongues *ę̣a*, *ǫ̣a*, qui sont décomposables du point de vue phonologique en *e* + *a*, *o* + *a*.

(2) Cf. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 48, 1° *a*, 2° *o*, *æ*, *e* et 3° *u*, *y*, *i*. Ici même, M. Trubetzkoy considère à tort le système du zyriène (1° *a*, 2° *o*, *ö*, *e* et 3° *n*, *ü*, *i*) comme identique.

(3) Cf. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 49-50 (1° *a*, *ä* ; 2° *o*, *oe* ; *ö*, *e* et 3° *u*, *y*, *ü*, *i*).

lisme hongrois, toutes les considérations y doivent tenir compte du rapport entre le système bref et le système long, parce que les traiter d'une manière isolée, ce serait embrouiller la réalité qui est, il faut l'avouer, très compliquée.

Commençons par le système de la langue littéraire, ce qui est, en même temps, le système de la langue parlée de Budapest et de la plupart des dialectes centraux. D'après M. Laziczius (3, 182), les deux systèmes, à savoir le bref et le long, sont triangulaires (a) 1° *a ;* 2° *o*, *ö*, ɛ ; 3° *u*, *ü*, *i ;* (b) 1° *ā ;* 2° *ō*, *ȫ*, *ē ;* 3° *ū*, *ǖ*, *ī*. Quant aux timbres pris isolément, il faut remarquer que M. Laziczius (3, 168) admet un seul *a* pour tous les systèmes possibles du hongrois littéraire et dialectal, où ce qui diffère, c'est seulement la réalisation phonétique de ce phonème unique (il se réalise phonétiquement, tantôt comme *å* labialisé, tantôt comme *ā* intermédiaire et non labial). Jamais M. Laziczius ne fait entrer cette différence dans les tableaux où ne figure, en général, que le *a*, dont les réalisations n'ont, d'après lui, aucune valeur phologique. De la même façon le phonème ɛ figure partout dans les systèmes brefs.

Ceci ne nous paraît pas juste, car dans le système cité la différence entre ɛ et *ē* n'est qu'une différence entre le phonème bref et long, de sorte que l'on devrait introduire dans le tableau *e* et *ē* (ou *é* ce qui est plus simple et ce qui correspond exactement à l'orthographe littéraire). Les différences d'ouverture et de tension soulignent l'opposition de quantité, mais autrement elles ne peuvent figurer en qualité d'éléments autonomes. De plus, du point de vue phonétique, il serait facile de démontrer, même par la simple méthode auditive, que la relation du phonème, transcrit par M. Laziczius par le signe ɛ, dans les systèmes avec un seul *e* bref, doit être moins ouverte que dans ceux munis de deux phonèmes *e* brefs, à savoir *ë* et *e* (d'après la transcription de M. Laziczius *e* et ɛ). L'explication en est téléologique : la langue ayant deux phonèmes distincts a besoin de les différencier le plus clairement possible par deux timbres distincts. D'après mon observation personnelle, ceux de mes amis hongrois qui ne possèdent qu'un seul *e* bref le prononcent d'une façon moins ouverte qu'est le *e* ouvert (ɛ) de ceux qui ont, en plus, dans leur conscience linguistique, un *e* fermé *(ë)*. En somme, dans la transcription

phonologique, il faut omettre les différences de prononciation dépourvues de toute valeur phonologique.

Au même titre, on ne peut négliger la différence profonde qui existe entre les deux systèmes en question, en ce qui concerne le phonème *a*, transcrit, comme nous l'avons déjà remarqué, chez M. Laziczius, toujours par la lettre *a*. Sans savoir la moindre chose sur l'origine de M. Laziczius, d'après la manière dont il considère les problèmes traités, nous pourrions conclure qu'un système à un seul *e* doit lui être familier depuis son enfance. Pour lui, le *a* bref restant sans opposition dans le système bref, ce phonème n'est opposé qu'à son correspondant long, à savoir *á*. Le fait que le *a* bref est labialisé *(å)*, le *á* long, au contraire, non labial, entre dans le cadre des différences extraphonologiques d'ouverture et de tension qui servent à attribuer des nuances acoustiques distinctes aux oppositions phonologiques de quantité. La différence de labialisation-non labialisation entre *a* bref et *á* long, n'étant pas non plus phonologique, il est tout naturel que l'on puisse se contenter d'introduire dans les tableaux une seule lettre *a*, avec un signe diacritique, bien entendu, en cas de phonème long *(ā* ou mieux : *á)*.

La situation nous paraît complètement inverse en cas de système à deux phonèmes *e* brefs. Restant fidèles à la thèse justifiée de la phonologie selon laquelle les faits phonétiques doivent être déterminés, en premier lieu, par le système phonologique de la langue en question, nous pouvons partir ici même de notre constatation que l'arrondissement des lèvres chez les sujets parlant hongrois, par exemple de Transdanubie (Dunántúl) est plus marqué, plus développé que chez ceux des Hongrois qui ne connaissent qu'un seul *e* (par exemple ceux de Budapest ou du centre de la Hongrie). Il ne s'agit pas d'une différence peu sensible, car les sujets parlants de Transdanubie eux-mêmes en ont une conscience très nette. Bien qu'ils ne sachent pas exactement en quoi consiste ce fait, ils affirment que leur prononciation est plus hongroise (magyarosabb) et ils ne tardent pas à se moquer des gens de Budapest qui, à leur avis, parlent un hongrois négligé, comme à dessein relâché, monotone, sans couleur.

Si la prononciation plus labialisée de *a* bref dans les

systèmes à deux *e* est ainsi un fait acquis, on doit se demander quelle en est la cause : ce n'est rien d'autre que la structure quadrangulaire du vocalisme bref où le phonème *a* est opposé au phonème *e* (= ɛ) tout comme les phonèmes *o*, *u* sont opposés aux phonèmes *ö*, *ü*, d'une part, et *ë*, *i*, d'autre part. L'opposition de *a* n'est pas seulement plus vélaire, mais aussi plus labiale, parce que ladite opposition peut être traduite en langage phonologique comme étant une opposition d'un phonème dur et sombre à un phonème mou et clair. Les séries *o* — *ë*, *u* — *i*, sont de même valeur phonologique. Mais, comme les phonèmes *ë* et *i* sont, de plus, opposés à *ö* et *ü*, la corrélation de clarté y est autonome, parce que les quatre phonèmes sont mous, en même temps. En somme, la série arrière peut être caractérisée comme pourvue d'une corrélation « complexe » — dur et sombre — les séries moyenne et avant comme deux séries molles, opposées mutuellement comme les sombres aux claires.

5. Si l'on passe maintenant à l'examen du système long correspondant, on doit dire que le système à un seul *á* long n'est point triangulaire, car les schémas linéaire, triangulaire et quadrangulaire doivent être retenus surtout pour la représentation des corrélations de timbre[1]. Etant donné que les faits les plus élémentaires des structures vocaliques sont les timbres qui servent de base aux prétendues « superstructures » vocaliques, surtout prosodiques (la quantité, l'accent, l'intonation), les structures du vocalisme long (accentué ou intoné), si elles correspondent exactement ou même avec quelques lacunes au vocalisme bref, ne représentent pas normalement d'autres timbres phonologiquement autonomes[2]. Par là, nous voulons dire que si la cor-

(1) M. Martinet, dans son étude intitulée *Remarques sur le système phonologique du français*, Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XXXIV, 1933, 191-202, a voulu remplacer le système quadrangulaire du français construit par M. Sommerfelt, et qui est d'ailleurs accepté depuis longtemps à Prague par un système représentant les faits de combinaison de phonèmes et les ressemblances structurales ; quoique l'on puisse admettre la représentation graphique de ces faits, l'un des tableaux ne peut pas remplacer l'autre.

(2) D'après M. Laziczius (3, 190, 202 et 204) parmi les dialectes hongrois, seuls ceux de la partie occidentale des parlers sicules, d'une part, et de Tiszahát, Szamoshát et Ugocsa, d'autre part, possèdent deux *e* longs, en même temps qu'un seul *e* bref. Il est intéressant de constater que la réalisation phonétique de deux *e* y est autre que là où tous les deux systèmes (long et bref) sont quadrangulaires.

respondance entre les systèmes bref et long est parfaite, il suffit de représenter le système bref. Ainsi, par exemple, le système de la langue littéraire de formation de Budapest sera graphiquement représenté comme triangulaire (1° *a ;* 2° *o, ö, e ;* 3° *u, ü, i*), parce que le système long n'amène pas de changements de timbre et parce que la quantité se trouve simplement « superposée » aux timbres du système bref (cf. l'accent aigu comme marque de la quantité dans l'orthographe). Or, même si l'on construit un tableau graphique à part pour le système long, ceci n'apporte aucun enrichissement.

Si la concordance entre les deux systèmes n'est pas complète, on doit se contenter de la simple constatation de l'existence de lacunes, et que, par suite, tous les phonèmes brefs n'ont pas leurs correspondants longs respectifs. Ainsi, on voit que le système à deux phonèmes de sonorité maximum, à savoir *å* — *e* (ouvert), dont nous avons parlé plus haut, ne comporte qu'un seul phonème *é* long. Par conséquent, M. Laziczius (3, 182 et 195) considère ce système comme triangulaire ; il le représente ainsi et il ajoute que le correspondant long *é* appartient aux deux phonèmes brefs *e (e, ë,* d'après lui *ɛ, e)*. Mais il serait plus juste de se limiter ici à constater que le système long n'atteste pas tous les membres du système bref, et que le phonème *ë* seul, a son correspondant long. Comme dans le cadre du système bref, les timbres *ë* — *e* sont nettement distincts, le *é* long ne peut nullement correspondre à *e* ouvert, étant donné qu'il est comme timbre identique à *ë* fermé. C'est pourquoi il serait plus logique de signaler, même dans la graphie, ce fait, par un signe diacritique parallèle, soit *ẽ* (= *ê*).

On pourrait faire une objection : il y a des formes où le *e* long correspond à *e* bref ouvert, ce qui semble prouver le contraire. Ainsi, par exemple, *kéz* — *kezet* à côté de *lélëk, lëlkët*. Mais la réponse ne peut laisser de doute : il s'agit, dans ces cas-là, non pas de correspondance entre un timbre long et deux timbres brefs distincts, mais tout simplement de deux alternances, à savoir *ẽ /e* et *ẽ /ë*. La seule différence existant entre ces deux alternances est celle-ci : alors que l'alternance *ẽ /ë (lélëk-lëlkët)* n'est qu'une simple alternance quantitative, la première alternance *ẽ /e (kéz, kezet)* est, en même temps, qualitative et quantitative

(qualitative, par ce que deux timbres distincts y alternent ; quantitative, parce que, à la différence de timbres, nous voyons s'ajouter une différence de longueur).

Si l'on prend pour point de départ le système bref où le phonème *a* bref doit figurer graphiquement comme *å*, parce que c'est un phonème dur et en même temps sombre, on doit considérer le *á* long sans opposition de timbre comme simplement opposé au timbre bref où le manque de vélarité et celui de labialisation n'attire pas l'attention des sujets parlants. Dans la conscience linguistique de ceux-ci, il existe uniquement l'opposition de quantité, et la différence d'articulation ne sert qu'à renforcer, par son effet acoustique, l'opposition phonologique de quantité. Ici, on voit de nouveau les inconvénients de la représentation graphique du système long, car si l'on voulait tirer toutes les conséquences découlant de la méthode phonologique, on devrait représenter le phonème *a* dans le système bref, comme *å*, et dans le système long, comme *å'* (ou $\overline{å}$), ce qui pourrait suggérer une idée fausse sur la réalisation phonétique du phonème long qui est non labial.

En somme, les deux systèmes brefs que nous avons traités jusqu'ici, pourraient être représentés de la façon suivante :

a	*å* *e*
o *ö* *e*	*o* *ö* *ë*
u *ü* *i*	*u* *ü* *i*

Pour être plus complets, nous pouvons encore ajouter que chez les sujets parlants dont la conscience linguistique comporte le système cité en deuxième lieu, même les phonèmes *o*, *u*, sont réalisés, phonétiquement, relativement plus labialisés que dans le système triangulaire. Cela peut s'expliquer de la même façon que le phénomène de réalisation du phonème *å* dont l'opposition à *e* est susceptible de donner à tout le système quadrangulaire une structure à part.

Plus haut, nous avons déjà remarqué qu'il s'agit ici d'une corrélation « complexe » — sombre et dur. Mais, pour éviter des malentendus, nous devons souligner qu'il n'y a pas lieu ici de confondre cette corrélation complexe avec

celle des systèmes triangulaires plus simples, mentionnés plus haut, et qui sont familiers aux langues comme le tchèque, l'italien, etc. Tandis que dans les systèmes comme ceux-ci, les composantes dures et sombres ne sont jamais autonomes, car elles sont intimement, indissociablement liées entre elles, dans les systèmes du type hongrois à structure quadrangulaire, les deux corrélations sont, au contraire, plus autonomes grâce à la série *ü*, *ö*, et à l'harmonie vocalique dont nous parlerons plus loin. Mais, quoique ces deux corrélations soient plus autonomes, il y a une différence entre les séries verticales en ce qui concerne l'application de deux corrélations que l'on peut résumer ainsi : 1° la série arrière *å*, *o*, *u* — dure et sombre ; 2° les deux autres séries — molles ; 3° celles-ci partagées en deux séries par une seule corrélation autonome, à savoir : phonèmes sombres *(ö, ü)* et clairs *(e, ë, i)*. L'autonomie de la corrélation de clarté dans le cadre des séries molles est, entre autres choses, susceptible d'empêcher la fusion complète des deux corrélations dans la série arrière. Une substitution de *å* par *a* non labial dans la prononciation d'un étranger doit être plus choquant, plus désagréable pour l'oreille d'un Hongrois à qui le système quadrangulaire est propre, que pour celle d'un Hongrois qui ne connaît que le système triangulaire.

Comme la différence entre les deux systèmes vocaliques en question est profonde, on ne peut pas dire que la structure du système vocalique de la langue littéraire est seulement triangulaire, et que si, par exemple, un Hongrois d'origine transdanubienne, parle la langue littéraire, en se servant de deux *e* (*ë* fermé et *e* ouvert), il s'agit seulement d'une différence de prononciation[1]. Une telle affirmation ne peut être juste, car ce qui se passe ici c'est l'adaptation du système de la langue littéraire au système phonologique des parlers à structure vocalique quadrangulaire. Cette espèce de transphonologisation, si l'on peut dire, est possible grâce, d'une part, à l'orthographe qui ne possède qu'un graphème *e*[2] et, d'autre part, à la proximité de deux systèmes linguistiques en général.

(1) Cf. Laziczius, 3, 171.

(2) Pour un cas analogue en slovaque de l'époque de Štúr, voir dans mon étude citée plus haut, p. 23-24.

6. Quant aux systèmes vocaliques dialectaux, il suffira de rappeler les cas les plus caractéristiques. Certains dialectes, surtout une partie des parlers « palóc », possèdent le même système quadrangulaire dans les vocalismes, long et bref, à savoir : 1° *å*, *o*, *u* ; 2° *ö*, *ü* et 3° *e*, *ë*, *i*. Comme ici l'opposition *å* — *e* (ouvert) fait phonologiser les composantes, dure et sombre, de *å*, il faut marquer ce trait par un signe diacritique pour indiquer la labialisation. Etant donné que la même opposition binaire existe dans le système de longueur, à savoir *å'* (ou *å̊*) — *é* (ou *ɛ̄*), la structure phonologique du vocalisme de ces parlers est la même que celle que nous avons trouvée dans certains dialectes de Transdanubie.

D'autres parlers « palóc » possèdent un *a* non labial et, comme on l'affirme, intermédiaire, transcrit dans les travaux dialectologiques par le signe *á*. Mais, il est probable que c'est plutôt un *a* vélaire, non labial, parce qu'il s'oppose à un *e* (ouvert), dans les deux systèmes (long et bref). Si cela est vrai, la structure interne y est la même qu'en français littéraire (sauf la série *o̧*, *ö̧*, *ȩ*). Dans d'autres parlers « palóc », le système bref est quadrangulaire avec l'opposition *a* (non labial) — *e* (ouvert), le système long, au contraire, avec un seul phonème d'aperture maximum, à savoir *å'* (*å̄* long, labialisé). Il se peut qu'ici la structure interne soit la même que dans les dialectes dont nous avons parlé précédemment, et que l'articulation labialisée de *å'* long, soit seulement une des marques supplémentaires de la longueur.

Quant aux diphtongues, il suffit de remarquer qu'en hongrois dialectal toutes les « diphtongues » paraissent être de simples réalisations phonétiques de phonèmes longs[1], de sorte que la question des corrélations de timbre ne se trouve pas ainsi compliquée par la nécessité d'examiner ce fait de plus près.

(1) Pour l'interprétation phonologique des diphtongues, voir maintenant l'étude fondamentale de M. Vachek, *Über die phonologische Interpretation der Diphthonge*, Práce z vědeckých ústavů pražské filosofické fakulty, Praha, 1933, 90-172.

II. — Les corrélations de timbre et l'harmonie vocalique

7. Dans des langues qui connaissent l'harmonie vocalique, l'examen du système des voyelles ne peut pas être limité au dénombrement du répertoire des phonèmes et des corrélations de timbre. Quelquefois même, on ne pourrait accomplir avec succès cette première tâche en faisant abstraction des phénomènes d'harmonie vocalique. On a essayé, par exemple, de démontrer[1] que le turc osmanli possède deux faisceaux de corrélations, à savoir :

i y	*e a*
ü u	*ö o*

dont les membres respectifs se distinguent les uns des autres de la même façon. Mais, si l'on examine la question de plus près, on voit que le deuxième faisceau n'existe pas en réalité, parce que les phonèmes *ö*, *o*, ne sont pas considérés, dans la conscience linguistique des sujets parlants, comme corrélativement opposés à *e*, *a*, c'est-à-dire comme sombres aux clairs, et inversement. Ceci est prouvé par l'harmonie vocalique qui, auprès des alternances combinatoires *i* /*y* /*ü* /*u*, n'admet que l'alternance combinatoire *e* /*a* (et non pas d'alternance *e* /*a* /*ö* /*o* ; cf. par ex. les suffixes *ler*, *lar* pour le pluriel ; *mek*, *maq*[2] pour l'infinitif opposés aux suffixes *dim*, *dym*, *düm*, *dum* pour la première personne du singulier du passé défini ou *im*, *ym*, *üm*, *um* pour le possessif, etc.). Il n'en est pas de même dans toutes les autres langues turques (cf. par ex. en yakoute le suffixe du pluriel *lär*, *lar*, *lör*, *lor*). Mais, en turc osmanli, les phonèmes *e* (= *ä*), *a* représentent les seuls phonèmes de la catégorie maximum de sonorité, tandis que les phonèmes *ö*, *o* appartiennent à la catégorie moyenne, et enfin les phonèmes *i*, *y*, *ü*, *u* à la même catégorie supérieure. Or, les oppositions *e*, *ö* — *a*, *o* sont disjointes et non corrélatives.

(1) Cf. chez M. Havránek, *l. c.*, 10 ; le système établi par M. Trubetzkoy, *TCLP*, I, 49, n'est pas non plus acceptable.

(2) La transcription phonologique devrait être *mak*, ce qui est, d'ailleurs, l'orthographe moderne, car l'alternance *k* /*q* est purement phonétique ; cf. Deny, *Grammaire de la Langue turque*, Paris, 1920, 108 sq.

L'exemple du turc osmanli suffit, croyons-nous, à démontrer qu'il faut considérer les problèmes des corrélations de timbre et des faisceaux de corrélation avec beaucoup de prudence dans les langues à harmonie vocalique.

Même là où l'on peut au premier abord déterminer la structure phonologique du vocalisme, abstraction faite des alternances combinatoires de l'harmonie vocalique, nous ne sommes pas au bout de notre tâche. Tandis que, par exemple, en esthonien littéraire, caractérisé par l'absence de l'harmonie vocalique[1], il suffit de constater que la structure du vocalisme est quadrangulaire (1° *a*, *õ*, *ä*; 2° *o*, *ö*, *e* et 3° *u*, *ü*, *i*), en finnois au contraire, par une telle constation, on ne serait pas en état de constater toute la réalité qui est plus complexe. Ci-dessus nous avons comparé le système phonologique du finnois à celui du français (la série *o̧*, *ö̧*, *ȩ* seule y manque ; ainsi : 1° *a*, *ä*; 2° *o*, *ö*, *e* et 3° *u*, *ü* *(y)*, *i*). Mais, la différence essentielle entre les deux systèmes consiste en ce que le finnois, par l'emploi de l'harmonie vocalique, fait grouper les phonèmes encore d'une autre façon, puisque le phonème *ä* qui appartient, par son timbre, à la série verticale *ä*, *e*, *i*, se voit lié, en outre, structuralement et, par suite, aussi associativement à la série moyenne, soit *ä*, *ö*, *ü*. Or, tandis que d'après le système représentant le répertoire phonologique en général, il y a trois séries verticales : 1° *a*, *o*, *u*; 2° *ö*, *ü* et 3° *ä*, *e*, *i*, d'après le parallélisme des données de l'harmonie vocalique, il y a un changement dans les séries 2 et 3, soit : 1° *a*, *o*, *u*; 2° *ä*, *ö*, *ü* et 3° *e*, *i*. D'après ce dernier schéma, les phonèmes *e*, *i* sont des phonèmes à part, ce qui est, d'ailleurs, prouvé par le fait que ces phonèmes peuvent être suivis d'un phonème dur aussi bien que d'un phonème mou (cf. par ex. *silta* — *siltä*, *teko* — *tekö*, *sinnun* — *sinnyn*[2], etc.).

8. Mais revenons à l'examen du hongrois. Des alternances combinatoires du type *å*/*e*, *o*/*ö*/*(ë)*, *u*/*ü* dans les suffixes proprement dits (par ex. *bån*, *ben*; *tok*, *tök*, *lëk*; *ul*, *ül*, etc.), on peut conclure que le phonème *e* (ouvert), appartenant comme simple timbre à la série verticale *e*, *ë*, *i*

(1) Cf. Saareste, *Die estnische Sprache*, Tartu, 1932, 15 et 34-5.
(2) Cf. Skalička, *Zur Phonologie der finnischen Schriftsprache*, Archiv Orientální, V, 1933, 91.

est à ranger dans la série où figurent *ö*, *ü*. Or, les alternances citées varient selon le caractère « dur » ou « mou » de la voyelle de la syllabe précédente. Ce parallélisme atteste d'une manière indiscutable que les corrélations de timbre sont loin d'être une pure fiction de la linguistique structurale. Elles existent en réalité et font opposer la série arrière aux deux autres séries, comme nous l'avons déjà démontré dans la première partie de la présente étude. C'est de cette façon qu'est possible, dans les alternances, une « série » *e*, *ö*, *ü*, quoique le timbre *e* appartienne autrement à la série *e*, *ë*, *i*.

De son côté, l'alternance combinatoire *ö* /*ë* nous sert, elle aussi, de point d'appui pour la thèse que nous venons de formuler, car *ö* n'alterne avec *ë* qu'à l'intérieur des deux séries molles (sombre et claire). Etant donné que le phonème *i* n'alterne jamais avec *ü* dans les suffixes, peu nombreux d'ailleurs (par ex. *ik*, *ük* = O), il se trouve isolé dans une certaine mesure. Cela correspond, du reste, au fait qu'il y a des cas où, après le phonème *i* de la première syllabe, même les alternances d'arrière peuvent fort bien figurer (par ex. *nyílból*, *iszunk*). Peu importe que ce soit compréhensible du point de vue historique (il s'agit probablement d'une fusion de *i* prépalatal avec l'ancien *y* postpalatal), parce que toutes les prétendues irrégularités, survenues par des changements ultérieurs de la langue, doivent se justifier en fin de compte par le système synchronique de cette langue ; dans le cas inverse elles sont peu à peu éliminées.

Quant au système triangulaire du hongrois littéraire et de la langue parlée, surtout dans certaines régions centrales de la Hongrie, l'absence du phonème *e* (ouvert) a amené le type d'alternance *a* /*e*, où le seul phonème *e* de sonorité maximum *a* alterne avec le phonème *e* (phonétiquement plutôt moyen ; voir plus haut) de la catégorie moyenne de sonorité. L'autre alternance *o* /*ö* /*e* y correspond exactement à l'alternance *o* /*ö* /*ë* du système quadrangulaire.

Avant de terminer, il serait très intéressant d'examiner les questions des corrélations de timbre aussi bien que de l'harmonie vocalique du point de vue diachronique. Mais, comme ce sont là des questions très compliquées qui tou-

chent par beaucoup de points au problème de l'histoire du système phonologique du hongrois en général, il nous faudra revenir sur ce sujet en une autre occasion et dans une étude plus étendue[1].

ŁUDOVÍT NOVÁK[2].

(1) Les idées formulées dans la présente étude écrite à Paris, en 1934, se trouvent complétées ou quelque peu modifiées dans les ouvrages suivants du même auteur : 1° *L'Harmonie vocalique et les alternances consonantiques dans les langues ouralo-altaïques, surtout finno-ougriennes, Notes synchroniques et diachroniques* (en français), TCLP, VI, 1936, 81-95 ; 2° *Le slovaque et le hongrois pendant les premiers siècles de leur histoire en Europe Centrale* (en slovaque), Recueil des communications du IIe Congrès international des Slavistes, Varsovie, 1934, 85-88 ; 3° *L'Elément fondamental du système grammatical et la typologie linguistique* (en slov.), Sborník Matice slovenskej, XIV, 1936, 3-14 ; 4° *Sur les problèmes fondamentaux de la linguistique structurale* (en slov.), l. c., XV, 1937, 3-23. — Pour le français, cf. encore GOUGENHEIM, *Eléments de phonologie française*, Strasbourg, 1935, 17 sq. ; pour le hongrois, consulter aussi LAZICZIUS, *A magyar nyelvjárások* (Les dialectes hongrois), Budapest, 1936, 54 sq.

(2) L'auteur de l'article ci-dessus est M. Ľudovít Novák, jeune linguiste slovaque très épris des problèmes que pose la phonologie élaborée par le Cercle linguistique de Prague aux travaux duquel il a participé activement.

Il a appris le hongrois durant son enfance et en a repris l'étude à Paris à l'École Nationale des Langues Orientales. Il est agréable de constater qu'il en possède une connaissance approfondie et, chose plus rare chez un théoricien, il le manie avec la plus grande aisance.

Les vues dont on vient de lire l'exposé ont été mises au point par lui à la suite d'une communication qu'il avait faite sur la question, au cours de hongrois, communication très ample et qui avait été suivie d'un débat animé, sous la direction du professeur.

Il nous a paru intéressant de les faire connaître ici, bien qu'elles ne soient pas partagées par tous les théoriciens du hongrois et qu'en particulier je sois obligé de faire personnellement les plus expresses réserves sur certaines des interprétations de la réalité phonologique hongroise. Je tiens toutefois à affirmer que ce désaccord ne porte pas sur des questions de principe, mais seulement sur des questions de fait. Il y a longtemps que j'ai donné mon entière adhésion aux thèses essentielles de la phonologie enseignée par l'école de Prague, mais il m'est, sans doute, permis de ne pas voir, ou plutôt ici de ne pas entendre, les choses comme croit devoir le faire M. Ľudovít Novák.

A. SAUVAGEOT.

LES TRADUCTEURS FRANÇAIS DES CHANTS NATIONAUX HONGROIS D'AUGUSTE DE GÉRANDO A ALEXANDRE DUMAS

La poésie hongroise, ressuscitée après un long intervalle de léthargie, vers la fin du XVIIIe siècle, ne pouvait guère croire à l'avenir de la nation. La prédiction de Herder sur le dépérissement du peuple magyar s'abattait, comme un gros nuage noir, sur les âmes épuisées par les guerres d'indépendance contre la cour viennoise. La Hongrie semblait admettre le régime étranger jusque dans sa manière de vivre : enchantée par le langage germanique, elle paraissait oublier sa langue, ses costumes, ses mœurs. Aussi les poètes ne se lassèrent-ils de flageller cette idolâtrie de la mode étrangère, cause de la ruine nationale, de la dégénérescence des mœurs ancestrales. A partir des *Métamorphoses Transylvaniæ* du baron Apor, le leitmotiv, l'idée principale de cette littérature renaissante était la lutte contre la « neue Mode », contre cette influence exagérée du monde germanique. Bessenyei, Dugonics, Baróti-Szabó, Fazekas, Berzsenyi et bien d'autres encore, ne font qu'opposer le présent honteux au passé glorieux ; dans leur amertume, ils adressent des reproches à la nation indigne de ses aïeux, mais au fond de leur pensée, apparaît la résignation à la mort de la race.

La plus sublime expression de cette idée lugubre fut l'hymne de Kölcsey. Le poète, d'une nature fragile et délicate, avait un caractère pessimiste. Toute sa poésie, d'une beauté mélancolique, est empreinte d'une couleur douloureuse. Dans quelques-uns de ses poèmes, il fut hanté par les visions les plus noires : il prévoit la destinée fatale de son pays et le pleure d'avance *(Chant de Zrinyi)*. Aussi,

dans son *Hymne*, s'adresse-t-il à Dieu qu'il prie pour son peuple, avec une soumission apparente :

« Dieu ! aie pitié du Hongrois que frappe la tempête. Étends tes bras vers la mer de ses douleurs. Après tant de coups du sort cruel donne d'heureuses années à ce peuple qui a expié déjà et le passé et l'avenir. »

Il a écrit ce poème en 1823. Le Ciel semble avoir exaucé cette prière désespérée, car en deux ans, le changement, tant de fois souhaité, commence à se faire jour. En 1825 s'ouvre la Diète dite des Réformes, apparaît le comte Széchenyi qui deviendra le chef dirigeant de cette époque, surnommé par Kossuth « le plus grand Magyar ». Il ressuscita la nation, lui rendit sa foi dans sa mission historique. Par toute une série de réformes, par des actes à jamais imprescriptibles, par ses écrits d'une actualité pressante, il rappelait le peuple magyar à sa vie nationale oubliée. Il suggérait à ses compatriotes une idée nouvelle, qui fut libératrice pour le pays ; le passé glorieux obligeait la nation à un avenir brillant. Mais en vue des meilleurs temps à venir — prêchait-il — il fallait abandonner la rêverie de la gloire passée et il fallait embrasser le présent d'une main active. Aussi montra-t-il l'exemple de la façon la plus entraînante : la fondation de l'Académie, le Pont Suspendu, le Casino National, l'installation des courses de chevaux et de la Navigation fluviale, etc., sont dus à son activité infatigable. Il réussit à rendre magyare la capitale hongroise, ce Pest trop germanisé, et dès lors l'aristocratie et la petite noblesse y demeurèrent volontiers. La Diète, à son tour, à l'instigation de Széchenyi et de ses amis, vote des lois qui abolissent le servage, assure les droits de la langue nationale, prépare le pays — en le rendant fort et riche — à l'indépendance future.

Il nous a fallu rappeler très brièvement l'œuvre de Széchenyi, par lequel il sut retourner, en dix ans, l'opinion publique, partant, le ton de la littérature hongroise. Au lieu de la résignation au destin inévitable, les poètes chanteront désormais l'espérance dans l'avenir de la patrie. Or, cette lueur d'optimisme — bien que entremêlée encore par un léger fatalisme — apparaît, en 1836, dans l'*Appel* de Vörösmarty. Le poète de la renaissance nationale accom-

plissait en littérature l'œuvre politique du comte : tous deux travaillèrent à éveiller la nation et à lui rendre la confiance en soi-même.

***

L'*Hymne* de Kölcsey et l'*Appel* de Vörösmarty, ces deux poèmes nés d'époques contraires, expressions d'états d'âmes opposés sont devenus les chants nationaux des Hongrois. Leurs mélodies dues à des musiciens de grand talent contribuaient hautement à leur popularité. La poésie de Vörösmarty trouva son compositeur en B. Egressy, l'acteur célèbre de Pest ; l'*Hymne* fut mis en musique, un an plus tard, en 1844, par Fr. Erkel, auteur de plusieurs opéras, dont *Hunyadi* et *Bánk bán*. Le Théâtre National de Pest présenta au public la mélodie du poème de Kölcsey, le 2 juillet 1844. Depuis ce jour-là, les deux chants se répandirent vite dans le pays : ils furent joués et chantés dans toutes les réunions publiques. C'est l'écrivain français, Auguste de Gérando qui nota les débuts de l'*Hymne*. En voyageant dans le Nord de la Hongrie, en 1845, il assistait à l'installation d'un préfet[1]. La fête fut introduite par un chant saisissant qu'on lui indiqua déjà comme l'hymne national des Hongrois, qu'il ne tardera pas à traduire en français. Fait curieux qui prouve qu'en un an le poème de Kölcsey a trouvé le chemin de la célébrité.

Répandus en deux ou trois ans dans tout le pays, ces deux chants nationaux furent chantés, en 1848, aussi à Paris. Le 15 mars de cette année, les Hongrois résidant dans cette métropole, se rendirent devant le Gouvernement Provisoire de Lamartine pour le féliciter des succès obtenus dans la voie nouvelle et, par cette manifestation de sympathie, l'encourager à persévérer[2].

L'orchestre des manifestants joua ces deux chants et la foule des Hongrois — ils étaient de trois cents à quatre cents — les entonna avec enthousiasme. Quand les Parisiens assistant en grand nombre à cette fête se firent ren-

(1) *Le National*, 23 août 1849.
(2) Louis Sipos, *Les Hongrois de Paris devant Lamartine*, Nouvelle Revue de Hongrie, 1934, p. 195-198.

seigner sur leurs chants, le chef de la députation, Karoly Hugo, écrivain dramatique, leur expliqua que c'était la Marseillaise hongroise[1].

C'est la première trace que l'on trouve de ces deux chants patriotiques à l'étranger. Mais l'année 1848 fera connaître la Hongrie au monde entier : la lutte héroïque soutenue par ce peuple pour son indépendance fut suivie avec la plus grande sympathie par les peuples occidentaux. Aussi les chants nationaux seront-ils traduits, sous peu, dans les différentes langues et connus du monde entier.

Les lignes qui vont suivre tenteront d'éclaircir l'histoire de leurs premières traductions françaises.

*
* *

L'*Hymne* de Kölcsey fut le premier des deux chants patriotiques à être traduit en français. Nous avons rappelé plus haut dans quelles circonstances Auguste de Gérando connut ce poème qu'il avait déjà traduit en 1845. Mais sa traduction insérée dans son journal de voyage ne fut publiée qu'en 1849. Collaborateur du grand journal parisien, le *National*, le jeune écrivain publiait, cette année, une série d'articles sur le pays danubien où se déroulaient des scènes de guerre suivies avec grand intérêt par le public français. Ses lecteurs lisaient ardemment, avec les nouvelles de guerre de Hongrie, ces feuilletons qui les transportaient en imagination sur les lieux mêmes des faits d'armes relatés. Le numéro du 23 août leur apporta la nouvelle de la défaite des Magyars : devant les armées coalisées austro-russes, ceux-ci avaient dû se rendre. Le même jour, coïncidence curieuse, dans le feuilleton, on a pu lire la description de cette fête d'installation préfectorale où le voyageur français avait observé les coutumes du pays, et connu la mélodie de l'*Hymne*. Entre temps, parti lui-même pour participer à la résistance suprême, que les Hongrois soutenaient encore à Komarom sous la direction du général Klapka, il fut blessé dans une des dernières batailles et peu après, mourut à Dresde où il avait pu se réfugier. Dans les vicis-

(1) *Pesti Divatlap*, n° 16, année 1848.

situdes de la guerre, le manuscrit de son ouvrage fut perdu. Nous n'en connaissons que des fragments publiés, sous le titre de *Steppes de Hongrie*, dans le *National*[1]. C'est à ces feuilles jaunies que nous empruntons cette première traduction de 1845, restée inconnue jusqu'ici, même des héritiers de l'écrivain. Traduction fidèle, elle suit l'original de très près et en rend toutes les nuances en prose, avec une minutieuse exactitude :

« Dieu bénis le Hongrois ; donne lui la joie et l'abondance. Étends vers lui un bras protecteur quand il combat l'ennemi. Après tant de coups du sort cruels, donne d'heureuses années à ce peuple, qui a expié déjà et le passé et l'avenir.

« Tu as conduit nos ancêtres sur les cimes sacrées des Carpathes. Par toi, les fils de Bendéguz ont conquis une belle patrie. Et partout où grondent les flots du Danube et de la Theiss, les descendants d'Arpad le Héros ont prospéré.

« Pour nous tu as fait ondoyer l'épi mûr sur les plaines de la Cumanie, tu as fait dégoutter le nectar des ceps de Tokai. Souvent tu as planté nos étendards sur les remparts turcs, et l'armée de Mathias a fait gémir Vienne la fière.

« Mais nos crimes allumèrent la colère dans ton sein, et, de ton nuage tonnant, tu lanças la foudre. Tu fis voler sur nous la flèche du Mongol pillard, tu nous accablas du joug turc.

« Combien de fois des lèvres de l'Osmanli sauvage a retenti le chant de la victoire sur les collines d'ossements de nos armées vaincues ! Combien de fois, ô ma belle patrie ! tes propres fils ont-ils frappé ton sein ! Combien de fois as-tu vu creuser par tes enfants la tombe de tes enfants !

« Le fugitif en vain se cache : le sabre l'atteint jusque dans sa retraite. Il regarde autour de lui, et, dans sa patrie, il ne trouve pas de patrie. Il gravit les montagnes, il s'enfonce dans les vallées, et avec lui la douleur et le désespoir. A ses pieds est un déluge de sang, sur sa tête une mer de feu.

« Il y avait là une ville, maintenant c'est un amas de pierres. Là, ont voltigé la joie et la gaieté ; maintenant, on y entend les plaintes, le râle de l'agonie. Ah ! la liberté ne sort pas du sang des morts. La larme de la dure servitude tombe des yeux de nos orphelins.

« Dieu ! aie pitié du Hongrois que frappe la tempête. Étends

(1) Cf. *National*, numéros des 17, 21, 22, 23, 24, 28, 29 et 30 juin, et 16, 17, 18, 23, 24, 25, 26 août.

tes bras vers la mer de ses douleurs. Après tant de coups du sort cruel, donne d'heureuses années à ce peuple, qui a expié déjà et le passé et l'avenir. »

Comme cette traduction resta ignorée, elle ne put servir de source aux traducteurs postérieurs qui devaient tenter quelques ans plus tard la même tâche. L'issue tragique de la guerre d'indépendance éveilla de nombreuses sympathies pour ce pays héroïque et les grands peuples de l'Europe occidentale demandèrent à être renseignés sur la littérature des Magyars. Aussi de nombreux recueils poétiques parurent-ils en allemand, en anglais et en italien — dans les années qui suivirent la soumission de Világos. La France a connu les lettres hongroises à travers ces intermédiaires. Ainsi la deuxième traduction du poème de Kölcsey est faite par M. Desbordes-Valmore, d'après l'adaptation allemande de Vasfi et Benkő. Les deux écrivains, Maurice Eisler et Charles-Marie Benkert, connu sous le nom de Kertbeny, publièrent, en 1851, un recueil[1] de poésies patriotiques hongroises. Le traducteur français prit ce texte, assez éloigné de l'original, surtout pour des raisons de prosodie, et en fit une version presque littérale en prose.

Ainsi, le poème hongrois fut rendu, par l'intermédiaire d'un texte allemand, par de longues périphrases qui en alourdissent l'élan et, quelquefois, par des contresens fâcheux. A titre documentaire, nous confronterons quelques strophes des variantes allemande et française :

O segne Gott den Ungarsmann
Dass es ihm wohl ergehe,
Halt über ihn Dein Schützend [Schwert
Dass er im Kampf bestehe :
Den Missgeschich so lang [gequält,
Lass frohe Jahre finden ;
Es hat dies Volk schon schwer [gebüsst
Der Vor — und Nachwelt [Sünden.

Dieu, bénis le Magyar ! Bénis ses entreprises ! Tiens au-dessus de sa tête ton épée, protectrice, qu'il ne faiblisse dans la lutte, la fatalité l'a trop longtemps flagellé, donne-lui de meilleurs jours. Ce peuple a déjà cruellement payé pour les péchés des aïeux et de leurs descendants.

(1) *Die ungarische Nationallieder*, Leipzig, 1851 (Les Chants nationaux hongrois).

Du hast Kumaniens reiches
[Land
Voll Aehren uns gegeben,
Und Nektar liessest träufeln Du
Aus Tokay's süssen Reben ;
Auf Türkenwällen oft geweht
Hat uns're Tricolore,
Dem Matyas musste öffnen
[Wien
Das stolze selbst die Thore.

Tu nous a donné la Coumanie, riche pays couvert de moissons, tu nous distilles le nectar des grappes de Tokay. Souvent notre étendard aux trois couleurs a flotté sur les forteresses turques ; l'orgueilleuse Vienne, elle-même, dut ouvrir ses portes à Mathias Corvin.

Wie oft, o Heimat konntest du
Den Muttermord nicht hinder
Und wardst durch Deiner Kin-
[der Hand
Zum Grab von Deinen Kin-
[dern !

Que de fois, ô patrie, tu fus impuissante à empêcher le massacre des mères et conduite par la main de tes enfants au tombeau de leurs propres frères !

Wo einst man feste Städte sah,
Da findet man bloss Trümmer,
Wo Herzen einst in Lust
[gejauchzt,
Er jetzt nur hört Gewimmer,
Und denen ward die Freiheit
[nicht,
Für die das Blut geflossen,
Dem Boden, der von Thränen
[feucht,
Ist Knechtschaft nur entspros-
[sen.

Où se voyaient autrefois des villes puissantes, son regard ne rencontra plus que des ruines ; où les cœurs éclataient naguère en cris joyeux, il n'entendit plus que des lamentations. Pourtant la liberté ne fut point le partage de ceux pour qui tant de sang avait été versé, la servitude seule a poussé sur ce sol humide de tant de pleurs.

A qui connaît l'original, cette confrontation montrera toutes les surcharges ajoutées, tous les à peu près, en somme tous les inconvénients d'une seconde traduction faite sur une adaptation[1].

Ignace Kont, l'auteur de la troisième traduction fran-

(1) M. Desbordes-Valmore publia son recueil, traduit surtout de l'allemand en collaboration avec Ch. E. Ujfalvy. Ils eurent l'intention d'offrir au public français « un choix du trésor poétique magyar » se réservant le droit de publier ultérieurement une anthologie plus étendue. De courtes notices biographiques fournies par P. Gyulai et J. M. Kertbeny furent ajoutées au volume dont il convient de rappeler un trait particulier : les noms des écrivains hongrois sont transcrits en orthographe française : Choujanski (Sujanszky), Tsoutsor (Czuczor), Tchokonai (Csokonai), Séméré (Szemere), etc.

çaise de l'*Hymne*, a entrepris ce travail avec la conscience d'un érudit et avec le sens d'un poète. Son nom est le gage le plus sûr de la perfection de son adaptation. Ne connaissant pas le travail de De Gérando — qu'il aurait certainement respecté, comme il a respecté la traduction de Saint-René Taillandier — et jugeant médiocre celui de M. Desbordes-Valmore, il a fait une traduction réussie du chant patriotique. Dans ce cas-ci, il y a bien lieu de parler d'une véritable traduction : Il a rendu la forme originale, sans rien changer au sens. Insérée dans son *Histoire de la Littéralure hongroise*, publiée en 1900, à l'occasion de l'Exposition Universelle, cette traduction a dignement présenté la Marseillaise hongroise aux lecteurs français.

*
* *

L'*Appel* de Vörösmarty, dont cette année nous ramène le centenaire, fut également vite répandu en traductions étrangères. Les bibliographes hongrois ont pu relever quarante-cinq versions en cinq langues[1]. En français néanmoins il ne fut rendu qu'en 1860, par Saint-René Taillandier. Le célèbre professeur de poésie française à la Sorbonne, lui aussi, eut recours aux sources allemandes, bien qu'il eût des rapports personnels avec le comte Ladislas Teleki et avec Kertbeny. Sous l'influence de ses amitiés hongroises, il se mit à étudier la poésie magyare, dans les recueils germaniques, et publia sur celle-ci deux études[2] très remarquables, jalonnées de nombreuses traductions en prose. Sa version française du *Szózat*, sur l'influence de laquelle il convient d'insister, était appelée à orner le chapitre sur Vörösmarty. La première, elle, devait rester classique. Depuis 1860 jusqu'aux temps les plus récents, elle fut citée ou reprise par plusieurs écrivains. Kont lui-même, dans son ouvrage ci-dessus mentionné, n'a pu que publier de nouveau cette adaptation, que nous reproduirons, nous aussi, à l'occasion du centième anniversaire :

« A ta patrie, ô Hongrois, demeure éternellement fidèle. Elle

(1) Cf. P. Gulyás, *Magyar szépirodalom idegen nyelven* [Les Belles Lettres hongroises en Langues étrangères]. Magyar Könyvszemle, 1917, p. 83.
(2) *La Poésie hongroise au XIXe siècle*, *Revue des Deux Mondes*, 1860, p. 927-956.

a été ton berceau ; quel que soit ton destin, viens-y chercher une tombe.

« Il n'est pour toi dans le monde immense aucun autre lieu de repos. Que ta destinée soit maudite ou bénie, c'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir.

« Ce pays, c'est celui où le sang d'Arpad a tant de fois coulé en sacrifice, celui où depuis mille ans tant de saints noms ont apparu.

« Ici, jadis, combattirent pour leurs foyers Arpad et ses héroïques compagnons, ici le joug de la patrie fut brisé par la forte main de Hunyade.

« C'est ici, ô liberté, que s'élançaient tes sanglants étendards, impatients de voler à la victoire, alors que les meilleurs d'entre nous tombaient frappés de mort en des guerres sans fin, en des combats terribles.

« Et après tant de désastres, après tant d'années d'oppression, il y a encore, courbé, mais non brisé, il y a encore un peuple vivant dans ce pays.

« O toi, vaste monde, patrie des nations, ce peuple te crie dans sa détresse : « Au nom de mille années de souffrance, nous deman-« dons à vivre ou à mourir. »

« Il est impossible que le sang de tant de cœurs ait coulé inutilement, que pour le salut de ce pays tant de poitrines aient éclaté, brisées par la douleur et le désespoir.

« Il est impossible que la force d'âme, l'intelligence, la volonté droite et pure aient déployé en vain tant d'héroïques efforts, impossible qu'une éternelle malédiction les écrase.

« Un temps meilleur, il le faut, un temps meilleur viendra ; d'un bout du pays à l'autre des milliers d'hommes l'appellent dans leurs prières.

« Sinon, vienne la mort, puisque tel sera l'arrêt du destin, une mort grande et glorieuse, et que tout un empire descende au tombeau, noyé dans une mer de sang !

« Alors ce tombeau, qui aura dévoré un peuple, les peuples l'entoureront comme un cortège funèbre et dans les yeux de l'humanité on verra des larmes de douleur.

« A ta patrie, ô Hongrois, demeure éternellement fidèle ! Elle te nourrit aujourd'hui ; quand la mort te frappera, elle te couvrira de son gazon touffu.

« Il n'est pour toi nul autre asile dans l'univers immense ! Que ta destinée sur ce sol soit bénie ou maudite, c'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir[1]. »

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1860, p. 930.

L'érudit français étudie la poésie hongroise d'après les ouvrages allemands de Kertbeny, dont il apprécie beaucoup l'activité de traducteur. Il lui sait gré d'avoir appris, par la voie de la langue de Gœthe, cette littérature si originale à l'Europe entière. Aussi le suit-il fidèlement dans ses transcriptions jusque dans les fautes de style même qu'il ne convient pas d'imputer à Vörösmarty. Le traducteur allemand, par exemple, se voit forcé, en raison des rimes, de traduire la tournure « nincsen számodra hely » par « Ort der Ruh » et le français rendra l'expression allemande mot à mot par « lieu de repos », bien que ce contexte n'ait pas ce sens dans la conception du poète. Une autre fois, « le sang de nos aïeux » sera pour Kertbeny « Árpád's Blut », et, d'après lui, Taillandier parlera, lui aussi du pays où « le sang d'Arpad » a tant de fois coulé durant mille ans, bien que dans la strophe suivante le nom de ce conquérant revienne encore une fois. Sans vouloir entrer trop dans les détails d'un pareil examen de texte, nous rappellerons encore un spécimen de ces trop longues périphrases dont le traducteur se sert souvent. Cette strophe de l'original :

Szabadság ! itten hordozák véres zászlóidat
És elhulltanak legjobbjaink a hosszú harc alatt. »

sera rendue en français d'après la traduction allemande par ces longueurs :

« C'est ici, ô liberté, que s'élançaient tes sanglans étendards, impatiens de voler à la victoire, alors que les meilleurs d'entre nous tombaient frappés de mort en des guerres sans fin, en des combats terribles. »

Quelquefois, à travers ces variations, aussi le sens de l'original est déformé : « megfogyva bár, de törve nem » n'est pas exactement ce que les traducteurs lui faisaient signifier par « courbé, mais non brisé ».

Malgré ces taches, la version de Saint-René Taillandier resta classique et pendant soixante-dix ans, elle fut maintes fois rééditée[1].

(1) *Vörösmarty Mihály Szózata magyar, német, francia és olasz, és Kölcsey Hymnusa magyar és német nyelven.* Vörsömarty's Aufruf ungarisch, deutsch, französisch

La traduction du *Szózat* a tenté jusqu'à Alexandre Dumas père lui-même. Ayant été invité à Budapest, en 1865, pour y faire des conférences littéraires, le célèbre romancier fut régalé, choyé par la société de la capitale hongroise. Resté quelque temps dans cette ville, il fut renseigné par des écrivains magyars sur la littérature hongroise, sur Petőfi et Vörösmarty ; épris de ces beautés dont il ne se doutait même pas, il se mit à traduire, avec la collaboration de ses hôtes, quelques-unes de leurs poésies, dont le *Szózat*. Adapté[1] en vers, ce poème est rendu avec des surcharges, périphrases et quelquefois des contresens. Vu la valeur d'histoire littéraire de ce travail, presque ignoré des érudits jusqu'en 1935, nous le reproduisons *in extenso* :

L'APPEL
(Szózat)

Sois éternellement à ton pays fidèle,
Magyar, et sur le sol qui t'offrit un berceau,
Si loin que t'ait poussé la fortune cruelle,
A l'heure de la mort viens chercher un tombeau.

Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie ;
Que du pays absent rien ne saurait guérir
Que soit ta destinée ou maudite ou bénie —
C'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir.

Ne l'oublions jamais, notre terre est la terre
Où le sang paternel a coulé tant de fois !
Terre où depuis mille ans les saints noms qu'on révère
Ont retenti, soutiens du trône et de la croix.

C'est ici, pour fonder une patrie absente,
Qu'Arpad réunissait ses vaillans escadrons ;
C'est ici qu'Hunyade a, de sa main puissante,
Brisé le joug des Turcs, trop pesant pour nos fronts !

und italienisch ; Kőlcsey's Hymne ungarisch und deutsch. Pest. 1861. [L'Appel de Vörösmarty en hongrois, en allemand, en français, en italien ; l'Hymne de Kőlcsey, en hongrois et en allemand. Pest., 1861. Cf. Gulyás Pál, *Magyar szépirodalom idegen nyelven* (Belles Lettres hongroises en langues étrangères)]. Magyar Könyvszemle, 1916, p. 31. Kont., *op. cit.*, p. 255.

(1) Kont ne le connait pas. Nous l'empruntons à M. Radó, *Quand Dumas père traduisit le Szózat et des poésies de Petőfi.* Pesti Hirlap, 1935.

Liberté ! c'est ici pendant la longue guerre
Qu'on vit d'un noble éclat tes bannières briller,
Alors que les meilleurs d'entre nous sur la terre
S'endormaient dans leur sang pour ne plus s'éveiller.

Et maintenant, après tant de sombres années,
Un peuple existe encor de larmes s'abreuvant
Amoindri — non vaincu — contre ses destinées
Aux yeux de l'univers, il proteste en vivant.

O toi ! des nations patrie universelle
Vaste monde — ce peuple enfin las de souffrir
Te crie, — à moi ! depuis mille ans que je chancelle
N'ai-je pas droit enfin, de vivre ou de mourir !

Non ! il est impossible, éternelle justice !
Que de si nobles cœurs, tant de sang ait coulé,
Et qu'ayant tout pour elle une cause, périsse
Sous le regard divin de ton ciel étoilé.

Non ! encore une fois, non, il est impossible
Que la force du cœur, la sainte volonté
La foi, le dévouement te trouvant insensible
La malédiction remplace ta bonté.

Des temps, nous l'espérons, plus doux et plus prospères
Viendront pour nos enfants, ne venant pas pour nous,
C'est ce que des milliers d'hommes, dans leurs prières
Les bras levés vers toi demandent à genoux !

Sinon, vienne la mort, puisque sainte hécatombe
Nous devons nous courber sous l'arrêt menaçant ;
Mais que l'empire au moins descendant à la tombe
Y descende noyé dans une mer de sang !

Alors autour de toi, tombe à jamais célèbre,
Les peuples accourront comme au tombeau sauveur ;
Et l'on verra, guidant le cortège funèbre
L'humanité verser des larmes de douleur.

Sois éternellement à ton pays fidèle
Magyar, car de son pain, vivant, il t'a nourri,
Et quand tu dormiras sur la couche éternelle
Mort ! il te couvrira de son gazon fleuri.

Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie
Que du pays absent rien ne saurait guérir,
Que sois ta destinée ou maudite ou bénie
C'est ici qu'il faut vivre, ici qu'il faut mourir !
Alexandre Dumas.

Le romancier français apparaît dans quelques interpolations dues à cette vive imagination, à cette abondance de verve et d'inspiration qui caractérisent ses œuvres.

Au début du *Szózat*, pour renforcer la pensée de l'auteur, selon laquelle on doit vivre et mourir dans son pays (« itt élned s halnod hell »), Dumas d'ajouter :

« Souviens-toi qu'à l'exil commence l'agonie
Que du pays absent rien ne saurait guérir. »

Et, plus tard, en parlant des saints noms des aïeux, « attachés à la patrie », il les qualifiera de « soutiens du trône et de la croix » ; le peuple magyar suivant son interprétation « contre ses destinées aux yeux de l'univers, il proteste en vivant » ; la mort éventuelle de la race magyare sera pour lui une « sainte hécatombe », etc.

Il n'est pas nécessaire d'insister plus longuement sur cet exemple pour prouver qu'en Dumas l'imagination du romancier l'emporte sur la conscience du traducteur. Malgré son infidélité, motivée aussi par les besoins de la prosodie, cette adaptation est la première en vers du chant patriotique hongrois.

Après ces écrivains classiques même, Saint-René Taillandier et Dumas père, les traducteurs français de l'*Appel*, ne manqueront pas. Pour suivre les traces en France de cette poésie si chère aux Magyars, nous en rappellerons bien que très sommairement les moins connus en omettant les noms de De Polignac, de Théophile Gauthier, d'Amadée Saissy.

Un professeur de français à Pest, Charles Corand, fait une nouvelle adaptation sur le rythme de l'original en 1867[1].

H. Desbordes-Valmore et Ujfalvy, dans leurs *Poésies magyares*[2], ignorant leurs prédécesseurs, publient une ver-

(1) Charles Corand, *Szózat Appel*, Pest, 1867. Cf. Gulyás, *op. cit., ibid.*
(2) H. Desbordes-Valmore et Ch. E. de Ujfalvy, *Poésies magyares*. Choix et traduction, Paris, Maisonneuve, 1873.

sion en prose, qui, cette fois-ci, reste fidèle au poème hongrois.

C. de Harlez reprendra les deux chants nationaux dans ses *Poésies hongroises*[1]. Il les intitulera : *Appel patriotique*, voire *Hymne patriotique*.

Ces quelques lignes prouveront assez que les deux chants patriotiques des Magyars ne restèrent pas ignorés en France. Interprétés par de célèbres écrivains ou par des hommes de lettres de moindre importance, ils résonnèrent aussi dans les cœurs français et surent éveiller de vifs intérêts et de justes sympathies.

LOUIS SIPOS.

(1) C. de Harlez, *Poésies hongroises*, traduites avec un aperçu historique par Louvain J. B. Istas, 1895.

CHRONIQUES GÉNÉRALES

LES ÉTUDES HONGROISES RELATIVES A L'HISTOIRE DE L'HUMANISME

Pour compléter ma documentation sur l'humaniste André Dudith, j'ai fait en octobre 1933, un voyage en Hongrie, au cours duquel toutes facilités m'ont été données pour mon séjour et mes recherches, grâce en premier lieu à l'intervention de M. Molnos, directeur du « Centre d'Études Hongroises en France ». On trouvera, utilisée, l'information que j'ai recueillie dans mon ouvrage récemment publié[1]. Mais je voudrais, en groupant ici quelques renseignements généraux, mettre en lumière tout l'intérêt qu'on porte en Hongrie à l'histoire de l'humanisme envisagée comme il convient sur le plan international. Dans ce domaine, on ne peut en effet s'arrêter à des frontières que la Société des humanistes ne connaissait pas. Ce point de vue devait être, en Hongrie, admis plus naturellement qu'ailleurs. Au XVIe siècle, l'invasion turque entraînant la disparition de ce brillant foyer d'études auquel reste attaché le nom de Mathias Corvin, contraignit les humanistes hongrois à une vie errante. Selon leurs affinités culturelles ou religieuses, on les voit séjourner en Italie ou en France, en Allemagne ou en Pologne ; le plus souvent ils vont d'un pays à l'autre, recueillant, grâce à leur souplesse d'adaptation, le bénéfice d'expériences diverses, tandis qu'ils coopèrent efficacement à la diffusion des idées. Ainsi nous apparaît la carrière d'un Jean Sambuc et celle d'un André Dudith, qui, tous deux, représentent si bien l'humanisme hongrois dans la seconde moitié du XVIe siècle, avec sa variété d'aptitudes et ses tendances cosmopolites. Le grand mouvement intellectuel que résume ce mot : *l'humanisme*, rencontre donc légitimement une faveur particulière en Hongrie. Pour l'attester, il suffit de rappeler aux lecteurs de cette revue, les noms de MM. les Prs Huszti, Thienemann, Eckardt, Zolnai, Fógel, spécialistes éminents qui consacrent à cette étude l'essentiel ou une part notable de leurs travaux, et forment des disciples dont plusieurs se sont déjà fait connaître par d'utiles contributions.

(1) Pierre Costil, *André Dudith, humaniste hongrois* (1533-1589). *Sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs*. Paris, 1935, Éd. « Belles Lettres », 482 pages

Avant de poursuivre, une précision doit être donnée pour délimiter, d'un côté, un terrain déjà trop vaste. L'humanisme, littérature universelle, internationale, d'expression latine, ayant pour base la culture grecque, ne doit pas être confondu avec la littérature nationale d'un pays exprimée dans sa langue propre. Il y a sans doute échange d'influences entre les deux domaines, mais les rapports de l'humanisme, dans chaque pays, avec la littérature nationale, sont moins essentiels que ceux qui manifestent leur accord avec les tendances européennes, et avec la tradition commune, dans l'ordre de la culture gréco-latine. Ainsi, le fait de voir les lettres hongroises représentées, même avant la Renaissance, par des textes de caractère religieux, qu'étudient aujourd'hui des spécialistes comme Mgr Damïan Vargha, n'a qu'une importance secondaire au point de vue où nous nous plaçons. A ces spécialistes revient le soin d'apprécier ces textes et de déterminer dans quelle mesure le fait littéraire se dégage de la production hagiographique. Pour l'historien de l'humanisme, il n'y a là qu'un élément d'information sur la nuance particulière du substratum ethnique ; mais les caractères généraux du mouvement qu'il étudie n'en sont pas modifiés. La même formation, des aspirations communes, rassemblent à travers l'Europe tous les humanistes, qu'ils soient de Paris ou de Vienne, de Leyde ou de Cracovie, de Budapest ou de Padoue ; c'est la fortune des lettres grecques et latines qu'il faut étudier d'abord pour comprendre leurs œuvres et les problèmes généraux de l'humanisme à chaque période de son développement.

Dans les diverses parties de cette vaste discipline, quelles sont les tâches actuelles ? — Publier les textes littéraires, les correspondances, les documents, inventorier les ressources des archives et bibliothèques, faire les enquêtes biographiques, dégager par des vues d'ensemble le mouvement des idées. Intéressants en eux-mêmes, les résultats positifs acquis dans ces diverses directions par les savants hongrois, le sont également par le souci d'organiser méthodiquement le travail collectif. En ce qui concerne la publication des textes, je mentionnerai la collection éditée sous le patronage scientifique de MM. Fógel et B. Iványi, et dirigée par M. L. Juhász, de Szeged, *Bibliotheca Scriptorum mediæ recentisque ævorum* (Teubner édit.). Consacrée d'abord aux origines italiennes de l'humanisme hongrois, un élargissement progressif de son cadre doit lui permettre d'accueillir également les textes des autres pays. A côté des écrits littéraires, comme les poésies de Conrad, Celtes, Naldius, Strozza, les *Carmina* de Nicolas Oláh et Nicolas Istvánffy, le recueil des œuvres de Janus Pannonius, — dont l'édition, par M. Huszti, est très prochaine, — les correspondances du temps trouvent place dans cette collection. Je peux annoncer, pour un

proche avenir, les premières éditions complètes des lettres de J. Sambuc et d'André Dudith. M. H. Gerstinger, conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque de Vienne, s'est particulièrement occupé des manuscrits de Sambuc, qui constituent un fonds important de cette Bibliothèque : il était mieux qualifié que personne pour éditer sa correspondance. Quant à celle d'André Dudith qui, d'après un recensement personnel, doit comprendre trois cent cinquante à quatre cents lettres environ, inédites dans la proportion des deux tiers, c'est en collaborant avec M. L. Juhász que je compte en entreprendre la publication. Elle sera précédée d'un ou deux volumes d'*Opera Varia*. Ces écrits sont fort dispersés, en partie inédits, et la rareté de certaines éditions anciennes, les erreurs d'attribution, nous ont paru justifier le projet d'une publication d'ensemble. En général, la publication des correspondances d'humanistes est un problème à l'ordre du jour. Des spécialistes comme MM. les Prs Kot, de Cracovie ; et Lebègue, de Rennes, ont proposé des directives pour un travail méthodique. On peut déjà consulter l'importante correspondance de l'évêque hongrois, Verancsics, humaniste et diplomate, qui forme plusieurs volumes de la collection *(Monumenta Hungarica historica)*.

En dehors des témoignages littéraires et des lettres, les documents les plus instructifs pour l'histoire de l'humanisme sont ceux qui concernent la vie universitaire et le progrès des sectes religieuses. Les recueils d'A. Veress sur les étudiants hongrois en Italie peuvent servir de modèles à d'autres travaux du même genre. D'autre part, des collections de textes qui s'enrichissent progressivement, permettent de suivre, depuis leurs origines, le développement et les luttes des diverses églises en Hongrie : ainsi, le recueil déjà ancien de Fabo et celui, plus récent, de Stromp et Zsinka.

En Hongrie, comme ailleurs, un répertoire méthodique d'Archives publiques et privées rendrait de grands services. Un exemple tout récent nous vient de Pologne, où, il est vrai, les collections sont fort dispersées. Je signale en Hongrie l'importance que présentent les quarante volumes de documents manuscrits conservés à la Bibliothèque municipale (anciennement épiscopale) de Pécs et qui proviennent de J. Koller ; ils contiennent l'information rassemblée par celui-ci pour sa classique histoire de l'Évêché de Cinq Églises (Pécs), qui compta des prélats humanistes comme Janus Pannonius et André Dudith. Du moins en ce qui concerne la recherche des éditions rares, on peut consulter les ouvrages bibliographiques de Petrik et de Szabó-Hellebrant, et surtout l'excellent catalogue, tout récemment achevé par L. Dési, de l'importante collection formée par le comte Alex. Apponyi, trésor d'ouvrages précieux, aujourd'hui conservé au Musée National de

Budapest, et qui fournit un secours indispensable pour toute recherche relative à l'histoire littéraire de la Hongrie.

Parmi les travaux biographiques, je rappellerai les essais récents de Faludi et de Bach, qui étudient respectivement Dudith et J. Sambuc dans leurs relations avec les humanistes français. Ce problème particulier de l'influence française sur la culture hongroise au XVIe siècle, M. Eckardt, à qui l'on doit une étude sur Rémi Belleau, l'avait déjà traité notamment à propos de l'évêque humaniste Gosztonyi qui fit un séjour d'études à Paris. D'autres, M. Balint Vargha, dans une biographie complète ; M. A. Lang, dans un article, ont étudié les retentissements obtenus en Hongrie par l'œuvre de certains réformateurs et humanistes français : Th. de Bèze et Pierre Ramus. L'Institut français de Szeged édite, sous la direction de M. Béla Zolnai, une collection fort électique, mais qui réserve une place importante à l'humanisme, puisqu'elle a publié les monographies de Faludi et de Bach. Les travaux personnels de M. Béla Zolnai, qu'ils concernent le platonisme de la Renaissance ou le jansénisme en Hongrie, savent allier à l'érudition un sentiment très vif de l'esthétique littéraire. Cependant, M. Huszti a fait paraître sur Janus Pannonius un ouvrage capital, dont une traduction, au moins partielle, en italien ou en français, serait la bienvenue. Une suite d'articles qu'il a publiée dans la *Giornale critico della Filosofia italiana* (1930), donne des informations précises sur le platonisme à la cour de Matthias Corvin.

L'histoire des idées en Hongrie a trouvé un maître en la personne de M. Thienemann ; appliquée au XVIe siècle, sa méthode suggestive a particulièrement mis en valeur l'influence d'Érasme sur l'humanisme hongrois après le désastre de Mohács. On peut dire que la brillante période antérieure a, jusqu'ici, retenu davantage l'attention des spécialistes, ceux de la génération précédente, Eugène Abel, St. Hegedüs, G. Fraknói, comme aujourd'hui MM. Huszti, Fogel, ainsi que M. L. Juhász et ses collaborateurs. Le XVIe siècle intéresse à son tour, mais dans ce vaste sujet, le foisonnement d'idées est tel que les enquêtes spéciales les plus diverses doivent étayer les synthèses de la Geistesgeschichte. La publication des textes historiques présente pour l'humanisme hongrois une particulière importance, en raison de l'invasion turque, de son immense retentissement sur tous les domaines de la culture, et aussi du brillant développement de l'historiographie hongroise à cette époque. Aux œuvres de Hongrois comme Oláh, Forgách, Sambuc, Istvánffy, il faut joindre celles d'Italiens : Antonio Bonfino, chroniqueur du règne de Mathias Corvin et J. M. Bruto, historien et polygraphe de la seconde moitié du XVIe siècle. Les « *Décades* » de Bonfino, texte fort important, seront prochainement rééditées, grâce à la collaboration de MM. J. Fógel, B. Iványi

et L. Juhász, et on dispose d'une édition récente due à F. Toldy de la chronique hongroise de Bruto *(Ungaricum rerum libri, qui exstant)*. Pour les divers textes disponibles en latin et en hongrois, il suffit de renvoyer au précieux petit guide que M. E. Lukinich a composé pour la *Société des Sources de l'histoire hongroise*. La philologie, entendue dans le sens le plus technique, fournit à l'histoire de l'humanisme d'indispensables précisions. Sans doute la question essentielle des manuscrits de Corvin méritait, après l'ouvrage de A. Hevesy, des mises au point récentes, comme celle que MM. J. Fógel, G. Fraknói, P. Gulyás, E. Hoffmann, ont fait paraître en collaboration. Mais, j'ai pu constater aussi en recherchant les manuscrits grecs d'André Dudith, le secours apporté par ces enquêtes pour préciser, au XVIe siècle, l'utilisation des auteurs anciens, et les relations entre les humanistes. Il convient de signaler ici l'intérêt particulier que les savants philologues de Hongrie portent à l'étude des tacticiens grecs et byzantins, d'une part ; à la chronographie et à l'épopée byzantine, d'autre part ; en raison du retentissement sur le domaine de ces recherches spéciales de certaines traditions hongroises, qu'explique l'histoire militaire et politique. Rome et Genève ne sont pas, en effet, les deux seuls pôles d'attraction opposés de l'humanisme hongrois : sans parler de l'apport ethnique original, il faut tenir compte de l'influence byzantine. On doit à M. R. Vári des recherches critiques précises sur les tacticiens grecs, tandis que M. Moravcsik étudie les textes byzantins du point de vue historique et littéraire.

Enfin, à côté des données politiques et religieuses, on ne peut négliger ni l'histoire des sciences, ni celle de l'art. Goldzieher, à propos de Dudith, et tout récemment Bálint Nagy, à propos de Sambuc, ont fourni sur le progrès de la médecine au XVIe siècle, des informations utiles ; on attend pour d'autres disciplines, des études documentées. Quant à l'importance de l'élément artistique dans la culture humaniste, il suffit, pour s'en rendre compte, de songer au genre poétique si cultivé alors, des *Emblemata*, et aux rapports qu'il présente avec la gravure et la numismatique. A. Bach a consacré quelques pages précises à cette question, dans son étude sur J. Sambuc, auteur de recueils réputés d'*Emblemata* et d'*Icones*. On ne doit jamais non plus négliger le rôle de la musique dans la culture hongroise. Au XVIe siècle, les progrès de la Réforme ont favorisé, en Hongrie peut-être plus qu'ailleurs, le développement de la musique religieuse, et il arrive qu'on rencontre des notations musicales dans les recueils de poésies sacrées et même profanes, des humanistes. La survivance dans cette poésie, trop souvent pédante de la tradition du lyrisme choral, n'a pas retenu, comme il conviendrait, l'attention des musicographes.

Ainsi, l'humanisme forme un immense domaine dont la défi-

nition même, encore flottante, peut être précisée, si l'on distingue, entre une forme idéale et permanente de la culture, une période donnée de l'histoire littéraire. Quelle que soit la définition adoptée, elle doit comprendre tant de problèmes que l'esprit serait exposé à se perdre dans cette enquête, sans un effort positif pour coordonner les recherches. Grouper à travers tous les pays, les spécialistes de cette discipline, leur réserver un organe international, ces tâches urgentes, des initiatives hongroises vont peut-être les assumer pour le bénéfice de tous. D'autre part, quel utile instrument serait une revue internationale d'humanisme, rédigée dans les quatre langues les plus usuelles, accueillant aussi des articles en d'autres langues, mais accompagnés de traductions analytiques ? S'il est vrai, comme j'ai lieu de le croire, qu'à Budapest le projet de fonder une telle revue est envisagé très sérieusement par un spécialiste des plus autorisés, qu'il me soit permis, pour terminer, d'en hâter de mes vœux l'apparition. Il suffit de souhaiter peut-être que les circonstances laissent bientôt disponibles les collaborations nécessaires pour une œuvre appelée à rendre de tels services à nos recherches. Elle ferait de Budapest, conformément au rôle traditionnel d'arbitre qui, dans ce domaine, paraît dévolu à la Hongrie, le centre même des études consacrées à l'histoire de l'humanisme européen.

(Paris.)

Pierre COSTIL.

NOUVELLES RECHERCHES SUR LES RELATIONS HUNGARO-ROUMAINES

Dans les dernières années, on assiste en Hongrie à un véritable renouveau des études roumaines, qui est dû, outre la tendance générale, à connaître les problèmes des anciennes nationalités de la Hongrie historique, à l'activité particulièrement féconde des professeurs de philologie roumaine de l'Université de Budapest. C'est à M. Carlo Tagliavini, collaborateur de la *Revue des Études Hongroises* (cf. *L'influsso ungherese sull'antica lessicografia rumena*, *RÉH.*, VI, p. 16-45) que revient le mérite d'avoir réorganisé les cours de linguistique romane et donné une première orientation aux jeunes esprits qui désiraient se vouer à l'étude de la latinité orientale. Son successeur, M. Louis Tamás qui, déjà en 1928, s'est fait un nom par ses travaux sur les plus anciens mots d'origine hongroise du roumain (*Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*, Ung. Jahrb. VIII-IX), est sans doute un des meilleurs spécialistes des rapports hungaro-roumains, dont l'activité laissera

des traces bien durables dans l'histoire des problèmes les plus discutés de la philologie roumaine. Dans ses efforts à faire connaître non seulement aux milieux savants, mais aussi au public cultivé de notre pays les résultats des dernières recherches objectives sur ces questions parfois trop épineuses, il peut s'appuyer aussi sur l'aide très précieux qui lui est offert par M. Eméric Lukinich, professeur d'histoire de l'Europe Orientale à l'Université de Budapest. C'est à leur collaboration qu'on doit les magnifiques volumes de l'Archivum Europæ Centro-Orientalis, cette nouvelle revue fondée en 1935 qui est destinée à réunir d'une manière commode, même pour les savants étrangers, les travaux relatifs au passé et au présent de l'Europe centrale et orientale. Le Comité de rédaction de cette revue, qui est présidé par M. Lukinich et dont le secrétaire est M. Tamás, s'est proposé le but de suivre de près toutes les recherches roumaines qui concernent les relations des Hongrois avec leurs voisins orientaux et de faire là-dessus ses remarques critiques, afin de pouvoir opposer, s'il le faut, aux tendances chauvinistes des ouvrages de propagande les conclusions qui se dégagent des études animées uniquement par l'amour de la vérité scientifique. Mais on aurait tort de croire que sur ce domaine l'activité des philologues et des historiens hongrois reste bornée aux controverses avec leurs collègues roumains, car parallèlement aux travaux polémiques on voit paraître bien des essais qui visent à donner une interprétation nouvelle aux faits essentiels de l'histoire roumaine et surtout aux détails des relations hungaro-roumaines qui sont encore loin d'être connues d'une manière satisfaisante.

Sans doute, le livre roumain qui a soulevé le plus de discussions en Hongrie, c'est le volumineux ouvrage de M. Nicolas Drăganu (*Românii in veacurile IX-XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei*, Bucarest, 1933). Selon l'auteur, cet ancien élève du Collège Eötvös (École Normale Supérieure), de Budapest, qui est actuellement professeur de Philologie roumaine à l'Université de Cluj-Kolozsvár, il y avait, avant la conquête arpadienne, des masses roumaines autochtones non seulement en Transylvanie, mais aussi en Pannonie (Transdanubie) et dans la Hongrie du Nord et du Nord-Est. Pour démontrer sa thèse, M. Drăganu, qui est un travailleur infatigable et, au moins en apparence, un chercheur très scrupuleux, a réuni une immense documentation qui peut être, en effet, bien impressionnante pour un lecteur non avisé. Néanmoins, les conclusions que le savant roumain s'est efforcé de tirer de son matériel, paraissaient, dès le premier moment, si hardies qu'à cet égard même ses compatriotes préféraient se tenir sur la réserve (cf. N. Iorga, *La place des Roumains dans l'histoire universelle*, Bucarest, I, p. 117). La réfutation des philologues hongrois ne s'est pas fait attendre : deux ans après, M. Tamás a fait paraître une

étude détaillée *(Rómaiak, románok, oláhok Dácia Trajánában)* dont on trouve un remaniement français dans les deux premiers tomes de l'Archivum Europæ Centro-Orientalis *(Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane)*. L'auteur de cet essai a donné certainement plus qu'une œuvre de polémique, car il a offert aux philologues et aux historiens une synthèse magistrale qui est un guide sûr et digne de toute confiance pour les problèmes si enchevêtrés et si mêlés de préjugés politiques de la « préhistoire » roumaine. Dans le chapitre qui est consacré aux diverses dénominations collectives des quatre embranchements du roumanisme, M. Tamás insiste sur le fait que la conservation du nom *Romanus (Rumân)* est une preuve décisive contre la thèse de la continuité nord-danubienne, car ce nom national ne devint le nom collectif d'un peuple (« völkerbindendes Kollektivum », selon la terminologie de Norden) qu'au Sud du Danube, derrière le « limes » où l'Empire réunit toutes ses forces pour résister aux attaques des Barbares. Quant au nom *vlach (valach*, Blac(h), etc., cf. *Valaque)*, il signifie souvent « berger » dans les langues balkaniques, ce qui prouve que les Roumains étaient le peuple pasteur par excellence de la Péninsule. Cela est d'autant plus probable que même le maintien de l'idiome latin est dû, avant tout, au caractère conservateur de la vie pastorale. A propos de la romanisation de la Dacie, l'auteur constate que l'espace de temps pendant lequel ce processus d'amalgamation dut s'opérer, fut très bref, et que les colons auxquels incombait la tâche d'assimiler à la latinité la population autochtone, étaient venus des provinces lointaines de l'Empire. Il s'ensuit qu'ils ne pouvaient pas devenir des facteurs aussi actifs de la romanisation que les colons italiques de la Transdanubie. D'accord avec M. Zeiller (cf. *Les origines chrétiennes des provinces danubiennes*, Paris, 1918, p. 41), l'auteur dénie catégoriquement l'existence d'un christianisme dacien. Quant à la fameuse évacuation sous Aurélien, il l'admet non seulement pour l'armée et les fonctionnaires, mais aussi pour la population civile. En considération de ces faits, M. Tamás regarde la thèse de la continuité latino-roumaine comme une survivance tardive des élucubrations humanistes. A propos de la pénétration des Roumains en Transylvanie, il précise que le plus ancien mot d'origine roumaine n'apparaît en hongrois qu'au XVIe siècle et que le plus ancien nom de personne qui est attesté dans les documents latins de Hongrie, ne date que du début du XIIIe. Dans le dernier chapitre, l'auteur jette un jour nouveau sur les données du Notaire Anonyme du roi Bela qu'on cite, depuis, le « Supplex Libellus Valachorum » (1791), comme autant de preuves péremptoires pour la conservation du roumanisme dacien. A cet égard, l'auteur partage l'opinion de M. Hóman et d'autres historiens hongrois qui soutiennent que

sur ce point, de même que sur bien d'autres, l'Anonyme ne fit que replacer dans le passé les conditions ethniques de son époque. La conclusion que le savant hongrois oppose à la théorie de M. Draganu, est donc à peu près la suivante : l'infiltration massive des Roumains sud-danubiens en Transylvanie ne peut être antérieure aux XIIe-XIIIe siècles, et par conséquent, elle est séparée par un intervalle de plus de sept cents ans de l'extinction des derniers groupes romanisés de la Dacie Trajane.

L'étude de M. Étienne Kniezsa (*Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*, Budapest, 1936) s'attache étroitement à celle de M. Tamás. Tandis que celui-ci a donné une orientation générale sur les problèmes de la formation de la langue et du peuple roumains, l'excellent slaviste qu'est M. Kniezsa, s'est proposé de soumettre à un examen critique la documentation de M. Drăganu. Il passe donc en revue tous les noms de personnes et de lieux qui servent d'arguments à son adversaire, en énumère les variantes avec un grand luxe de détails et met en relief un principe qu'on néglige malheureusement trop souvent dans les recherches étymologiques ; à son avis, il est impossible d'établir d'une manière certaine l'origine d'un nom de lieu, d'un nom de personne ou même d'un mot quelconque sans prendre en considération toutes les formes attestées dans les sources et sans tenir compte aussi des possibilités homonymiques dans les langues d'origine qui entrent en ligne de compte. Selon M. Kniezsa, le travail de M. Drăganu ne satisfait que très rarement à ces exigences, puisque l'auteur, qui ne se soucie guère de la critique de ses sources, puise souvent ses informations dans des éditions et publications réputées pour leur inexactitude. Il prend des termes latins retraduits du hongrois (p. ex. : Piscina rotunda, cf. Kerektó « lac rond ») pour des mots roumains qui seraient intercalés dans les textes des chartes de Hongrie. Si une dénomination hongroise a, par hasard, un sens en roumain aussi, il n'hésite pas à l'attribuer à l'influence du peuple auquel il appartient. Il se laisse séduire par des similitudes de caractère purement acoustique, afin de pouvoir ramasser un nombre plus grand d'arguments en faveur de sa thèse. M. Kniesza finit donc par conclure qu'il faut définitivement renoncer à chercher des Roumains en Pannonie et dans les Carpathes du Nord.

A propos de la latinité de la Transdanubie, il convient de signaler encore la brève synthèse de M. Ladislas Gáldi (*Le romanisme transdanubien*, Rome, 1937) où les faits essentiels de la langue des inscriptions pannoniennes sont placés dans les cadres des investigations historiques et archéologiques. L'auteur réussit à démontrer que le parler roman qui était probablement en formation dans cette province habitée par une population italo-celtique et illyrienne, appartenait indubitablement aux langues

romanes de type occidental, étant proche parent de la langue du Norique et des idiomes rhétiques. Il est à remarquer que tout récemment les recherches de M. W. von Wartburg sur les grandes divisions de la Romania, ont abouti à des résultats analogues (cf. *La posizione della lingua italiana nel mondo neolatino*, Leipzig, 1936, carte 1).

A côté de ces ouvrages de caractère historico-philologique qui sont consacrés, comme nous venons de voir, à la réfutation de la thèse de la continuité transylvanienne, on pourrait signaler toute une série d'études qui jettent un jour nouveau sur d'autres détails peu connus de l'histoire roumaine. Rappelons, à titre d'exemple, l'article de M. L. Rásonyi sur les relations cumano-roumaines (*Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'État des Roumains. L'origine des Basaraba*, Arch. Eur. Centro-Or., I, 221-253) où l'excellent turcologue cherche à prouver par une documentation anthroponymique particulièrement étendue que le nom de ce grand prince organisateur des Roumains, qui, pour un moment, s'opposa avec succès à la chevalerie brillante de Charles d'Anjou, est d'origine turque et qu'il signifie « père conquérant » ou « père régnant ». Si l'on tient compte du fait que même dans les synthèses les plus modernes de l'histoire roumaine, la contribution des peuples turcs aux premières cristallisations d'État n'est pas appréciée à sa juste valeur, on a au moins une idée de l'importance capitale des considérations que M. Rásonyi développe à propos de l'explication du nom de Basaraba.

Mais ne croyons pas que les spécialistes des autres disciplines historiques ne s'adonnent pas avec un zèle égal à l'étude des relations hungaro-roumaines. Pour l'influence que la musique populaire hongroise a exercée sur celle des peuples environnants, on a maintenant une synthèse excellente de M. Béla Bartók (*La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins*, Budapest, 1936) qui fait voir en détail les diverses adaptations des mélodies hongroises. Quoique « la question des influences réciproques des mélodies populaires hongroises et roumaines soit particulièrement compliquée par suite de l'hétérogénéité de la mélodie populaire roumaine », le grand musicologue hongrois sait déceler avec une rare intuition les faits essentiels de cette évolution bien complexe.

Néanmoins pour donner un tableau complet de la vie intellectuelle du roumanisme, il faut approfondir, outre les recherches historiques, aussi l'étude de la langue et de la littérature. En fait d'histoire littéraire, on a à citer tout d'abord deux essais de synthèse qui ont paru dans un recueil rédigé par M. Nicolas Asztalos (*La Transylvanie historique*, 1936). Le premier, celui de M. L. Tamás est consacré aux Roumains transylvains en général et surtout à leur littérature qui s'est développée en bonne partie sous l'influence

de la civilisation hongroise. En effet, rien n'est moins fondé que de prétendre, comme M. T. Bratu l'a fait dans une conférence à Berlin (cf. *Die deutschen Volksbücher bei den Rumänen*, Jena-Leipzig, 1936, p. 5), que les Hongrois aient rompu les liens du roumanisme avec la culture occidentale. Pour émettre pareilles assertions dénuées de tout fondement, il faut avoir oublié que les princes de Transylvanie ont soutenu, pendant des siècles, tous les efforts intellectuels des Roumains et que même les théories de l' « école transylvaine » auraient pu difficilement prendre naissance sans l'aide compréhensif des humanistes hongrois. M. Tamás fait bien ressortir les diverses étapes de cette évolution de plusieurs siècles, mais il est dommage que son esquisse n'embrasse pas la période moderne de la littérature (XIXe-XXe s.). Sur ce point, elle devrait être complétée par l'étude de M. Alexandre Kozocsa qui est parue dans le même recueil, mais qui, malheureusement, n'est pas aussi approfondie qu'on l'aurait désirée. Quant à l'étude de M. Constantin Sulica (*L'influence de la littérature et de la civilisation hongroises sur la littérature et la civilisation roumaines*, Szeged, 1937), c'est une synthèse très personnelle, mais riche en faits inédits, dans laquelle on regrette de ne pas retrouver avec une plus grande abondance de détails les faits primordiaux de la littérature roumaine moderne de Transylvanie. Rappelons encore, pour terminer cette brève revue des travaux d'histoire littéraire, les diverses contributions de M. L. Gáldi qui a essayé d'esquisser d'une manière générale le caractère et les rapports mutuels des provinces roumanophones situées sur les deux versants des Carpathes au point de vue de l'évolution de la littérature roumaine, faisant une place convenable à l'apport des civilisations étrangères avec lesquelles les Roumains avaient, par le passé, des contacts durables (cf. *Les problèmes géographiques de l'histoire de la littérature roumaine*, Budapest, 1935, *Eminescu et l'Europe Centrale*, Apollo, IV, p. 134-160). Il n'est pas douteux que tous ces efforts devront aboutir bientôt à une histoire générale de la littérature roumaine de Transylvanie, considérée à juste titre comme une partie intégrante de la vie intellectuelle hongroise.

Parmi les travaux linguistiques qui concernent les rapports hungaro-roumains, il faut nommer en premier lieu un nouveau dictionnaire du dialecte des Hongrois de Moldavie (dits « Csángó ») qui contient les matériaux réunis, encore bien avant la Grande Guerre, par le Finnois Yrjö Wichmann (*Wörterbuch des ungarischen Moldauer Nordund des Hétfaluer Dialektes nebst grammatikalischen aufzeichnungen und Texten aus dem Nordcsángódialekt*, Herausgeg. v. B. Csűry u. A. Kannisto, Helsinki, 1936). C'est un tableau saisissant de la pénétration des mots d'origine roumaine dans un patois latéral du domaine linguistique hongrois. A cet

égard aussi l'étude ethnographique de M. Gabriel Lükő (*Les Csángó de Moldavie*, I, Budapest, 1936) fournit quelques renseignements bien intéressants. Ces travaux montrent déjà l'importance capitale des études qui seraient à entreprendre dans le domaine des contacts linguistiques hungaro-roumains.

Comme ce compte rendu bien sommaire permet déjà de constater, les savants hongrois se vouent avec une attention toute particulière à l'étude des rapports de leur peuple avec les représentants de la latinité orientale, et il n'y a pas de doute que les travaux qu'ils consacrent à ces questions, serviront à élucider bien des problèmes âprement discutés de l'histoire des pays centre-européens.

(Budapest.)

Ladislas GÁLDI.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Bibliographia œconomica Hungariæ. T. I : 1505-1805. Conscripserunt E. Dóczy, E. Wellmann, St. Bakács. Budapest, 1934, Bibliotheca Musei Œconomiæ Ruralis Regni Hungariæ, in-8°, 354 p.

Cette Bibliographie s'est fixé pour tâche de donner une vue d'ensemble de toute la production imprimée, concernant l'ancienne littérature économique de la Hongrie. Elle comprend les XVIe et XVIIIe siècles et plus précisément la période comprise entre les années 1505 et 1805. En effet, c'est en 1505 que parut le premier ouvrage « économique » hongrois, et en 1805 que fut publiée la première grande synthèse établie d'après des méthodes de recherches scientifiques vraiment modernes, la première qui tient compte de l'originalité du sol et du climat hongrois. Cet ouvrage de plus de 2.000 pages symbolise la « fin » de l'ancienne littérature économique hongroise.

La présente œuvre bibliographique veut servir à un double but : 1° faciliter les recherches d'histoire économique qui ont pris un essor considérable dans la Hongrie d'après-guerre et 2° ouvrir la porte à une « histoire de la littérature économique » de notre pays, matière à coup sûr peu cultivée jusqu'à l'heure actuelle. Les savants auteurs ne manquent pas de définir le but de leur ouvrage. La Hongrie fut, en effet, durant ces trois siècles, un pays essentiellement agricole. En fonction de cet état économique, elle eut, dès le XVIe siècle, une littérature économique et une science théorique suffisamment développées. Mais cette richesse documentaire ne nous était que très difficilement accessible jusqu'à ces derniers temps, faute de bibliographies et de catalogues convenables. Les auteurs ont voulu remédier à cette lacune, et incorporer à notre grand domaine de recherches ces sources mêmes. Ils ont ainsi rendu possible l'élaboration d'un aspect historique très incomplètement connu de notre civilisation nationale. Aussi insistent-ils sur la nécessité d'une « histoire de la littérature éco-

nomique » et protestent-ils contre la définition trop conservatrice de l'histoire littéraire qui, d'après eux, ne veut admettre comme « faits littéraires » que les œuvres poétiques. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'approuver la conclusion pratique que les auteurs ont tirée de leur méditation, conclusion qui étend le champ d'investigation de l'économie.

Cette bibliographie énumère, en effet, tous les ouvrages et articles traitant un sujet économique quelconque ou ayant trait à l'économie et qui sont l'œuvre d'un auteur hongrois, tant à l'étranger qu'en Hongrie. Elle énumère également les publications les plus importantes des auteurs étrangers lorsqu'elles traitent de sujets économiques intéressant la Hongrie. Elle nous renseigne ainsi sur la totalité du territoire de l'ancienne grande Hongrie et sur les idées économiques qui avaient cours dans les pays civilisés. Aussi ne pouvons-nous qu'approuver l'auteur pour avoir admis la notion d'économie dans son sens le plus large. Jusqu'au XIXe siècle, ni les sciences, ni les connaissances pratiques n'étaient différenciées dans la mesure où elles le sont à l'heure actuelle. Il arrive bien souvent, par exemple, que l'auteur d'une « arithmétique pratique » fournisse des renseignements économiques de toute première importance (changes, taux d'intérêts, etc.). Cet état des choses a incité les auteurs à ne pas se contenter des titres d'ouvrages mais à parcourir les ouvrages eux-mêmes, jugeant ainsi de ce qu'ils contiennent réellement. Le classement fait d'après des vérifications si minutieuses ne peut qu'augmenter notre confiance envers ce guide indispensable.

Les auteurs ont adopté le plan de classement suivant : A) ouvrages et articles de périodiques ; B) périodiques et ouvrages collectifs ; C) noms d'auteurs avec données biographiques, et D) index établi d'après les différentes branches d'économie. Les sections A) et B) sont constituées dans l'ordre chronologique. Chaque titre comporte, en dehors de la description bibliographique précise, le résumé succinct de l'ouvrage et les bibliothèques de Budapest où les volumes ou articles peuvent être consultés. Notons que les langues de ces publications sont dans la plupart des cas le hongrois et le latin. Beaucoup sont néanmoins écrites en allemand et quelques-unes en langue slovaque.

Cet ouvrage bibliographique nous convainc une fois de plus de l'importance décisive de l'histoire hongroise en Europe orientale. Mais il nous convainc en même temps que les historiens hongrois, ayant la pleine conscience de cet état privilégié, s'efforcent de jouer dans la vie intellectuelle des peuples danubiens un rôle dont l'importance ne soit en rien inférieure à celui qui leur était traditionnellement dévolu.

T. Baráth.

Pierre DELATTRE. — **Nos Amis les Hongrois.** Esquisses et Souvenirs. Paris, Figuière, 1935, in-8°, 190 p.

Livre d'un Français sur les Hongrois, c'est assez rare, mais de temps en temps il en paraît un, et il cause toujours une surprise très agréable. Si une fois on se met à étudier ce peuple si petit, ce pays tellement éloigné, on l'étudie à fond, et on fait des découvertes inattendues. Ce peuple, qui a vécu pendant des siècles dans le voisinage immédiat des Allemands, des Autrichiens, porte dans tout : dans sa culture, ses mœurs, ses coutumes, l'empreinte de l'influence germanique. Cette influence existe, mais elle n'arrive pas à dominer uniquement toute la pensée hongroise. Le peuple hongrois, capable de comprendre tout ce qui s'adresse à l'âme ou à l'intelligence, ressent, dès qu'il la connaît, une profonde admiration pour la culture française, une admiration qui a créé des coïncidences de pensée dans les questions les plus importantes de la vie. Et le premier mérite de ce livre est justement d'avoir reconnu ces coïncidences dans le sentiment religieux français et hongrois ; pour le prouver, l'auteur ajoute une description minutieuse des centres catholiques de la Hongrie, description qui s'étend sur toutes les circonstances géographiques et sur toute l'histoire de ces lieux.

Son travail très solide met en lumière toutes les institutions du catholicisme hongrois, en parvenant à comprendre admirablement le caractère fondamental de la pensée catholique, et maintes fois aussi celui de la pensée patriotique hongroise.

Catherine RAŸMAN.

LINGUISTIQUE

Alexandre ECKHARDT. — **Dictionnaire hongrois-français.** (Eckhardt Sándor Magyar-Francia Szótára). Budapest, 1935. Librairie Eggenberger (Rényi), 952 p.

Comme l'auteur vient de le montrer dans une de ses études essentielles sur ses principes de lexicographe, la tâche de composer un grand dictionnaire hongrois-français n'était pour lui que l'aboutissement de ses travaux d'histoire littéraire. Approfondissant l'étude de l'esprit français, il était nécessairement amené à établir un parallèle entre celui-ci et l'esprit hongrois d'où il ne fallait qu'un pas pour étendre cette comparaison aussi à l'expression verbale de ces deux aspects si divers de la mentalité européenne. Voilà comment l'évolution subjective du problème nous prouve déjà que l'entreprise lexicographique qui demandait dix ans de travail infatigable, fut envisagée, au delà des buts d'utilité pratique, pour combler une lacune regrettable de nos études de linguistique, et

pour servir de point de départ à de nouvelles recherches scientifiques. En effet, c'est le dictionnaire de M. Alexandre Eckhardt qui a révélé à nos linguistes le vrai caractère du hongrois et le sens profond de son orientation parmi les langues centre-européennes. Nous avons montré ailleurs qu'il s'agissait là « non pas d'une langue indo-européenne qu'il fallait rendre par la phraséologie d'une langue généalogiquement apparentée, mais d'une langue finno-ougrienne qui avait passé, par suite de ses contacts culturels, par un long processus d'européanisation »[1]. Il y faut encore ajouter, pour comprendre toute la portée scientifique de la tâche bien ardue du savant auteur, qu'il fallait rendre le vocabulaire du hongrois, langue rustique mais pleine, dans ses couches supérieures, de calques d'origine allemande, en français, c'est-à-dire en une langue de caractère urbain, voire aristocratique et ressortissant, de par son évolution historique, à une autre sphère de culture. En outre, comment rendre en français moderne, langue analytique par excellence, la valeur exacte des formes verbales synthétiques du hongrois, comment imiter le réalisme auditif de nos verbes expressifs — encore mieux traduisibles en italien, — comment laisser percer la nuance caractéristique, la *couleur locale* de tant d'objets et de figures liés au sol hongrois ? M. Eckhardt a parfaitement raison de reprocher à un de ses devanciers d'avoir traduit le mot *belyár* par une périphrase aussi absurde que « un jeune paysan pompeux et insolent », mais, en réduisant cette figure typique à un simple « bandit », réussit-on à évoquer tout ce qui est attaché à ce nom dans les pièces populaires de Szigligeti ou dans un roman de Maurice Jókai ? En même temps, un nombre considérable des termes de notre langage scientifique reflète des notions empruntées de l'allemand. Comment traduire les mots tels que *kultúrpolitika*, *kultúrfölény*, *kultúrpalota* et mille autres encore ? Voilà pourquoi traduire du hongrois en français c'est plutôt un travail d'adaptation où il faut souvent renoncer à trouver des équivalents parfaits.

Malgré ces difficultés qui, dans certains cas, nous paraissent presque insurmontables, M. Eckhardt, profitant de ses expériences d'observateur fin et pénétrant, et sachant voir dans le microcosme d'un mot l'expression la plus fidèle de la mentalité inhérente à une communauté culturelle, s'est proposé comme but et a, en effet, réussi à donner « un conseiller sûr et généreux » aux Hongrois désireux d'approfondir l'étude du français. Pour mieux pénétrer l'esprit de la langue française, il ne se borne naturellement pas à enregistrer les mots et les synonymes avec une étonnante sûreté de maître, mais il y ajoute encore un grand nombre de locutions

(1) *Zeitschrift für franz. Sprache und Literatur*, Bd. LIX, 1935, p. 511-2.

et de tournures toutes faites qui, la plupart du temps, ne laissent pas subsister le moindre doute sur l'emploi et la nuance stylistique de l'expression en question. C'est là qu'on peut admirer le mieux jusqu'où peut aller la pénétration d'un savant étranger ayant consacré une vie entière à connaître les plus secrets ressorts de la vie et de l'âme françaises. Un des critiques a bien raison de dire que ce dictionnaire avait révélé même à beaucoup de Hongrois l'acception précise et le fond psychologique de nombre de tours de leur langue maternelle. Nos termes réputés « intraduisibles » y sont, pour ainsi dire, « démontés » selon leurs diverses nuances sémantiques de sorte que même le fameux « *hangulat* » (Stimmung) donne lieu à l'auteur de faire une série de rapprochements suggestifs [1. *(lelki)* état d'âme *v.* d'esprit, état moral, moral, disposition d'esprit; 2. *(környezetben)* atmosphère, ambiance, *barátságos hangulatban :* dans une atmosphère de cordialité ; *közhangulat :* état des esprits ; opinion ; *(tőzsdei)* ambiance ; *szilárd hangulat :* note d'ensemble soutenue ; 3. *(tájé, helyé, időé)* atmosphère, impression ; esti hangulat : impressions du soir ; 4. *(szóé)* nuance affective ; 5. *(jó, rossz stb.)* humeur, disposition... *engedékeny h.-ban :* en veine de libéralisme *nincs hangulatban :* il n'est pas dans son assiette... *hangulatot csinál :* (társaságban) mettre la société en train,... etc.]. C'est pourquoi la parution du dictionnaire de M. Eckhardt est aussi un événement de première importance au point de vue de l'enregistrement lexicographique du hongrois d'aujourd'hui. Son trésor lexicologique dépasse de beaucoup celui de Kelemen *(Dict. hongr.-allem.)* et peut être considéré, à juste titre comme le miroir le plus fidèle du hongrois de nos jours, tel qu'on le parle et qu'on l'écrit. Il faut bien faire ressortir le fait que le travail de l'auteur ne s'était pas borné à tenir compte seulement de la langue écrite. Il s'étendait aussi à tous les domaines de la langue parlée de sorte que même les mots d'origine étrangère (Fremdwörter) ont trouvé bon accueil dans cette synthèse aux aspects si multiples. M. Eckhardt prenait au sérieux ses obligations de lexicographe à tel point que dans son dictionnaire on retrouve même des tournures anglaises souvent usitées dans la langue de la conversation comme *business is business* (« en affaires comme en affaires », ajoutons : « les affaires sont les affaires »). L'auteur s'est montré plus prudent dans l'admission des néologismes qui, en effet, sont souvent d'une durée trop éphémère, mais dont l'usage, au moins dans certains cas, tend à se généraliser continuellement. A en juger d'après le langage des journaux, il conviendrait d'ajouter dans une seconde édition les néologismes, tels que *edző, borulátó, rangrejtve.* Il serait facile d'établir aussi la liste des composés qui pourront être cherchés dans ce dictionnaire bien que sur ce point le choix est extrêmement dif-

ficile à faire, puisqu'en hongrois de même qu'en allemand, les possibilités de composition des mots sont presque illimitées. Énumérons pourtant quelques composés dont l'usage est bien fréquent dans la langue d'aujourd'hui : *bankvezér, blokkjegy, céhtárs, délutáni ruha, félfátyol* (voilette), *felvég, ibolyakék, igehatározó, irónemzedék, kenyéririgység, kenyérharc, kisszakasz, nagy-, kisestélyi ruha, kutyakiállitás,* (exposition canine), *neoncső, tanácstagság.* Ajoutons-y encore quelques dérivés comme *igérget, ijedékeny, neszezni, beinteni, benaplózni,* ainsi que des expressions comme *iramodásnyira van, cudar idő,* etc. Quant aux interprétations françaises, nous venons d'en apprécier, plus haut, la justesse et la finesse, allant jusqu'aux moindres détails de l'aire sémantique des mots rubriques. Peu nombreux sont les cas où l'on pourrait ajouter à la phraséologie indiquée par l'auteur, d'autres synonymes d'usage fréquent. Rappelons, à titre d'exemple, que *fejhallgató* peut être rendu aussi par « écouteur » et que, au mot *megmászik,* on pourrait ajouter encore le néologisme « ascensionner ». De même *tandijmentesség* peut se traduire aussi par « exonération des frais » qui est un terme généralement usité (p. ex. à la Sorbonne).

Examinons maintenant quelques groupes de termes techniques pour montrer, au moins d'une façon très sommaire, la richesse des indications et des renseignements de détail qui résultent, bien entendu, de la multiplicité de l'érudition de l'auteur. Ainsi, parmi les termes d'histoire littéraire, il a inséré non seulement la dénomination française de nos plus anciens textes littéraires (ex. *Bécsi Képes Krónika :* Chronique enluminée de Vienne), mais aussi l'équivalent de certaines catégories, d'origine allemande, mais fort chères aux historiens modernes de la littérature hongroise (*irodalmi öntudat :* la conscience de soi-même de la littérature, littérature consciente). On pourrait y ajouter le terme « prise de conscience ». Au sens de *Periodisierung (korszakolás),* il y aurait peut-être lieu de signaler le néologisme « périodisation » admis par le dernier Congrès de Littérature comparée. Quant aux termes linguistiques, ils sont généralement bien représentés dans le dictionnaire de M. Eckhardt. On pourrait enrichir cette branche de la terminologie scientifique qui est encore loin d'être élaborée d'une façon uniforme, de quelques expressions puisées dans « le Langage » de M. Vendryès *(image verbale, matériel sonore).* A ce propos, nous rappellerons aussi quelques termes de psychologie comme *instinct grégaire, fonction praxique.* Parmi les termes de logique, il serait utile d'admettre (proposition) majeure et mineure. Laissant de côté les termes de commerce, d'astronomie et de physique que nous examinons ailleurs[1], remarquons que pour ce qui est du voca-

(1) V. notre compte rendu sur ce dictionnaire dans *Le Français moderne* (1936).

bulaire des sciences naturelles (et aussi en histoire naturelle), l'auteur a eu soin d'ajouter aux termes scientifiques, s'il y a lieu, aussi les termes populaires. Le domaine du sport n'est pas négligé non plus (voici quelques additions : hokkizó — *hockeyeur*, rekord igazolása — *homologation d'un record*, séugró — *tremplin pour le ski*).

Bien qu'il soit facile de faire l'éloge de ce dictionnaire si riche en excellentes qualités — ne serait-il pas absurde de le comparer aux essais tâtonnants des devanciers de M. Eckhardt dans ce domaine ? — il faut, pour le juger à sa juste valeur, le placer sous l'angle de l'œuvre de l'auteur et le considérer comme une étape significative d'une activité scientifique qui continue à se déployer avec un éclat toujours nouveau dans les diverses branches de l'histoire de l'esprit hongrois et européen. Qui ne retrouverait aussi dans cet ouvrage dépourvu, en apparence, de tout subjectivisme, la figure inquiète de ce chercheur infatigable chez qui les données immédiates de l'intuition avoisinent constamment avec les faits établis avec la compétence et la sagacité d'un grand savant ? C'est précisément ce trait subjectif qui constitue une des particularités les plus précieuses de l'ouvrage qui, par l'abondance de ses observations suggestives, ainsi que par les problèmes d'ordre général qu'il pose avec une clarté bien française, ne manquera certainement pas de montrer des voies nouvelles pour tous les spécialistes des rapports franco-hongrois.

L. GÁLDI.

Boris UNBEGAUN. — **Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes.** Paris, Champion, 1935, 83 p.

Excellent slaviste d'une objectivité rare et singulièrement précieuse, M. Unbegaun a donné, il y a trois ans, une étude remarquable sur *Le calque dans les langues slaves littéraires* (Revue des Études slaves, XII, pp. 19-48), où il a tenu également compte d'un bon nombre de faits linguistiques hongrois. Son nouveau travail traite un des chapitres les plus intéressants de la vie des nationalités sur le territoire de la Hongrie historique. Il commence par reconnaître les différences essentielles qui séparaient, de tout temps, les Serbes de Hongrie, d'avec la Serbie proprement dite. « La littérature serbe moderne est née en Hongrie... La domination turque maintenait, depuis le XVe siècle, la Serbie proprement dite à un niveau de culture fort médiocre... Si dure qu'ait été d'abord l'existence des Serbes dans leur nouvelle Patrie, elle leur a du moins valu un contact immédiat avec la civilisation européenne et le développement d'une littérature, et par conséquent une langue littéraire s'est trouvée facilitée du même coup (pp. 12-13). » On peut admettre aisément que ces considérations s'appliquent à bon

droit aussi, aux prises de conscience successives des autres nationalités, et notamment à celles des Roumains. M. Unbegaun suit de près les diverses étapes des débuts de la langue littéraire. On voit clairement, par son remarquable exposé, comment le slavon serbe a cédé la place au slavon russe qui, à son tour, a été remplacé par la pénétration du serbe comme langue littéraire. Espérons que cette pénétrante analyse qui, pour le moment, ne va que jusqu'à la réforme définitive de Vuk Karadzic, sera bientôt complétée par l'histoire de toute l'évolution ultérieure, de sorte qu'on aura une vue d'ensemble, riche de suggestions pour les travaux analogues, sur ce mouvement caractéristique « en faveur d'une langue littéraire » qui « aboutit à la création définitive du serbo-croate littéraire ».

L. G.

Louis TAMÁS. — **Romains, Romans et Roumains en Dacie Trajane.** Budapest, Académie des Sciences de Hongrie, 1935, 234 p.

Reprendre le problème si discuté de la continuité transylvaine des Roumains pour le soumettre à une critique dépourvue de toute tendance politique et guidée par le respect désintéressé de la vérité historique, ce devoir s'imposait déjà depuis longtemps à l'historiographie hongroise contemporaine. C'est M. Louis Tamás, l'excellent privat-dozent de philologie roumaine de l'Université de Budapest qui, après nombre d'articles consacrés au même sujet, s'est chargé de cette tâche bien délicate.

Son livre, divisé en cinq chapitres, commence par une vue d'ensemble de l'évolution historique des quatre embranchements du roumanisme. L'auteur y analyse avec beaucoup de sagacité le développement sémantique des divers noms ethniques de ce peuple. S'inspirant d'une remarque suggestive de Norden, il fait voir que ce n'est qu'à partir du ve siècle que le nom de « Romanus » se rencontre en tant que « völkerverbindendes Kollektivum ». Il en résulte que cette dénomination est ultérieure à l'évacuation de la Dacie sous Aurélien et que, par conséquent, elle doit être en relations avec le séjour des ancêtres des Roumains dans les régions sud-danubiennes. C'est pourquoi même le nom de « *rumân* » — relatinisé plus tard en « *román* » — semble être, à l'avis de M. Tamás, une preuve probante des origines balkaniques du peuple roumain. Les chapitres suivants fournissent une masse énorme d'arguments ethnographiques, historiques, linguistiques, etc., à l'appui de la même thèse. Profitant des études archéologiques de M. André Alföldi sur le romanisme dacien, M. Tamás donne un tableau parfait de la colonisation de cette province. Il a raison d'insister, une fois de plus, sur le rôle assez réduit de l'élément d'origine italique dans la romanisation de la Dacie. Ensuite, appliquant la

méthode dont Zoltán Gombocz s'était servi pour recueillir les mentions relatives à l'habitat primitif et aux migrations des Hongrois, l'auteur consacre une attention toute particulière aux problèmes de filiation des traditions littéraires et historiques qui se rapportent dès le Moyen Age aux origines des Roumains. Grâce à la richesse de sa documentation, il réussit à prouver d'une façon incontestable que la thèse de la continuité, soutenue avec tant de vigueur par les membres de l' « École Transylvaine », n'est, en dernière analyse, qu'une survivance tardive des élucubrations pseudo-historiques du Moyen Age et de la Renaissance. Pour montrer dans quelle mesure les tendances « daco-roumaines » aboutissent à des exagérations inadmissibles pour la science objective, M. Tamás croit nécessaire de soumettre à une sévère mais juste critique le dernier ouvrage volumineux de M. Nicolas Drăganu sur le rôle de l'élément roumain dans l'évolution de la Hongrie historique. Cette esquisse des diverses théories relatives à la continuité transylvaine a pour but de démontrer que, selon toute probabilité, les « Proto-Roumains » de Transylvanie, même s'ils existaient, devaient être fort peu nombreux et que par la nature des choses, ils ne pouvaient parler un dialecte néo-latin pénétré d'origine balkanique, ce qui va à l'encontre de la théorie d'immigration, admise par une partie des spécialistes des questions roumaines. A ce propos, l'auteur résume, en partie d'après l'ouvrage essentiel de Sandfeld, les particularités qui sont propres aux roumains et aux autres langues balkaniques. Il met en évidence le fait que dans cet amas de Slaves, d'Albanais et d'autres peuples encore fort mal connus, le peuple roumain n'a pu maintenir sa langue néo-latine que grâce à sa manière de vivre conservée dans sa rusticité primitive (vie de pasteur, transhumance). Établis dans les villes, les Roumains n'auraient pu résister à la force assimilatrice des Slaves, ce qui aurait amené la perte de leur langue et de leur caractère ethnique. Par rapport aux relations linguistiques albano-roumaines, M. Tamás a raison de montrer l'importance de l'article postposé pour la structure intérieure de la langue bien qu'il considère cette espèce d'article comme un fait isolé, sans préciser sa fonction dans le mécanisme de détermination des langues respectives. En même temps, il aurait bien valu la peine d'y ajouter au moins quelques remarques aussi sur l'article de caractère analogue en bulgare qui mériterait d'ailleurs aussi un examen plus approfondi, surtout en ce qui concerne ses relations éventuelles avec l'article enclitique du roumain. — Comme tous ceux qui s'opposent à la thèse de la continuité, se rangent presque involontairement parmi les savants dits « rösleriens », M. Tamás doit s'occuper au moins en passant, aussi d'un argument bien connu de Rösler, à savoir des anciens éléments germaniques du

roumain. S'inscrivant en faux contre la théorie absurde de Diculescu sur les éléments d'origine gépide, il fait sienne la prudente opinion de M. Mario Roques : « Ce n'est pas l'illusoire reconstitution de quelque forme gépide d'après les mots du bas-allemand qui comblera l'hiatus » (*Romania*, XLIX, p. 145). Après avoir jeté un coup d'œil sur les éléments d'origine ruthène du roumain, dont quelques-uns étaient censés antérieurs au XIIIe siècle, l'auteur passe à la partie positive de son travail. Jusque-là il n'a fait qu'infirmer les preuves alléguées en faveur de la continuité. Maintenant, au contraire, il cherche à prouver que, d'après les documents hongrois, rien ne nous oblige d'admettre les débuts de l'infiltration roumaine en Transylvanie pour une période antérieure à la première moitié du XIIIe siècle. A l'encontre de Densussianu et de Drăganu, il établit que le premier nom propre dont l'origine roumaine paraît certaine, est la forme *Fichur* (Fitchour empruntée de roum. fecior), attestée vers 1202-3. De même, on ne trouve aucun nom de lieu d'origine roumaine qui soit antérieur au XIIIe siècle. Ces faits linguistiques s'appuient aussi sur une série de données historiques que l'auteur ne néglige pas d'énumérer en ordre chronologique. Il en résulte que, jusqu'au XVIe siècle, le nombre des Roumains paraît avoir été peu considérable en Transylvanie. Il est curieux de remarquer que l'influence du hongrois sur le roumain est démontrable dès le XIVe siècle — époque où le royaume des rois angevins influe puissamment aussi sur l'organisation politique des voïvodats naissants — tandis que les plus anciens mots d'origine roumaine en hongrois ne remontent pas au delà du XVIe siècle. On est justifié d'y voir non seulement un simple fait de langue, mais aussi un détail d'évolution culturelle qui n'est nullement négligeable pour celui qui entreprendrait un jour une étude d'ensemble sur le rayonnement et le rôle civilisateur du hongrois en Europe Centrale.

Dans le dernier chapitre, l'auteur développe ses idées sur certains passages de la chronique du Notaire Anonyme du roi Bela, qui ont été souvent mis en rapport avec la thèse de la continuité. Conformément à l'avis de la majorité des historiens hongrois, M. Tamás n'y voit que des anachronismes qui ne nous doivent pas surprendre chez un auteur qui, par ses sources d'information, sa méthode et l'acheminement de sa pensée, est si étroitement lié à son époque. Pour le prouver, M. Tamás a l'idée ingénieuse de faire un rapprochement entre l'Anonyme hongrois et un Anonyme français qui, dans son récit de voyage, fit une mention non moins légendaire des Macédo-Roumains.

L'ouvrage du jeune savant qui a réussi à montrer à la lumière de la science objective les problèmes si complexes de la continuité des Roumains en Transylvanie, est certainement une synthèse

des plus importantes qui, grâce à une traduction française qui paraîtra prochainement, ne tardera pas à être connue partout où l'on s'intéresse pour la formation historique des peuples du bassin danubien.

L. ARADI.

LITTÉRATURE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE

J. HANKISS et L. MOLNOS-MULLER. — **Anthologie de la Poésie hongroise.** Traductions de E. BENCZE, Al. ECKHARDT, H. GACHOT, J. HANKISS, E. KUBEK, P. RÓNAI, Al. TÉREY, G. VAUTIER. Paris, **Sagittaire**, 1936, in-8°, 240 p.

Les amis de la littérature hongroise ont été agréablement surpris par ce volume, dont le but est de donner au public français une riche et belle collection des joyaux lyriques de la poésie hongroise. Nous avons aussi l'espoir que ce volume rendra plus accessible au lecteur français l'âme hongroise qui lui semble encore un peu exotique. La composition d'une anthologie est une tâche particulièrement délicate, car le rôle du goût personnel y est prépondérant ; dans le cas le plus favorable, le lecteur trouve que rien n'est superflu dans le livre, mais il voudrait y voir figurer encore tel ou tel poème préféré. Cependant, le cadre de l'ouvrage est limité par l'éditeur.

L'anthologie que nous avons devant nous donne vraiment ce que la poésie hongroise a produit de meilleur. Aucun reproche ne peut être fait en ce qui concerne la sélection des poèmes : les rédacteurs et leurs conseillers, tant du côté français que du côté hongrois, constituent la meilleure garantie de l'excellente qualité de la matière publiée. Les prémices débutent, avec juste raison, par le premier poème hongrois : la *Complainte de Marie*, du XIIIe siècle. Ils montrent les origines de la poésie hongroise, par un exemple de chaque genre à travers les siècles, jusqu'à l'âge d'or : l'époque des classiques : Arany et Petofi. Mais le plus gros du volume porte sur les œuvres des dernières dizaines d'années, dont la production par sa nature même se trouve plus près de l'âme du lecteur français de nos jours. La collection reflète ainsi le caractère national particulier, mais laisse apparaître également les liens qui unissent, à l'Occident, ce caractère national. Les fruits des toutes dernières années, bien que souvent dignes d'attention, ne sont pas encore suffisamment mûrs, même dans l'opinion littéraire hongroise, pour être présentés à l'étranger. Dans son ensemble, le livre nous présente moins des personnalités lyriques en particulier, que la nature et le caractère mêmes de toute la poésie lyrique hongroise.

Les quelques remarques que nous voudrions faire au sujet de l'anthologie ne concernent la matière publiée qu'en second lieu. C'est surtout à propos de la traduction littéraire française-hongroise que nous serions désireux de dire quelques mots. Si nous comparons les possibilités de la traduction des poèmes hongrois et des poèmes français, nous constatons que la langue hongroise se trouve dans une situation particulièrement avantageuse. Elle a, en effet, trois prosodies différentes à sa disposition : la prosodie qualitative (nationale) basée sur l'accent, la prosodie antique, quantitative, libre, qui suit l'exemple latin, et la prosodie quantitative rimée des Italiens, des Français et des Allemands. Il n'existe peut-être pas une autre langue qui permette de rendre aussi bien la métrique d'une autre langue. La situation du traducteur français est bien plus difficile, car il n'a qu'une seule prosodie à sa disposition : la prosodie qualitative basée sur l'accent. La difficulté réside surtout dans le fait que l'accent dans la prosodie qualitative (nationale) hongroise se trouve toujours sur la première syllabe de la mesure, celle-ci étant descendante (trochaïque), alors que dans les vers français l'accent est toujours à la fin de la mesure dont l'allure est, par conséquent, ascendante (iambique). La traduction française des chansons populaires hongroises ou de poèmes analogues ne peut donc jamais être parfaite, car l'allure (ou cadence) de ses vers, la musique de ceux-ci, en quelque sorte, est différente. Bien que la traduction des deux poèmes populaires de l'Anthologie (p. 226) soit excellente, le rythme nous paraît étrange, comme celui d'un morceau de musique joué sur un instrument autre que celui pour lequel le morceau a été composé ; la traduction de la chanson populaire du XVIIe siècle (*Voilà que triste*, p. 14) est d'un art exquis, et pourtant son atmosphère est changée. La métrique est d'ailleurs intimement liée à la longueur des vers ; les vers lents et longs produisent un effet psychologique tout différent de celui de vers rapides et courts, annonçant une fin précipitée. L'art des vers courts occupe une place à part dans la poésie française (Th. Gautier, Verlaine), il faut donc savoir tirer parti de cette particularité dans la traduction.

L'élément suivant est la musique des vers, qui se manifeste dans le rythme, mais aussi dans l'action profonde de la rime sur l'oreille et sur l'âme. Il est désagréable de lire la traduction peut-être exacte, mais dépouillée de tout effet artistique, d'un poème dont le rythme et les rimes constituent une véritable harmonie dans l'original. L'idée de devoir lire en prose hongroise : *Le Roi d'Yvetot*, de Béranger ; *Le Vase brisé*, de Sully-Prudhomme ou *L'Art poétique*, de Verlaine, me remplit d'horreur. Et ici nous abordons la question importante des qualités dominantes de la traduction. Celles-ci peuvent être condensées dans la formule

idéale suivante : fidélité dans le sens (ou contenu), dans la forme et dans l'atmosphère. A mon avis, la fidélité dans l'atmosphère est la plus importante : la traduction doit produire autant que possible les mêmes sensations que l'original ; ce but est généralement le plus facile à atteindre en suivant de près les particularités de la forme (rythme, rime, longueur). C'est le contenu qui doit être le plus sacrifié, réduit plutôt qu'augmenté par des chevilles d'origine étrangère. *L'Anthologie* des Éditions Sagittaire abonde d'excellents exemples de ce genre : une strophe de Balassi (p. 7), chanson populaire ancienne (p. 14), Csokonai (p. 28), Arany (p. 80), Bárd (p. 105), Szabolcska (p. 107), Havas (p. 156), Lendvai (p. 17), les chansons populaires : *On dit*, *Par où* (p. 226) et *Pourquoi* (p. 228). *Homère et Ossian*, de Petőfi (p. 62), donne une assez bonne impression, bien que l'allure de la traduction, non exempte d'une certaine lourdeur, reste incapable de suivre les anapestes fougueux de l'original. *Le Frère de la Mort*, d'Ady (p. 112), produit un effet meilleur, ce qui est attribuable surtout au fait d'avoir gardé la longueur des vers ; mais la traduction de *L'Automne à Paris*, poème, si riche et de forme si subtile, est complètement terne et prosaïque. La langue française avec la richesse de sa métrique et avec l'abondance de ses rimes harmonieuses n'a point besoin de ces paraphrases rampantes ; elle se prive elle-même des agréments des chefs-d'œuvre poétiques étrangers. A ce point de vue, nous sommes réellement riches, puisque, en plus de notre propre littérature, il n'en est guère d'autre dont les chefs-d'œuvre ne nous soient accessibles dans une traduction fidèle, tant au point de vue du contenu que du point de vue de la forme et de l'atmosphère. C'est pourquoi malgré le plaisir que j'ai à lire la traduction de *Madách*, par G. Vautier, qui suit fidèlement toutes les nuances du texte, j'éprouve de la peine à la lire en prose de dissertation et non pas en vers appropriés (ce n'est pas des vers alexandrins, se scindant en deux hémistiches, que je veux parler, mais des vers de dix pieds, non coupés). Le poème non versifié ne permet d'apprécier que les idées contenues, l'envolée du sentiment et l'arome délicieux de la forme se perdent.

Cette *Anthologie* est la meilleure preuve qu'il est possible même en langue française, de donner de bonnes traductions artistiques, et d'éviter les paraphrases prosaïques. Nous serions très heureux de voir dans une prochaine édition un plus grand nombre de traductions publiées, — toutes peut-être, — dans une métrique s'approchant de celle de l'original.

Cependant, même sous sa forme actuelle, notre *Anthologie* est appelée à rendre de grands services, en illustrant l'exposé théorique du *Panorama de la Littérature hongroise ;* ces deux livres s'unissent ainsi pour n'en former qu'un et pour permettre à la

littérature hongroise de rejoindre en France un nombre d'amis sans cesse accru.

(Université de Pécs.)

Guillaume TOLNAI.

Sándor SOLYMOSSY. — **Contes et Légendes de Hongrie.** Recueillis et annotés par S. S., de l'Académie de Hongrie. Avant-propos de Jérôme et Jean THARAUD. Avec 24 illustrations de István BENYOVSZKY. Paris, 1937, Les Éditions Internationales, gr. in-8°, 494 p.

Il vient de paraître, dans la « Collection de Folklore », un important volume sur les *Contes et Légendes de Hongrie*, dont la formule nouvelle marque toute l'importance que tend à prendre, de nos jours, cette science humaine intégrale qu'est le folklore.

Cet ouvrage renferme, à côté des contes populaires proprement dits, un choix de légendes historiques, locales religieuses et de ballades, c'est-à-dire l'ensemble de la tradition littéraire et morale de ce pays. Et on y a joint, d'une part, une étude sur l'histoire et la vie hongroise, pour définir le peuple qui a créé ces œuvres ; d'autre part, des notes comparatives, dues à M. Sándor Solymossy, qui éclaircissent les innombrables rapports de cette littérature populaire hongroise avec le folklore universel. Ainsi, les lecteurs français trouvent ici une « somme » de la tradition orale dans un pays où celle-ci est encore très vivante et, par suite d'une grande valeur, pour l'étude même des problèmes sociologiques. Car nous devons noter que le cas de la Hongrie est privilégié et sans doute unique. En effet, nous ne pouvons recueillir de semblables ensembles de littérature orale que dans deux cas : d'abord pour les *provinces*, des pays européens, c'est-à-dire pour des unités sociales décapitées de leurs activités supérieures et dirigeantes ; ensuite pour les peuples *primitifs*, donc étrangers aux développements complexes de la culture. La Hongrie, au contraire, offre un accord naturel et continu entre la région et la nation, entre le peuple et la civilisation, entre le passé et la vie. Cette harmonie est d'ailleurs menacée, comme partout, par les conditions modernes de l'existence, mais il est d'autant plus intéressant de l'étudier et d'en tirer les leçons humaines qu'elle comporte.

Quels sont donc les éléments typiquement hongrois de ce livre ? Si l'on examine les sujets et les thèmes de ces récits, on s'aperçoit vite qu'ils remontent presque tous, comme d'ailleurs ceux de tous les pays, à ce vaste fonds encore mystérieux du folklore universel. L'introduction nous affirme pourtant qu' « il se trouve en Hongrie beaucoup de contes entièrement nouveaux et introuvables ailleurs ». Mais, lorsqu'on étudie de près les notes critiques, cette nouveauté disparaît presque entièrement. Et même les deux

seuls contes dont M. Solymossy maintient l'originalité hongroise, prêtent à contestation. Le premier — *Que Dieu vous bénisse* — nous montre un roi qui essaye d'abord vainement de faire disparaître dans des supplices le prétendant à la main de sa fille, puis lui promet des présents de plus en plus riches pour se débarrasser de lui. Ce changement d'attitude se retrouve dans les contes très fréquents du type n° 71 de Grimm, où les « doués » aident le héros à exécuter les ordres dangereux du roi, et dans ceux du type n° 90 de Grimm, où un fermier, après de vains essais de meurtre, tente de renvoyer à prix d'or son valet qui ne veut que lui donner un soufflet. La seule originalité du conte hongrois est peut-être une contamination des deux types. De même, le second conte — *Le Chevalier Miklós* — est formé de la réunion de deux contes différents ; mais ce procédé se rencontre dans les contes de tous pays (cf. Cosquin, *Contes de Lorraine*, nos 15, 19, 22, 57...).

Ce n'est donc pas dans les éléments, étrangement semblables partout, et qui remontent sans doute à certains rites très anciens, que l'on trouvera l'originalité de ces contes, mais dans la manière de les traiter, et dans l'esprit qui les anime. C'est comme un langage, dont on n'invente pas les mots, mais qui pourtant peut traduire le fond de l'âme.

D'abord l'Introduction signale justement le talent dont témoignent certains de ces récits, par leur riche développement, leur vivacité et leur poésie. L'inégalité entre eux est flagrante, et quelques-uns sont des nouvelles délicieuses, de petits romans émouvants, comme la *Légende de Rip*, l'*Homme à la tête de fer*, *Ráadó et Anyicska*. Notons d'ailleurs que certains des plus grands écrivains hongrois, comme János Arany et Mihály Vőrősmarty se sont inspirés de ces légendes, comme ailleurs Shakespeare, Gœthe et La Fontaine. Il y a en outre quelques détails de mœurs qui situent les contes en Hongrie, soit des traits mythiques d'origine orientale, tel cet homme à tête de fer que M. Solymossy a étudié dans cette *Revue*, soit la place importante donnée aux chevaux et à leurs exploits magnifiques, ces chevaux qui se nourrissent de braise ardente ! ou encore cette fureur de musique qui apparaît souvent (par exemple p. 405 et p. 307 où est dépeint le rythme d'une czarda).

Mais on trouve d'autres éléments plus profonds et plus significatifs de l'âme hongroise dans ces contes. On y remarque un sentiment de l'immensité des plaines et de la terre, une rêverie devant l'espace, fréquents dans tous les contes, mais que la vie ancienne des Hongrois a développés en eux. Une formule répétée plusieurs fois comme : « Dans ce monde si grand, et même dans la petite Hongrie » (p. 349) en donne une idée.

Parfois même, on rencontre une poésie de « l'errance » à travers

les plaines, qui rappelle celle de la Bible (p. 38). Et le début suivant : « Il y avait autrefois bien au delà de l'Océan de rêve » (p. 342), ne nous évoque-t-il pas la nostalgie d'un Maeterlinck ? Mais, d'autre part, les passions exprimées sont chaleureuses et franches. Ainsi, l'amour se traduit une fois par une image étonnante, Anyicska révèle à Ráado, son bien-aimé, les épreuves qui l'attendent : la plus dangereuse de toutes sera de dompter trois chevaux furieux dont le plus terrible sera... elle-même. Et après la lutte avec le cheval vomissant des flammes et quand « le sang lui coule sur le flanc », Ráado « l'essuie avec son mouchoir de soie ».

On ne voit guère, dans ces contes, le travail acharné des métiers, les exploits des forgerons, les nains gardiens de mines et de trésors, familiers aux contes allemands, mais en revanche y abondent les cavalcades magnifiques, les exploits généreux et tumultueux, les danses et les chants, signes de la riche vitalité d'un monde mouvant.

Remarquons que ce goût du mouvement exprime un des modes essentiels de la sensibilité humaine : la loi du passage, dont un folkloriste a cru pouvoir faire la loi essentielle de la mentalité primitive (Van Gennep, *Les Rites de Passage*). Et notons aussi que c'est en même temps un des aspects caractéristiques de la civilisation moderne : Paul Valéry n'a-t-il pas dit pour définir notre temps : « Voilà donc que l'homme mobile s'oppose à l'homme enraciné » ?

D'autres questions assez délicates se posent maintenant que nous ne pouvons ici qu'indiquer. La plus importante est celle du rapport de l'Orient et de l'Occident. Ce problème s'est posé déjà pour les contes de tous les pays et les thèses les plus contraires sont encore soutenues. La situation de la Hongrie rend ici ce problème particulièrement intéressant. M. Solymossy incline nettement, dans beaucoup de cas, pour la thèse de l'origine orientale. Certaines de ses affirmations me semblent contestables. Par exemple, dans l'*Enfant du Cheval Blanc*, l'oiseau griffon qui ramène le héros des régions infernales, oblige celui-ci, pendant le trajet, à se couper un morceau de chair pour le nourrir. Ce n'est pas un thème oriental, il se rencontre ordinairement dans les récits du type Jean de l'Ours (cf. Cosquin, *op. cit.*, t. II, p. 137). Le thème de la femme arrachant à un être amoureux d'elle le secret de son âme extérieure, se trouvait déjà dans le conte égyptien : *Les Deux Frères*. Peut-on parler d'une origine asiatique ? Un autre problème très délicat est celui de l'antériorité de tel trait sur tel autre. Notre connaissance bien imparfaite encore des coutumes primitives nous oblige sans cesse à reviser nos idées à ce sujet. Est-il sûr que « lutter sans armes » soit « un trait primitif » (p. 487) ? Peut-on croire que l'animal bienfaisant soit

« un avatar plus moderne de l'ancien Mort reconnaissant » ? Gédéon Huet pensait le contraire, et l'étude du folklore africain, composé essentiellement d'êtres à forme animale, semble lui donner raison. De même encore l'arbre de vie, le fruit de Jouvence, sont-ils postérieurs au Paradis du Moyen Age et issus de lui ? (p. 478-479). Il est infiniment probable, au contraire, qu'ils se rattachent aux antiques cultes des arbres, qui affleurent, par exemple, en Grèce, dans la légende des Hespérides.

Mais si le développement de certaines idées primitives reste pour nous obscur, d'autres au contraire sont d'une simplicité et d'une vérité éternelles qui ne peuvent que nous toucher profondément. A cet égard, ce recueil contient un conte qui est un pur chef-d'œuvre et qui nous évoque les plus beaux thèmes d'un Wagner ou d'un Victor Hugo. C'est *Le Fils du Roi qui ne voulait pas mourir*.

Commençant par cette étonnante formule : « Il y avait une fois, dans un pays lointain et même plus loin encore... », ce conte nous dépeint l'angoisse mystérieuse d'un jeune prince, que l'on croit amoureux, mais qui découvre un jour l'universelle fatalité de la mort. Tout le monde, même le vieux roi son père, est résigné et veut le calmer. Mais lui se révolte et part. Il traverse des royaume où des hommes se livrent douloureusement à des travaux infinis auxquels ils sont condamnés, pour obtenir la faveur, un jour lointain, ... de mourir. Car eux, plutôt que de ne pas mourir, ils peineront six cents ans, huit cents ans, mille ans. Et chaque fois, on lui offre d'épouser la jeune princesse royale, avec qui il vivrait tout ce temps. Mais il refuse, et chaque fois on lui donne un objet magique qui lui permet de précipiter sa course éperdue. Enfin, parvenu « à l'extrême bord des courtines du ciel », il aperçoit un château suspendu dans les airs, celui de la reine de vie et d'immortalité, où la Mort n'entre pas. Il y reste mille ans qui passent plus vite qu'une année, mais enfin, il éprouve un jour la nostalgie de la maison paternelle. La reine l'avertit qu'il ne trouvera que des cendres, mais il insiste et elle le laisse partir lui donnant une gourde d'or pleine « du liquide originaire de la falaise de l'éternité ». Et c'est le retour sinistre. Il revoit les palais et les êtres du premier voyage, silencieux et morts, de plus en plus enfoncés dans le néant, et il les ressuscite. Mais quand il parvient chez lui, à la place du palais royal, il ne trouve plus qu'un lac de souffre, et plus trace de personne. Mais soudain, dans la ville morte, derrière lui, surgit en criant la « vieille Mort », qui le cherchait depuis mille ans. Et il fuit éperdu, dans la plus horrible, la plus tragique des courses, vers le palais de l'immortalité. Au moment où il y parvient, la Mort saisit une de ses jambes. Mais la reine d'immortalité intervient et propose à la Mort de s'en remettre au sort

et de jeter le Prince jusqu'au sommet du ciel. Et quand il retombe, l'Immortalité le saisit au vol !

Il y a là, embellissant des thèmes traditionnels, une imagination poétique qui atteint au sublime le plus bouleversant. En dehors du temps et de l'espace, c'est le grand rêve de la fuite vers l'impossible, dans la plus fantastique des courses. Notons, pour finir, que ce livre de contes porte sur sa couverture la reproduction d'un des ornements d'or des antiques cavaliers de la Hongrie. Cet art magnifique, dit « des peuples nomades », que l'on retrouve identique depuis la Mongolie jusqu'à la France mérovingienne, n'a-t-il pas produit en Hongrie ses plus beaux trésors, comme ce grand cerf d'or du Musée de Budapest, qui s'envole dans une fuite éblouissante ? Ne pourrait-on pas voir là le symbole même de cette âme errante, qui a traversé le vieux continent, renversé l'empire trop stable de Rome, et poursuit dans le conte sa course insatiable vers l'infini ?

(Paris.)

Raymond Charmet.

Pierre Costil. — **André Dudith, humaniste hongrois (1533-1589). Sa vie, son œuvre et ses manuscrits grecs.** Paris, 1935, éd. « Les Belles-Lettres », 482 p.

Voilà un livre qui mérite bien l'attention spéciale de tous ceux qui veulent connaître à fond l'humanisme aux cents visages du XVIe siècle. Malgré son importance dans le développement de la pensée humaine, il est encore si peu connu ! L'ouvrage de Pierre Costil apporte de nouvelles lumières pour éclairer un peu mieux ce domaine toujours assez obscur.

L'ouvrage commence par une étude critique très détaillée, des sources que l'auteur divise en cinq groupes : « Les renseignements fournis par Dudith lui-même ; les documents officiels ; les témoignages contemporains ; les informations des premiers biographes ; les études publiées, considérées au point de vue de l'utilisation des sources. » Cette introduction est d'une importance capitale : c'est le fondement du reste et un service énorme rendu à tous ceux qui veulent étudier Dudith, son époque et les humanistes en relation avec lui (correspondance).

Dans la suite, l'auteur suit le plan indiqué dans le titre. D'abord sa vie qu'il divise en quatre périodes : I. 1533-1550 : Les origines et la jeunesse. — II. 1550-1562 : Les voyages et la formation de l'humanisme. — III. 1562-1576 : L'activité diplomatique et la rupture avec Rome. — IV. 1576-1589 : Les années de la retraite et les controverses religieuses.

En confrontant les divers témoignages et sources, l'auteur arrive à établir le lieu (Bude ou auprès de Bude), et la date

(16 février 1533) de naissance d'André Dudith Sbardellat de Orehowicz qui, du côté paternel, a pour ascendants des Hongrois d'origine croate, du côté maternel, des Italiens. Parmi ces derniers, il faut mentionner, à titre spécial, son oncle Augustin Sbardellat, évêque de Vác. Par les soins de cet oncle, Dudith reçut une éducation très soignée et éminemment intellectuelle. A l'âge de 6 ans il fut envoyé à Breslau et confié aux soins du chanoine Heuchel († 1639). Revenu de Breslau à l'âge de 16 ans, après un court séjour à Vienne, en 1550, il part pour faire le tour des plus célèbres universités de l'époque, avant tout, pour aller en Italie du Nord (chap. I). Son premier séjour en Italie (Vérone, Padoue, Venise) dure jusqu'en 1553. L'an 1550 est le début des études universitaires de Dudith qui mènera une vie pleine de labeur studieux, mais qui est en même temps très mouvementée. En Italie, à Vérone, il trouve un protecteur puissant dans la personne très sympathique du cardinal Réginald Pole qui va bientôt l'attacher à sa suite en qualité de secrétaire, lorsqu'en 1553 il part en Angleterre, en légation. C'est de même sur la recommandation du cardinal Pole, que Paul Manuce prit en affection le jeune Hongrois pour ne pas cesser de l'entourer de soins tout à fait paternels jusqu'à son apostasie. En 1553, Dudith quitta l'Italie pour accompagner Pole allant en Angleterre. Sur l'intervention de Charles-Quint, le voyage fut plusieurs fois interrompu, de sorte que, parti en septembre 1553, Pole n'arriva en Angleterre qu'en novembre 1554. Dudith devait profiter d'un séjour prolongé du cardinal à Bruxelles, au printemps 1554, pour aller travailler à l'Université de Paris. En novembre 1554, avec le cardinal, il gagna Londres, où nous le trouvons encore en 1555 terminant la copie d'un manuscrit de la liturgie de Saint-Jacques. En août 1555, à en croire Caninius (voir la préface de l'*Hellenismos*), il est déjà parmi les meilleurs élèves du collège de Cambrai. En 1556, Dudith révise le latin du *Commentaire sur les Meteorologica*, de Vicomercat. Des difficultés matérielles, probablement, l'obligent, en 1557, à retourner en Hongrie, où, la même année, il reçoit un canonicat et une prévôté. Destiné désormais aux ordres, il fait, pour compléter ses études, un second séjour (1558-1560) en Italie. En 1561, après un voyage en France, il rentre définitivement en Hongrie et reprend ses fonctions auprès de son archevêque Nicolas Oláh (chap. II de la 1re p.). C'est la chronologie précise, si confuse jusqu'ici et si compliquée à établir, qui donne à ce chapitre une valeur spéciale.

Les années d'études furent décisives pour l'évolution de l'esprit et le développement des idées de Dudith. Ses voyages et ses études le mettaient en relation avec les premiers représentants de l'humanisme de son époque. Nous avons déjà mentionné ses relations

avec Pole et Manuce. En Angleterre, la protection de Pole dut lui assurer des avantages considérables dans ses études, mais c'est une époque qui reste, à cet égard, assez obscure. Sur le séjour en France, nous sommes beaucoup mieux renseignés. Sous la direction de Caninius, il apprit le grec ; pour l'hébreu, ce fut Jean Mercier qui lui en enseigna les rudiments. Et surtout, il ne faut pas négliger l'influence de l'illustre philologue Turnèbe qui professait au Collège Royal. En philosophie, il eut pour maîtres à la fois Vicomercat et Charpentier, fait qui peut nous surprendre, puisque Vicomercat est un propagateur ardent des idées nouvelles, issues de l'école de Padoue, tandis que Charpentier, fidèle à la tradition, est un ennemi juré de toute idée nouvelle. Dudith a encore, sans doute, connu Dorat et Ramus.

Pour le développement intellectuel de Dudith, son second séjour en Italie n'est pas moins important que celui de Paris. L'Université de Padoue, à cette époque, garde encore fidèlement l'esprit rationaliste de Pomponazzi, Panciroli, Robortello, Bonamico, etc., et avant tout celui de Paul Manuce ; tels sont les noms les plus illustres qu'on rencontre parmi les professeurs et les relations de Dudith, pendant son second séjour en Italie. Parmi ses condisciples, on voit des noms qui seront illustres : Patricki, Kochanowski, gloire de la Pologne ; des Hongrois : Istvánffy, Forgách, Sambuc ; l'Italien J. V. Pinelli ; le Flamand Nicaise von Ellenbode, etc.

De retour en Hongrie, en décembre 1561, il est désigné pour l'évêché de Tina (Knin), l'empereur voulant l'envoyer au Concile de Trente. Dudith s'acquiert d'abord au concile une célébrité par son éloquence, plus tard, une notoriété par les idées qu'il défendait au nom de son maître, l'empereur Ferdinand. (La concession du calice, le mariage des prêtres...) Pour le récompenser de ses services, on le fit passer successivement à l'évêché de Csanád et ensuite à celui de Pécs (Cinq églises) [confirmé en 1565]. Suit une période très intéressante dans la vie de Dudith : celle de son activité diplomatique qui eût pour théâtre la Pologne. Envoyé par l'empereur pour négocier le retour de la reine de Pologne, sœur de l'empereur, en Autriche, il fit la connaissance d'une des filles d'honneur de la reine, et l'épousa en secret. Excommunié, il se retira en Pologne où il s'était assuré l'indigénat (retraite à Cracovie, 1568-1572). L'empereur fit de nouveau appel à ses services pour préparer le terrain à l'élection d'un Habsbourg au trône de Pologne, d'abord en 1572, ensuite en 1575. Toutes les deux tentatives échouèrent malgré les machinations très habiles et les relations très importantes de Dudith, acquises par son second mariage (1574), avec la comtesse Tarnow, née Zborowska. En 1576, Dudith dut quitter la Pologne en toute hâte pour éviter les rigueurs

des partisans de Báthori. Après un an de crises et de vicissitudes, il s'établit pour quelque temps à Paskow (1577-79) pour se fixer définitivement à Breslau, en 1579. Il y resta jusqu'à sa mort (le 23 février 1589), dans une studieuse retraite, en relation ou en correspondance avec les meilleurs humanistes de son temps.

Son œuvre. — L'activité philologique de Dudith lui assure une place très distinguée parmi les philologues de son temps, pourtant très fécond en génies philologiques. Cette partie de l'œuvre de Dudith est traitée avec une abondance qui peut, de prime abord, nous paraître excessive. Après une étude plus approfondie, nous ne manquerons pas d'approuver l'auteur. A travers ses manuscrits, nous trouvons accès à l'esprit, aux idées d'un humaniste qui l'est par excellence : son goût pour l'antiquité, sa soif de savoir, sa curiosité qui s'intéresse à tout, sont si caractéristiques de toute l'époque. M. Costil donne une étude très détaillée des manuscrits qui devaient faire partie de la collection très riche de Dudith. Cette partie de notre ouvrage n'est pas la plus facile à lire ; il n'en reste pas moins vrai que c'est peut-être là que l'auteur, philologue compétent, a donné sa mesure. La précision, le labeur qu'on y entrevoit, l'ingéniosité, méritent toute notre admiration.

Le deuxième chapitre de la seconde partie est consacré à Dudith, humaniste, théologien et savant. On y voit le poète, l'orateur, le correspondant, le philosophe, etc. Comme théologien, Dudith a fait volte-face à la doctrine qu'il avait proposée sienne, comme catholique et évêque, mais qu'il ne connaissait pas assez. La théologie a eu très peu de part dans ses études. Après son mariage, il devient officiellement luthérien, mais par la sympathie qu'il témoigne aux sociniens, alors très répandus en Pologne, il s'affirme plutôt arien. Son principe fondamental est d'ailleurs la tolérance, et, sur ce point, il est prêt à s'opposer à Bèze non moins qu'à Rome. Dudith, esprit positif qui n'est guère fait pour la spéculation théologique, se trouve d'autant plus à son aise dans le domaine des sciences naturelles. Surtout l'astrologie et la médecine ont pour lui un intérêt spécial. Là, son originalité, son esprit délié, ne manqueront pas de produire des effets très remarquables. Il attaque avec vivacité les préjugés qui entravent le développement des sciences naturelles et il entrevoit avec beaucoup de clarté les principes de l'empirisme rationnel.

Dans la conclusion, nous avons un portrait très vif et très précis de Dudith. Hongrois, issu d'une famille croate mêlée de sang italien, malgré son patriotisme très accentué, Dudith est, par excellence, un esprit européen, comme Érasme, son inspirateur, l'a été. Les plus diverses influences se sont exercées sur lui. En Italie, Pole et Manuce sont représentants de l'orthodoxie catholique ; par Vicomercat, il se relie à la longue suite des

disciples de Pomponazzi ; Charpentier, attaché à la philosophie traditionnelle, le compte parmi ses élèves. Ces éléments hétérogènes sont restés tels en Dudith : rationaliste sceptique, jamais il n'en a tenté, ou du moins, jamais il n'en a fait la synthèse. Son idéal fut celui de Rabelais : la culture encyclopédique.

On nous donne, en outre, une bibliographie très complète des œuvres de Dudith et des ouvrages consultés. Dans l'appendice, les plus diverses questions sont traitées (on y trouve, entre autres renseignements, la liste de sa bibliothèque) pour terminer avec une édition des lettres philologiques inédites de Dudith.

Après cette analyse très imparfaite, il nous reste encore à signaler les nombreuses fautes d'orthographe qui existent dans les mots hongrois ; de même qu'une inexactitude dans la date de la défaite de Mohács qui n'est pas : 1527, mais 1526. L'importance funeste de ce désastre nous oblige à en faire mention. Ces petites imperfections, quoique regrettables dans un tel ouvrage, sont bien insignifiantes : elles n'amoindrissent point la haute valeur scientifique de ce livre, véritable ouvrage d'érudition qui fait honneur au sujet et à son auteur.

(Budapest.)

E. Steixner Sch. P.

Emeric Madách. — **Tragedia Omului [La Tragédie de l'Homme].** Poem dramatic. Traducere în versuri de Octavian Goga. Bucuresti, Fundatia « Regele Carol II », 1934, 250 p.

Une des traditions les plus heureuses de la littérature roumaine moderne est de traduire en vers les œuvres poétiques. C'est ainsi que M. Octave Goya qui, tout en étant un homme politique, de grande activité, est aussi un des chefs reconnu de la poésie roumaine contemporaine, et un parfait connaisseur de la langue et de la littérature hongroises. Il s'est proposé de faire connaître à son peuple, grâce à la souplesse et à la sonorité du vers roumain, les beautés impérissables du chef-d'œuvre de Madách. Il a tâché de rendre l'original par des vers iambiques accentués qui, aujourd'hui, paraissent déjà plus parfaitement adaptés à l'esprit et à la structure de la langue roumaine. Ne voulant pas augmenter considérablement le nombre des vers (danger que peu de traducteurs ont su éviter), et ne consentant que très difficilement à sacrifier le moindre détail de texte, il a longuement mûri sa traduction, l'a retouchée et corrigée pendant bien des années, de sorte que, sous sa forme définitive, elle témoigne par tous les détails, d'un travail très consciencieux, très approfondi, et d'une inspiration poétique indéniable. Il va sans dire que, dans certains cas, les difficultés de transposition sont insurmontables, car les moyens d'expression dont le traducteur dispose par la nature même de

sa langue, se montrent insuffisantes à rendre toutes les nuances de l'original. Ainsi, dans le vers : « Bakó, ügyes légy ! Órjást vesztesz el ! »[1] Goga n'a pas réussi à imiter le rythme de l'expression (« Calaule, azi pierzi un urias », p. 149), si bien rendu par le traducteur allemand :

Henker, geschickt ! Ein Riese fällt ![2]

Une difficulté analogue s'est révélée aussi dans la traduction du dernier vers[3], que sa belle figure étymologique *(bízva bízzál)* rend inimitable pour la plupart des langues européennes. Il était impossible, en même temps, de traduire « bízni » (avoir confiance) littéralement par « a te încrede », ce qui obligeait M. Goga de le remplacer par « crede » (crois), synonyme assez éloigné même si l'on ne tient pas compte du changement du contenu philosophique de l'expression. C'est ainsi qu'on a abouti au vers :

Omule, zis-am, lupîa-te si crede, p. 250,

qui, bien qu'il soit plutôt une espèce d'adaptation, se prête aussi bien à la déclamation que l'allemand :

Ich sagte dir, Mensch, kämpfe und vertrau !

et qui est certainement supérieur à l'anglais :

Hark to Me, Man ! Strive on, strive on and trust !

M. Goga semble toujours respecter l'esprit de l'original et cherche à en rendre tous les détails, jusqu'aux tournures et aux expressions particulières du style de Madách. Il est bien connu que le mot « por » (poussière) revient à chaque instant sous la plume du poète hongrois pour caractériser, à la manière du langage des psaumes, la vanité de l'existence humaine. Sans essayer de le traduire dans tous les cas par un seul et même mot roumain — ce qui, malgré le fameux « toate-s praf » d'Éminescu, aurait été impossible — M. Goga l'a rendu par plusieurs formules qui, toutes, sont bien adaptées à la pensée de Madách. C'est ainsi que *porvilág* (monde de poussière) devient « lumea de noroi » (p. 25), *porlatag, hanyalló báb* se change en « pápuse de tarina fara duh »

(1) « Bourreau, sois adroit, tu vas exécuter un géant »
(Trad. VAUTIER, p. 153.)
(2) Mohácsi, *Die Tragödie des Menschen*, p. 127.
(3) « Homme, je te l'ai dit, lutte et aie confiance ! »
(Trad. de VAUTIER, p. 249.)

(p. 128), *a törpe kornak mocskoló pora* est rendu par « mlastina prezentului pitic » (p. 131). Pour faire sentir dans quelle mesure M. Goga a su garder la profondeur et la sonorité de son original, citons encore les deux vers que voici :

Madách : *S szabad szót ád a rejlő gondolatnak*
Ledült romoknak átkozott porán[4].
Goga : *In slobod shor se va roti gândirea*
Peste molozul vremii blestemate (p. 159 l.).

Notons, à ce propos, que la plupart des maximes contenues dans le texte de la *Tragédie* sont traduites d'une façon nette et frappante. Les formules roumaines de M. Goga ont parfois la valeur d'une véritable trouvaille poétique. Inutile de prouver que la concision d'une expression telle que « E mica moartea marilor idei » (p. 122) ne peut même pas être comparée aux vers trop lourds et trop prosaïques du traducteur allemand :

Leider kommen
Grosse Ideen Klein zu Fall (p. 106).

La version de M. Goga a le double mérite d'être destinée aussi bien à la scène qu'à la lecture. Parfois ses vers présentent un rythme si vif, si suggestif, qu'en les lisant, nous avons l'impression d'une déclamation pleine de vie et de mouvement. Espérons que, malgré les excès de chauvinisme aveugle si fréquents hélas, dans certains pays, ce bon travail trouvera un accueil très favorable auprès des lettrés roumains qui sauront y reconnaître, non pas une simple copie de *Faust*, mais un chef-d'œuvre original de la littérature universelle. Cette appréciation leur sera d'autant plus facile que dans les passages lyriques (toujours pleins de charme et de musicalité), et notamment dans la traduction du chœur de la scène de Londres (« Lasa-i valul !... », p. 161-2), M. Goga a su faire valoir certaines réminiscences de la *Glose* d'Éminescu, le plus grand génie lyrique de la littérature roumaine. Cette coïncidence, bien qu'elle soit sans exemple (M. Mohácsi a puisé aussi dans la langue de Gœthe et de Stefan George), est d'autant plus frappante qu'un vers traduit littéralement du hongrois par M. Goga (« Toate-s veehi si noua toate ») correspond exactement à un vers célèbre du poème d'Éminescu. Ce détail révèle l'union spirituelle de deux grands poètes.

L. GÁLDI.

(4) « Où, sur la poussière des ruines délabrées,
la pensée puisse enfin s'exprimer librement »
(*Ib.*, p. 162.)

Béla DE PUKÁNSZKY. — **Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn.** Erstes Band. Von der aeltesten Zeit bis un die Mitte des 18. Jahrhunderts. [Histoire de la Littérature allemande de Hongrie, 1er vol., dès le début jusqu'au XVIIIe siècle]. Münster in Westfalen, 1931.

L'ouvrage de M. Pukánszky est la première synthèse de la littérature allemande sur le territoire de la Hongrie historique. Œuvre grandiose d'un chercheur infatigable qui a su découvrir des aperçus nouveaux, et les interpréter au point de vue philologique, pour les faire entrer dans un cadre bien établi.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur n'arrive qu'à la moitié du XVIIIe siècle. Moyen Age, Réforme, Époque du style baroque, Contre-réforme, voilà ses divisions essentielles. Chaque chapitre commence par un vaste tableau de l'histoire de la civilisation, et c'est ainsi que le précieux travail de M. Pukánsky peut être considéré comme la première esquisse de l'évolution intellectuelle des Allemands de Hongrie. Quant aux détails littéraires proprement dits, ils se présentent sous un double aspect : d'une part, ils ne sont qu'un pâle reflet de la littérature allemande des pays germaniques ; d'autre part, ils embrassent l'apport intellectuel des Allemands établis dans le bassin des Carpathes et subissant, dès lors, certaines influences locales. Il est certain que l'importance particulière de la littérature allemande de Hongrie consiste dans le fait qu'elle s'est développée dans un milieu entouré de tous côtés par les diverses nationalités de l'ancienne monarchie. Jusqu'au XVIIIe siècle, cette littérature ne peut revendiquer aucune personnalité remarquable, et son plus grand mérite est d'avoir établi des relations personnelles entre les écrivains allemands de Hongrie et de l'étranger, et donné naissance à de fécondes réactions, qui, à leur tour, ont contribué à intensifier la vie intellectuelle des Hongrois. Subissant continuellement l'influence de la littérature allemande par cet intermédiaire, notre littérature n'a pu assurer son indépendance et sa faculté d'adaptation, que par le génie de ses meilleurs écrivains, toujours en lutte pour l'émancipation intellectuelle du pays.

Dans le premier volume, l'auteur, après avoir donné un tableau très documenté de la vie médiévale, s'occupe surtout de l'histoire littéraire du XVIe au XVIIIe siècle. Deux grandes forces semblent dominer ces trois siècles : d'une part, les tendances humanistes revêtues d'un caractère bourgeois ; d'autre part, la Réforme. De là découle le double caractère des ouvrages de cette époque : l'élément savant, et l'atmosphère religieuse.

D'autres influences allemandes et néolatines viennent encore affermir le caractère « petit bourgeois » de cette littérature, reflétant, avant tout, la conscience de sa mission sociale, sans que

ce soit une expression fidèle de l'esprit de ceux qui l'ont créée.

Voilà dans quelle attitude P. Pukánszky cherche à retrouver l'aspect caractéristique de la littérature allemande de Hongrie. Il faut lui savoir gré d'avoir montré comment deux peuples, malgré les différences de leur mentalité, ont pu coexister dans le même pays, donnant occasion à la rencontre de deux civilisations : l'une, la plus ancienne, tout en étant affaiblie par suite des conditions particulières où elle se trouvait, a su garder sa liberté d'esprit ; et l'autre, plus jeune et plus forte, n'a jamais cessé de respecter celle-là et lui témoigner sa gratitude.

Désiré KERECSÉNYI.

Jolantha PUKÁNSZKY-KÁDÁR. — **Geschichte des deutschen Theaters in Ungarn [Histoire du théâtre allemand de Hongrie].** Erster Band. Von den Anfaengen bis 1812, München, 1933.

L'ouvrage de Mme I. Pukánszky-Kádár est la première partie d'une étude d'ensemble sur l'histoire du théâtre allemand de Hongrie. Jusqu'ici les chercheurs n'avaient à leur disposition qu'un grand nombre d'études partielles (parmi lesquelles les travaux de l'auteur même méritent d'être cités en premier lieu). Tous ces détails devaient naturellement être réunis en une vaste synthèse qui, dorénavant, sera considérée comme un des apports les plus remarquables de la philologie allemande de Hongrie, soucieuse d'élucider avant tout le problème des relations intellectuelles de la Hongrie avec le monde germanique.

Après avoir passé en revue les premières tentatives et signalé quelques cas isolés d'infiltration, l'auteur constate que c'est dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que les troupes ambulantes commencèrent à passer plus fréquemment d'Autriche en Hongrie. Leurs mécènes furent avant tout les grands seigneurs du pays. Les troupes choisirent de préférence les villes situées dans le voisinage de la frontière d'Autriche, ensuite elles pénétrèrent jusqu'aux centres intellectuels plus éloignés des régions habitées par les Allemands. Leur répertoire comprenait des pièces d'une valeur très inégale, bien que parmi leurs régisseurs et leurs metteurs en scène il s'en trouva plus d'un qui pressentit l'art plus raffiné du XIXe siècle. Il est certain que ces troupes cherchaient à s'adapter en tout au goût et aux exigences du public hongrois dont la conscience nationale ne tardait pas à reconnaître dans les héros romantiques de ces drames allemands, les grandes figures de son passé et quelques types sympathiques de son époque. C'est ainsi que le théâtre allemand a contribué à la formation du théâtre de langue nationale, bien qu'à cet égard aussi, on ne doive pas perdre de vue le rôle des initiatives d'origine hongroise. Les deux cou-

rants se complètent et se fondent dans la structure intellectuelle du théâtre national.

Il est impossible de résumer brièvement cet ouvrage, si riche de faits et de documents précieux ; c'est certainement la meilleure étude concernant ce sujet. Il sera indispensable aux spécialistes de l'influence allemande, aussi bien qu'à tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire de la Hongrie.

Désiré KERECSÉNYI.

Elemér JANCSÓ. — **Az erdélyi magyar lira tizenöt éve [Quinze années du lyrisme hongrois de Transylvanie].** Cluj-Kolozsvár, 1934, p. 128.

Ancien élève de la Sorbonne et actuellement professeur de lycée à Kolozsvár-Cluj (Transylvanie), M. Jancsó s'est proposé de passer en revue les quinzes dernières années de la littérature hongroise de Transylvanie. Se bornant, dans ses recherches, au domaine du lyrisme, il essaye d'en dégager les caractéristiques transylvaines proprement dites, le « transylvanisme » de cette poésie dont la naissance est due, en réalité, à l'organisation des nouvelles frontières. Ce « transylvanisme » revêt de plus en plus le caractère d'un courant littéraire et s'éloigne de tout programme politique ou scientifique. L'auteur a le mérite de placer son sujet dans le cadre de l'évolution sociale, ce qui lui permet d'esquisser les déplacements des couches sociales après la guerre, avec toutes leurs conséquences pour les écrivains. Il distingue cinq groupes de poètes. Le premier est formé par les conservateurs (Szabolcska, Jékely), le second par les poètes lyriques modernes qui peuvent être considérés comme les premiers représentants du transylvanisme (Reményik, Áprily, Tompa, Szombati Szabó, Bárd, etc.), le troisième embrasse les vers-libristes quelque « Waltwhitmaniens » (Szentimrei, Bartalis), le quatrième les intellectualistes, sympathisant avec le futurisme, l'activisme, le dadaïsme, etc., et enfin, le dernier comprend les jeunes poètes, dont quelques-uns pleins de promesses. Par sa culture européenne, ainsi que par son goût littéraire exceptionnel, M. Jancsó semble prédestiné à être le premier vrai théoricien du lyrisme transylvain. On attend, suivant une remarque de la préface, la synthèse de la littérature transylvaine, de 1914 à 1934, qui sera certainement un événement de notre histoire littéraire.

I. MIKÓ.

Petre V. HANES. — **Histoire de la littérature roumaine.** Préface de Mario ROQUES, Membre de l'Institut. Paris, Leroux, 1934, 272 p.

Comme M. Roques le dit fort bien dans sa magistrale préface,

« l'histoire de la littérature roumaine... doit être l'histoire de la formation d'un esprit, d'un goût, d'une langue, d'une âme » (p. IX). Malheureusement, M. Hanes n'apporte presque rien de nouveau à cette synthèse tant souhaitée qui pourrait servir de base à l'histoire comparée des littératures de l'Europe centrale et orientale. Cet ouvrage n'est qu' « une sorte de galerie de portraits » où, même le choix des auteurs traités, est parfois très discutable. D'autre part, il nous paraît étonnant d'y trouver une analyse de six pages et demie de l'œuvre d'un Haralams Lecca, quand Éminescu lui-même doit se contenter d'un chapitre trop sommaire, souvent confus, et qui ne dépasse pas une dizaine de pages. Qu'il nous soit permis de signaler que l'auteur semble ne pas avoir eu, sous la main, les travaux récents de M. Calinescu sur la vie et l'œuvre d'Éminescu. Même, la date de naissance du poète est à rectifier (1850 au lieu de 1849). La biographie est trop maigre, et quelques remarques nous semblent d'une banalité[1] telle qu'elles n'apprendront certainement rien sur l'existence tourmentée de ce grand romantique. Il aurait mieux valu insister au moins sur les relations européennes d'Éminescu. Le rapprochement que fait M. Hanes entre une poésie de Musset et le dernier vers de Me Satire, est certainement erroné, car celui-ci *(Tout est poussière)* évoque plutôt une réminiscence biblique. Quant aux relations d'Éminescu avec la Transylvanie, il est certain que non seulement « un de ses maîtres préférés (Joseph Vulcan) était un Transylvain » (p. 187), mais que les premiers écrits du plus grand poète roumain ont paru précisément dans une revue roumaine de Budapest. Remarquons à ce propos que M. Hanes et M. Roques, dans sa préface, évitent soigneusement de faire la moindre allusion à l'influence de la littérature hongroise sur la littérature roumaine. A propos de Petru Maior, il y aurait eu lieu de mettre en relief ses relations avec les historiens hongrois (surtout Pray), du XVIIIe siècle, de même que dans le cas de Slavici, de Goya, de Rebreanu et d'autres qui, tous, ont subi l'influence de la culture hongroise. Quant à la formation du théâtre roumain (pp. 81-82), il aurait été nécessaire d'utiliser aussi les résultats des recherches de Sulica, Bitay et d'autres savants hongrois. Même si l'on renonce au point de vue du comparatiste, les portraits d'écrivains semblent être parfois bien incomplets. N'aurait-on pas dû remarquer, à propos de Nicolæ Filimon, que son roman *(Ciocoi vechi si noi)* est le tableau le plus fidèle, même en ce qui concerne le vocabulaire, de l'époque Phanariote ? Malgré les réserves que nous avons tenu à formuler, l'ouvrage de M. Hanes pourra utilement servir

(1) Exemple : « Tantôt il mangeait beaucoup, tantôt peu ou rien et il n'avait jamais d'heure fixe pour ses repas » (p. 179).

au public français, pour l'initier à la connaissance des principaux auteurs de la littérature roumaine. L'histoire des idées, ainsi que celle du style littéraire roumain, reste encore à faire.

L. G.

Georges KRISTÓF. — **Istoria limbii, si literaturii maghiare [Histoire de la langue et de la littérature hongroises]**. Trad. par A. BITAY. Cluj-Kolozsvár, 1934, 239 p.

Après l'excellent ouvrage de M. I. Chinezu sur la littérature hongroise transylvaine d'après-guerre[1], M. Kristóf, professeur de langue et de littérature hongroises à l'Université de Cluj-Koloxsvár, a assumé la tâche, d'ailleurs assez délicate, de présenter au public roumain l'histoire, non seulement de la littérature, mais aussi de la *langue* hongroise. Un travail de ce genre était d'autant plus souhaitable qu'il devait apporter de nombreux correctifs aux opinions erronées répandues par les manuels roumains sur l'origine « mongole » des Magyars, sur l'infériorité de leur culture par rapport aux autres peuples de l'Europe, etc. Quant à l'histoire de la littérature magyare, telle qu'elle se présente dans l'exposé généralement sobre et concis de M. Kristóf, elle embrasse une série de portraits, sans pourtant dégager les grandes lignes et les idées directrices de l'évolution. Nous sommes étonnés de voir que M. Kristóf n'ait pu tirer plus large profit des travaux de M. Horváth, sur le Moyen Age hongrois et que, malgré une foule de récentes recherches sur le romantisme hongrois, cette époque soit présentée avec des contours si effacés. Aujourd'hui, on ne pourrait plus affirmer que Berzsenyi imita seulement Horace, étant donné que le type du « poète extatique » qu'était cette grande figure solitaire de notre romantisme, se laissait influencer surtout par des poètes mineurs humanistes, ainsi par que des poètes allemands (Matthisson). Il aurait été également nécessaire de mettre en relief la valeur de la poésie lyrique de Vörösmarty (p. 111), bien que ce côté de son talent ait été moins apprécié par la critique traditionnelle hongroise depuis Paul Gyulai. Quant aux relations d'Ady avec les poètes français, il est inutile de citer les noms de Rimbaud et de Mallarmé, qu'Ady ne semble pas avoir connus de près. Un des grands mérites de ce livre est d'avoir signalé un bon nombre de points de contact entre les littératures magyare et hongroise. A propos de A. Endrödi, ajoutons que le sujet d'une de ses ballades a passé aussi dans la poésie de Gh. Cosbuc. En ce qui concerne l'esquisse de l'évolution de la langue magyare, il y aurait bien des détails à revoir. Il est fâcheux d'entendre parler

(1) I. Chinezu, *Aspecte din literatura maghiara ardeleana*, Cluj, 1930.

encore des « agglutinations » des langues finno-ougriennes (« aglutinárile », p. 7). Au lieu d'énumérer quelques variantes d'intérêt plutôt paléographique du nom « magyar » (p. 14), il aurait mieux valu indiquer l'étymologie *(magy-eri)* sur laquelle un certain nombre de linguistes éminents sont aujourd'hui d'accord. Il serait difficile d'approuver une autre affirmation de M. Kristóf, selon laquelle « caracterul natiunii maghiare e *hunic* (bulgaro-turc) », v. 15. Bien que l'on sache peu de chose sur la langue des Huns, il est certain qu'elle n'appartenait pas au groupe des langues turk du type « tchouvache » et que, par conséquent, il serait fort hasardeux de faire des rapprochements entre le « caractère national des Hongrois et celui des Huns, peuple bien différent des Bulgaro-Turcs. Parmi les exemples donnés par M. Kristóf pour les mots d'origine étrangère du hongrois, on trouve facilement trace de quelques étymologies complètement abandonnées depuis bien des années (*molnár-* « meunier » remonte non pas au vieux slave, mais à l'ancien haut allemand, p. 16 ; *föld* « terre » n'a rien à voir avec all. Feld ; *határ* « frontière » est dérivé du verbe *hat* « avoir puissance, pouvoir », ib., etc.). Les origines de l'orthographe hongroise ne s'expliquent pas par des emprunts faits au nord de l'Italie (p. 17) et précisément, dans les questions d'orthographe, il est impossible de passer sous le silence l'influence évidente des graphies françaises du Moyen Age. Cette brève esquisse aurait permis à M. Kristóf de fournir quelques précisions sur le processus d' « européanisation » de la langue hongroise[1], problème qui mériterait d'être repris par un représentant qualifié de la linguistique sociologique. Pour la bibliographie (p. 221-3), il y aurait encore bien des choses à ajouter (« Ungheria », éd. « Europa Orientale », études de Gombocz et de Keresztùry dans « Ungarische Jahrb », essais de synthèse de Z. Losonczy, etc.).

L. GÁLDI.

Georges BÖLÖNI. — **Az igazi Ady [Le véritable Ady].** Paris, 1934, éditions Atelier de Paris, gr. in-8°, 385 p.

Dans ce gros ouvrage, tout empreint de la spontanéité des souvenirs personnels, M. Bölöni, un des amis les plus fidèles d'André Ady, évoque quelques aspects nouveaux de l'existence orageuse de notre grand poète moderne. Sans réussir à faire sentir toute la complexité de sa personnalité, — pour atteindre ce but, on demanderait plus d'objectivité impartiale — il sait tracer un tableau très vivant de Paris, tel qu'Ady l'a vu ; il donne des précisions utiles à retenir sur la naissance de quelques célèbres poèmes

(1) Cf. E. Schwyzer, *Genealogische und kulturelle Sprachverwandschaft*, Univ. Zürich, Festgabe, 1914, 11 l.

(comme par exemple « Párisba tegnap beszökött az ösz »), et il excelle surtout en la publication consciencieuse (sinon philologique) d'un grand nombre de documents inédits (journaux, lettres, etc.), relatifs à la vie du poète. Il est dommage qu'il n'ait pas tenu toujours compte de la valeur littéraire de ces confessison intimes. A notre avis, il serait nécessaire de faire, aussitôt que possible, un triage de ces matériaux déjà encombrants. Nous ne saurions jamais approuver la publication de « documents humains », tels qu'une note d'Ady, pour la blanchisseuse (p. 379). Nous regrettons également d'avoir vu s'effacer l'évolution intellectuelle d'Ady devant cette masse d'impressions réelles. Il nous paraît que tout ce qui est dit sur les relations d'Ady avec la littérature française de son temps (p. 96 et suiv.) est un peu exagéré. A cet égard, l'opinion de M. Schöpflin semble être beaucoup plus juste. Il est étonnant de voir dans les mots français cités çà et là par M. Bölöni, un mélange bizarre de fautes de grammaire et de fautes d'impression (exemple : « eau *coulant* », p. 62 ; « *Coque* d'Or », p. 119 ; « En *pleine* Monceau », p. 33 ; « Hé *là-bas !* », p. 120 ; « *Joconda* », pour Gioconda, p. 180, etc.).

L. GÁLDI.

François RABELAIS. — **Gargantua** [**Pantagrueli vidámságok könyve**]. Budapest, 1936, Merkantil-nyomda, in-8°, 246 p.

L'ouvrage présente la première traduction hongroise du *premier livre* de Rabelais, par Mlle Katalin Kemény qui la dédie « à M. Abel Lefranc, le grand Rabelaisien ». Cette dédicace est suivie d'un avant-propos par M. Marcel Benedek.

Ceux qui n'ont fait que des traductions de l'italien, de l'anglais, ou même de l'allemand en français, ne se rendent pas compte des difficultés souvent insurmontables présentées par les traductions entre langues complètement étrangères l'une à l'autre. Il y a, en français, jusqu'à des groupes entiers de concepts qui manquent en hongrois, malgré toute la richesse d'expression et l'extrême souplesse de cette langue, et *vice versa ;* de sorte que le traducteur est constamment tiraillé entre sa conscience et son goût littéraire qui lui imposent, l'une la fidélité scrupuleuse, l'autre les règles grammaticales et esthétiques de la langue qu'il manie. Ainsi, dans ces transpositions disparaissent facilement le rythme ou la rime, la musique ou même le sens intime du texte.

Et le prodigieux langage de Rabelais ! qui saurait l'imiter ? Il y fallait le génie et la volonté d'airain d'un Balzac ; encore n'y a-t-il réussi que dans certains de *ses Contes drolatiques*[1]. Il

(1) Voy. p. ex. *l'Incube*, publié pour la première fois dans le n° 4 *des Cahiers Balzaciens*, par M. Bouteron, *Les Cent Contes drolatiques*, fragm. inéd. (La Cité

faudrait donc un Balzac hongrois pour recomposer le *Gargantua* dans un hongrois archaïque. Mais cet artiste — peut-être existe-t-il — ne s'est sans doute pas occupé d'un tel ouvrage, tandis qu'une jeune Hongroise se l'est proposé et l'a mené à bonne fin.

Français et Hongrois, nous devons lui en savoir gré, car elle a fait un courageux travail. Elle a pris pour base de sa traduction l'édition critique de M. Abel Lefranc. Elle en a rendu le texte aussi fidèlement que les limites de son savoir le lui permettaient[1]. Elle en a reproduit les annotations essentielles. Enfin, elle a pourvu son volume d'une abondante biographie et d'un *Rabelais éducateur*, d'après *l'Étude sur le Gargantua* qui figure en tête de l'édition critique et les articles publiés depuis dans la *Revue des Études rabelaisiennes* et la *Revue du XVIe siècle*. Le premier paragraphe de la biographie, sorte de vue « à vol d'oiseau » sur l'écrivain et son temps, est un tableau fort bien réussi où l'on respire la vertigineuse atmosphère des œuvres rabelaisiennes. Plein de contradictions apparentes, d'harmonies réelles, Maître François s'en dégage poète, savant, humaniste profond. Cette esquisse nous prouve que la traductrice a compris son auteur jusqu'à en épouser la poésie. Elle s'y révèle artiste. Il est regrettable qu'elle en ait gâté l'arrière-plan par d'ambitieuses considérations sur l'inutilité des études d'influence, suggérées sans doute par l'inexpérience de sa jeunesse.

On pourrait aussi souhaiter un langage plus pur ; sans compter que les tournures du jargon ultra-moderne de Budapest dont Mlle Kemény n'a pas songé à se débarrasser, ne sauraient sauvegarder pour le lecteur hongrois les charmes de l'original français. Néanmoins, on peut excuser ces défauts, parce que les premières traductions sont, forcément, presque toujours défectueuses. Celle-ci, malgré ses nombreuses imperfections, a le mérite incontestable d'être la première, un diligent travail classique, utile à coup sûr au vainqueur futur des difficultés dont elle n'a pu se rendre maîtresse.

Hélène d'Alsó.

des livres, Paris, 1925), p. 11. — M. Marcel Bouteron a bien voulu nous faire remarquer le passage tout rabelaisien qui commence au bas de la page 13 par les mots : « Il vind à cheual, tout seul, apprest soupper... » Nous sommes heureux d'exprimer notre gratitude à M. Bouteron pour l'infatigable bienveillance avec laquelle il nous prodigue les trésors de son incomparable science balzacienne.

(1) Sauf les passages relatifs à la Sorbonne où, contrairement au principe toujours conciliateur de M. Lefranc qui s'est conformé aux dernières éditions, dont Rabelais avait adouci le texte, Mlle Kemény a jugé utile de reproduire les hardiesses de la première édition.

HISTOIRE

Emeric LUKINICH. — **II. Rákóczi Ferenc felségárulási perének története és okirattára** [**L'histoire et les documents du procès de haute trahison intenté contre Francois II Rákóczi**]. Budapest, Académie, 1935, vol. XI et XII de la 1re série de « Archivum Rákóczianum », 486, 640 p.

Dans cet ouvrage paru à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de François II Rákóczi, le Pr Emeric Lukinich, directeur de *Archivum Europæ centro-orientalis*, résout le problème complexe du « Procès Rákóczi ». Pour mieux saisir la portée de cette publication, rappelons d'abord ce qu'était l'opinion des historiens hongrois sur l'origine de ce procès et citons les paroles de M. Jules Szekfü, qui, en date de 1931, en présenta la dernière rédaction. « La Cour de France », dit M. Szekfü, « se trouvait alors (début du XVIIIe siècle) à nouveau en face d'une crise : il lui fallait défendre Philippe d'Anjou sur le trône d'Espagne, trône que Charles II, le dernier des Habsbourg espagnols, lui avait légué à l'exclusion de la branche allemande de la même dynastie. C'est avec la brutalité de la diplomatie que Louis XIV a recours alors à l'ancienne formule pour provoquer un soulèvement dans le dos des Habsbourg : l'ambassadeur de Constantinople, Ferriol, écrira à Rákóczi. A son tour, celui-ci discute l'affaire avec ses amis, entre autres avec Bercsényi. Ce dernier ne voit pas, non plus, d'autre solution pour mettre fin à l'oppression viennoise dont souffrait toute la nation. Un agent de Vienne se charge de porter les lettres de Rákóczi à Paris, les livre au Conseil Secret qui voit se confirmer ses anciens soupçons à l'égard du fils adoptif de Thököly et il le fait arrêter pour l'amener à Wiener-Neustadt. »

Sur la foi des documents, connus précédemment, mais qui ne sont publiés que maintenant, M. Lukinich constate que l'initiative ne venait pas du Roi Soleil, mais bien de Rákóczi. En effet, ce Prince voulait coordonner et lier son action à la conflagration européenne générale qui était sur le point d'éclater à propos de la succession d'Espagne et où Louis XIV s'était lui-même engagé en face des Habsbourg de Vienne. La première condition pour y arriver, était, aux yeux des mécontents hongrois, de mettre le Gouvernement français au courant de leur dessein, de l'efficacité et de l'utilité éventuelle de leur concours. « Il faut convaincre tout d'abord le Gouvernement français », dit M. Lukinich en expliquant les intentions de Rákóczi, « que ce ne sont ni des affaires personnelles, ni des ambitions du pouvoir de quelques individus, dont il s'agissait alors en Hongrie, mais d'un mécontentement général de caractère révolutionnaire, provoqué par les méthodes anticonstitutionnelles du Gouvernement de Vienne. En effet,

depuis 1689, quand la royauté hongroise, jusqu'alors élective, fut transformée, sous la pression du Gouvernement, en une royauté héréditaire, l'ambition de la Cour se manifesta clairement pour réduire ce royaume à l'état de simple province impériale. Après 1687, il n'y eut plus d'assemblées d'États, on gouvernait simplement par des ordonnances édictées selon des intérêts étrangers et non hongrois, sans s'inquiéter de leur conformité avec les lois. C'est à partir de ce moment que se sont multipliées les innombrables atteintes aux droits publics et privés dont souffre toute la société hongroise sans distinction de classe. » N'ayant pu trouver nulle part de remède à ces empiètements, toute la nation se trouve à deux doigts de la révolution. Et puisque la situation européenne s'y prête et que c'est l'intérêt des deux nations — française et hongroise — il faut profiter de ces forces révolutionnaires encore latentes.

Un mémorandum rédigé en ce sens, accompagné d'exposés détaillés sur les conditions militaires, économiques et politiques de l'intervention hongroise, fut envoyé plus tard (1701) à la Cour de France par l'intermédiaire de l'ambassade française de Varsovie, alors que celle-là était déjà initiée aux affaires hongroises. Mais, au début du mouvement, ni le nouvel ambassadeur à Varsovie, encore sans expérience à son poste, ni celui de Vienne, suspect aux yeux des Hongrois, encore moins l'ambassadeur à Constantinople, géographiquement si éloigné de la Hongrie, n'auraient pu servir utilement d'intermédiaires entre Rákóczi et la Cour de France. Voilà donc comment le Prince hongrois, pressé par le temps, en vint à charger un officier impérial, entré depuis peu à son service, un certain Fr. J. Longueval qui se disait Français, de porter des lettres à Paris. Sans être un chevalier errant, encore moins un agent de la Cour, cet officier était simplement le type du mercenaire, sans biens, mais avec d'autant plus d'ambition pour en acquérir. Porteur de deux lettres, l'une destinée à Louis XIV, l'autre à Barbesieux, ministre de la Guerre, Longueval fait effectivement le voyage à Paris. Ne pouvant cependant remettre au destinataire que la seconde missive, il rentre avec la première, mais seulement après l'avoir montrée à Vienne, dans l'espoir d'une riche récompense. Une fois la lettre refermée, Longueval la remet à Rákóczi, comme si rien ne s'était passé. Rákóczi répond à Barbesieux, mais Longueval porte cette lettre directement à Vienne. Les documents saisis paraissent alors suffisants aux yeux de la Cour pour faire emprisonner Rákóczi et intenter contre lui un procès de haute trahison. C'est donc ainsi que se présente, sous son jour véritable, la phase d'introduction du grand procès Rákóczi. Ces résultats modifient sur plusieurs points nos connaissances acquises jusqu'à ce jour.

Après avoir ainsi éclairé la situation, M. Lukinich passe à l'examen des procès-verbaux, des lettres et autres documents du grand procès dont il établit très minutieusement le cours, décrit la scène dramatique de la confrontation de Longueval avec Rákóczi, le sort de ce dernier dans sa prison, les efforts de sa femme pour obtenir certains adoucissements à son sort, et il décrit la notification de l'acte d'accusation. Ensuite, M. Lukinich en vient à la partie la plus dramatique : comment Rákóczi a pu s'enfuir de la prison, avec l'aide effective du capitaine Lehmann, commandant de l'escouade de dragons chargés de sa surveillance (7 novembre 1701). La Cour stupéfaite fut ainsi privée à jamais du plaisir de livrer le Prince au bourreau.

Comme tous les ouvrages de M. Lukinich, celui-ci est très documenté et très détaillé, il n'y manque aucun fait important. Écrit dans un style sobre, d'une clarté lumineuse, il nous fait revivre, à l'instar d'un romancier de marque, ce grand drame qui forme le premier chapitre de l'*Épopée Rákóczi*, épopée à la fin de laquelle le héros sera rendu à la nation pour pouvoir remplir sa mission historique. Notons que les documents publiés, rédigés presque tous en français, en latin ou en allemand, permettent aux lecteurs ignorant le hongrois de suivre toutes les phases du procès. Cette publication apparaît, sans aucun doute, l'une des plus importantes de l'historiographie hongroise relative à François II Rákóczi.

Tibor Baráth.

Zoltán Szende. — **A magyar katasztrófa 1918-19 [La catastrophe hongroise de 1918-19]**. Budapest, Madách Könyvkiadó, 1933, in-8°, 179 p.

Outre la connaissance générale et objective des faits, l'historiographie hongroise de la grande guerre s'est, dès le début, fixé une double tâche : tout d'abord constater le rôle joué par la force armée nationale et en apprécier la valeur ; ensuite s'efforcer de contrôler et au besoin de corriger l'opinion que les étrangers se font de notre participation à la guerre. A ces deux points de vue, l'ouvrage de M. Z. Szende mérite une attention spéciale. Il a été publié pour la première fois en langue allemande, sous le titre *Die Ungarn im Zusammenbruch* (Berlin, Oldenburg, 1918). Il avait pour but de retoucher le tableau brossé par certains historiens de langue allemande, notamment par le général allemand Cramon et par l'historien de l'Autriche, Fr. Nowak. Ces écrivains voulaient, en effet, faire retomber la responsabilité de nombreux échecs militaires sur nos armées. L'ouvrage de M. Szende a atteint son objectif : à l'heure actuelle, il fait autorité.

C'est en 1916, au moment où les puissances centrales commen-

çaient à manifester leur épuisement, où la Monarchie austro-hongroise se décidait à la paix, que débute le livre de M. Szende. Mais l'auteur s'intéresse surtout aux événements survenus à l'automne 1918 et au printemps 1919. Il examine minutieusement l'état des fronts militaires et la situation intérieure du pays de saint Étienne pour en mieux expliquer la défaite. Sur le front, il constate que ce ne fut pas dans les troupes hongroises, comme on l'affirmait gratuitement, que la démoralisation prit naissance. Documents en mains, M. Szende démontre, au contraire, que les divisions hongroises tinrent bon jusqu'au dernier moment et dans un ordre militaire pour ainsi dire parfait. Rappelées du front, leur moral était impeccable quand elles atteignirent, à travers l'Allemagne et l'Autriche révolutionnaires, la frontière hongroise. Cela est confirmé par le général allemand Kornhaber, un des témoins les plus authentiques de ces jours critiques, qui écrivait dans son rapport que les divisions hongroises « étaient jusqu'au dernier homme décidées à lutter pour la Hongrie, mais — ajoutait-il — en territoire hongrois ». Tout autre était, cependant, la situation intérieure dans ce pays entièrement livré à la propagande subversive. Le Gouvernement hongrois n'était plus maître ni de la foule, ni de l'appareil administratif. Il ne pouvait même pas disposer des troupes qui rentraient. Imprégné d'esprit marxiste, le « camarade » Linder lançait trop légèrement la phrase devenue fameuse : « Je ne veux plus voir de soldats », privant ainsi le pays de son dernier appui. L'armée une fois disculpée, au seul Gouvernement civil incombe la lourde responsabilité du désastre intérieur.

Cette amère conclusion que M. Szende tire de son étude est fondée sur une documentation d'archives très étendue. La préparation minutieuse de cet ouvrage est encore renforcée par un constant souci d'impartialité. Notons également le style très sobre de l'auteur qui convient parfaitement à la gravité du sujet. Ces qualités font de *La catastrophe hongroise de* 1918-19 un des guides historiques les plus sûrs pour tous ceux qui veulent se former une idée vraie de l'attitude des Hongrois en ces temps extrêmement difficiles.

T. Baráth.

Rectification. — Par une erreur typographique, la note publiée dans les tomes VIII-XI (p. 315-317) de la *Revue* et intitulée *Quelques données nouvelles sur les livres français imprimés en Hongrie,* portait la signature de M. Béla Zolnai au lieu de celle de Mlle Marguerite Jezernickzy. M. Zolnai nous a aussitôt avertis lui-même de cette erreur et nous nous excusons auprès de Mlle Jezerniczky d'une si regrettable omission (N. D. L. R.).

PRO DOMO

Avec le tome présent, la *Revue* termine sa quinzième année. Malgré les difficultés de toutes sortes que ne peuvent point ne pas rencontrer au cours de leur existence les publications de ce genre, malgré les retards que parfois elle n'a pu éviter, elle a continué à vivre et remplir de son mieux la tâche qu'elle s'était proposée en 1923 : « faire connaître en langue française, et sous une forme accessible à tous, les principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés ».

Pendant ces quinze ans, la *Revue*, grâce au bienveillant intérêt que les spécialistes les plus qualifiés de la « hungarologie », savants hongrois autant qu'étrangers « magyarisants », lui ont témoigné, grâce aussi à la sollicitude que l'Académie des Sciences de Hongrie, fidèle à une tradition déjà séculaire consistant à encourager le développement et l'expansion des Lettres et des Sciences hongroises, a bien voulu lui accorder, la *Revue* est arrivée à faire connaître aux lecteurs français, et par des études substantielles, les principaux aspects et les tendances dominantes des sciences de l'esprit en Hongrie. En groupant les efforts des écrivains hongrois et étrangers, elle a pu même élargir son terrain d'enquête et donner un résumé exact des travaux et des recherches poursuivis dans les divers instituts de Hongrie, et verser, ainsi, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport des études hongroises au patrimoine commun de la science. Avec le précieux concours de l'Association Nationale des Sociétés et des Institutions Scientifiques de Hongrie, la rubrique *Revue des Revues littéraires et scientifiques* publiée d'abord (dès 1533) dans la *Revue* même a pris un développement si ample qu'il a été possible, à partir de 1935 et sur l'initiative de l'Association, d'en constituer deux fascicules entiers, paraissant séparément, mais s'ajoutant en suppléments réguliers aux tomes de la *Revue*.

L'appui des anciens collaborateurs et le concours d'une équipe de jeunes, prêts à suivre l'exemple de leurs aînés, nous ont permis d'élargir les rubriques de chroniques et de fonder à côté des comptes rendus d'ouvrages en langue étrangère relatifs à la Hongrie, une *Revue des livres hongrois* qui, après un développement que nous appelons de tous nos vœux, sera destinée à faire connaître l'apport des ouvrages paraissant en langue magyare.

Le résultat, si modeste qu'il soit, n'aurait pu être atteint sans

le dévouement et l'infatigable activité de M. Géza Bárczi, co-directeur de la *Revue* depuis 1930, et qui, à une époque particulièrement difficile, a rempli cette fonction à la satisfaction de tous et au plus grand profit de l'œuvre entreprise en commun. C'est avec le plus vif regret que nous le voyons abandonner la direction de la *Revue* dès cette année. Heureusement pour nous, malgré ses occupations scientifiques, il veut bien continuer sa collaboration et nous donner des prémices de ses recherches. Nous souvenant de sa constante sollicitude pour l'œuvre qu'il a tant aidé à développer, il nous est permis d'espérer que la part que prendra désormais à la direction M. Jean Hankiss facilitera à la *Revue* l'accomplissement de sa tâche et le développement de son programme. M. Hankiss, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Debrecen, s'est fait connaître en France non seulement par de nombreuses études consacrées à l'histoire de la littérature française (les deux plus importantes sont *Philippe Néricault-Destouches, l'homme et l'Œuvre ; Théophile de Viau : Pyrame et Thisbé*) et par des ouvrages critiques se rattachant à l'histoire de la littérature générale *(Défense et illustration de la littérature)*, mais aussi par des œuvres consacrées à la Hongrie (*Lumière de Hongrie, Panorama de la littérature hongroise*, en collaboration avec G. Juhász, etc.) qui ont si utilement servi, durant les dernières années, à développer en France la connaissance de la Hongrie.

Depuis dix ans il a également donné sur la Hongrie de nombreuses conférences en France, notamment à la Sorbonne et dans d'autres Universités. Secrétaire adjoint du Comité international d'histoire littéraire, il a pris non seulement une part active à l'organisation des congrès internationaux des historiens de la littérature, mais il a contribué, par ses études de littérature comparée, à aviver l'intérêt pour les problèmes de littérature hongroise.

Le nouveau co-directeur et l'appui amical de tous nos anciens directeurs et collaborateurs permettent d'espérer que la *Revue*, qui paraîtra désormais sous le titre d'*Études Hongroises*, va continuer son heureux développement malgré les difficultés que le temps ne fait qu'augmenter. Nous espérons que l'étape qui commence sera une des plus fécondes, pour la réalisation de l'œuvre qui a été si heureusement entreprise il y a quinze ans et qui n'a cessé d'apporter sa contribution à l'accord fondamental entre les esprits des deux pays, accord qui sera si pleinement conforme à une tradition séculaire.

ÉTUDES HONGROISES.

TABLE DES MATIÈRES

1936-1937

Articles de fond

	Pages
Baráth (T.). — Aspects philosophiques de l'histoire de François II Rákóczi	147
Baruzi (J.). — Liszt et la musique populaire et tzigane	15
Baumgarten (S.). — La Hongrie dans la légende de saint Honorat	194
Gáldi (L.). — Le mètre et le rythme	71
Hodinka (A.). — Victor Hugo en Hongrie (Étude bibliographique)	206
Lichtenberger (H.). — La gloire de Liszt	5
Nagy (I. Vitéz-). — Les Hongrois dans le monde (Étude statistique)	86
Novák (L.). — Quelques remarques sur le système phonologique du hongrois	219
Pillias (E.). — Paris, ville des Rákóczi	147
Pourtalès (G. de). — Liszt, esprit religieux	10
Schwab (R.). — Antécédents hongrois des romans d'Elimir Bourges	51
Sipos (L.). — Les traducteurs français des chants nationaux hongrois : d'Auguste de Gérando à Alexandre Dumas	235
Zolnai (B.). — Mots d'origine hongroise en français	126

Chroniques générales

Costil (P.). — Les études hongroises relatives à l'histoire de l'humanisme	249
Gáldi (L.). — Nouvelles recherches sur les relations hungaro-roumaines	254
Pro Domo	297

Comptes rendus critiques

Bölöni (G.). — Az igazi Ady (Le véritable Ady) (L. Gáldi)	290
Costil (P.). — André Dudith, humaniste hongrois (1533-1589). Sa vie, son œuvre (F. Steixnersch)	278
Delattre (P.). — Nos amis les Hongrois (C. Rayman)	263

PAGES

DOCZY, WELMANN, BAKÁCS. — Bibliographia œconomica Hungariæ (T. BARÁTH)..... 261
ECKHARDT (A.). — Dictionnaire hongrois-français (L. GÁLDI) 263
HANES (P.). — Histoire de la littérature roumaine (L. G.).. 287
HANKISS (J.), MOLNOS-MÜLLER (L.). — Anthologie de la poésie hongroise (G. TOLNAI)..... 271
JANCSÓ (E.). — Az erdélyi magyar lira tizenöt éve (Quinze années du lyrisme hongrois de Transylvanie) (I. MIKO) 287
KRISTÓF (G.). — Istoria limbii, si literaturii maghiare (Histoire de la langue et de la littérature hongroise) (L. GÁLDI)..... 289
LUKINICH (F.). — II. Rákóczi Ferenc felségárulási perének története és okirattára (L'histoire et les documents du procès de haute trahison intenté contre François II Rákóczi) (T. BARÁTH)..... 293
MADÁCH (E.). — Tragédia Omului (La tragédie de l'homme) (L. GÁLDI)..... 283
PUKÁNSZKY (B. DE). — Geschichte des deutschen Schrifttums in Ungarn (D. KERECSÉNYI)..... 285
PUKÁNSZKY-KÁDÁR (J. DE). — Geschichte des deutschen Theaters in Ungarn (Histoire du théâtre allemand de Hongrie) (D. KERECSÉNYI)..... 286
RABELAIS (F.). — Gargantua (Pantagrueli vidámságok könyve) (H. ALSO)..... 291
SZENDE (Z.). — A magyar katasztrófa 1918-19 (La catastrophe hongroise de 1918-19) (T. BARÁTH)..... 295
SOLYMOSSY (S.). — Contes et légendes de Hongrie (R. CHARMET)..... 274
TAMÁS (L.). — Romains, Romans et Roumains en Dacie Trajane..... 268
UNBEGAUN (B.). — Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes (L. G.)..... 267

Le gérant : L. MOLNOS.

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris (France)

Vient de paraître

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL

Français-Hongrois et Hongrois-Français

par

AURÉLIEN SAUVAGEOT

AVEC LA COLLABORATION

DE JOSEPH BALASSA ET MARCEL BENEDEK

(Ouvrage honoré
d'une subvention du Gouvernement de la République Française)

DEUXIÈME PARTIE

HONGROIS-FRANÇAIS

AUX ÉDITIONS DANTE

BUDAPEST

La parution du deuxième volume du grand dictionnaire de M. Aurélien Sauvageot, professeur des langues finno-ougriennes à l'École des Langues Orientales Vivantes de Paris, est un événement remarquable dans l'histoire des rapports intellectuels entre la France et la Hongrie. La richesse de l'ouvrage témoigne d'une érudition exceptionnelle. En 1360 pages, divisées chacune en trois colonnes, l'auteur donne une liste complète des mots hongrois parmi lesquels on trouve toutes les locutions usuelles et l'explication des nuances les plus subtiles. La langue écrite y est nettement distinguée de la langue parlée et le volume contient la phraséologie complète de chacune d'elles. Le langage soutenu de l'Académie y est aussi bien représenté que le parler de la rue. Ce volume magistral satisfera le marchand aussi bien que l'écrivain.

La présentation de l'ouvrage facilite dans une large mesure la recherche de ceux qui le consultent. A l'aide de toutes les ressources que peut offrir la typographie, le lecteur est conduit de telle manière, qu'il trouve aisément ce qu'il cherche. Certes, le nouveau dictionnaire de M. Sauvageot ouvre de nouvelles perspectives.

Le premier volume : **45 pengoes.** Le deuxième volume : **40 pengoes**

PRESSES UNIVERSITAIRES

HISTOIRE GÉNÉRALE

publiée sous la direction de **Gustave GLOTZ**, membre de l'Institut
Secrétaire général : Robert COHEN, agrégé de l'Université

Vient de paraître :

HISTOIRE DU MOYEN AGE

TOME VII — PREMIÈRE PARTIE

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE EN CONFLIT

PAR

J. CALMETTE et E. DÉPREZ

Un volume grand in-8°..... 80 fr.

Précédemment parus :

HISTOIRE DE L'ORIENT, par Alexandre MORET

T. I. — **Préhistoire. — IVe et IIIe millénaires.** *Egypte, Elam, Sumer et Akad, Babylone*.. 50 fr.
T. II. — **IIe et Ier millénaires.** — *Les Empires. — Rivalités des Egyptiens, Sémites, Indo-Européens*..... 50 fr.

HISTOIRE GRECQUE, par Gustave GLOTZ et Robert COHEN

T. I. — **Des origines aux guerres médiques**..... 75 fr.
T. II. — **La Grèce au Ve siècle**..... 75 fr.
T. III. — **La Grèce au IVe siècle. — La lutte pour l'hégémonie**..... 75 fr.

HISTOIRE ROMAINE

T. I. — **Des origines à l'achèvement de la conquête (133 av. J.-C.)**, par E. PAIS..... 75 fr.
T. II. — ***Des Gracques à Sulla**, par G. BLOCH et J. CARCOPINO..... 50 fr.
****César**, par J. CARCOPINO..... 75 fr.
T. III. — **Le Haut-Empire**, par Léon HOMO..... 75 fr.
T. IV. 1re partie. — **L'Empire romain de l'avènement des Sévères au concile de Nicée**, par Maurice BESNIER..... 50 fr.

HISTOIRE DU MOYEN AGE

T. I. — **Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888**, par Ferdinand LOT, Ch. PFISTER, F. L. GANSHOF..... 75 fr.
T. II. — **L'Europe occidentale de 888 à 1125**, par A. FLICHE..... 75 fr.
T. III. — **Le monde oriental de 395 à 1081**, par Ch. DIEHL et MARÇAIS..... 75 fr.
T. IV. 2e partie. — **L'essor des Etats d'Occident**, par Ch. PETIT-DUTAILLIS et P. GUINARD. 50 fr.
T. VIII. — **La civilisation occidentale du XIe siècle à la fin du XIIe**, par H. PIRENNE, G. COHEN et H. FOCILLON..... 75 fr.

Sous presse :

HISTOIRE GRECQUE. — T. IV. 1re partie. — **Alexandre et les conséquences de la conquête**, par G. GLOTZ, Pierre ROUSSEL et Robert COHEN.

108, Boulevard Saint-Germain, PARIS

IMP. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE – VENDÔME-PARIS (FRANCE) – PRINTED IN FRANCE